L'HIS

D

TO

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME NEUVIÈME.

L'H

D

Ce qu
de n
ont p
les
Man
& de

Par L

HÔTEL

Au

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françaiſe.*

TOME NEUVIÈME.



A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



A

L'HI

D

SE

LI

CH

Vo

Les Géo
la partie o
le pays co
vince de l'
en faire ic
hatka, qu



ABREGÉ DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE *DES VOYAGES.*

SECONDE PARTIE.

ASIE.

LIVRE SIXIEME, *SIBÉRIE.*

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de M. Gmélin en Sibérie.

Sibérie.

LES Géographes comprennent dans la Tartarie la partie orientale de la Sibérie; mais comme tout le pays connu sous ce nom ne forme qu'une province de l'Empire Russe, nous avons cru devoir en faire ici un livre à part. A l'égard du *Kamtchatka*, qui en est une dépendance; sa situation,

Sibérie.

sous le cercle polaire, nous engage à joindre cet article aux voyages entrepris vers les Pôles.

Nous suivrons ici trois Voyageurs modernes, d'un ordre très distingué. M. Gmélin, Médecin Allemand, & Professeur de Botanique; M. de Lille de la Croyère, & M. Muller, tous trois membres de l'Académie de Pétersbourg, & versés dans les Sciences naturelles; tous trois envoyés, en 1733, par l'Impératrice Iwannowna, pour parcourir la Sibérie, & reconnaître le *Kamtchatka.* On sait que la Sibérie est une contrée immense de plus de douze cent lieues de longueur, de l'Est à l'Ouest, & de cinq cent de largeur, du Nord au Sud; située entre le cinquante-cinquième & le soixante-quinzième dégré de latitude septentrionale, séparée du Gouvernement Russe de Casan & d'Astrakan, par une longue chaîne de montagnes, nommées *Kamenpoyas;* bornée à l'Est, par la mer du Japon; au Sud, par la grande Tartarie; à l'Ouest, par la Russie; au Nord, par la mer glaciale.

Nous allons maintenant laisser parler nos Voyageurs, en ne conservant que les détails les plus importans de leur relation, écrite en allemand, & traduite dans l'Histoire générale des Voyages.

« La première ville remarquable dans la Sibérie, est *Catherinenbourg:* cette ville, fondée en 1723, par Pierre I. & achevée en 1726, sous l'Impéra-

Sibérie.

trice Catherine, dont elle porte le nom, est de la Province de Tobolsk; mais elle a sa Jurisdiction particulière, & ne dépend point de la Chancellerie de ce Gouvernement. On peut la regarder comme le point de réunion de toutes les fonderies & forges de Sibérie, qui appartiennent au Collège suprême des mines : car ce Collège y réside, & c'est delà qu'il dirige tous les ouvrages de Sibérie. Toutes les maisons qui la composent, ont été bâties aux dépens de la Cour : aussi sont-elles habitées par des Officiers Impériaux, ou par des maîtres & des ouvriers attachés à l'exploitation des mines. La ville est régulière, & les maisons sont presque toutes bâties à l'allemande : il y a des fortifications, que le voisinage des *Baschkires* rend très-nécessaires. L'Iser passe au milieu de la ville, & ses eaux suffisent à tous les besoins des fonderies. L'Eglise de Catherinenbourg est de bois; mais on a jeté les fondemens d'une Eglise en pierres. Il y a dans cette ville un magasin garni de boutiques, & bâti de bois; mais on n'y trouve guères que des marchandises du pays. Il y a aussi un bureau de péage, dépendant de la Régence de Tobolsk; les marchandises des commerçans qui y passent dans le temps de la foire d'*Irbit*, y sont visitées. La durée de cette foire est le seul temps où il soit permis aux marchands de passer par Catherinenbourg. On retirerait même volon-

Sibérie.

tiers cette permiſſion, parce qu'on n'eſt pas toujours aſſuré de la vérité des paſſe-ports, & qu'il eſt aiſé de frauder le péage en paſſant à côté : mais comme les Marchands ſeraient obligés de faire un trop grand détour, ſi on leur défendait cette route, on préfère le bien public, & l'on apporte ſeulement toute l'attention poſſible, pour empêcher la fraude ».

« Pour s'inſtruire à fond dans la matière des mines, forges, fonderies, &c. il ſuffit de voir cette ville. Les ouvrages y ſont tous en très-bon état, & les ouvriers y travaillent avec autant d'application que d'habileté ; auſſi la police y eſt-elle admirable. On empêche, ſans violence, ces ouvriers de s'enivrer, & voici comment. Il eſt défendu par toute la ville de vendre de l'eau-de-vie, dans d'autres temps, que les Dimanches après-midi. De plus, pour ne pas profaner ce jour, on ne permet de vendre qu'une certaine meſure ; & l'on tient exactement la main à l'exécution d'un règlement ſi ſage. Les ouvriers d'ailleurs n'ont pas à ſe plaindre, ils ne manquent de rien. Ils touchent leur paie régulièrement tous les quatre mois, & les vivres ſont à très-grand marché. Lorſque quelqu'un d'eux tombe malade, il eſt très-bien ſoigné, dans un hôpital bâti exprès pour eux, & dirigé par un bon Chirurgien-Major. On y apporte même les malades des mines & fonderies des environs ».

Sibérie.

« Dans la nuit du 31 Décembre, nous fûmes régalés d'un spectacle Russe, où nous ne trouvâmes pas le mot pour rire. Notre appartement se remplit tout à coup de masques. Un homme vêtu de blanc conduisait la troupe; il était armé d'une faux qu'il aiguisait de temps en temps, & c'était la mort qu'il représentait: un autre faisait le personnage du diable. Il y avait des musiciens, & une grande suite d'hommes & de femmes. La mort & le diable, qui étaient les principaux acteurs de la pièce, disaient que tous ces gens-là leur appartenaient, & voulaient nous emmener aussi. Nous nous débarrassâmes d'eux, en leur donnant pour boire ».

« Au commencement de Janvier, M. Muller & moi, nous allâmes visiter les mines de cuivre de Polewai, situées à cinquante-deux werstes * de Catherinenbourg. Nous entrâmes dans la mine de cuivre, qui est dans l'enceinte des ouvrages élevés contre les incursions des Baschkires; nous descendîmes par un escalier bien construit; & pour y pénétrer, nous n'essuyâmes pas, à beaucoup près, les difficultés qu'il faut surmonter dans les mines d'Allemagne. Le rocher n'est pas indomptable: cependant il faut, pour le briser, de la poudre à canon. La mine ne s'y trouve pas

* Quatre werstes font une lieue de France.

Sibérie.

par couches ; elle eſt diſtribuée par chambres, & donne, l'un portant l'autre, trois livres de cuivre par quintal. La terre, qui la tient, eſt noirâtre & un peu alumineuſe. Comme la mine n'eſt pas profonde, on a rarement beſoin de pouſſer les galeries au-delà de cent braſſes de profondeur ; auſſi n'eſt-on pas beaucoup incommodé des eaux, qui d'ailleurs ſont chaſſées par des pompes que la rivière de Polewa fait agir ».

« De la mine, nous allâmes aux fonderies, où l'on voit tous les fourneaux néceſſaires pour préparer la pierre crue (*roshteïn*), & le cuivre. Dans le même endroit ſont les forges avec les marteaux. Tous ces ouvrages ſont mis en mouvement par la Polewa, qu'un batardeau fait enfler ».

« Il ne ſe paſſa rien de remarquable à Tobolsk, avant le 17 Février. La *ſemaine du beurre*, qui commença ce jour-là, mit en mouvement toute la ville. Les gens les plus diſtingués ſe rendaient continuellement des viſites, & le peuple faiſait mille extravagances : on ne voyait, & l'on n'entendait jour & nuit, dans les rues, que des courſes & des cris ; la foule des paſſans & des traîneaux y cauſait à chaque inſtant des embarras. Une nuit paſſant devant un cabaret, je vis beaucoup de monde aſſis ſur un tas immenſe de neige, qu'on y avait élevée exprès : on y chantait, & l'on y buvait ſans relâche ; la proviſion finie, on renvoyait

au cabaret. On invitait tous les paſſans à boire, & perſonne ne ſongeait au froid qu'il faiſait. Les femmes ſe divertiſſaient à courir les rues, & elles étaient ſouvent juſqu'à huit dans un traîneau ». Sibérie.

« A *Pechler*, j'entrai dans une maiſon de Tartares. Ceux du diſtrict de Tobolsk ne ſont nullement comparables aux Tartares du Caſan, pour la politeſſe & la propreté. Ces derniers ont ordinairement une chambre particulière pour leurs femmes. Ceux de Tobolsk n'ont qu'une ſeule chambre, dans laquelle toute la famille vit pêle-mêle, avec les bœufs, les vaches, les veaux, les moutons. Cette mal-propreté provient vraiſemblablement de leur pauvreté : c'eſt par la même raiſon qu'ils ont rarement plus d'une femme, & qu'ils ne boivent que de l'eau ».

« Autant la ville avait été tumultueuſe dans la *ſemaine du beurre**, autant elle paraiſſait tranquille dans les fêtes qui la ſuivent. On voyait tout le monde en prière. La dévotion éclata ſur-tout dans une cérémonie qui ſe fit le 3 Mars, à la Cathédrale, & qui fut célébrée par l'Archevêque du lieu. Elle commença par une eſpèce de béatification de tous les Czars morts en odeur de ſainteté, & de leurs familles, des plus vertueux Patriarches, & de pluſieurs autres perſonnages, du nombre deſquels fut *Jermak*, qui avait conquis

* C'eſt ainſi qu'on nomme le Carnaval en Sibérie.

Sibérie.

la Sibérie : ensuite on prononça solemnellement le grand ban de l'Eglise contre tous les Infidèles, Hérétiques & Schismatiques, c'est-à-dire, contre les Mahométans, les Luthériens, les Calvinistes, & les Catholiques romains, supposés auteurs du schisme qui sépare les deux Eglises. Pendant tout le Carême, on n'entendit point du musique ; il n'y eut aucune sorte de divertissement, ni noces, ni fiançailles. Si nous n'eussions eu des Tartares à observer, nous aurions été réduits à la plus grande inaction ».

« Le 15 Mars, nous eûmes avis qu'il se faisait une noce Tartare au village de *Sabanaka ;* nous fûmes curieux de la voir, & nous nous rendîmes sur les lieux. On compte de Tobolsk à Sabanaka, sept vieux werstes, qui en font environ douze nouveaux. Nous allâmes droit à la maison des nouveaux mariés ; nous fûmes conduits, avec d'autres étrangers, qui avaient eu la même curiosité que nous, dans une chambre particulière, où l'on avait rangé des chaises pour nous recevoir. Nous y trouvâmes aussi les bancs larges & bas, que nous avions vus, jusqu'à présent, dans toutes les chambres Tartares, & ils étaient couverts de tapis. La table avait aussi son tapis ; on y avait servi un gâteau, de gros raisins, & des noix de cèdre. En arrivant dans la chambre, on nous présenta de l'eau-de-vie à la manière Russe, & ensuite

Sibérie.

du thé. On nous prévint qu'on avait raſſemblé à Tobolsk quelques chevaux qui viendraient en courſe pour diſputer les prix. C'eſt un ancien uſage dans toutes les noces Tartares, de donner le ſpectacle de ces courſes avant de commencer la noce. Or, afin qu'il ſe trouve toujours des cavaliers & des chevaux pour les courſes, il y a des prix propoſés, tant de la part du marié, que du côté de la mariée, & le plus conſidérable eſt adjugé à celui qui atteint le premier le but. Le prix donné par le marié, était une pièce de *kamka* rouge, une peau de renard, une pièce de *cham* verd, une pièce de *tſchandar* (ces deux dernières étoffes ſont de coton, & tirées de la Calmouquie), & une peau rouſſe de cheval. De la part de la mariée, il y avait une pièce de *kamka* violet, une pièce d'étoffe de Bukkarie rayée, rouge & blanche, moitié ſoie & moitié coton, qu'on nomme *Darei*, une peau de loutre, une pièce de *kitaika* rouge, & une peau rouſſe de cheval; ce qui faiſait en tout dix prix deſtinés pour les dix meilleurs coureurs. Ces prix étaient attachés à de longues perches, & étalés devant la maiſon des mariés ».

« Vers les 11 heures, on vit arriver trois cavaliers. C'étaient deux jeunes garçons Ruſſes, qui remportèrent les trois premiers prix. Quelque-temps après, il en arriva pluſieurs autres, qui étaient preſque tous de jeunes Tartares, ou de

Sibérie.

jeunes Ruſſes. Les prix furent donnés aux dix premiers, mais nous apprîmes qu'on les diſtribuait quelquefois avec un peu de partialité, & qu'ici particulièrement, il y avait eu de la faveur. A peu de diſtance de ces prix, il y avait deux tables, ſur chacune deſquelles il y avait un inſtrument de muſique Tartare, conſiſtant en un vieux pot, ſur lequel était un cuir bien tendu, & ſur lequel on frappait comme ſur un tambour. Cette muſique n'était pas merveilleuſe : cependant il y avait une ſi grande foule de Tartares empreſſés de l'entendre, qu'on avait de la peine à en approcher ».

« Après la diſtribution des prix, nous paſsâmes dans la chambre du marié, qui était dans la cour de la maiſon où demeurait la future. Cette chambre était remplie de gens qui ſe divertiſſaient à boire. Deux muſiciens Tartares étaient de la fête : l'un avait un ſimple roſeau percé de trous, avec lequel il rendait différens ſons ; l'embouchure de cette eſpèce de flûte était entièrement cachée dans ſa bouche : l'autre raclait un violon ordinaire. Ils nous jouèrent quelques morceaux qui n'étaient pas abſolument mauvais ; nous fûmes ſur-tout invités à la *chanſon* ou *romance de Jermak*, qu'ils nous aſſurèrent avoir été faite dans le temps que ce guerrier conquit la Sibérie, & que leurs ancêtres furent ſoumis à la domination Ruſſe ».

Sibérie.

« Delà nous repassâmes dans la première chambre, d'où nous vîmes le marié, conduit par ses Paranymphes & par ses parens, faire trois fois le tour de la cour. Lorsqu'il passa la première fois devant la chambre de la mariée, on jeta, des fenêtres de celles-ci, des morceaux d'étoffe, que le peuple s'empressa de ramasser. Le marié avait une longue veste rouge, avec des boutonnières d'or. Son bonnet était brodé en or, & de la même couleur. De la cour, il se rendit dans une chambre, où l'*Aguns* (Prêtre égal en dignité à un Evêque), deux *Abuss*, ou *Abiss*, & deux hommes qui représentaient les pères du marié & de la mariée, étaient assis sur un banc. Il y avait, dans cet endroit, une grande foule de spectateurs accourus pour voir la cérémonie. Les deux Paranymphes entrèrent dans la chambre avant le marié, & demandèrent à l'Aguns, si la cérémonie se ferait. Après sa réponse, qui fut affirmative, le marié entra : les Paranymphes lui demandèrent, *si lui N. N. pourrait obtenir N. N. pour femme ?* Là-dessus, l'Abuss envoya chez la mariée, pour avoir la réponse. Son consentement étant arrivé, & les pères & mères des futurs conjoints ayant aussi donné le leur, l'Aguns récita au marié les loix du mariage, dont la principale était qu'il ne prendrait jamais d'autre femme, sans le consentement de celle qu'on allait

Sibérie.

lui donner. A toutes ces formalités, le marié gardait un profond silence; mais les Paranymphes promirent qu'il ferait tout ce qu'on exigerait de lui. L'Aguns, pour lors, donna sa bénédiction, & il finit la cérémonie par un éclat de rire, qui fut imité par plusieurs des assistans. Pendant tout ce temps, les parens & les amis des mariés, apportaient des pains de sucre pour présens de noce. Après la bénédiction nuptiale, on cassa ces pains en plusieurs morceaux : on sépara les gros des petits, & on les mit séparément sur des assiettes. Les plus gros furent distribués au Clergé, & les autres aux Assistans; nous eûmes chacun environ deux onces de sucre. On quitta cette chambre, pour s'aller mettre à table, & nous fûmes servis dans l'endroit où l'on nous avait reçu d'abord. Le repas était composé de riz, de pois, de bœuf & de mouton. A une heure après-midi, nous nous retirâmes, & nous revînmes à Tobolsk. Nous sûmes depuis que la noce avait duré trois jours, pendant lesquels on n'avait cessé de boire & de manger ».

« Nous ne vîmes rien de remarquable à Tobolsk, jusqu'au 14 Avril, jour que finit le Carême. Les cérémonies de Pâques, usitées chez les Russes, parmi le Peuple, sont ici les mêmes. Le 15, nous eûmes à peu près le même spectacle qu'on nous avait donné à Catherinenbourg, si ce n'est qu'il se

Sibérie.

fit en plein jour. Ce fut la repréſentation d'une pieuſe farce, toute ſemblable à nos anciens *myſtères*, & diſtribuée en trois actes ».

« Il y eut ce même jour à Tobolsk, une autre ſolemnité, dont M. Muller fut témoin. A un werſte de la ville, il était entré dans une maiſon, ſituée ſur une éminence, & qui paraiſſait ne contenir qu'une ſeule chambre. Il y deſcendit par quelques marches baſſes, & il y trouva beaucoup de cercueils remplis de corps morts, & qu'on pouvait aiſément ouvrir. Ce ſont des cadavres de gens qui ſont morts de mort violente, ou ſans Sacremens, & qui ne peuvent pas être enterrés avec ceux qui les ont reçus, ou dont la mort a été naturelle. Près de ces bierres, il y avait un grand concours de monde, ſoit parens des morts, ſoit inconnus, qui venaient prendre congé des défunts : *car*, diſent-ils, *quoique nous ne ſoyons pas parens, les morts peuvent dire un mot en notre faveur.* Ce n'eſt pas qu'ils croient que ceux qui ne ſont pas morts dans les règles, ne puiſſent pas être ſauvés : ces morts, ſelon les dévots de Tobolsk, ne reſtent pas au-delà d'un an dans cet état, & quelques-uns même n'ont pas ſi longtemps à attendre. Suivant cette opinion, tout ce qui meurt dans l'année, entre les deux jeudis antérieurs à celui qui précède les fêtes de la Pentecôte, reſte ſans être inhumé juſqu'à ce dernier

Sibérie.

jeudi, & eſt gardé dans ce magaſin de morts. S'il arrive que quelqu'un meurt le jeudi même, il faut qu'il attende une année entière ſans être enterré : ſi, au contraire, il ne meurt qu'un ſeul jour avant, il l'eſt dès le lendemain. Ce jeudi eſt appellé *Tulpa*, en langue Ruſſe ; mais la plupart le nomment *Sedmik*, parce que depuis le jeudi-ſaint juſqu'à celui-ci, il y a ſept ſemaines. Ce même jour l'Archevêque de Tobolsk fait une proceſſion ſolemnelle avec ſon Clergé, juſqu'à cette maiſon, & après avoir récité quelques prières, il abſout les morts des péchés dont ils ſe ſont rendus coupables par leurs négligences, ou qu'ils n'ont pu expier la cauſe de leur mort ſubite ».

« La ſemaine de Pâques ſe paſſa gaiement en viſites reſpectives. La populace la célébra par beaucoup de divertiſſemens à ſa mode ; mais ces extravagances n'approchaient pas à beaucoup près de celles qui ſe firent *dans la ſemaine du beurre*. C'eſt-là principalement le temps des débauches avec les femmes, qui cependant ne ſont pas rares tout le reſte de l'année en cette ville. Je n'ai vu, dans aucun lieu du monde, autant de gens ſans nez, qu'à Tobolsk. Le froid ne peut pas en être la cauſe, puiſqu'il n'y fait pas plus froid qu'à Pétersbourg, où ces accidens ſont beaucoup plus rares. Il eſt donc aſſez vraiſemblable, qu'ici la perte du nez eſt un des fruits ordinaires du mal

vénérien, qui eſt très-commun dans cette ville. On le conçoit d'autant plus aiſément, que, pour toute la garniſon, il n'y a qu'un ſeul Chirurgien, & qu'il n'eſt pas obligé d'adminiſtrer gratuitement ſes remèdes aux habitans; d'où il arrive que les pauvres reſtent ſans ſecours pour cette maladie, qui doit être plus funeſte dans les climats où le froid rend la tranſpiration difficile ».

Sibérie.

« Tobolsk, Capitale de la Sibérie, eſt ſituée ſur le fleuve *Irtiſch*, à la latitude de cinquante-huit dégrés douze minutes. Elle eſt diviſée en ville haute, & en ville baſſe. La ville haute eſt ſur la rive orientale de l'Irtiſch; la baſſe occupe le terrein qui eſt entre la montagne & le fleuve. Elles ont l'une & l'autre un circuit conſidérable; mais toutes les maiſons ſont bâties de bois. Dans la ville haute, qu'on appelle proprement la *ville*, eſt la forteresſe qui forme preſque un quarré parfait, & qui a été conſtruite par le Statthalter *Gagarin*. Elle renferme un magaſin de marchandiſes bâti de pierre, la Chancellerie de la Régence, & le Palais Archiépiſcopal. Près de la forteresſe, eſt la maiſon du Statthalter. Outre le magaſin de marchandiſes, il y a dans la haute ville encore un marché pour les vivres & pour toutes ſortes de menues denrées ».

« La ville haute a cinq Egliſes, dont deux conſtruites de pierres, enclavées dans la forteresſe, & trois bâties de bois, outre un couvent. La ville

Sibérie.

baſſe a ſept paroiſſes, & un couvent bâti en pierres ».

« La ville haute a l'avantage de ne point être ſujette aux inondations ; mais elle a une grande incommodité, en ce qu'il faut y faire monter toute l'eau dont elle a beſoin. L'Archevêque ſeul a un puits profond de trente braſſes, qu'il a fait creuſer à grands frais, mais dont l'eau n'eſt à l'uſage de perſonne, hors de ſon Palais. La ville baſſe a l'avantage d'être proche de l'eau, mais elle eſt ſujette à des inondations ».

« On nous dit à Tobolsk, que cette ville eſſuie tous les dix ans une inondation qui la met ſous l'eau. En effet, l'année précédente (1733) non-ſeulement la ville, mais tous les lieux bas des environs, juſqu'à Tiumen, étaient inondés ».

« Je n'ai pas trouvé d'endroit où l'on voie autant de vaches qu'on en rencontre à Tobolsk. Elles courent les rues, même en hiver ; de quelque côté que l'on tourne, on voit des vaches, mais bien plus encore en été, & dans le printemps ».

« La ville de Tobolsk eſt fort peuplée, & les Tartares ſont près du quart des habitans. Les autres ſont preſque tous des Ruſſes, ou exilés pour leurs crimes, ou enfans d'exilés. Comme ici tout eſt à ſi grand marché, qu'un homme d'une condition médiocre peut vivre avec un modique revenu de dix roubles par an, la pareſſe y eſt exceſſive.

Quoiqu'il

Quoiqu'il y ait des ouvriers de tous métiers, il est très-difficile d'obtenir quelque chose de ces gens-là; on n'y parvient guères qu'en usant de contrainte & d'autorité, ou en les faisant travailler sous bonne garde. Quand ils ont gagné quelque chose, ils ne cessent de boire jusqu'à ce que n'ayant plus rien, ils soient forcés par la faim à revenir au travail. Le bas prix du pain cause en partie ce désordre, & fait que les ouvriers ne pensent pas à épargner; deux heures de travail leur donnent de quoi vivre une semaine, & satisfaire leur paresse ». Sibérie.

« Du Statthalter de Tobolsk dépendent tous les Waywodes de Sibérie. Il ne peut pas cependant les destituer, ni les choisir lui-même; mais il est obligé de les recevoir tels qu'on les lui envoie de la *Prikase*, ou Chancellerie de Sibérie, qui réside à Moscow. Il reçoit, ainsi que les *sous-Statthalter* & les autres Officiers de la Chancellerie, des appointemens de Sa Majesté Impériale. Il y a deux Secrétaires à la Chancellerie de ce Gouvernement, qui sont perpétuels, quoiqu'on change les Statthalters. Ces Secrétaires, par cette raison, sont fort respectés; les grands & les petits recherchent leur protection, & ils gouvernent presque despotiquement toute la ville ».

« Le Statthalter célèbre toutes les fêtes de la Cour. Il fait inviter ces jours-là tous ceux qui sont au

Sibérie.

service de Sa Majesté Impériale, & même tous les Négocians de la ville. Tout ce qu'il y avait à Tobolsk de personnes destinées pour le voyage de Kamtchatka, reçut de pareilles invitations. Nous étions toujours placés à la même table avec l'Archevêque, les Archimandrites, quelques autres Ecclésiastiques d'un ordre inférieur, & les Officiers de la garnison. Le dîner était servi à la manière Russe; on y buvait beaucoup de vin du Rhin, & de vin muscat. Ordinairement après le dîner, hors le temps du Carême, on dansait jusqu'à sept ou huit heures du soir; d'autres fumaient, jouaient au trictrac, ou s'amusaient à d'autres jeux ».

« Ces repas, quelque multipliés qu'ils soient, ne sont rien moins que ruineux : car aucun des Négocians ne quitte la table, sans laisser un demi-rouble, ou un rouble, & c'est à qui fera mieux les choses ».

« Les Tartares établis dans cette ville, descendent en partie de ceux qui l'habitaient avant la conquête de la Sibérie, & en partie des Buckares qui s'y sont introduits peu à peu avec la permission des grands Ducs, dont ils ont obtenu certains privilèges. Ils sont en général fort tranquilles, vivent du commerce; mais point de métiers parmi eux : ils regardent l'ivrognerie comme un vice honteux & déshonorant. Ceux d'entre eux qui

Sibérie.

boivent de l'eau-de-vie, sont fort décriés dans la Nation. Je n'eus point d'occasion de voir leurs cérémonies religieuses. Ils sont tous Mahométans, & peuvent avoir autant de femmes qu'ils veulent; mais comme ils demeurent avec des Chrétiens, ils en prennent rarement plus d'une ».

« Les Tartares font leurs prières au lever & au coucher du soleil, ainsi que chaque fois qu'ils mangent. Je demandai un jour à un Tartare, qui avait fait son action de graces après le repas, pourquoi, à la fin de ses prières, il passait la main sur sa bouche? Il me répondit par cette autre question: *Pourquoi joignez-vous les mains en priant* »?

« Les Tartares ne changent pas aisément de Religion: on en a cependant baptisé quelques-uns, mais ces prosélytes sont fort méprisés dans leur Nation. Ceux qui s'appellent *les vrais-croyans*, leur reprochent qu'ils ne changent de Religion, que par goût pour l'ivrognerie, ou pour se tirer de l'esclavage. Cette dernière raison paraît la plus vraisemblable ».

« Le temps de notre départ approchait; nous avions fait préparer deux Doschtschennikes, où l'on avait réuni toutes les commodités possibles. Le *Doschtschennike* est un bâtiment qu'on peut regarder comme une grande barque couverte. Lorsqu'il est destiné à remonter les rivières, il a un gouvernail, mais ceux qui les descendent, ont,

Sibérie.

au lieu de gouvernail, une grande & longue poutre devant & derrière, comme les bâtimens du Wolga. Dans chacun de ces bâtimens, il y avait vingt-deux manouvriers, tous Tartares. Chacun était en outre muni de deux canons & d'un Canonier. Nous nous embarquâmes, & nous remontâmes le fleuve *Yrtis* ».

« Au-delà de l'embouchure du Tara, qui se jette dans l'*Yrtis*, nous avions, au rivage oriental, la *Step*, ou le Désert des Tartares *Barabins*; & à l'occidental, celui des Cosaques. Ainsi, nous fîmes faire bonne garde : nous n'avions rien à craindre des premiers, qui sont soumis à l'empire Russe; mais le Désert des Cosaques est très-dangereux; car du bord de l'Yrtis, on peut arriver en trois jours jusqu'à la *Casachia-horda*, horde de Cosaques, ainsi nommé par les Russes, qui court de temps en temps ce Désert, & qui s'est rendu redoutable. Ces Cosaques tuent ordinairement tous les hommes qu'ils rencontrent, & emmènent les femmes. Ils traitent les Tartares un peu plus doucement que les Russes; ils les font marcher avec eux quelques pas, puis les dépouillent, les battent bien, & les laissent aller. Autrefois ils se contentaient d'emmener les Russes en captivité; j'en ai vu plusieurs qui en étaient sortis, & qui ne se lassaient point de parler des cruautés qu'on leur avait fait souffrir ».

Sibérie.

« Jusques-là notre navigation sur l'Yrtis, à la nteur près, & malgré les inconvéniens dont je iens de parler, ne pouvait être plus heureuse. ous n'avions qu'à nous louer des travailleurs ue nous avions pris à Tobolsk. C'étaient tous ens tranquilles, officieux, pleins de bonne volonté. ous étions toujours touchés de voir ces pauvres ens travailler, sans un moment de relâche, sans n instant de repos la nuit, & pourtant sans le oindre murmure. L'accident qui arriva à notre âtiment, nous fit encore mieux connaître toute bonté de ces Tartares. Nous avions, dans notre âtiment, une provision considérable de cochon mé. On sait que cette viande est en horreur aux artares, & qu'ils n'osent seulement pas la toucher. Cependant notre navire ayant fait eau, mme il fallait que le bâtiment fût promptement chargé, nous les vîmes, avec des mains tremantes, aider à porter cette viande à terre. Une trefois, un cochon-de-lait étant tombé dans au, un de nos Tartares s'y jetta sur le champ, gea après l'animal, & le rapporta. Nous avons ssi vu des marques de l'amitié qu'ils ont les uns ur les autres. Il était souvent arrivé que trois quatre Tartares étaient obligés, soit en nageant, t en marchant dans l'eau, de prendre les devants, pour sonder la profondeur, & empêcher nos bâtimens d'échouer sur les bancs de sable. Un jour un

Sibérie.

de ces travailleurs, qui, contre l'ordinaire des Tartares, ne savait pas bien nager, fut embarrassé dans un endroit profond, & près de se noyer. Ses camarades le voyant en danger, trois ou quatre d'entre eux se jetèrent à l'eau, & le sauvèrent. Nous ne nous sommes jamais apperçus qu'ils nous aient volé la moindre chose. Leur probité est connue par-tout; aussi n'exige-t-on d'eux aucun serment; ils n'en connaissent pas même l'usage; mais lorsqu'ils ont frappé dans la main, en promettant quelque chose, on peut être plus sûr de leur foi, que de tous les sermens de la plupart des Chrétiens. Ils sont de plus très-religieux; je ne les ai jamais vu manger, qu'ils n'aient fait leur prière à Dieu avant & après le repas. Ils ne levaient jamais la voile, sans demander à Dieu, par des exclamations, en leur langue, sa bénédiction pour notre voyage ».

« Ces Tartares sont presque tous maigres, secs, fort bruns, & ont les cheveux noirs. Ils sont grands mangeurs; & quand ils ont des provisions, ils mangent quatre fois le jour. Leur mets ordinaire est de l'orge, qu'ils font un peu griller, & qu'ils appellent *Kurmatsch*. Ils la mangent ainsi presque crue, ou, quand ils veulent se régaler, ils la font griller encore une fois avec un peu de beurre. De toutes les viandes, celle qu'ils aiment le mieux est la chair de poulain. Ils furent obligés, avec

nous, de fe contenter de ce que nous pouvions leur donner ; mais ils n'étaient point délicats. Je les ai fouvent vu mettre fur le feu des morceaux de viande toute pourrie, qu'ils mangeaient de très-bon appétit ». Sibérie.

« Nous n'eûmes dans tout ce voyage par eau qu'une feule incommodité à laquelle il ne fut pas poffible de trouver le moindre remède. C'étaient les coufins dont il y a des quantités prodigieufes dans tous les endroits où nous pafsâmes. Ils s'attachent à toutes les parties du corps qui font découvertes ; ils pénétrent avec leur trompe jufques dans la peau, en fucent le fang, jufqu'à ce qu'ils en foient raffafiés, & s'envolent enfuite. Si on les laiffe faire, ils couvrent entièrement la peau, & caufent des douleurs infupportables. On m'a même affuré qu'à *Ilimsk*, ils tourmentent quelquefois fi cruellement les vaches, qu'elles en tombent mortes. Le coufin des bords de l'*Yrtis* eft d'une efpèce très-délicate ; on ne peut guères le toucher fans l'écrafer ; & fi on l'écrafe fur la peau, il y laiffe fon aiguillon ; ce qui rend la douleur encore plus fenfible. Sa piquure fait enfler la peau aux uns, & à d'autres ne fait que des taches rouges, telles qu'en font naître les orties. Le moyen ufité dans le pays pour s'en garantir, eft de porter une forte de bonnet fait en forme de tamis, qui couvre toute la tête, & qui n'ôte pas

Sibérie.

entièrement la liberté de la vue. On met autour des lits des rideaux d'une toile claire de Ruſſie. Nous employâmes les deux moyens ; mais nous trouvâmes de l'inconvénient à l'un comme à l'autre. Le premier cauſait une chaleur incommode qui ſe faiſait ſentir à la tête, & devenait bientôt inſupportable. L'autre moyen nous parut d'abord ſans effet : nos lits étaient aſſiégés de couſins, & nous ne pouvions pendant la nuit fermer l'œil. Lorſqu'il pleuvait un peu, ou que le temps était couvert, les couſins redoublaient de fureur. On ne ſe garantiſſait les mains & les jambes, qu'en mettant des bas & des gants de peau. Les couſins ſont en bien plus grande quantité ſur les bords de l'eau, que ſur les bâtimens, & quelque choſe qu'on faſſe, on en eſt toujours couvert. Je riſquai un jour d'aller ſur le rivage ; je ne puis exprimer tout ce que je ſouffris : mes mains & mon viſage furent auſſitôt remplis de petites puſtules, qui me cauſaient une démangeaiſon continuelle. Je regagnai vîte le bâtiment, & je me ſoulageai bientôt en me lavant avec du vinaigre. Nous nous apperçûmes à la fin que les couſins qui nous tourmentaient la nuit, ne venaient pas à travers les rideaux, mais qu'ils montaient d'en bas, entre les rideaux & le lit. Il était aiſé de leur ôter ce paſſage : nous arrêtâmes les rideaux dans le lit ; & nous n'étions plus interrompus dans notre ſom-

Sibérie.

meil. Pour pouvoir tenir pendant le jour dans nos cabanes, il fallait y faire une fumée continuelle. Le mal était moindre quand il faisait du vent; il ne fallait alors qu'ouvrir les fenêtres. Les cousins ne supportent pas le vent; & comme il y en avait toujours un peu sur le pont, ils étaient dispersés. Quand il faisait froid, il n'y avait plus de cousins; ils restaient dans les bâtimens attachés aux murs & comme morts; mais la moindre chaleur les faisait revivre ».

« A deux journées de *Jamuschewa*, nous cessâmes notre navigation, & nous montâmes à cheval avec une petite suite. Notre chemin traversait directement le Step, qui est par-tout fort uni ».

« Nous eûmes beaucoup à souffrir jusqu'à *Jamuschewa*; la chaleur était devenue si forte, que nous pensâmes périr. Il faisait à la vérité du vent, mais il était aussi chaud que s'il eût sorti d'une fournaise ardente. Nous n'avions pas dormi depuis près de trente-six heures; le sable & la poussière nous ôtaient la vue, & nous arrivâmes très-fatigués à une heure après-midi à *Jamuschewa*. Là, nous sentîmes encore à notre arrivée la chaleur si vivement, que nous désespérions de pouvoir la supporter davantage; tout ce qu'on nous servait à table, quand nous prenions nos repas, était plein de sable que le vent y portait. La chambre n'avait

Siberie.

point de fenêtres ; il n'y avait que des ouvertures pratiquées dans la muraille, & c'était par-là que le vent nous charriait ce ſable incommode. Il me prit envie de me baigner, & je m'en trouvai bien; je me trouvai tout à la fois rafraîchi & délaſſé. En rentrant à notre logis, j'entendis le tambour de la forteresſe, qui donnait le ſignal du feu. Nous apprîmes qu'il était dans le ſtep, & qu'il y faiſait du ravage. Le vent chaſſait la flamme avec violence vers la forteresſe. Nous montâmes aux ouvrages des fortifications, & nous vîmes en pluſieurs endroits du déſert des feux qui répandaient une grande lumière. L'Officier qui commandait dans la forteresſe, n'était pas fort à ſon aiſe; car le feu le plus proche n'était pas éloigné de lui de plus de cinq werſtes. Toutes les femmes du lieu furent commandées pour porter chacune, en cas d'accident, une meſure d'eau dans la maiſon, & quelques hommes furent occupés à creuſer des foſſés, pour empêcher la communication du feu de ce côté-là. Ces précautions furent inutiles : le feu s'éteignit, en quelque façon, de lui-même. Le ſtep reſſemble à une terre labourée, où il n'y a que du chaume. L'herbe aride y brûle très-vîte. Tout ce qui ſe trouve combuſtible, brûle de ſuite & de proche en proche. Mais dans ces ſteps, outre les routes fort battues & les lacs, il y a au printemps quantité d'endroits

marécageux, & en été, beaucoup d'endroits secs, où il ne croît point du tout d'herbe. Ainsi, dans tous ces endroits, le feu s'arrête de lui-même, sans pouvoir aller plus loin, & s'éteint faute d'aliment. Les incendies des steps ne sont point rares : nous en avons vus plusieurs, & les habitans des environs assurent qu'on en voit presque tous les ans. On indique deux causes de ces incendies : la première vient des voyageurs, qui font du feu dans les endroits où ils s'arrêtent pour faire manger leurs chevaux, & qui, en s'en allant, n'ont pas soin de l'éteindre. L'autre cause vient des fréquens orages, & s'attribue au feu du Ciel; mais elle a lieu bien plus rarement ».

Sibérie.

« Le lendemain de notre arrivée à Jamuschewa, nous nous rendîmes, avec peu de suite, au fameux lac salé *Jamuschewa*, dont la forteresse a pris son nom, & qui en est éloigné de six werstes à l'Est. Ce lac est une merveille de la nature; il a neuf werstes de circonférence, & est presque rond. Ses bords sont couverts de sel, & le fond est tout rempli de crystaux salins. L'eau en est extrêmement salée; & quand le soleil y donne, tout le lac paraît rouge comme une belle aurore. Le sel qu'il produit est blanc comme la neige, & se forme tout en crystaux cubiques. Il y en a une quantité si prodigieuse, qu'en très-peu de temps on pourrait en charger beaucoup de vaisseaux, &

Sibérie.

que dans les endroits où l'on en a pris une certaine quantité, on en retrouve de nouveau cinq à six jours après. Les provinces de Tobolsk & de Jeniseik en sont abondamment fournies, & ce lac suffirait encore à la fourniture de cinquante provinces semblables. La Couronne s'en est réservé le commerce, comme celui de toutes les autres salines. A peu de distance de ce lac, sur une colline assez élevée, est une station de dix hommes, qui sont postés là pour prendre garde que personne, excepté ceux qui sont autorisés par la Couronne, n'emporte du sel. Ce sel, au reste, est d'une qualité supérieure; rien n'approche de sa blancheur, & l'on n'en trouve nulle part qui sale aussi bien les viandes ».

Nos Voyageurs continuent leur route sur les bords de l'Yrtis, tandis que leurs bâtimens, chargés de provisions, les suivent sur la rivière.

« Le 23 Août, nous allâmes à *Kolywanka-gora*. C'est au pied de cette montagne qu'on a construit, en 1728, la première fonderie avec un Ostrog. On n'en voit plus que les ruines, parce qu'elle a été abandonnée pour être transportée l'année suivante dans un lieu plus convenable, où elle est aujourd'hui ».

« En 1725, quelques paysans fugitifs étant venus s'établir sur l'*Obi*, apportèrent à un particulier Russe, nommé *Demiedow*, plusieurs échantillons

Sibérie.

de mines de cuivre, qu'ils avaient trouvés dans ces cantons en chassant. *Demiedow* ayant obtenu du Collège des mines la permission de faire fouiller & de bâtir des fonderies, fit de nouvelles recherches, & construisit la Sawode ou fonderie de *Kolyvanka-gora.* Elle est située dans les montagnes, & a pour défense un fortin de quatre bastions, entouré d'un rempart de terre & d'un fossé. C'est la résidence des Officiers & des travailleurs aux ouvrages des mines. La plûpart de ces travailleurs sont des paysans de différens cantons, qui viennent ici pour gagner la capitation qu'ils sont tenus de payer à la Couronne; c'est pourquoi, après avoir gagné cet argent, ils s'en retournent presque tous chez eux; ce qui ralentit beaucoup le travail des mines. L'entrepreneur, pour y remédier, a établi quelques villages; mais ils fournissent à peine quarante ou cinquante hommes, lorsqu'il en faudrait au moins huit cent. Il y a pour la sûreté du lieu cent hommes à cheval.

Le 2 Septembre, nous arrivâmes sur les bords de l'*Obi.* Nous y embarquâmes, sur un gros bâtiment, nos bagages, avec nos instrumens & nos ustensiles. L'*Obi*, l'un des plus grands fleuves de la Sibérie, a sa source dans le pays des Mogols; il est formé de deux grandes rivières, nommées *Bija* & *Katuna.* Il ne prend le nom d'*Obi* qu'à leur confluent, qui se fait à *Bisk.* C'est depuis

Sibérie.

cette forteresse, que les bords de l'Obi sont habités, & ses rivages sont bordés de quantité de stobodes. *Bisk* est une forteresse de frontière contre les Kalmouks. On voyage avec tant de sûreté dans ce pays-là, qu'on n'a pas besoin d'escorte ».

« Il faut remarquer en passant, que la plûpart des villages de Sibérie tirent leur nom des paysans qui les ont bâtis : très-peu portent le nom du ruisseau sur lequel ils sont situés. A *Ulibert*, nous étions logés chez le fondateur même du village. Nous lui demandâmes son nom; il s'appelait *Kolesnikow*, mot Russe, qui signifie en général *un faiseur de roues*, & qui désignait particulièrement *un faiseur de roues à moulins :* en sorte que ce paysan portait le nom de son métier. Cet homme était assez bon railleur; il s'apperçut bientôt que nous étions étonnés que son village ne s'appelât point de son nom *Kolesnikow*. Les habitans, nous dit-il, sont des coquins trop glorieux, pour me faire cet honneur de mon vivant ».

« Le 11, après avoir passé le *Tom* sur des radeaux, nous arrivâmes le soir à *Kusnetzk*, où nous employâmes notre séjour à satisfaire notre curiosité sur les Tartares du pays ».

« Le 16, nous allâmes à trois werstes de la ville, dans un village habité par les Tartares Eluths. Leur religion n'a point de forme certaine, & il paraît

u'ils ne ſavent guères eux-mêmes ce qu'ils croient. s rendent pourtant un culte à Dieu, mais bien mple; ils ſe tournent tous les matins vers le bleil levant, & prononcent cette courte prière: *Ne me tues pas* ».

« Nous avions appris que pluſieurs Tartares, établis ur les rivières de *Kondoma* & de *Mraſa* ſavaient rer le fer de la mine par la fonte, & que même n n'avait en ce lieu d'autre fer que celui qui enait de ces Tartares. Cela nous donna l'envie e voir leurs fonderies, qui n'étaient pas fort éloi- nées. Nous choisîmes la plus prochaine qu'on ous avait indiquée dans le village de *Gadawa*, & nous envoyâmes quelqu'un les avertir de notre rrivée, afin qu'ils tinſſent tout prêt ».

« Nous partîmes dès le matin, & après avoir raverſé pluſieurs villages Ruſſes & Tartares, & paſſé deux fois la *Kondoma*, nous trouvâmes ſur e bord de cette rivière, le village de *Gadava*. Notre premier ſoin fut de chercher une fonderie e fer; mais nous ne remarquions aucun bâtiment d'une apparence différente des autres. On nous onduiſit enfin dans une jurte ou maiſon, & dès l'entrée, nous vîmes d'abord le fourneau de fonte. Nous conçûmes même à ſa ſtructure que, pour n pareil fourneau, on n'avait pas eu beſoin de onſtruire une jurte particulière, & qu'elles pou- vaient toutes également être propres à cet uſage.

Sibérie.

Les travaux de la fonte n'empêchaient pas même les ouvriers d'habiter la même jurte. Le fourneau était à l'endroit où l'on fait ordinairement la cuisine, & la terre y était un peu creusée. Le creux, qui, dans toutes les jurtes Tartares, sert pour la cuisine, faisait une des principales parties du fourneau. Un chapiteau d'argile ou de terre-glaise, de forme conique, d'environ un pied de diamètre, qui allait en se retrécissant par en haut, composait, avec un trou creusé dans la terre, tout le fourneau de fonte. Deux Tartares font ici toute la besogne : l'un apporte alternativement du charbon & du minerai pilé, dont il remplit le fourneau ; l'autre a soin du feu, & fait agir deux soufflets appliqués au fourneau. À mesure que les charbons s'affaissent, on fournit de nouvelle matière & de nouveaux charbons ; ce qui continue jusqu'à ce qu'il y ait dans le fourneau environ trois livres de minerai, ils n'en peuvent pas fondre davantage à la fois. Des trois livres de minerai, ils en tirent deux de fer, qui paraît encore fort impur, mais qui cependant est fort bon. Dans une heure & demie nous avions tout vu ».

« Pendant qu'on s'occupait à fondre, nous fîmes chercher le Kam du lieu, pour nous faire voir ses sortilèges, ce qu'ils appellent *faire le Kamlat*. Il se fit apporter son tambour magique, qui avait la forme d'un tamis, ou plutôt d'un tambour de

basque

Sibérie.

basque ; il battait dessus avec une seule baguette. Le Kam tantôt marmottait quelques mots Tartares, & tantôt grognait comme un ours ; il courait de côté & d'autre, puis s'asseyait, faisait d'épouvantables grimaces, & d'horribles contorsions de corps, tournant les yeux, les fermant, & gesticulant comme un insensé. Ce jeu ayant duré un quart-d'heure, un homme lui ôta le tambour, & le sortilège finit. Nous demandâmes ce que tout cela signifiait ; il répondit que pour consulter le diable, il fallait s'y prendre de cette manière ; que cependant tout ce qu'il avait fait n'était que pour satisfaire notre curiosité, & qu'il n'avait pas encore parlé au diable. Par d'autres questions, nous apprîmes que les Tartares ont recours au Kam, lorsqu'ils ont perdu quelque chose, ou lorsqu'ils veulent avoir des nouvelles de leurs amis absens. Alors le Kam se sert d'un paquet de quarante-neuf morceaux de bois, gros comme des allumettes ; il en met cinq à part, & joue avec les autres, les jetant à droite & à gauche avec beaucoup de grimaces & de contorsions ; puis il donne la réponse comme il peut. Le Kam leur fait accroire que, par ses conjurations, il évoque le diable, qui vient toujours du côté de l'Occident, & en forme d'ours, & lui révèle ce qu'il doit répondre. Il leur fait entendre qu'il est quelquefois maltraité cruellement par le

Sibérie.

diable, & tourmenté jusques dans le sommeil. Pour mieux convaincre ces bonnes gens de son intelligence avec le diable, il fait semblant de s'éveiller en sursaut, en criant comme un possédé. Nous lui demandâmes pourquoi il ne s'adressait pas plutôt à Dieu, qui est la source de tout bien? Il répondit que ni lui, ni les autres Tartares ne savaient rien de Dieu, sinon qu'il faisait du bien à ceux mêmes qui ne l'en priaient pas; que par conséquent ils n'avaient pas besoin de l'adorer; qu'au contraire ils étaient obligés de rendre un culte au diable, afin qu'il ne leur fît point de mal, parce qu'il ne songeait continuellement qu'à en faire. Ces Tartares, sur ces beaux principes, font des offrandes au diable, & brassent souvent de gros tonneaux de bierre, qu'ils jettent en l'air, ou contre les murs, pour que le diable s'en accommode. Quand ils sont près de mourir, toute leur inquiétude & leur frayeur, c'est que leur ame ne soit la proie du diable. Le Kam est alors appelé pour battre le tambour, & pour faire leurs conventions avec le diable, en le flattant beaucoup; ils ne savent pas ce que c'est que leur ame, ni où elle va; ils s'en embarrassent même fort peu, pourvu qu'elle ne tombe point entre les mains du diable. Ils enterrent leurs morts où les brûlent, ou les attachent à un arbre, pour servir de proie aux oiseaux».

Sibérie.

Les instrumens du labour dont ils se servent, ils les fabriquent eux-mêmes du fer dont on vient de parler; ces instrumens consistent en un seul outil, qui a la forme d'un demi-cercle fort tranchant, & dont le manche fait avec le fer un angle droit. Ils travaillent avec cet outil dans les champs, comme on travaille dans nos jardins avec la houe, & n'entament, en labourant, la terre qu'à la profondeur de quelques pouces. Pour faire leur farine, ils broient le grain entre deux pierres ».

« M. Muller fit tout ce qu'il put pour obtenir d'eux le tambour magique. Le Kam en marqua beaucoup de tristesse; & comme on répondait à toutes les défaites qu'il cherchait pour ne s'en pas dessaisir, tout le village nous pria de ne pas insister davantage, parce qu'étant privés de ce tambour, ils seraient tous perdus, ainsi que leur Kam. Ces belles raisons ne servirent qu'à nous faire insister encore davantage, & le tambour nous fut remis. Le Kam, par une ruse Tartare, pour fasciner les yeux de ses gens, & leur diminuer le regret de cette perte, avait ôté quelques ferremens de l'intérieur du tambour ».

« *Kusnetz* est dans un pays autrefois habité par les *Tartares*, qui, se trouvant trop resserrés du côté de la Russie, se sont retirés peu à peu vers la frontière des Kalmouks. Cette ville est située sur le rivage oriental du *Tom*. Elle se divise en

Sibérie.

trois parties, qui font la haute, la moyenne & la baſſe ville. Les deux premières ſont ſituées ſur la plus grande élévation du rivage; la ville baſſe eſt dans une plaine qui s'étend de l'autre côté; c'eſt la plus peuplée des trois. Dans la ville haute, il y a une citadelle de bois, qui a une chapelle. La ville moyenne eſt décorée d'un Oſtrog, qui contient la maiſon du Waywode & la Chancellerie. Le nombre des maiſons, dans les trois villes, peut aller environ à cinq cent».

«Les habitans ſont pareſſeux & adonnés à l'oiſiveté : on a de la peine à trouver des ouvriers pour de l'argent. Le Tom eſt aſſez poiſſonneux; cependant on ne trouve point de poiſſon dans les marchés. On n'y connaît pas non plus le fruit: on n'y trouve que de la viande & du pain. Chacun cultive ici le bled dont il a beſoin pour ſon pain, & l'on peut dire que c'eſt la ſeule occupation qu'aient les habitans. Leurs terres à bled ſont toutes ſur les montagnes, non dans les vallées; & la raiſon qu'ils en donnent, c'eſt qu'il fait beaucoup plus froid dans les vallées que ſur les montagnes. On n'y connaît plus aucune eſpèce de gibier. Des habitans nous aſſurèrent, que quand on bâtît cette ville, le canton fourmillait de zibelines, d'écureuils, de martres, de cerfs, de biches, d'élans, & d'autres animaux; mais qu'ils l'ont abandonnés depuis, & qu'ils ſe ſont retirés dans un pays

Sibérie.

inhabité, comme l'était celui-ci avant la fondation de Kusnetz. La plûpart des villes de Sibérie sont assez commerçantes; mais celle-ci n'a aucun commerce ».

« Le jour de notre départ fixé, M. Muller prit la route par terre, avec notre Interprète & un Interprète Tartare; moi, je partis par eau sur le Tom avec le reste de la troupe & un Interprète Tartare. Malgré les obstacles de la navigation, le froid qui augmentait nous fit redoubler d'activité pour arriver à *Tomsk* le lendemain. J'y trouvai M. Muller, qui y était arrivé dès le premier d'Octobre ».

« Les fondemens de cette ville ont été jetés sous le règne du Czar *Féodor Jwanowitz*, vingt ans avant la construction de celle de Kusnetz. Ce n'était d'abord qu'une forteresse, pour contenir les peuples du voisinage; mais ayant été soumis peu à peu, ils s'y sont rassemblés, & ont formé une ville qui renferme dans son enceinte plus de deux mille maisons; elle est, après Tobolsk, la plus considérable de la Sibérie. Un ruisseau, nommé *Uschaika*, la traverse par le milieu, & se décharge au Nord dans le Tom. On la divise en haute & basse ville. On trouve les marchandises au même prix qu'à Pétersbourg, & tout ce qu'on peut desirer en fourrures non préparées ».

« La situation de cette ville la rend plus propre

Sibérie.

au commerce qu'aucune autre du pays. On y arrive commodément pendant l'été par l'*Irtish*, l'*Obi* & le *Tom*. Par terre, la route de *Jeniseik* & de toutes les villes de Sibérie, situées plus à l'Est & au Nord, passe par *Tomsk*. Non-seulement il arrive tous les ans une ou deux caravanes de la Kalmouquie ; mais encore toutes celles qui vont de la Chine en Russie, & de la Russie à la Chine, prennent leur route par cette ville. Elle a de plus son commerce intérieur, dont les affaires sont sous la direction d'un Magistrat particulier ».

« Les vieux-croyans ou non-conformistes (*Starawierzi*) sont en grand nombre dans cette ville, & l'on prétend que toute la Sibérie en est remplie. Ils sont tellement attachés aux anciens usages, que depuis la publication de la défense de porter des barbes, ils aiment mieux payer à la Chancellerie cinquante roubles chaque année, que de se faire raser. Un homme de notre troupe alla un jour se baigner chez un de ces *Starawierzis*, ou *Roskolschtschikes* ; aussitôt qu'il fut sorti, le vieux-croyant cassa tous les vases dont il s'était servi, ou qu'il avait seulement touchés ».

« Leur indolence est telle, que les bestiaux ayant été attaqués l'année précédente d'une maladie épidémique si considérable, qu'il ne resta que dix vaches, & à peine le tiers des chevaux, aucun habitant ne chercha à y apporter du remède,

fondés sur ce que leurs ancêtres n'en avaient point employé en pareil cas ». Sibérie.

« Pendant notre séjour à Tomsk, nous fîmes connaissance avec un Cosaque assez intelligent, qui avait du goût pour les sciences. Nous fûmes d'autant plus charmés de cette découverte, que nous avions ordre d'établir des correspondances par-tout où nous le pourrions. Ainsi nous demandâmes à la Chancellerie, qu'on laissât à cet homme la liberté de faire des observations météorologiques. Nous l'instruisîmes, & nous lui laissâmes les instrumens nécessaires, comme nous avions déjà fait à Casan, à Tobolsk & à Jamischewa. Le dessein de l'Académie des Sciences était d'obtenir par-là des observations sur la température de la Sibérie, afin de pouvoir calculer à peu-près l'élévation du terrein de ce pays au-dessus du niveau de la mer ».

« Lorsque l'Archevêque de Tomsk arriva dans ces cantons, il fit chercher tous les habitans qu'on pouvait trouver : quelques-uns venaient de bonne volonté; mais le plus grand nombre fut amené par les Dragons qu'il avait avec lui. Comme tous ces Tartares demeurent le long du *Tschulum*, rien n'était plus commode pour le baptême; car ceux qui ne voulaient pas se faire baptiser, étaient poussés de force dans la rivière; lorsqu'ils en sortaient, on leur pendait une croix au col, & dès-

Sibérie.

lors ils étaient cenſés baptiſés. Pour que ces gens puſſent perſévérer dans la nouvelle Religion, on conſtruiſit, dès l'année ſuivante, une Egliſe, à laquelle on attacha un Pope Ruſſe ; mais ces Tartares n'ont pas la moindre connaiſſance de la Religion Chrétienne. Ils croient que l'eſſentiel conſiſte à faire le ſigne ordinaire de la croix, à aller à l'Egliſe, à faire baptiſer leurs enfans, à ne prendre qu'une femme, à faire abſtinence de ce qu'ils mangeaient autrefois, comme du cheval, de l'écureuil, & à obſerver le carême des Ruſſes. Au reſte, on ne peut en exiger d'eux davantage, parce que les Popes Ruſſes, qui devraient les inſtruire, ignorent leur langue, & ne peuvent s'en faire entendre ».

« La petite-vérole faiſait alors beaucoup de ravages dans le pays. Cette maladie n'y eſt point habituelle ; dix années ſe paſſent quelquefois ſans qu'on en ſoit incommodé ; mais quand elle commence, elle dure deux ou trois ans ſans interruption ».

« La ville de *Jeniſeik* eſt ſituée ſur le rivage gauche ou occidental du Jeniſée, qui, en cet endroit, a un werſte & demie de largeur. Ce fleuve a ſa ſource dans le pays des Mogols, & après un cours d'environ trois mille werſtes, il ſe décharge dans la mer glaciale. La ville eſt plus moderne que Kuſnetz. On n'y bâtit d'abord

Sibérie.

qu'un oſtrog, comme dans la plûpart des villes de Sibérie; mais l'avantage de ſa ſituation a contribué à ſon agrandiſſement. Elle eſt beaucoup plus longue que large, & a environ ſix werſtes de circonférence. Les bâtimens publics ſont la Cathédrale, la maiſon du Waywode, la vieille & la nouvelle Chancellerie, un Arſenal, & quelques petites cabanes : le tout eſt enfermé dans un oſtrog, qui reſte encore du premier établiſſement, mais qui eſt preſque tombé en ruine. La ville contient ſept cent maiſons de particuliers, trois paroiſſes, deux couvens, dont un de Moines & l'autre de Religieuſes, un magaſin à poudre, & un autre de munitions de bouche; ces deux magaſins ſont entourés d'un oſtrog particulier. Dans le couvent des Moines, réſide l'Archimandrite du lieu. Les habitans ſont la plûpart des marchands qui pourraient faire un bon commerce; mais l'ivrognerie, la fainéantiſe & la débauche corrompent tout».

« Ce que les voyageurs avancent du froid qu'on reſſent en Sibérie, n'eſt point exagéré; car à la mi-décembre il fut ſi violent, que l'air même paraiſſait gelé. Le brouillard ne laiſſait pas monter la fumée des cheminées. Les moineaux & autres oiſeaux, & celui qu'on appelle en latin *Pica varia caudata*, tombaient de l'air comme morts, & mouraient en effet, ſi on ne les portait ſur le

Sibérie.

champ dans un endroit chaud. Les fenêtres, en dedans de la chambre, en vingt-quatre heures, étaient couvertes de glaces de trois lignes d'épaisseur. Dans le jour, quelque court qu'il fût, il y avait continuellement des parélies; dans la nuit des parasélènes & des couronnes autour de la lune. Le mercure descendit, par la violence du froid, à 120 dégrés de la table de division de *Fahrenheit*, & plus bas par conséquent qu'on l'eut observé jusqu'alors dans la nature ».

« Il y a dans le territoire de Jeniseik deux sortes d'Ostiakes, ceux de *Narim* & de *Jenisée*; ensuite les Tunguses, qui demeurent sur le *Tanguska* & sur la rivière de *Tschun*; & enfin les Tartares d'Assan, qui habitent les bords de l'Ussolka & de la rivière d'Ona. Les Ostiakes & les Tartares d'Assan vivent dans la plus grande misère; les premiers sont tous baptisés. Il ne restait plus qu'environ une douzaine de ces Tartares, dont à peine deux ou trois savaient leur langue. C'était autrefois une Tribu très-considérable. Jusqu'à présent on n'a pu parvenir d'aucune façon à convertir les Tunguses à la Religion chrétienne. Ils sont assez riches en bestiaux ».

« *Krasnojarsk* est plus moderne que Jeniseik, & c'est de Moscow qu'on est venu la bâtir. Elle est sur la rive gauche du Jenisée; à son extrémité est la rivière de Kaftcha, dont une embouchure est au-dessous de la ville.

Sibérie.

« Les habitans sont, pour la plus grande partie, des Slufchiwies, qu'on y avait établis par la nécessité de garantir ces cantons des incursions des Tartares Kirgis, qui venaient ravager les environs; mais depuis quelques années, ils se sont retirés vers le pays des Kalmouks. Depuis ce temps, les Slufchiwies ont fait des courses sans aucun risque dans les environs du pays. Ils ont trouvé à travers les steps un chemin assez droit depuis Krasnojarsk jusqu'à Jakusk & Tomsk, qui est très-commode pour voyager, sur-tout en été, puisque les eaux & les fourrages s'y trouvent en abondance ».

« Les Slufchiwies mènent ici une vie fort agréable; ils sont riches en chevaux & en bestiaux, qui ne leur coûtent pas beaucoup à nourrir. Ils les laissent paître sur les steps ; car en hyver même on y voit peu de neige, & quand il y en a, les bestiaux fouillent dans la terre, & en tirent toujours assez de racines & de plantes pourries, pour ne pas mourir de faim. Il est vrai qu'en Russie un cheval tire plus que trois des leurs, & qu'une vache y donne vingt fois plus de lait que celles de ces cantons. On cultive ici du bled, & la terre est si fertile, qu'il suffit de la remuer légèrement pour y semer pendant cinq ou six années consécutives, sans le moindre engrais. Quand elle est épuisée, on en choisit une autre qui n'exige

Sibérie.

pas plus de ſoins ; ce qui convient fort à la pareſſe des habitans.

Les antiquités qu'on trouve ici, ont été tirées des anciens tombeaux, qui ſont en grand nombre près d'*Abakansk* & de *Sajansk*. On y a autrefois déterré beaucoup d'or, preuve de l'ancienne richeſſe des Tartares dans le temps de leur puiſſance. J'ai vu chez le Waywode d'aujourd'hui une grande ſoucoupe & un petit pot, l'un & l'autre d'argent dorés. Il y avait ſur la ſoucoupe des figures ciſelées, qui reſſemblaient à des griffons. On trouve encore aſſez ſouvent en cuivre des couteaux, de petits marteaux de différentes formes, des garnitures d'harnois de chevaux, du bronze ou du métal de cloches, & de l'argent faux de la Chine ».

« A *Kanskoi-oſtrog*, nous fîmes chercher quelques Tartares du canton. Ils ſont en général aſſez pauvres : les hommes, auſſi-bien que les femmes, ſont tout nuds ſous leurs robes, & n'ont jamais porté de chemiſe. Ceux d'entre eux qui ſont baptiſés, ſe diſtinguent des autres à cet égard ; mais ils ſont en très-petit nombre ; ils ont tous l'air fort mal-propre, parce qu'ils ne ſe lavent jamais ; & quand on leur demande la raiſon de cette négligence, ils répondent que leurs pères ne ſe ſont jamais lavés, non plus qu'eux, & qu'ils n'ont pas laiſſé que de bien vivre. Quand ils veulent ſe

Sibérie.

reposer ou dormir, ils se couchent dans leur jurte autour du foyer, dans une posture singulière. Ils se rangent deux à deux, de façon qu'ils se touchent par le dos, & que leurs jambes sont passées les unes dans les autres. Ainsi quand un dormeur se retourne d'un autre côté, l'autre se retourne en même temps du côté opposé, pour se trouver toujours adossé & entrelacé de la même manière; ce qui se fait très-prestement de part & d'autre. Ces mêmes Tartares, au lieu de pain, mangent aussi des oignons, ou d'autres espèces de plantes, & dédaignent l'agriculture. Leur exercice continuel est la chasse des zibelines, qu'ils font de différentes façons. Quand l'animal ne sait plus de quel côté tourner, il monte sur un arbre fort haut, & les Tartares y mettent aussi-tôt le feu. L'animal, que la fumée incommode, saute en bas de l'arbre, se prend dans un filet tendu à l'entour, & est tué ».

« Aux environs de l'ostrog de *Balachanskoi*, habitent un grand nombre de *Burœtes*, qui négligent la culture des terres, & ne vivent que du commerce de leurs bestiaux. Leurs bœufs sont fort estimés. Contre l'usage général, les Bratskis de ce canton exercent un art, dans lequel ils ne réussissent pas mal. Ils savent si bien incruster dans le fer, l'argent & l'étain, qu'on prendrait ce travail pour de l'ouvrage damasquiné.

Sibérie.

La plûpart des harnois des chevaux, des ceinturons & des autres ustensiles qui en sont susceptibles, sont ornés de ces incrustations ».

« Dès les premiers jours de notre arrivée à *Ircusk*, nous résolûmes d'aller à *Selenginskoi* par les chemins d'hyver, & de-là de pousser plus loin par les chemins d'été. Mais comme on nous avait représenté ce voyage, tel que nous l'avions projeté, si pénible & si difficile qu'on ne pouvait le faire qu'à cheval, nous ne jugeâmes point à propos de nous embarrasser de beaucoup de bagages, & nous en laissâmes une partie. Nous avions en tout trente-sept voitures, & il est d'usage en Russie de fournir autant de chevaux de poste. Conformément à cette règle, la Chancellerie d'*Ircusk* ordonna de nous amener seulement trente-sept chevaux, sans considérer que la première poste où nous devions en changer était à plus de deux cent werstes. Le sous-Statthalter ne voulut jamais écouter nos représentations. Nous déclarâmes à la Chancellerie que nous étions résolus de rester à Ircusk une année entière à ses risques & dépens, si elle ne donnait pas ses ordres pour nous faire fournir un grand nombre de chevaux. On parut d'abord s'en effrayer peu; mais dès le lendemain nous apprîmes que les ordres étaient donnés pour nous satisfaire. Ainsi, tout se trouvant prêt pour notre voyage, & nos instrumens

étant chargés, nous fîmes partir toute notre ſuite le 23 avant midi. Le 25, à trois heures du matin, nous arrivâmes à *Nikolskaja-Saſtawa.* Ce qu'on nomme en Sibérie *Saſtawa*, eſt un endroit où ſe lève un droit de péage ; le bureau de ce lieu reçoit le péage de toutes les marchandiſes qui viennent de la frontière de la Chine, & qui ne peuvent guères prendre une autre route. Comme ces marchandiſes ſont nombreuſes, la place de receveur eſt très-lucrative, & il ne faut guères plus d'un an pour s'enrichir. C'eſt le Statthalter qui diſpoſe de cet emploi ; & ceux qui veulent l'obtenir, l'achètent à force de préſens. Le pot de vin ordinaire eſt de trois cent roubles. On nous raconta que cette place s'étant trouvée depuis peu vacante, il s'était préſenté trois compétiteurs, dont chacun comptait emporter la place ; qu'elle avait été promiſe en effet à chacun d'eux ſéparément ; qu'enfin, ayant obtenu tous trois l'agrément du Statthalter, ils avaient payé chacun les trois cent roubles, & s'en étaient fort bien trouvés ».

Sibérie.

« Arrivés à cette ſtation, nous nous trouvâmes ſur le lac *Baikal*, dont les glaces étaient encore très-fortes, & pouvaient porter nos traîneaux ſans danger. Nous le traverſâmes obliquement juſqu'à ſon bord méridional ».

« C'eſt comme un article de foi chez les peuples

Sibérie.

de cette contrée, de donner le nom de *mer* au lac *Baikal*, & de ne point l'appeler un *lac*. Cette mer est déshonorée, selon eux, lorsqu'on la rabaisse à la simple dénomination de lac, & c'est un outrage dont elle ne manque point de se venger. Ils croient que cette mer a quelque chose de divin; & par cette raison, ils la nomment de toute ancienneté *Swjatoje-mare*, c'est-à-dire, *mer sacrée* ».

« Le lac *Baikal* s'étend fort loin en longueur de l'Ouest à l'Est. Sur toutes les cartes que nous avions vues jusqu'alors, ses limites à l'Orient n'étaient pas marquées, parce que vraisemblablement personne n'avait encore été jusques-là. On estime communément que sa longueur est de cinq cent werstes. Sa largeur, du Nord au Sud en ligne droite, n'est guères que de vingt-cinq à trente werstes, & dans quelques endroits, elle n'en excède pas quinze. Il est environné de hautes montagnes, sur lesquelles cependant, lorsque nous y passâmes, il y avait très-peu de neige. Une autre particularité de ce lac, c'est qu'il ne se prend que vers Noël, & qu'il ne dégèle qu'au commencement de Mai. De-là nous marchâmes quelque temps sur un bras de la rivière de *Selenga*, où nous avions pour perspective une chaîne de montagnes, & nous vînmes le même jour au soir à *Kabanskoi-ostrog*, situé sur le ruisseau de *Kabana*. Ici,

Sibérie.

« Ici nous commençâmes à nous appercevoir de la diſette ou de la cherté des vivres, qu'on a plus de peine à ſe procurer que dans tout ce que nous avions déjà parcouru de la Sibérie. Quoiqu'il y ait des terres labourées & de bons pâturages, les gens du pays ſont dans l'habitude de ne vouloir rien vendre qu'à un prix exorbitant. On nous demanda cinquante copèques pour un poulet. Nous voulions acheter un veau; il n'y eut pas moyen d'en avoir : on nous dit que ſi l'on ſe défaiſait du veau, la vache ne donnerait plus de lait : c'eſt le langage que les payſans tiennent dans toute la Sibérie. Si le veau vient à mourir, ou à être vendu, voici ce qu'on fait pour tromper la vache. On empaille la peau d'un veau, & quand on veut avoir du lait de la mère, on lui montre cette effigie; elle en donne alors, & non autrement ».

« Partis de-là, nous vîmes deux chaînes de montagnes, entre leſquelles il fallut paſſer, & que la Selenga traverſe. Nous fîmes encore, pendant deux ou trois jours, une marche aſſez pénible, partie à travers des montagnes, partie ſur le Selenga, partie dans les ſteps arides, la difficulté d'avoir des chevaux, renaiſſant à chaque station par la mauvaiſe volonté des gens du pays.

« Arrivés à *Selenginskoi*, nous fîmes bientôt nos diſpoſitions pour le voyage que nous voulions

Sibérie.

faire à la frontière de la Chine, telle qu'elle fut réglée en 1727 par le Commiſſaire Impérial, le Comte *Sawa Wladiſlawitz Raguſinski.* Cette frontière était autrefois reculée juſqu'à la rivière de *Bura*, qui eſt environ à huit werſtes au Sud; c'était au-delà de cette rivière que les Chinois recevaient les Ambaſſadeurs de Ruſſie. Or, il eſt certain que cette frontière était beaucoup plus avantageuſe aux Ruſſes, que la nouvelle, qui eſt arbitraire & tirée par le ſtep à travers des montagnes, où l'on ne voit d'autres limites que des pierres élevées, appelées *majakes*, & marquées de quelque chiffre. Deux Slobodes, l'une Ruſſe, l'autre Chinoiſe, ſont établies ſur cette frontière, dans le terrein le plus aride, puiſque c'eſt un miſérable ſtep qui ne produit rien; de ſorte qu'on n'y trouve point de quoi nourrir ni abreuver les chevaux. Auſſi tout y eſt d'une cherté extraordinaire ».

« Les ſlobodes ſont bâties depuis 1727. La ſlobode Ruſſe eſt au Nord, & l'autre au midi : elles ne ſont qu'à cent vingt braſſes l'une de l'autre. Entre les deux ſtations, mais plus près de la ſlobode Chinoiſe, on voit deux colonnes de bois, élevées d'environ une braſſe & demie ſur celle qui eſt en-deçà : on lit en caractère Ruſſe, *Slobode de commerce de la frontière Ruſſe*; ſur l'autre, qui n'en eſt éloignée que d'une braſſe, on voit quelques caractères Chinois ».

Sibérie.

Entre les deux ſlobodes, dans les montagnes, il y a des gardes poſées pour empêcher de part & d'autre que perſonne ne viole les frontières ».

« Quant au commerce qui ſe fait ici, les marchands Ruſſes y ont du drap, de la toile, des cuirs de Ruſſie, de la vaiſſelle d'étain, & toutes ſortes de pelleteries qu'ils vendent en cachette. Les Chinois, que les Ruſſes appellent *Naimantſchin*, marchands, y apportent différentes ſoieries, telles que des damas de toute eſpèce, des ſatins de toute qualité, du chagrin, des gazes, des crêpes, une ſorte d'étoffe de ſoie, ſur laquelle ſont collés des fils d'or, à l'uſage des Eccléſiaſtiques & des Comédiens, des cotonnades de diverſes ſortes, des toiles, du velours, du tabac de la Chine, de la porcelaine, du thé, du ſucre en poudre, du ſucre candi, du gingembre confit, des écorces d'oranges confites, de l'anis étoilé, des pipes à fumer, des fleurs artificielles de papier & de ſoie, des aiguilles à trous ronds, des poupées d'étoffe de ſoie & de porcelaine, des peignes de bois, toutes ſortes de babioles pour les Bratskis & les Tanguſes, du *zenzoing*, que nous nommons *ginſeng*; des Bibles chinoiſes, imprimées ſur étoffe de ſoie, & d'autres garnies d'ivoire; des ceinturons de ſoie, des raſoirs, des perles, de l'eau-de-vie, de la farine, du froment, du poivre, des couteaux & des fourchettes; des habits chinois, des éventails, &c ».

Sibérie.

Voilà les marchandises qui forment le commerce de cette frontière ; & l'on voit que les marchandises chinoises excèdent de beaucoup celles des Russes. L'intelligence de ceux-ci cède encore à la sagacité des Chinois : car les derniers sachant que les marchands Russes qui font le voyage de la frontière, ne cherchent qu'à se débarrasser de leurs marchandises, pour pouvoir s'en retourner promptement, attendent qu'ils commencent à s'ennuyer, & les amènent, par leur lenteur, à se défaire de leurs marchandises au prix qu'ils ont résolu d'y mettre. Je voulus obtenir des Chinois quelques-uns de leurs médicamens, & je n'ai jamais pu m'en procurer. On ne peut pas non plus, quelques questions qu'on leur fasse, tirer d'eux les moindres lumières sur leur pays. Les Chinois qui viennent à *Kjachta* sont de la plus vile condition ; ils ne connaissent que leur commerce, & du reste, ce sont des paysans grossiers. Ils ont à leur tête une espèce de Facteur envoyé du Collège des affaires étrangères de Pékin ; il est changé tous les deux ans. Il discute non-seulement toutes les contestations des Chinois, mais encore celles qui surviennent entre eux & les marchands Russes, & dans le dernier cas, il agit de concert avec le Commissaire de Russie ».

« La ville de *Selinginsk*, bâtie en 1666, est située sur la rive orientale du *Selenga* ; ce ne fut d'abord

Sibérie.

qu'un ſimple Oſtrog, ſelon l'uſage du pays; environ vingt ans après, on conſtruiſit la forteresse qui ſubſiſte encore, & ce lieu lui doit ſon accroiſſement. La ville s'étend le long de la rivière, & a environ deux werſtes de longueur, mais elle eſt étroite. La manière de vivre des habitans diffère peu de celle des *Bratskis*. Ils mangent tranquillement ce qu'ils trouvent, & prennent ſur-tout beaucoup de thé. Trop pareſſeux pour ramaſſer un peu de fourrage qui nourriſſe leurs beſtiaux, ils les laiſſent courir l'hiver & l'été, pour chercher à paître où ils peuvent. Il y a dans la ville quelques boutiques, mais où l'on ne trouve preſque rien; ils aiment mieux reſter couchés derrière leurs poëles pendant cinquante-une ſemaines, que de ſe donner la moindre peine pour gagner quelque choſe. Enfin, la cinquante-deuxième, ils vont à *Kjachta*, & ce qu'ils y gagnent, leur ſuffit pour vivre pendant l'année entière ».

« La ville d'*Irkutzk*, bâtie vers l'an 1661, eſt, après *Tobolsk* & *Tomsk*, une des plus grandes villes de la Sibérie. Elle eſt ſituée ſur la rive orientale de l'*Angara*, dans une belle plaine, vis-à-vis de l'embouchure de l'*Irkut*, d'où elle tire ſon nom. Il y a plus de neuf cent maiſons aſſez bien conſtruites, & dont le plus grand nombre contient, outre la chambre du poële & celle du bain, une chambre ſans fumée où ſe tient la famille; mais

toutes ces maisons sont de bois. Le Comte *Sawa Wladislawitz* a fait entourer cette ville, comme les autres de ce district, de palissades en quarré, excepté du côté de la rivière, qui est fortifiée par la nature ».

Sibérie.

« La ville d'*Irkutzk* a un *Statthalter*, auquel toute la province est soumise. De lui dépendent les Waywodes de *Selenginsk*, de *Nertschinsk*, d'*Ilimsk*, de *Jakutzk*, & les Commandans d'*Ochotzk* & de *Kamtchatka*. Ses revenus sont beaucoup plus considérables que ceux du Statthalter de Tobolsk, dont il est dépendant, & les émolumens annuels qu'il se procure, indépendamment des gages ordinaires de son office, ne vont guères à moins de trente mille roubles. Il se fait craindre des Waywodes, qui lui sont soumis; mais il ne craint pas aisément qu'on lui fasse des affaires, attendu le grand éloignement de Tobolsk.

Irkutzk a un Evêque qui ne siège pas, mais dont la résidence est dans un Couvent bâti à cinq werstes de distance au côté occidental de l'Angara. On devait lui bâtir incessamment une maison dans la ville. C'est de cet Evêque que dépendent toutes les fondations ecclésiastiques qui sont dans la province d'*Irkutzk*, tout le Clergé séculier & régulier ».

« La police est assez bien observée dans cette ville. Toutes les grandes rues ont des chevaux de

frise, & des gardes de nuit. Les Officiers de la police font la patrouille pendant la nuit; ils arrêtent tous ceux qui commettent quelques désordres dans les rues, & visitent de temps en temps les maisons suspectes. Cependant il arrive souvent que les cabarets sont, pendant la nuit, pleins de monde, contre les ordonnances expresses publiées par toute la Russie ».

Sibérie.

« Les environs d'Irkutzk sont agréables, quoique montagneux. Il y a sur-tout de belles prairies du côté occidental de l'Angara. On ne cultive point de bled dans le district de cette ville : tout celui qui s'y consomme est amené des plaines de l'Angara, des slobodes situées sur la rivière d'*Irkutzk*, & sur la *Komda*, & du territoire d'*Ilimsk*. Le gibier n'y manque pas; on y trouve des élans, des cerfs, des sangliers, & autres bêtes fauves. En volaille & volatille, il y a des poules & des coqs, & des poules de bruyère, des perdrix, des francolins, des gelinottes, &c. L'Angara n'est pas fort poissonneux; mais le lac Baikal y supplée abondamment. A l'égard des marchandises étrangères, celles de la Chine n'y sont pas beaucoup plus chères qu'à *Kjachta*, & toutes en général y sont quelquefois, sur-tout au printemps, dès que les eaux sont dégelées, à presqu'aussi bon compte qu'à Moscow & à Pétersbourg. Le commerce de la Chine attire ici des marchands de

Sibérie.

toutes les villes de Russie; ils y viennent au commencement ou au milieu de l'hiver, & commercent pendant toute cette saison avec les Chinois. Si, dans cette espace de temps, ils n'ont pu tout vendre, comme ils sont obligés de s'en retourner aussi-tôt que les rivières sont navigables, ils se défont promptement de leurs marchandises, & les donnent quelquefois à meilleur compte qu'on ne les trouve à Moscow & à Pétersbourg. Ce qui les presse encore de vendre, c'est qu'à leur retour en Russie, ils ont besoin d'argent pour payer les péages & les mariniers, qui conduisent leurs bateaux. Ainsi dans la nécessité de faire de l'argent à quelque prix que ce soit, les marchandises qu'ils n'ont pas vendues aux Chinois, ils les laissent ordinairement à des commissionnaires de cette ville, qui les débitent comme ils peuvent en boutique. Quelques-uns d'entr'eux, cependant, vont jusqu'à *Jakutzk*, avec les marchandises qu'ils ont prises en échange des Chinois, & cherchent à les y placer. De cette façon, un Marchand Russe fait quelquefois un très-long voyage avant de retourner chez lui. Il part au printemps de Moscow, arrive dans l'été à la foire de *Makari*, & au commencement de l'année suivante à celle d'*Irbit*. Dans la première, il cherche à troquer quelques-unes de ses marchandises contre d'autres, dont il puisse tirer un meilleur parti à Irbit. Là, au contraire,

Sibérie.

il porte ſes vues ſur le commerce de la Chine. Quand il lui reſte une eſpèce de marchandiſes qu'il ne peut pas débiter avantageuſement à Irbit, il cherche à s'en débarraſſer pendant l'hiver à Tobolsk. Il part de cette ville dans le printemps, parcourt toute la Sibérie, & arrive en automne à Irkutzk, où, ſi les glaces ne lui permettent pas d'aller ſi loin, il ne manque pas de s'y rendre au commencement de l'hiver. Il va pour lors à *Kjachta*, & le printemps à *Jakutzk*. De-là il tâche en s'en retournant de s'avancer de ſix à ſept cent werſtes, pendant que les eaux ſont encore ouvertes, & il pouſſe en traîneau droit à *Kjachta*, où il travaille à ſe défaire de ſes marchandiſes de *Jakutzk*. Il revient au printemps à *Irkutzk*, & arrive en automne à *Tobolsk*. L'hiver & l'été ſuivans, il viſite les foires d'*Irbit* & de *Makari*. Enfin, après quatre ans & demi de courſes, il reprend la route de Moſcow : or, pour peu qu'il entende le commerce, ou qu'il ſoit aidé de quelque bonheur, il doit dans cet eſpace de temps, gagner pour le moins trois cent pour cent ».

« La ville d'Ilimsk eſt ſituée ſur le rivage ſeptentrional de l'*Ilim*, large en cet endroit de quarante à cinquante braſſes, dans une vallée formée par de hautes montagnes qui s'étendent de l'orient à l'occident, & ſi étroite, qu'en y comprenant la rivière, elle n'a pas cent braſſes de largeur : ſa longueur eſt à peu près d'un werſte ».

Sibérie.

« Toutes les maisons des habitans sont très-misérables ; il ne faut pas s'en étonner, c'est le pays de la paresse. On n'y fait presque autre chose que boire & dormir. Toute l'occupation des habitans se borne à tendre des pièges aux petits animaux, à creuser des fosses, pour attraper les gros, & à jeter du sublimé aux renards ; ils sont trop paresseux pour aller eux-mêmes à la chasse. Quelques-uns vivent d'un petit troupeau que leurs pères leur ont laissé, & se gardent bien de cultiver eux-mêmes la terre : ils louent pour cela des Russes qui sont exilés dans ce canton, & quelquefois des Tunguses qu'ils frustrent ordinairement de leurs salaires ».

« Les Tunguses, pendant l'hiver, ne vivent que de leur chasse, & c'est pour cela qu'ils changent si souvent d'habitations. Les rennes leur servent alors de bêtes de charge ou d'attelage, pour tirer un léger traîneau. Ils leur mettent sur le dos une espèce de selle formée avec deux petites planches étroites, longues d'un pied & demi. Ils y attachent leurs ustensiles, ou font monter dessus les enfans & les femmes malades. On ne peut pas beaucoup charger les rennes ; mais elles vont fort vîte. Leur bride consiste en une sangle qui passe sur le col de l'animal, & quelque profonde que soit la neige, il passe par-dessus sans jamais enfoncer ; ce qui provient en partie de ce que la renne en marchant élargit considérablement la

sole de ses pieds, en partie de ce qu'elle tient cette sole élevée par devant, & ne touche point la neige à plat. Si les rennes ne suffisent pas pour porter tous les ustensiles, le Tunguse s'attèle lui-même au traîneau. Dès qu'ils sont arrivés à l'endroit où ils ont résolu de se fixer pour quelque-temps, après avoir dressé la jurte, ils chassent aussi-tôt dans les environs, en courant sur leurs larges patins. Lorsqu'ils ne trouvent plus de gibier, ils passent avec leur famille dans un autre canton, & ils continuent cette façon de vivre pendant tout l'hiver. Le meilleur temps pour la chasse, est depuis le commencement de l'année jusques vers le mois de Mars, parce qu'alors il tombe peu de neige, & que les traces des animaux y restent plus long-temps. En été & en automne, ils se nourrissent presqu'uniquement de poisson, & dressent alors pour cet effet leurs jurtes sur le bord des rivières ».

Sibérie.

« Les Tunguses se construisent eux-mêmes des barques fort étroites à proportion de leur longueur, & dont les deux bouts finissent en pointe; leurs plus grosses barques ont à peine trois brasses & demie de longueur, & un *arschin* dans leur plus grande largeur, qui est le milieu; les petites barques sont longues d'environ une brasse, & ont six *werschoks* * de largeur. Elles sont faites d'écorce

* Un *werschock* est la seizième partie d'un *arschin*; l'*arschin* est une mesure de trois pieds de France.

Sibérie.

de bouleau cousue ; & pour qu'elles ne prennent point l'eau, les coutures & tous les endroits où se trouvent des fentes & des ouvertures, sont enduits d'une sorte de goudron : elles sont de plus bordées par en-haut avec le bois dont on fait des cercles de tonneaux : d'autres cercles sont encore appliqués dans toute la largeur de la barque, & coupés par de semblables cercles qui la traversent en longueur, en sorte que par leur position ils renforcent la barque. Leurs plus grands bâtimens tiennent quatre hommes assis, & les plus petites barques n'en tiennent qu'un. Les Tunguses remontent & descendent les rivières dans ces barques, avec une rapidité étonnante : quand une rivière fait un grand détour, ou qu'ils ont envie de passer dans une rivière voisine, ils mettent la barque sur leurs épaules, & la portent par terre jusqu'à ce que la fantaisie leur reprenne de se rembarquer. Autant la barque porte d'hommes, autant elle a de rames. Ces rames sont larges aux deux bouts ; car on rame & on gouverne en même temps, & par conséquent on est obligé de les faire aller continuellement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ».

« Les Tunguses d'*Ilimsk* sont presque tous pauvres ; le plus grand nombre n'a pas plus de six rennes, & ceux qui en ont cinquante, sont regardés comme très-riches, parce que ces animaux

Sibérie.

ɔrment toutes leurs richesses. Leur habillement
ſt ſimple; ils portent en tout temps ſur leur
eau une peliſſe de peau de renne, dont le poil
ſt tourné en-dehors, & qui deſcend un peu plus
as que les genoux. Cette peliſſe ſe ferme par-
evant avec des courroies. Les femmes en ont de
emblables, mais la fourrure eſt tournée en-
edans. Quand elles veulent ſe parer, elles portent
e plus une ſoubreveſte de peau de daim, le poil
ourné en-dehors, qui ne deſcend que juſqu'aux
anches, & eſt ouverte ſur la poitrine ».

« Leur religion permet la polygamie, mais leur
auvreté les empêche d'avoir plus d'une femme à
fois. Ils ont des idoles de bois, & leur adreſ-
ent ſoir & matin des prières, pour en obtenir
ne chaſſe ou une pêche abondante, à quoi ſe
ornent preſque tous leurs vœux. Ils ſacrifient au
iable le premier animal qu'ils ont tué à la chaſſe, &
ır le lieu même, ce qu'ils font de cette manière.
s dévorent la viande, gardent la peau pour leur
ſage, & n'expoſent que les os tout ſecs ſur un
oteau, pour la part du diable; c'eſt du moins
'être pas trop dupe, & traiter le démon comme
le mérite. Si la chaſſe eſt heureuſe, les chaſ-
eurs, de retour à la jurte, en font des remercî-
nens à l'idole, la careſſent beaucoup, & lui font
oûter du ſang des animaux qu'ils ont tués. Si la
haſſe, au contraire, n'a pas bien réuſſi, ils s'en

Sibérie.

prennent à l'idole, & la jettent de dépit d'un coi de la jurte à l'autre. Quelquefois on la met e pénitence, & l'on eſt un certain temps ſans lu rendre aucune ſorte de culte, ſans lui marque aucun reſpect; ou quand on eſt bien piqué contr elle, on la porte à l'eau pour la noyer ».

« Les Tunguſes ont une façon de prendre le muſcs & les daims. Quand les petits de ces ani maux ſont égarés, ils ont un cri particulier pou appeler leurs mères. Cette découverte faite pa les Tunguſes, leur donne la facilité de prendr ces animaux, ce qu'ils font toujours dans l'été. Il ne font que plier un morceau d'écorce de bouleau avec leſquels ils imitent le cri des jeunes muſc & des petits daims, & les mères accourant à ce cris, ils les tuent ſans peine à coups de flèches »

« On voit rarement des pierres figurées dans l Sibérie; je ne ſai ſi c'eſt parce qu'on n'a pas aſſe fouillé les montagnes, ou ſi en effet il n'y en point. Je lis dans *Witzen*, qu'on rencontre ſur l *Tura*, quelques gloſſopètres pétrifiées; mais j n'en ai jamais entendu parler dans toute la Sibéri Il eſt vrai que quand nous y arrivâmes, & ſur tout au commencement, les habitans eurent gran ſoin de nous cacher tout ce qu'ils croyaient pou voir exciter notre curioſité; mais nous trouvion de temps en temps quelques Officiers qui ſe faiſaient un plaiſir de nous inſtruire de tout; &

les entretiens familiers que nous avons eus depuis avec des nationaux de toute espèce, nous ont mis au fait de bien des choses, ou plutôt ne nous ont laissé presque rien ignorer de vraiment curieux. Excepté des pétoncles, dont la matière intérieure était sélénitique, & qui étaient blanchâtres en-dehors ; je n'ai rien vu de remarquable en ce genre dans la Sibérie, qu'une grosse corne d'Ammon, qui me fut donnée à *Jeniseik*, par un Colonel des Cosaques; il me dit qu'elle avait été trouvée par un Cosaque du pays, sur la rive droite du Jenisée, dans une montagne ».

Sibérie.

« La manière dont se fait la chasse des zibelines, a quelques circonstances singulières. Il se forme ordinairement une société de dix à douze chasseurs, qui partagent entre eux toutes les zibelines qu'ils prennent. Avant de partir pour la chasse, ils font vœu d'offrir à l'Eglise une certaine portion de leurs prises. Ils choisissent entre eux un chef, à qui toute la compagnie est tenue d'obéir. Ce chef est appellé *Peredowschik*, c'est-à-dire, *conducteur*, & ils lui portent un si grand respect, qu'ils s'imposent eux-mêmes les loix les plus sévères, pour ne point s'écarter de ses ordres. Quand quelqu'un manque à l'obéissance qu'il doit au conducteur, celui-ci le réprimande de paroles : il est même en droit de lui donner des coups de bâton, & ce châtiment se nomme, ainsi

Sibérie.

que la ſimple réprimande, une *leçon*, (*utſchenie*). Outre cette leçon, le réfractaire perd encore toutes les zibelines qu'il a priſes. Il lui eſt défendu d'être aſſis en cercle avec les autres chaſſeurs pendant leurs repas; il eſt obligé de ſe tenir debout, & de faire tout ce que les autres lui commandent. Il faut qu'il allume le poële de la chambre noire, qu'il la tienne propre, qu'il coupe du bois, & faſſe enfin tout le ménage. Cette punition dure juſqu'à ce que toute la ſociété lui ait accordé ſon pardon, qu'il demande continuellement & debout, tandis que les autres mangent aſſis ».

« Dès qu'on a pris une zibeline, il faut la ſerrer ſur le champ ſans la regarder; car ils s'imaginent que de parler bien ou mal de la zibeline qu'on a priſe, c'eſt la gâter. Un ancien chaſſeur pouſſait ſi loin cette ſuperſtition, qu'il diſait qu'une des principales cauſes qui faiſaient manquer la chaſſe des zibelines, c'était d'avoir envoyé quelques-uns de ces animaux vivans à Moſcow, parce que tout le monde les avait admirés comme des animaux rares; ce qui n'était point du goût des zibelines. Une autre raiſon de leur diſette, c'était, ſelon lui, que le monde était devenu beaucoup plus mauvais, & qu'il y avait ſouvent dans leurs ſociétés des Chaſſeurs qui cachaient leurs priſes, ce que les zibelines ne pouvaient encore ſouffrir ».

« Les habitans du diſtrict de *Kirenga* & des bords

Sibérie.

ords du *Lena*, hommes & animaux, comme les bœufs, les vaches, &c. sont sujets aux goîtres. On croit ici communément que les goîtres sont héréditaires, & que les enfans naissent avec ces ortes d'excroissances, ou du moins en apportent e germe; mais ce sentiment n'est pas général: n'est pas adopté sur-tout par ceux qui ont des oîtres, & qui cherchent à se marier ».

« A l'occasion de quelques déserteurs de notre roupe, qu'avait effrayés l'expédition au Kamtchatka, & qui nous abandonnèrent, j'appris une uperstition des Sibériens, que j'ignorais. Lorsqu'on uvrit le sac de voyage d'un de ces déserteurs ue l'on avait arrêtés, on y trouva, entr'autres hoses, un petit paquet rempli de terre. Je emandai ce que c'était : on me dit que les voyaeurs qui passaient de leur pays dans un autre, aient dans l'usage d'emporter de la terre ou du ble de leur sol natal, & que par-tout où ils se ouvaient, ils en mêlaient un peu dans l'eau 'ils buvaient sous un ciel étranger; que cette écaution les préservait de toutes sortes de malaes, & que son principal effet était de les garan- de celle du pays. En même temps on m'assura e cette superstition ne venait originairement s de Sibérie, mais qu'elle était établie depuis temps immémorial parmi les Russes mêmes.

Sur les bords du *Witim*, j'eus envie de visiter

Sibérie.

dès ce jour même les mines de talc, qui étaien dans le voisinage, & toute ma compagnie ayan la même curiosité que moi, nous nous mîme en route. Nous ne vîmes pourtant point de mines mais seulement quelques ouvertures faites da un rocher qui s'élevait du ruisseau, & où l'on n travaillait que depuis trois semaines. Le talc q paraissait dans le roc, se trouve dans une pier grise mi-partie de *quartz*, jaune-pâle. Il ne s'éten pas par veines ; il est dispersé par morceaux d différens diamètres & plats, quelquefois entiers & quelquefois fendus par des veines qui l traversent ».

«Ce n'est qu'à l'an 1705 qu'on peut rappor les premières recherches du talc, faites sur *Witim* ; comme il fut trouvé d'une qualité sup rieure, les mines les plus célèbres, exploité jusqu'alors sur d'autres rivières, furent entiè ment négligées. Cependant l'exploitation d meilleures mines de *Witim* ne dure pas lon temps, soit que la génération du talc ait beso de l'effet de l'air, & qu'il s'en trouve peu da la profondeur de la mine, soit qu'il devienne t pénible, à des gens qui n'ont que des marteau des ciseaux, & d'autres ferremens pour romp le roc, de pénétrer plus avant. Le talc le p estimé est celui qui est transparent comme l'eau claire ; celui qui tire sur le verdâtre, n'a

Sibérie.

à beaucoup près la même valeur. On confidère auffi principalement la grandeur des tables : on en a trouvé de confidérables, & qui avaient près de deux aunes en quarré ; mais celles-ci font très-rares. Les tables de trois quarts ou d'une aune font déjà très-chères, & fe payent fur le lieu une ou deux roubles la livre. Le plus commun eft d'un quart d'aune ; il coûte huit à dix roubles le *pud*. La préparation du talc confifte à le fendre par lames, avec un couteau mince à deux tranchans ; en faifant gliffer le fer entre les lames, le talc fe fend comme on veut. On s'en fert dans toute la Sibérie, au lieu de vitres, pour les fenêtres & les lanternes. Il n'eft point de verre plus clair & plus net que le bon talc. Dans les villages de la Ruffie, & même dans un grand nombre de petites villes, on l'emploie au même ufage. La Marine Ruffe en fait une grande confommation ; tous les vitrages des vaiffeaux font de talc, parce qu'outre fa tranfparence, il n'eft pas caffant, & qu'il réfifte aux plus fortes fecouffes du canon. Cependant il eft fujet à s'altérer : quand il eft long-temps expofé à l'air, il s'y forme peu-à-peu des taches qui le rendent opaque, ou la pouffière s'y attache, & il eft affez difficile d'en ôter l'impreffion de la fumée, fans altérer fa fubftance ».

« Les *Jakutes* fuppofent deux êtres fouverains, l'un caufe de tout le bien, & l'autre du mal.

Sibérie.

Chacun de ces êtres a sa famille. Plusieurs diables, selon eux, ont femmes & enfans. Tel ordre de diables fait du mal aux bestiaux, tel autre aux hommes faits, tel autre aux enfans, &c. Certains démons habitent les nuées, & d'autres fort avant dans la terre. Il en est de même de leurs Dieux : les uns ont soin des bestiaux, les autres procurent une bonne chasse, d'autres protègent les hommes, &c. mais ils résident tous fort haut dans les airs ».

« Un endroit du *Lena*, fort célèbre par une suite de montagnes placées sur la rive gauche du fleuve, qui forment comme des espèces de colonnes élevées dans des directions différentes, attire l'attention de tous les Voyageurs. On l'appelle *Stolbi*. Je fis arrêter notre bâtiment à deux werstes au-dessous de l'endroit où commence cette colonnade de montagnes, tant pour les voir de près, que pour examiner la mine de fer qu'on y exploitait depuis l'année précédente, pour la compagnie de *Kamtchatka*. Ces montagnes *colonniformes* sont un spectacle aussi singulier que curieux. Depuis leur pied jusqu'à leur sommet, de grandes pièces de rochers s'élèvent les unes en forme de colonnes rondes, d'autres comme des cheminées quarrées, d'autres encore comme de grands murs de pierre, de la hauteur de dix à quinze brasses : on s'imaginerait voir les ruines d'une grande ville

Plus on en est éloigné, plus le coup-d'œil est beau, parce que les pièces de rochers, placées les unes derrière les autres, prennent toute sorte de formes, selon le point de vue d'où on les regarde. Les arbres qui se trouvent entre leurs intervalles, augmentent encore la beauté du coup-d'œil. Ces montagnes occupent une étendue de trente-cinq werstes; elles diminuent par gradation, & se perdent enfin tout-à-fait. La pierre dont les colonnes sont formées, est en partie sablonneuse & de toutes sortes de couleurs, & en partie d'un marbre rouge agréablement varié. Enfin, à une certaine distance, ces montagnes pyramidales, ou colonniformes, représentent exactement tout ce qui compose la perspective des villes, tours, clochers, péristiles, & autres édifices. Entre les rochers, ainsi figurés en colonnes, on trouve épars un bon minerai de fer, & l'on voit au pied de la montagne où commence la perspective, deux cabanes construites avec des broussailles en forme de jurte, où les ouvriers se retirent la nuit & les jours de fête. Je me rendis à cette montagne, dont la hauteur est d'environ trois quarts de werste, & j'y trouvai les ouvriers travaillant : je n'avais encore vu nulle part exploiter si lestement une mine ».

Sibérie.

« Le minerai est presque toujours mêlé avec une terre ferrugineuse, jaune ou rouge, & on l'exploite simplement avec des pelles. Huit à dix ouvriers sont

Sibérie.

en état de ramaſſer quatre à cinq cent pieds de minerai dans un jour. On le jette dans une caiſſe de bois, & quand elle eſt pleine, on la couvre de pluſieurs gros morceaux de bois, & l'on y met le feu. Quand le tout eſt brûlé, le minerai ſe trouve ſuffiſamment rôti, & l'on en remplit des ſacs de cuir. Chacun de ces ſacs a une ſangle, par laquelle un homme l'attache à ſon dos, & il deſcend ainſi la montagne en courant avec une vîteſſe étonnante : un long bâton qui pend à la ſangle, lui ſert à ſe retenir lorſqu'il rencontre un endroit gliſſant. La deſcente de la montagne eſt une affaire de quatre minutes; auſſi chaque porteur la monte-t-il & la deſcend-il huit à dix fois par jour ».

« Notre troupe académique ſe réunit à *Jakutzk*, en Septembre. L'hiver avançait Le 19 Septembre, le *Lena* commença à charrier de la glace, & elle augmenta tellement de jour en jour, juſqu'au 28 du même mois, que le fleuve en fut entièrement couvert : le lendemain, on le paſſait partout en traîneaux. La glace en peu de jours devint ſi épaiſſe, que l'on pouvait en tirer des morceaux conſidérables pour l'uſage des habitans; car on fait ici de la glace unie, un uſage dont on n'a point d'idée ailleurs; elle ſert à calfater les maiſons. Pour peu que les fenêtres d'un logis ne ferment pas comme il faut, elles ne ſauraient ſuffiſamment garantir les chambres du froid extérieur. Les caves

Sibérie.

mêmes dans lesquelles on garde la boisson, comme bierre, hydromèle, vin, &c. ne peuvent pas être à l'abri du grand froid par les moyens ordinaires, comme par de bonnes portes, par du fumier de cheval, &c. C'est la rigueur du froid même qui fournit le moyen le plus sûr d'empêcher qu'il ne pénètre dans les habitations. On coupe de la glace bien nette, & dans laquelle il n'y ait point d'ordure : on en taille des morceaux de la juste grandeur des fenêtres & des ouvertures, & on les y applique par dehors, comme on fait ailleurs de doubles chassis de verre. Pour qu'ils tiennent, on ne fait qu'y verser de l'eau, qui, en se gelant, les attache fortement aux ouvertures. Ces vitraux de glace n'ôtent pas beaucoup de lumière : lorsqu'il y a du soleil, on voit aussi clair qu'à travers des chassis de verre, & quelque vent qu'il fasse au-dehors, le froid n'entre jamais dans les chambres. Les gens aisés, dont les maisons ont des fenêtres, appliquent les vitraux de glace par dedans, & par-là ne souffrent point du tout des froides émanations de la glace. La boisson ne se gèle pas non plus dans les caves, quand leurs ouvertures, ou soupiraux, sont garnis de ces sortes de chassis. Ceux mêmes qui n'ont point d'autres vitraux que ces fenêtres de glaces, s'en trouvent fort bien, pourvu qu'ils aient l'attention de ne pas trop rester dans les chambres après que le poële

Sibérie.

est fermé : cependant les nationaux ne prennent guères cette précaution.

La ville de *Jakutzk* est située dans une plaine, sur la rive gauche du *Lena*, qui se jette à deux cent lieues plus loin dans la mer glaciale. L'hiver y est ordinairement très-rude, mais les forêts qui sont au-dessus & au-dessous de la ville, fournissent suffisamment de bois.

Quant à la végétation des grains, le climat n'y paraît pas propre. Il est vrai que le couvent de la basse ville a ensemencé autrefois quelques terreins d'orge, qui, dans certaines années, a mûri; mais comme elle manquait dans d'autres temps, cette culture est abandonnée. Je n'ai point entendu dire qu'outre l'orge, aucun autre grain soit parvenu à sa pleine maturité; mais c'est la qualité du climat plutôt que celle du sol, qui s'oppose au succès des grains : car le terrein est noir & gras; il s'y trouve même de temps en temps des champs garnis de bouleaux clair-semés, ce qu'on regarde en Sibérie comme la marque d'une bonne terre labourable. Après tout, que peut produire la terre, quelque bonne qu'elle soit, lorsqu'elle manque de chaleur? Et quelle chaleur peut-elle avoir quand à la fin de Juin, elle est encore gelée à la profondeur de trois pieds, ou même plus »?

« Quoique dans les environs de *Jakutsk*, il y ait encore quelques montagnes, on y trouve peu

Sibérie.

ou point de ſources, & c'eſt vraiſemblablement parce que la terre eſt gelée à une certaine profondeur.

Le ſéjour de toutes les perſonnes réunies à *Jakutsk*, pour le voyage de *Kamtchatka*, rendait cette ville fort active, & nous n'y fûmes point déſœuvrés : la briéveté des jours, dans un climat rigoureux, ſous la latitude de ſoixante-deux degrés deux ſecondes, n'encourageait pas beaucoup au travail. Il faiſait à peine jour à neuf heures du matin. Quand il s'élevait un certain vent, qui faiſait tomber une pouſſière de neige, on ne pouvait reſter ſans lumière aux plus belles heures de la journée, & par un temps ſerein, on voyait déjà les étoiles avant deux heures après-midi. La plupart des habitans profitent de ce temps oiſeux pour dormir : à peine ſont-ils levés pour manger, qu'ils ſe recouchent encore, & quand le jour eſt tout-à-fait ſombre, ſouvent ils ne ſe réveillent point. Nous étions bien prévenus du danger qu'il y avait à s'abandonner au ſommeil, & du riſque que l'on courait de gagner le ſcorbut : nous nous arrangeâmes en conſéquence, & nous partagions notre temps entre le travail & la diſſipation, ſans en donner beaucoup au ſommeil. Je m'amuſais beaucoup d'une ſorte de marmottes très-communes dans le pays, & que les Ruſſes nomment *Jewraſchka*. Ce joli petit animal ſe trouve dans

Sibérie.

les champs aux environs de Jakutzk, & jusques dans les caves & dans les greniers, aussi-bien dans ceux qui sont creusés sous terre, que dans ceux qui sont au haut des maisons. Car il est bon de remarquer, que dans tout le district de *Jakutzk*, il y a autant de greniers à bled sous terre qu'au dessus, parce que dans les premiers, les grains sont à l'abri de l'humidité & des insectes. Tout ce qui est sous la surface de la terre, à la profondeur de deux pieds, y gelant presqu'en toute saison, ni l'humidité, ni les insectes n'y pénètrent guères. Les marmottes des champs restent dans des souterreins qu'elles se creusent, & dorment pendant tout l'hiver; mais celles qui sont friandes de bled & de légumes, sont en mouvement l'hiver & l'été, pour chercher par-tout leur nourriture. Lorsqu'on prend cet animal & qu'on l'irrite, il mord très-fort, & rend un son clair, comme la marmotte ordinaire. Quand on lui donne à manger, il se tient assis sur les pattes de derrière, & mange avec celles du devant. Ces animaux s'accouplent dans les mois d'Avril & Mai, & font depuis cinq jusqu'à huit petits. On trouve en différens endroits de la Sibérie de véritables marmottes, mais qui diffèrent, selon les lieux, tant de grosseur que de couleur. Les Russes & les Tartares les nomment *Surok*.

L'hiver de cette année fut très-doux, relative-

Sibérie.

ment au climat; cependant on éprouva de temps en temps des froids excessifs. J'en pensai porter de tristes marques un jour que je courus en traîneau pendant l'espace d'une demi-lieue avec quelques personnes. Nous sortions d'un poële bien chaud; nous étions bien garnis de pelisses; nous n'avions mis que six minutes à faire le trajet: nous trouvâmes en arrivant une chambre bien chaude, & nous avions tous le nez gelé ».

« Un homme qui a fait beaucoup d'observations de physique, principalement sur le baromètre, m'écrivit un jour que le mercure du lieu était gelé. Je me rendis chez lui sur le champ, pour voir cette merveille, qui me paraissait incroyable. Sa maison était plus éloignée de la mienne que celle où j'avais pensé laisser mon nez: cependant le froid ne me fit pas tant d'impression, ce qui d'abord me fit douter de la congélation qu'on m'annonçait. A mon arrivée, je vis en effet que le mercure n'était pas réuni, mais divisé en plusieurs petits cylindres qui paraissaient compacts, & je remarquai entre les globules du vif-argent, de petites parcelles de glace. Il me vint aussi-tôt dans l'esprit que le mercure ayant été lavé avec du vinaigre & du sel, comme on fait ordinairement pour le nettoyer, ces gouttes glacées pouvaient provenir de ce qu'il n'avait pas été bien essuyé. Le Maître du baromètre m'avoua que le

Sibérie.

mercure avait été lavé avec du vinaigre, mais que pour cette circonstance, s'il avait été bien ou mal essuyé, il n'en savait rien. Sur mon observation, le mercure fut ôté du baromètre, & si bien essuyé, qu'étant remis dans son tube par un froid bien plus considérable, on n'y vit plus la plus petite parcelle de glace. Depuis, pendant la continuation du froid, & pendant toute la durée d'un autre, beaucoup plus vif, qui survint ensuite, on exposa du mercure à l'air dans des vases plats, bien ouverts, & tournés au Nord; mais on ne s'apperçut jamais qu'il s'y formât la moindre glace. Je suis donc bien éloigné d'alléguer cette prétendue congélation du mercure, comme une preuve de la rigueur du froid qu'il fait dans ces climats. De plus, les habitans m'assurèrent que le plus grand froid de cet hiver n'approchait pas de celui qu'ils avaient essuyé dans certaines années : on raconte même qu'il y eut un hiver où le froid fut à un tel dégré, qu'un Waywode, en allant de sa maison à la Chancellerie, qui n'en était pas éloignée de plus de vingt à vingt-cinq brasses, quoiqu'il fût enveloppé dans une longue pelisse, & qu'il eût un capuchon fourré qui lui couvrait toute la tête, eut les mains, les pieds & le nez gelés, & qu'on eut beaucoup de peine à le rétablir de cet accident. Pendant l'hiver que nous passâmes à Jakutzk, le thermomètre marquait quelquefois

deux cent quarante dégrés au-dessous de zéro, selon la division de M. de Lisle. Ce qui faisait environ soizante-douze dégrés, de même au-dessous de zéro, selon le thermomètre de *Fahrenheit*. On juge bien que sous un pareil ciel, les hommes sont souvent sujets à avoir des membres gelés : voici les indices du mal, & les remèdes qu'on y apporte. Un membre qui vient d'être gelé, n'a plus aucun sentiment; il n'y reste aucune trace de rougeur, & il est plus blanc qu'aucun autre endroit du corps. Pour rétablir la partie gelée, on conseille ordinairement de la frotter bien fort avec de la neige. Lorsqu'on commence à s'appercevoir que quelque sentiment y revient, on continue le frottement; mais au lieu de neige, on use d'eau froide. Quand la congélation n'a pas duré bien long-temps, & n'est arrivée qu'en passant d'une maison à une autre, le remède le plus prompt, est de bien frotter le membre avec un morceau de laine. Ce moyen est en usage à Jakutzk, & je l'ai moi-même éprouvé avec assez de succès : mais quand le membre a été gelé pendant un temps considérable, les frottemens avec la neige, avec de l'eau froide, & avec la laine, ne servent à rien. Il faut dans ce cas plonger d'abord le membre gelé dans la neige, ensuite dans l'eau froide, & l'y tenir très-long-temps, après quoi l'on en vient au frottement. Les Jaku-

Sibérie.

Sibérie.

tes, dont les Russes ont adopté la méthode, couvrent les membres gelés de fiente de vache, ou de terre glaise, ou de ces deux choses mêlées ensemble en même temps. On prétend que ce remède dissipe peu-à-peu l'inflammation du membre gelé, & lui rend la vie; il est encore regardé comme un bon préservatif. La plupart des Jakutes, lorsqu'ils sont obligés de faire un voyage un peu long, par un grand froid, enduisent de cette espèce d'onguent toutes les parties dont on craint la congélation: & tous assurent que, s'ils n'en sont pas entièrement garantis, cet enduit fait du moins que l'effet de la gelée n'est pas si prompt. Je ne répéterai point les fables que M. *Strahlenberg* a débitées sur leur compte; mais je puis assurer, pour l'avoir vu, que les Jakutes ont des mortiers faits de fumier de vache, consolidés par la glace, dans lesquels ils pilent du poisson sec, des racines, des baies, du poivre & du sel ».

« La manière de vivre des Jakutes ne diffère pas beaucoup de celle des autres nations de Sibérie; mais ils ont un usage dont il n'y a peut-être point d'exemples chez aucun autre peuple du monde: lorsqu'une femme Jakute est accouchée d'un enfant, la première personne qui entre dans la Jurte, donne le nom au nouveau-né: le père s'empare du *placenta*, le fait cuire, & s'en régale avec ses parens ou ses amis ».

Sibérie.

« Quoique nous fussions las de voir des sorciers & des sortilèges, on nous parla d'une jeune sorciere, dont on racontait des prodiges, & M. Muller la fit venir. Elle avoua d'abord qu'elle était sorciere, & nous dit qu'elle avait porté son art au point qu'elle était en état, avec le secours du démon, de se plonger un couteau dans le corps, sans en être blessée le moins du monde. Le jour & l'heure pris pour ce grand spectacle, elle se rendit exactement à la jurte, où l'on devait se rassembler. Après tous les préliminaires de la diablerie, qui furent longs, après nous avoir fait entendre, par le seul organe de sa voix, les cris de différens animaux, elle se mit à converser familièrement avec les démons, qu'elle seule voyait. Nous l'attendions au coup de couteau. On lui en donna un fort tranchant, & elle parut réellement se l'être plongé dans le corps, de manière que la lame sortait de l'autre côté. Elle opérait si adroitement le prestige, que tout le monde y fut trompé. Je portai dans le moment la main à l'endroit où elle s'était frappée, pour sentir si le couteau était effectivement dans le corps; mais sans se déconcerter, elle me dit sur le champ, que le diable ne voulait pas lui obéir cette fois, & qu'il fallait remettre la partie. La folie était commencée, il fallait bien aller jusqu'au bout: nous lui donnâmes rendez-vous pour le lendemain

Sibérie.

au ſoir. Quoiqu'elle eût avoué tout haut que le couteau n'était pas entré dans ſon corps, tous les Jakutes crurent le contraire; ils s'imaginaient que les diables lui avaient ordonné de cacher la vérité du fait, par rapport à nous autres infidèles. Le lendemain, à l'heure marquée, la cérémonie recommença, & le coup de couteau fut mieux aſſéné que la veille; elle ſe le plongea réellement dans le ventre, & le retira plein de ſang. Je tâtai la plaie, je l'en vis tirer un morceau de l'*omentum*, qu'elle ſe coupa, fit griller ſur le charbon, & mangea. On peut juger quelles furent cette fois la ſurpriſe & l'admiration des Jakutes. La ſorciere n'était nullement émue, & ſemblait n'avoir rien fait d'extraordinaire. Elle ſe rendit à la maiſon de M. Muller, où elle était hébergée, mit ſur la plaie un emplâtre de réſine de melèſe, avec de l'écorce de bouleau, & ſe banda le corps avec des chiffons: mais ce qu'il y eut de plus ſingulier, c'eſt une eſpèce de procès-verbal qu'on lui fit ſigner, & par lequel elle déclarait: « qu'elle ne » s'était jamais enfoncé de couteau dans le corps, » avant d'avoir travaillé devant nous; que ſon » intention même d'abord n'était point d'aller » juſques-là, qu'elle s'était ſeulement propoſé de » nous tromper, auſſi-bien que les Jakutes, en » faiſant gliſſer adroitement le couteau entre la » peau & la robe; que les Jakutes n'avaient » jamais

ALE

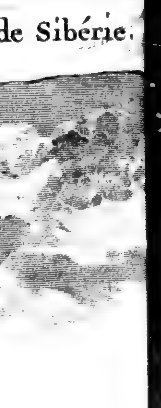
haut que le
ps, tous les
ginaient que
er la vérité
fidèles. Le
cérémonie
fut mieux
réellement
ng. Je tâtai
l'*omentum*,
arbon, &
t cette fois
La forciere
n'avoir rien
a maifon de
mit fur la
e, avec de
ps avec des
fingulier,
u'on lui fit
« qu'elle ne
s le corps,
s; que fon
oint d'aller
propofé de
akutes, en
u entre la
s n'avaient
» jamais

Autres Habillemens des Femmes de Sibérie.



Benard

IX. Page 81. Pl







Divers Habillemens des Femmes de Sibérie.

Benard

Sibérie.

» jamais douté de la vérité du prestige, mais que » nous l'avions trop bien observée ; qu'au reste » elle avait entendu dire à gens du métier, que » quand on se donnerait effectivement un coup » de couteau, on n'en mourrait pas, pourvu que » l'on mangeât un petit morceau de sa propre » graisse ; qu'elle s'en était souvenue la veille, & » qu'elle s'était armée de courage, pour ne pas décré- » diter son art devant nous ; que maintenant qu'on » l'engageait amiablement à dire la vérité, elle » ne pouvait cacher que jusqu'alors elle avait » trompé les Jakutes, pour mettre son art en » réputation ». Sa plaie qu'elle ne pansa que deux fois, fut entièrement guérie le sixième jour, & vraisemblablement sa jeunesse contribua beaucoup à cette prompte guérison.

On vient de dire que la jeune sorciere signa sa déclaration ; c'est ce qui mérite d'être expliqué. Les Jakutes n'ont point d'écriture particulière, & ne se servent pas non plus de celle d'aucune autre nation. Chacun se choisit un caractère, dont il se sert au besoin, lorsqu'il s'agit d'attester par écrit quelque chose. L'interprète, qui signe en même-temps, certifie que ce caractère est celui du Jakute, qui parle dans l'acte, & que son intention a été fidèlement conçue dans cet écrit : ces caractères ne sont pas réguliers ; ce sont toutes sortes de figures arbitraires.

Sibérie.

C'est à Jakutzk *que nos Voyageurs devaient trouver toutes les commodités nécessaires pour se transporter au* Kamtchatka ; *mais malgré les ordres du Sénat de Pétersbourg, qui apparemment avait peu de puissance dans un tel éloignement, la Chancellerie de Jakutsk ne leur fournit ni bâtimens ni équipages pour pouvoir se rendre à* Ochotz, *d'où l'on s'embarque sur la mer du Kamtchatka. Ils résolurent donc de reprendre la route de Pétersbourg.* « Considérant qu'il y avait déja quatre années que nous étions partis de Pétersbourg, tandis qu'on nous avait fait espérer que notre voyage ne durerait en tout que cinq ans, nous comprîmes que quand tout réussirait à notre gré, quand nous trouverions toutes les facilités possibles pour passer au *Kamtchatka*, il y aurait déjà cinq ans d'écoulés, & qu'il fallait compter encore au moins deux ans pour le retour, outre le temps de notre séjour dans cette presqu'Isle. Nous n'avions d'ailleurs nullement envie d'habiter éternellement les contrées sauvages de la Sibérie. M. *Muller* & moi nous prîmes les arrangemens nécessaires pour notre départ de *Jakutzk* ».

A l'occasion d'un exilé, nommé *Glasimow*, qui avait établi à *Tajuoskaja* une fabrique d'eau-de-vie, M. Gmélin remarque que ces sortes de gens font quelquefois fortune dans leur exil. La plupart sont des gens ruinés & accablés de dettes,

à la charge de la Couronne. Quand on les rélègue en Sibérie, on ne leur défend pas d'employer toute leur industrie, pour pouvoir subsister, & quiconque a quelque sentiment d'honneur, trouve encore plus d'occasions, en Sibérie, qu'en Russie, de vivre honnêtement, & de rétablir ses affaires; en sorte que, pour quelques-uns, pour ceux qui ont l'amour du travail, cette contrée devient une terre de promission; mais il paraît que cette remarque ne peut regarder que les hommes de commerce. Sibérie.

Quand M. Gmélin passa à *Ust-kutzkoi-ostrog*, les habitans lui apprirent, comme une nouveauté, que les geais avaient hyverné chez eux. Cependant ces oiseaux, quoiqu'ennemis du froid, se risquent jusqu'au-delà du cinquante-neuvième dégré de latitude septentrionale; & si l'on n'en voit point, ni à une certaine hauteur du *Lena*, ni dans le district de *Mangaséa*, ni dans toute l'étendue comprise entre *Ust-kutzk* jusqu'à l'Océan oriental, près d'*Ochotzk*, ni le long de la mer Glaciale, jusqu'au-delà du promontoire de *Tschukschi*; on en retrouve à *Kamtchatka*; ce qui permet de douter que ce soit toujours le dégré du froid qui les écarte, ou la température de l'air qui les invite à séjourner dans un canton plutôt que dans un autre.

« Au passage des cataractes d'*Angara*, les Cosa-



[redacted]

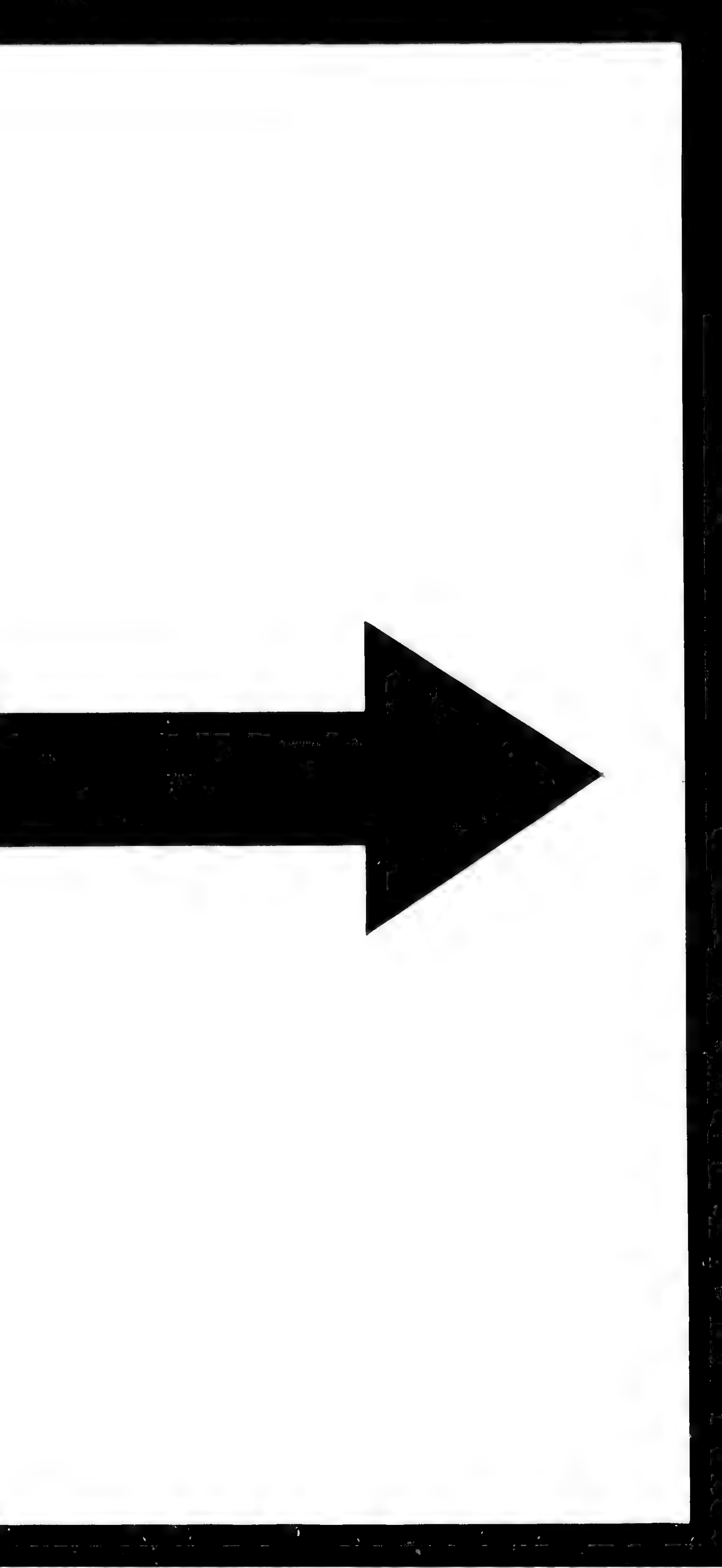
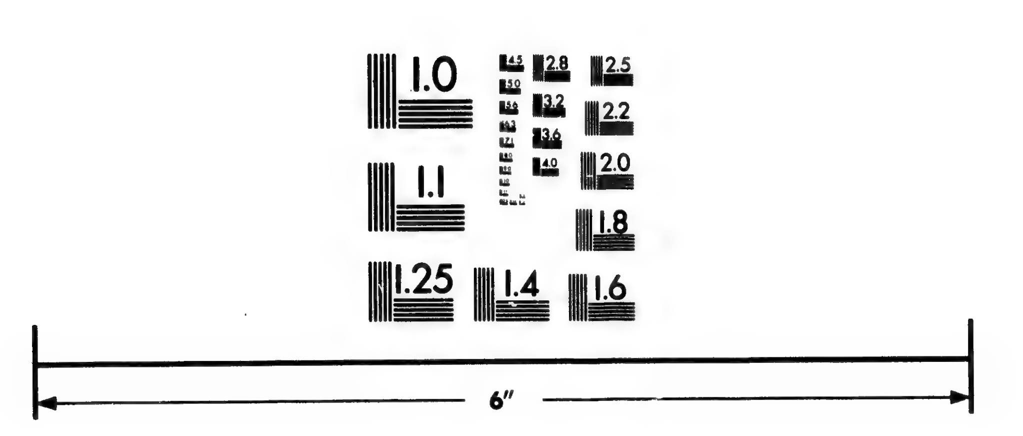
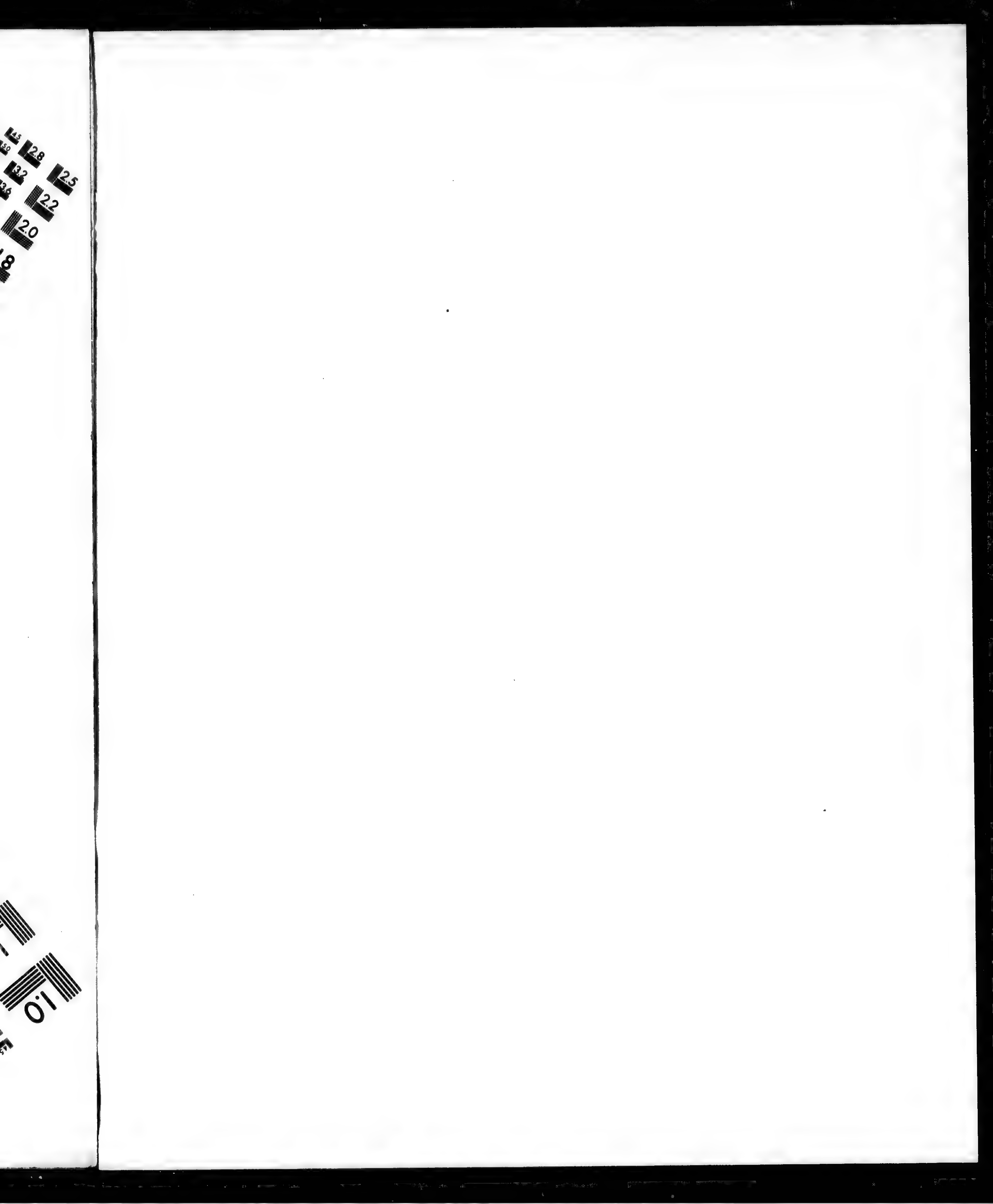


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

Sibérie.

ques qui nous conduisaient trouvèrent une plante qu'ils prirent pour la pulmonaire, & qui lui ressemblait en effet, tant par les feuilles que par les fleurs. Ils en mêlèrent les feuilles & la racine avec d'autres herbes qu'ils faisaient cuire pour les manger, & se trouvèrent tellement ivres ou étourdis, qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient : c'est l'*hyosciame* de *Linnæus*. Lorsqu'on en a fait infuser les feuilles ou la racine coupée par petits morceaux dans de la bierre, ou qu'on les a laissé fermenter avec cette liqueur dans le temps de sa fermentation, un seul verre de cette boisson est capable de rendre un homme absolument fou ; il parle continuellement sans savoir ce qu'il dit ; il est privé de tous ses sens, ou du moins ses sens sont si troublés, que tout change de nature à ses yeux, qui semblent être devenus microscopiques. Il prendra, par exemple, une paille pour une poutre énorme, une goutte d'eau pour une rivière, & ainsi du reste. Par-tout où il marche, il s'imagine rencontrer des obstacles insurmontables ; il se forme à chaque instant les plus terribles représentations d'une mort inévitable & prochaine. Les habitans du canton se servent souvent de cette plante, pour se jouer des tours les uns aux autres, & les négocians Russes en emportent, parce que c'est, à ce qu'ils prétendent, un remède souverain contre les hémorrhoïdes fluentes ».

Sibérie.

« Les glaces de la mer fondent presque toujours dans le même temps que le Jenisée dégèle à son embouchure ; ce qui arrive communément vers le 12 Juin. La mer est bientôt nettoyée, lorsqu'il souffle des vents de terre qui chassent les glaces. Une circonstance remarquable, c'est que même après que les vents de terre n'ont pas cessé de souffler pendant quinze jours, on retrouve encore de la glace sur le bord de la mer, quand les vents de Nord & de Nord-ouest ont soufflé seulement pendant vingt-quatre heures, sans même être violens : ce qui semble indiquer que l'origine de cette glace ne peut être fort éloignée, & que le froid doit provenir ou d'une grande isle, ou d'un continent, & de la mer glaciale. Cette dernière conjecture paraît confirmée par les navigations que les Russes ont poussées à plusieurs reprises jusqu'au soixante-dix-huitième dégré de latitude septentrionale, point d'où les vaisseaux ne pouvaient pas pénétrer plus loin, à cause des glaces ».

« Si la mer se dégèle tard, elle gèle de bonne heure. Vers la fin du mois d'Août, on n'est plus sûr un seul jour de ne pas trouver la mer glacée. Il ne faut, avec le calme, qu'un froid médiocre, pour qu'elle soit couverte de glace dans un quart-d'heure ; mais quand elle est gelée de si bonne heure, il n'est pas sûr non plus, pendant tout l'automne, qu'elle reste ainsi jusqu'à l'hyver. Quoi

Sibérie.

qu'il en soit, il est certain que la mer ne se gèle jamais plus tard que le premier Octobre, & qu'ordinairement elle se gèle plutôt ».

« Il pleut rarement dans le printems à *Jeniseik*; & pendant l'été, le ciel y est presque toujours serein. Le tonnerre y est encore fort rare, & l'on ne connaît point du tout les éclairs. En automne, il y a des brouillards continuels, & les murs distillent sans cesse dans les maisons & les cabanes; en hyver, il y a de fréquentes tempêtes.

Depuis le commencement d'Octobre jusques vers la fin de Décembre, on voit beaucoup d'aurores boréales, mais qui sont de deux espèces. Dans l'une, il paraît entre le Nord-ouest & l'Ouest, un arc lumineux, d'où s'élèvent, à une hauteur médiocre, quantité de colonnes lumineuses; ces colonnes s'étendent vers différens points du ciel, qui est tout noir au-dessous de l'arc, quoiqu'on aperçoive quelquefois les étoiles au travers de cette noirceur. Dans l'autre espèce, il paraît d'abord au Nord & au Nord-est quelques colonnes lumineuses qui s'agrandissent peu à peu, & occupent un grand espace du ciel; ces colonnes s'élancent avec beaucoup de rapidité, & couvrent enfin tout le ciel jusqu'au zénith, où les rayons viennent se réunir. C'est comme un vaste pavillon brillant d'or, de rubis & de saphirs, déployé dans toute l'étendue du Ciel. On ne

ſaurait imaginer un plus beau ſpectacle ; mais quand on voit, pour la première fois, cette aurore boréale, on ne peut la regarder ſans effroi, parce qu'elle eſt accompagnée d'un bruit ſemblable à celui d'un grand feu d'artifice. Les animaux mêmes en ſont, dit-on, effrayés. Les chaſſeurs qui ſont à la quête des renards blancs & bleus des cantons voiſins de la mer glaciale, ſont ſouvent ſurpris par ces aurores boréales. Leurs chiens en ſont épouvantés, refuſent d'aller plus loin, & reſtent couchés à terre en tremblant, juſqu'à ce que le bruit ait ceſſé ; cependant ces effrayans météores ſont ordinairement ſuivis d'un temps fort ſerein ».

Sibérie.

On n'avait depuis long-temps aucune nouvelle de M. de la *Croyère :* les trois Profeſſeurs, depuis leur ſéparation, avaient preſque toujours ſuivi des directions oppoſées qui les éloignaient de plus en plus les uns des autres. On reçut enfin de lui une lettre qui marquait : « Que vers la fin d'Août » 1737, il était parti par eau de *Jakutzk*, & qu'il » avait eu le bonheur d'atteindre *Simowje*, ſituée » à plus de douze cent werſtes au-deſſous de » *Jakutzk*. Il ſemblait, diſait-il, que le ciel & » la terre fuſſent conjurés contre lui, qu'ils euſſent » ſuſcité tous les élémens pour le traverſer de » toutes les façons imaginables dans les entrepri- » ſes qu'il avait formées pour l'accroiſſement des

Sibérie.

» ſciences, au mépris même de ſa vie. Le ciel » avait été preſque continuellement couvert de » nuages; & le grand froid avait gâté tous ſes » inſtrumens météorologiques, en ſorte qu'il ne » lui reſtait plus aucun de ſes meilleurs thermo- » mètres, les ayant tous emportés avec lui, pour » n'en pas manquer dans des lieux où il comptait » pouvoir ſurprendre le froid preſque à ſa vérita- » ble ſource. Il ajoutait que, voulant ſavoir juſ- » qu'à quelle profondeur la terre était gelée dans » ce rigoureux climat, il s'était ſervi de la houe; » mais que la terre, pour éluder ſes recherches, » avait pris la dureté du marbre; qu'elle ne s'était » laiſſé pénétrer en aucun endroit, & que les » plus forts inſtrumens de fer s'étaient briſés ſous » les efforts redoublés des plus robuſtes travail- » leurs; qu'il n'avait pas trouvé l'eau plus docile, » qu'au commencement de Février, ayant fait » creuſer la glace juſqu'à l'eau courante, pour » voir ſi l'eau, dans ces cantons, ſans perdre » ſa fluidité, était ſuſceptible d'un plus fort dégré » de froid, que dans les pays où le point de la » congélation eſt au deux cent cinquante-deuxiè- » me dégré, ſelon la diviſion de M. de l'Iſle, ſon » frère, & au trente-deuxième dégré, ſuivant la » diviſion de *Fahrenheit*, il avait ſuſpendu dans » ce trou le ſeul thermomètre qui lui reſtait, & » que dix à douze minutes après, tout au plus,

Sibérie.

» le thermomètre était engagé dans trois pouces » dix lignes de glace, & si fortement pris, qu'avec » toutes les précautions qu'il mit en usage pour » le détacher de ce ciment glacial, il n'avait pu » l'en retirer que par pièces; que le froid alors était » si vif, qu'il ne pouvait tenir sa main l'espace » de deux minutes au grand air, sans risquer de » l'avoir gelée; que pendant tout le temps qu'il » avait séjourné dans ce canton-là, les vents » avaient soufflé entre Nord-ouest & Nord-nord-est; » qu'on ne voyait ni ciel ni terre, lorsque le vent » venait tout-à-coup à changer de direction, & » qu'il amenait souvent une si forte poussière de » neige, qu'en la voyant, on aurait dit que tout » l'air était converti en neige; que le feu même, » dont on pouvait espérer au moins plus de » service, lui avait quelquefois refusé les se- » cours qu'il en attendait, ayant eu souvent les » doigts gelés près d'un grand feu; qu'enfin l'air, » dans ces climats glacés, avait été pendant son » séjour, d'une si mauvaise qualité, qu'envi- » ron la moitié des habitans, quoiqu'indi- » gènes, avaient péri par des maladies épidé- » miques ».

En 1722, *Pierre-le-Grand* ordonna à tous ceux qui pourraient trouver quelque part des cornes de *mammount*, de s'attacher à les ramasser, ainsi que tous les autres ossemens de cet animal, de les conserver le mieux qu'il serait possible, &

Sibérie.

de les envoyer à Pétersbourg. Ces ordres furent publiés dans toutes les villes de Sibérie, & principalement à *Jakutzk*. En conséquence, il se fit de tous côtés beaucoup de recherches, qui procurèrent au cabinet impérial de Pétersbourg des têtes, des cornes & des ossemens, tant du prétendu *mammount*, que d'autres animaux inconnus.

M. Gmélin conjecture que les prétendus os de *mammount*, qu'il croit fabuleux, sont de véritables os d'éléphans; mais il ajoute qu'on trouve encore en Sibérie des os d'un autre animal, qui est une espèce particulière de bœufs, inconnue ailleurs, & qu'on les confond souvent avec les premiers. Au reste, ces os d'éléphans se trouvent non-seulement dans toutes les contrées de la Sibérie, & sur-tout dans les parties méridionales, comme dans les cantons supérieurs de l'*Irtisch*, du *Tom* & du *Lena*, mais encore en plusieurs endroits de la Russie, & même d'Allemagne, où ils sont connus sous le nom d'*ivoire fossile*. Ces sortes d'os, qu'en certains pays on prend pour des cornes, & en d'autres, pour des dents, se sont, dit-il, amollis dans les climats un peu chauds, & changés en ivoire fossile; mais dans les contrées où la terre est continuellement gelée, comme dans les cantons inférieurs des rivières qui se rendent dans la mer glaciale, ou sur les bords des lacs d'eau douce, qui ne sont pas fort éloignés de cette mer, ces mêmes os sont souvent si frais,

Sibérie.

qu'*Isbrand Ides*, & depuis *Muller*, de qui d'autres ont copié cette fable, dit qu'on en trouve d'ensanglantés; &, comme en matière de fiction, les hommes, amis du merveilleux, ne restent jamais en chemin, pour rendre raison du sang que l'on croyait voir sur ces os, on a prétendu que le *mammount* de la Sibérie vivait sous terre, qu'il y mourait même quelquefois, & se trouvait tout inhumé. *Muller* décrit ainsi le *mammount :* « Cet » animal a, dit-il, quatre ou cinq aunes de hau- » teur, & environ trois brasses de longueur; sa » couleur est grisâtre, sa tête fort longue, & » sont front très-large. Il lui sort des deux côtés, » au-dessus des yeux, des cornes qu'il remue & » croise à son gré. Il a la faculté de s'étendre con- » sidérablement en marchant, & de se retrécir » en un plus petit volume. Ses pattes ressem- » blent, par leur grosseur, à des pattes d'ours ». *Isbrand Ides* est assez sincère pour avouer que, de tous ceux qu'il a questionnés sur cet animal, il n'a jamais trouvé personne qui lui ait dit avoir vu un *mammount* vivant. Quant aux os fossiles qui ressemblent à ceux de l'éléphant, on ne saurait douter qu'ils ne soient réellement des parties de cet animal. Si l'on n'hésite point à reconnaître pour de vrais monumens de l'antiquité, toutes ces médailles que l'on déterre de temps en temps, pourquoi refuserait-on de croire à tous ces os d'éléphant? Ces os, pour adopter ici l'expression

Sibérie.

de Fontenelle, sont des médaillons bien plus anciens, & plus certains peut-être encore que toutes les médailles Grecques & Romaines. Ces monumens répandus par toute la terre, sont les plus fortes preuves d'une grande révolution que le globe a subie autrefois. Les éléphans, continue M. Gmélin, pour éviter leur destruction, se sont apparemment dispersés de toutes parts. Quelques-uns ont pu, après leur mort, avoir été transportés fort loin par les seules inondations; ceux qui, dans leur fuite, se sont trop écartés vers le Nord, ont succombé nécessairement à la rigueur du climat; d'autres, sans avoir été si loin, ont été noyés dans les eaux, ou sont péris de lassitude. Des révolutions qui peuvent être arrivées sans aucun miracle, & par une suite des seules loix naturelles, nous ouvrent au moins une voie pour l'explication d'un grand nombre de phénomènes, dont on ne peut autrement rendre aucune raison probable; mais on ne doit pas se figurer que tout puisse s'expliquer par-là. Les *Woodward* & les *Scheuchzer*, en voulant tout rapporter au déluge universel, & ceux qui supposent sans preuves des inondations particulières, ont également passé le but. L'Italien *Moro* prétend que toutes les révolutions de la terre sont provenues de l'éruption des volcans, ou des fortes secousses qu'elle a essuyées. *Théophraste*, *Pline*, *Agricola*, *Libanius*, & quelques autres Naturalistes, ont prétendu

Sibérie.

que l'ivoire fossile croissait dans la terre. Ce sentiment, selon M. *Scheid*, est aussi absurde, aussi contraire à la nature & à toutes ses loix connues, que si l'on soutenait que les animaux végètent & sortent de la terre comme des champignons. Mais la question n'est pas ici de savoir comment ces os sont venus dans la terre; le fait est qu'ils y sont, & que ce sont des os d'éléphant. La grosseur de ces os varie. M. Gmélin rapporte qu'il y a des dents d'éléphans, qui ont jusqu'à dix pieds de longueur, & qui pèsent 100, 140 & 148 livres. Le squelette long de trente-six aunes, qui, selon *Strahlenberg*, avait été vu par le peintre Russe, *Remessow*, sur le lac *Tschana*, ne pouvait être, selon lui, que celui d'un éléphant. * La conservation de ces ossemens, dans les cantons voisins de la mer glaciale, n'est pas plus surprenante, que ce que la *Peyrere* rapporte du Groënland, que les morts, après trente ans, y sont aussi blancs & aussi frais que s'ils étaient morts depuis un instant. C'est à l'incorruptibilité causée par le froid excessif, qu'il faut attribuer la raison pour laquelle il n'y a point de différence entre les ouvrages d'ivoire & ceux que

* Cette assertion n'est-elle pas un peu hazardée? Les proportions connues des plus gros éléphans ne nous permettent pas de croire qu'il puisse y en avoir de trente-six aunes. Ne pourrait-ce pas être un autre animal? N'y a-t-il pas des races éteintes? Et avant tout, est-il certain qu'on ait vu un squelette de trente-six aunes?

Sibérie.

l'on fait des cornes ou dents fossiles de Sibérie. Il est vrai qu'il s'en trouve de jaunâtres, ou qui jaunissent par la suite, d'autres qui sont brunes comme les noix de cocos, & d'autres qui sont d'un bleu tirant au noir. Les dents qui n'ont pas été suffisamment frappées de la glace qui leur fait comme une espèce de vernis, ou qui ont resté pendant quelque temps exposées à l'effet de l'air, sont sujettes à s'altérer ainsi, & même à prendre d'autres couleurs, suivant la nature de l'humidité qui s'est jointe à l'action de l'air. Il serait donc à souhaiter, selon M. *Gmélin*, que l'on connût toutes les espèces d'animaux dont on trouve des ossemens en Sibérie, avec autant de certitude que l'on reconnaît l'animal à qui appartiennent les prétendus os de *mammount*. A l'égard de ceux qui paraissent indiquer un animal du genre des bœufs, cet animal ne serait-il point par hazard le *bœuf à musc*, que l'on trouve principalement entre la rivière Danoise & la rivière du Loup-marin, qui toutes deux se jettent dans la baie d'*Hudson ?* Ces animaux sont plus petits que les bœufs d'Europe, mais ils ont une laine admirable.

Les recherches ordonnées par Pierre I, procurèrent beaucoup de curiosités de ce genre. Un *Sluschivie* de *Jakutzk* trouva dans la terre, aux environs de l'*Indigirks*, une corne torse, provenant du *Narvhal*, sorte de baleine. Ces cornes,

Sibérie.

econnues depuis pour des dents, étaient ancien-
iement fort eſtimées, avant qu'on eût découvert
ue c'eſt la dépouille d'un animal marin. La corne,
u plutôt la dent du *Narvhal*, a été priſe long-
emps pour la corne de la licorne, animal fabu-
eux ou dénaturé, ſoit par l'ignorance des hom-
ies, ſoit par une équivoque de nom, tel qu'il
'en eſt trouvé dans toutes les anciennes langues. On
aiſait autrefois, dans la médecine, un cas ſingu-
ier de cette corne; on croyait qu'elle réſiſtait à
ous les poiſons quels qu'ils fuſſent, & qu'elle
uériſſait infailliblement les maladies contagieuſes.
h! qui n'en ſerait preſque convaincu, en liſant
s ſeuls témoignages des Médecins d'Augsbourg,
u'a ramaſſés *Wormius?* Elle était donc connue
ès les anciens temps dans la matière médicale,
ous le nom de *vraie licorne*, *(unicornu verum ;)*
ais tous les Apothicaires & les Droguiſtes, qui
font venir de Hollande, ſavent à préſent que
n'eſt autre choſe que la dent du narvhal.

En 1741, on trouva près d'*Anadirskoi-oſtrog*,
ans une terre marécageuſe, une de ces dents, qui
eſait onze livres, & qui fut envoyée à *Irkutzk*. La
ueſtion eſt de ſavoir ſi cette dent était venue là de
même façon que les os d'éléphant ſemés dans la
ibérie. M. Gmélin penche à croire que l'*Anadir*,
un des fleuves du pays qui ſe rendent dans la mer
aciale, peut, avec le reflux, avoir rapporté quel-
ues-unes de ces dents, que l'animal, quoique

Sibérie.

étranger dans cette mer, y aura laissées. Ce qui favorise cette opinion, c'est qu'on trouve plusieurs vestiges qui font conjecturer que la mer glaciale s'est étendue autrefois bien plus loin au Sud qu'elle ne l'est à présent. Il n'est donc pas étonnant qu'on trouve des restes d'animaux marins loin de la mer, & fort avant dans les terres.

Les vaches marines sont fort communes vers la pointe de *Schalaginskoi*, chez les *Tchuktschis*, qui font de leurs plus grosses dents des semelles de traîneaux, & qui, des dents moyennes, font des couteaux, des haches & d'autres ustensiles. Il faut bien qu'il s'en trouve une grande quantité depuis cet endroit jusqu'au fleuve *Anadir*, puisque toutes les dents de vaches marines, dont on fait commerce à *Jakutzk*, viennent d'*Anadirskoi*. Il y a de ces mêmes animaux à la baie d'*Hudson* dans l'isle Phélipeaux, dont les dents ont une aune de longueur, sont aussi grosses que le bras, & donnent d'aussi bon ivoire que la dent d'éléphant. Les dents de vaches marines se vendent en Sibérie au poids. La pointe & la croûte extérieure, tout au tour, sont si blanches & si dures, qu'elles surpassent même l'ivoire par la blancheur & la dureté. C'est de ces deux parties qu'on fait ordinairement en Russie les jeux d'échecs. En France, en Angleterre, en Allemagne, on en fait des dents postiches. La partie marbrée de ces

dents,

dents, qui s'étend depuis leur racine jusques près de la pointe, est la plus estimée en Sibérie; c'est celle qu'on choisit pour garnir les petits coffres de *Jakutzk* & différens autres ouvrages.

Sibérie.

Je n'ai pas entendu dire, observe M. Gmélin, que dans les cantons d'*Anadirskoi-ostrog*, on ait jamais été à la chasse ou à la pêche des vaches marines pour avoir de leurs dents, & cependant il en vient une grande quantité. Suivant le rapport qu'on lui a fait, les gens du pays trouvent ces dents détachées sur la côte de la basse-mer, & par conséquent, ils n'ont pas besoin de tuer auparavant l'animal. Il faut donc ou que les vaches marines refassent leurs dents en certaines saisons de l'année, & qu'elles choisissent, pour déposer celles qu'elles quittent, certains endroits de la mer; ou qu'elles perdent leurs dents par hazard, & peut-être en se battant entre elles; ou qu'on les trouve après leur mort. J'ai appris verbalement des Cosaques de *Jakutzk*, continue M. *Gmélin*, qu'il y a pareillement chez les *Tschuktschis* certains endroits où l'on trouve de ces dents en si grande quantité, que non-seulement ils en font toutes sortes d'ustensiles, mais qu'ils en forment des amas considérables pour en faire des offrandes à leurs Dieux; en quoi ils ressemblent beaucoup aux Lapons, qui font le même usage de leurs os de rennes.

Sibérie.

M. Gmélin ayant fait beaucoup de recherches ſur la chaſſe des rennes, & ſur celle des renards blancs & bleus, rapporte, ſur la foi des chaſſeurs, qu'ils s'éloignent ſouvent de leurs habitations à la diſtance de quarante, de cinquante & de cent werſtes, pourvu qu'ils aient quelqu'eſpérance de faire une bonne chaſſe : ainſi ces ſortes de chaſſes ſont de vrais voyages. Dans l'hyver, où elles ſont les plus fréquentes, il s'élève quelquefois des tempêtes ſi furieuſes, qu'on ne voit pas devant ſoi les moindres traces de chemin, & qu'on eſt forcé de reſter dans l'endroit où l'on ſe trouve, juſqu'à ce que l'ouragan ſoit paſſé. Comme chaque chaſſeur eſt pourvu d'une petite tente, pour lui & pour ſon chien, qu'il porte par-tout, il la dreſſe alors, & ſe met à couvert des injures du temps. Aucun ne s'expoſe dans ces longues traites ſans avoir des vivres pour quelques jours, & quand la tempête dure trop longtemps, ils diminuent chaque jour quelque choſe de leur portion, pour en attendre la fin. Ces chaſſeurs ſont encore munis chacun d'une bouſſole, pour pouvoir retrouver leur chemin, quand les ouragans en ont confondu les traces. Quand les neiges accumulées rendent les chemins impraticables, ils ont une ſorte de chauſſure, avec laquelle ils gliſſent ſur la neige ſans y enfoncer. La bouſſole vue par M. *Gmélin*, était de bois, &

l'aiguille aimantée marquait assez bien : elle indiquait huit vents principaux, qui avaient chacun leur nom. Les autres vents y étaient marqués, sans être désignés nommément ; les rumbs ou vents intermédiaires étaient distingués par des lignes ou des points. Sibérie.

A *Mangaséa*, sur un bras du *Jenisée*, le soleil était fort chaud, & dès le 14 Juin, il n'y avait plus aucune trace de neige, ni dans les rues, ni dans les champs. L'herbe venait à vue d'œil. Le 15, on vit fleurir des violettes jaunes, qui ne viennent guères que sur les montagnes de Suisse & sur quelques autres aussi élevées. Ici, ces violettes croissaient en quantité sur un terrein bas entre les buissons. L'herbe, à la fin du mois de Juin, avait un pied, & dans quelques endroits, jusqu'à un pied & demi de hauteur. Depuis le 11, on ne voyait pas beaucoup de différence entre le jour & la nuit pour la clarté. On lisait à près de minuit la plus petite écriture presque aussi bien qu'on l'aurait lue à midi par un temps couvert dans les pays plus méridionaux. Pendant toute la nuit, le soleil était visible au-dessus de l'horison. Vers minuit, à la vérité, lorsqu'on était dans un endroit bas, on avait de la peine à voir entièrement le disque du soleil ; mais en montant sur la tour, qui n'était pas même fort haute, on le voyait distinctement tout entier. On pouvait hardiment

Sibérie.

regarder cet aſtre ſans en être ébloui : les rayons ne commençaient à ſe rendre bien ſenſibles qu'à plus de minuit paſſé. Toute la troupe des voyageurs ne put s'empêcher, dit M. *Gmélin*, de célébrer ce magnifique ſpectacle, que perſonne d'eux n'avait vu, & que, ſelon toutes les apparences, ils ne devaient jamais revoir. On ſe mit à table dans la rue, le viſage tourné au Nord ; tout le monde fixait le ſoleil, ſans en détourner un inſtant les yeux, & l'on changeait de ſituation, à meſure que cet aſtre avançait. On jouît de ce rare ſpectacle juſqu'au moment où les rayons du ſoleil, qui prenait inſenſiblement de la force, devenus trop vifs, ne pouvaient plus qu'incommoder.

M. *Gmélin* ayant avec lui un Interprète fort verſé dans les différens idiômes des Tartares, voulut avoir une idée de la muſique & de la poéſie de ces peuples. Après avoir fait chanter devant lui quelques chanſons des *Bratskis* & des *Katſchinzis*, des *Kamaſchinzis* & des *Kotowzis*, il en fit noter une de chaque Nation, en fit copier quelques-unes, & ſe les fit expliquer. Voici une chanſon des *Bratskis*.

Kemniche borgoſſine nacholchadſi baineze,
Kollebachem beemmene arichin dogalſaba,
Dallanaien adon doni zara ſerdi belele,
Abe tone baritſche koogotſchine, mordonai,
Urtu zachai termedene epzinulam ku-jagbe :
Edſche tone baritſche koogotſchine, mordonai,

Sibérie.

Barjon tala ollotone jerensibe belele.
Abe tone gargaidsche koogotschine, mordonai.

Traduction.

Là, sur le lac, se promènent des roseaux agités;
Et moi, jeune homme, je suis terrassé par l'eau-de-vie.
Parmi cinq fois trente chevaux, il en est de couleur de renard, (c'est-à-dire roux.)
Père, prends-le; le fils monte ce cheval.
Dans le coin, derrière la grille, est, parmi les hardes, une ceinture rouge;
Mère, donne-la moi; le fils monte à cheval.
Près de la porte, dans le coin, il y a soixante flèches;
Père, donne-les moi; le fils monte à cheval.

Chanson des *Katschinzis*. C'est une veuve dont le mari a été tué, qui parle : elle feint que son esprit est entré dans une canne.

1 *Kulge tuschken koging di der oi senem, Dschenargusch!*
2 *Korub ater merging di der oi senem, Dschenargusch!*
3 *Dischinnaimnang kalbasolbang oi senem, Dschenargusch!*
4 *Dschewalirge barbasogan, oi senem, Dschenargusch!*
5 *Chanteturge utschedarbem, oi senem, Dschenargusch!*
6 *Kartagusch tuschei derben, oi senem, Dschenargusch!*

Traduction.

Sur le lac, il s'est abattu une canne de Mars, ô mon cher Dschenargusch!
Si je l'avais vue, je l'aurais tirée, elle était à moi, ô mon cher Dschenargusch!
Je conserve soigneusement mon amour, ô mon cher Dschenargusch!
Je n'épouserai jamais un méchant homme, ô mon cher Dschenargusch!

Sibérie.

Je prendrais mon vol dans les airs, ô mon cher Dſchenarguſch !
Si je pouvais voler comme un épervier, ô mon cher Dſchenarguſch !

Ces chanſons paraiſſent fort ſimples, comme les mœurs de ceux qui les chantent ; elles diſent peu de choſes, parce qu'ils ont peu d'idées. Mais on voit que l'uſage des refreins, ſi ancien dans les chanſons, s'eſt établi naturellement par-tout.

Il y a une eſpèce de moutons ſauvages, nommés en langue mogole, *argali*, qui ſe trouvent dans les cantons méridionaux & montagneux au-delà de l'*Irtiſch*, tant au Sud-oueſt, vers la Kalmouquie & le long de la rivière Butchurma, que vers l'Orient dans les montagnes de l'*Obi*, du *Jeniſée*, du lac *Baikal* même, juſqu'à la mer & au *Kamtchatka*. Ces animaux ſont ſi eſtimés dans cette preſqu'iſle, & dans les iſles voiſines des *Kuriles*, des *Korjaques* & des *Kamtchadales*, que quand on veut déſigner un mets excellent, on dit qu'il approche, pour le goût, de la graiſſe de ces animaux.

Ils ſont extrêmement vifs ; qualité qui ſemble les exclure de la claſſe des moutons, & les ranger plutôt dans celle des cerfs. L'*argali*, par ſa forme extérieure, c'eſt-à-dire, par la tête, le cou, les jambes & la queue, qu'il a très-courte, reſſemble en effet au cerf, ſi ce n'eſt qu'il

Sibérie.

eſt encore plus ſauvage. Les plus gros *argalis* ſont à peu près de la taille d'un daim. Celui que vit M. Gmélin n'était guères âgé que de trois ans, ſuivant l'eſtime des chaſſeurs, & cependant dix hommes n'osèrent l'attaquer. Sa hauteur était d'une aune & demie de Ruſſie, & ſa longueur, depuis la naiſſance des cornes, était d'une aune trois quarts. Ses cornes ſont placées au-deſſus des yeux; elles ſe courbent d'abord en arrière, & reviennent enſuite en avant, & forment pluſieurs circonvolutions. Si l'on peut s'en rapporter à la tradition du pays, toute ſa force conſiſte dans ſes cornes. Les béliers de cette eſpèce ſe battent ſouvent, & quelquefois avec tant d'acharnement, qu'ils ſe briſent ou s'abattent les cornes; c'eſt ce qui fait qu'il n'eſt point rare de trouver dans le ſtep de ces ſortes de cornes, dont l'ouverture près de la tête eſt aſſez grande, pour que les petits renards s'y nichent. On peut juger de la force qu'il faut pour abattre une corne qui, tant que l'animal eſt vivant, augmente continuellement d'épaiſſeur, de longueur & de dureté. Une de ces cornes bien venue, meſurée ſelon ſa courbure, a juſqu'à deux aunes de longueur, pèſe entre trente & quarante livres de Ruſſie, & à ſa naiſſance, a deux pouces ou deux pouces & demi d'épaiſſeur. Les cornes de l'*argali*, vu par M. *Gmélin*, étaient d'un jaune clair; mais plus

Tartarie.

l'animal vieillit, plus ses cornes brunissent. Ses oreilles sont pointues, assez larges, & il les porte fort droites; il a le pied fourchu, les jambes de devant hautes de trois quarts d'aune, & celles de derrière un peu plus. La couleur de tout le corps est grisâtre & mêlée de brun. Il a le long du dos une raie jaune ou rousse, & la croupe, le dedans du pied & le ventre marqués de la même couleur. Cette couleur dure depuis le commencement d'Août, pendant l'automne & l'hyver, jusqu'au printems; & à l'approche de cette saison, l'animal mue & devient par-tout d'une couleur fauve. Sa seconde mue arrive vers la fin de Juillet. Telle est la figure des mâles; les femelles sont plus petites, & quoiqu'elles aient des cornes, ainsi que les béliers, ces cornes sont très-minces en comparaison de celles que l'on vient de décrire, & elles ne grossissent guères avec l'âge.

Le canton de *Tasseewskoi-ostrog*, sur la rive droite de l'*Ussolka*, est sujet à de violens orages; mais de mémoire d'homme, on n'en essuya jamais de semblable à celui qui, l'année précédente, avait désolé le pays. Le 27 Mai 1739, on vit deux nuages chargés d'eau, l'un venant du Midi, l'autre de l'Ouest, se réunir & ne former bientôt qu'une seule nuée, qui, en s'élevant, prit la forme d'une colonne. Cette nuée était extrêmement sombre dans toute sa circonférence, mais transparente au

milieu comme le talc ou verre de Moſcovie. Dans le même temps on entendit retentir l'air d'un ſifflement & d'un bruit affreux : un épais tourbillon de pouſſière répandit une telle obſcurité, qu'on ne voyait point devant ſoi. L'ouragan ne dura pas plus d'un demi-quart-d'heure ; mais il fit dans ce peu de temps les plus grands ravages. Un petit bois d'environ cent braſſes de largeur fut entièrement raſé, le vent en avait déraciné tous les arbres ; de gros melèſes très-ſains & très-hauts avaient été enlevés de terre, & portés les uns à la diſtance d'un werſte, d'autres plus loin, & d'autres à un tel éloignement, qu'on n'a jamais pu les retrouver. Deux acres de terre qu'un Coſaque avait enſemencés de ſeigle, furent couverts des arbres que le vent y avait jetés. On remarqua que les ſeuls arbres que l'ouragan avait épargnés, étaient des arbres faibles & pourris, qui ſe trouvaient au milieu des autres. Perſonne ne put obſerver ce qui ſe paſſa pendant l'orage, ni la direction que ſuivait le vent, parce que chacun était rentré chez ſoi, & qu'on ſe cachait même ſous les bancs, ou ſous le plancher, ſoit pour ſe mettre à l'abri des accidens, ſoit pour n'en pas être témoin. Le vent découvrit beaucoup de maiſons, & en emporta la couverture : il en abattit même un grand nombre, diſperſa le bled des magaſins & des granges, briſa ou enleva une infinité

Sibérie.

Sibérie.

d'ustensiles & de meubles, enfin, saccagea toute la contrée, & fit seul autant de désordres qu'en aurait pu faire la horde la plus nombreuse & la plus destructive. Un berceau suspendu dans une chambre, & dans lequel était un enfant, fut d'abord couvert de poussière, puis environné de toutes parts des poutres de la maison, qui s'était entièrement écroulée, sans que l'enfant eût le moindre mal. Une paysanne qui se trouvait alors dans le bain avec ses enfans, fut blessée par la chûte d'une planche; mais quoique le bain fût presqu'entièrement détruit, les enfans n'eurent pas une égratignure. Il périt dans ce furieux ouragan quantité de bestiaux & d'animaux domestiques. Un jeune paysan se trouvant en route, près de *Tasseewskoi-ostrog*, fut enlevé de son cheval, & jeté à plus de vingt brasses; heureusement pour lui qu'en voyageant ainsi dans l'air, il eut l'adresse de s'accrocher à un bouleau, sans quoi il eût été jeté bien plus loin. Le sang lui sortait par la bouche, les oreilles, le nez & les yeux, & il eut le front enfoncé; son cheval fut jeté loin de lui presque en aussi mauvais état. Une jeune paysanne, qui, pendant l'orage, était sur l'escalier d'une maison, fut de même enlevée par le vent, & jetée à la distance de cinq brasses, couverte de tous côtés des poutres que l'ouragan avait arrachées des maisons, & dangereusement blessée.

Sibérie.

On dressa juridiquement un procès-verbal du désastre causé par cette effroyable tempête, où l'on reçut les dépositions de tous ceux qui avaient souffert quelque dommage. C'est delà que M. *Gmélin* a tiré sa narration.

Les isles de *Bobrowies*, dans la rivière de *Mana*, conservent la mémoire des castors qui étaient autrefois dans ces cantons. C'est une tradition parmi les Tartares qui habitent les déserts, que trois familles de castors y étaient établies, il y a environ un siècle; ce qui peut faire conjecturer, qu'anciennement il y en a eu bien davantage. Il en est de même des autres contrées de la Sibérie. On dit presque par-tout qu'il y avait autrefois des castors. Comme il était fort aisé de découvrir leurs habitations, qui sont régulières, & quelquefois considérables, on n'a pas eu de peine à les exterminer. Ainsi l'on a détruit, sans ressource, un animal innocent, qui n'est nullement nuisible à l'homme, & qui pouvait lui devenir très-utile. On en trouvait encore dans les cantons supérieurs du *Jenisée* & sur l'*Obi*, mais le nombre en diminuait tous les jours. On a donc presqu'éteint la race de l'animal le plus doux & le plus admirable, tandis que tout fourmille d'animaux cruels & voraces, d'oiseaux de proie, d'ours & de loups.

Le goulu est un animal très méchant, qui ne

Sibérie.

fort que pour piller, & qui ne vit que de proie. Cet animal se tient caché dans le feuillage des arbres, jusqu'à ce qu'il voie passer un cerf, un élan, un daim, ou un lièvre : il s'élance alors tout-à-coup comme un trait, fond sur sa proie, & la saisit avec ses dents au milieu du corps : il continue de le déchirer jusqu'à ce que l'animal ait cessé de vivre ; ensuite il le mange tout entier, avec la peau & le poil. Un Waywode, qui gardoit dans sa maison un goulu, pour son plaisir, le fit un jour jeter dans l'eau, & lâcha deux chiens après lui. Le goulu en saisit un par la tête, le plongea dans l'eau, & l'y tint jusqu'à ce qu'il fût noyé. Il alla sur le champ à l'autre, qui certainement aurait eu le même sort, sans un gros morceau de bois qu'un des assistans jeta du bord de l'eau entre les deux bêtes ; ce qui donna de l'embarras au goulu, & au chien le temps de se sauver. La façon dont le goulu s'embusque pour attraper les bêtes dont il se nourrit, est confirmée par tous les chasseurs, avec cette seule différence que, selon quelques-uns, le goulu saute d'entre les arbres sur le dos de l'animal, & que le tenant une fois par le cou, il en est bientôt le maître. A l'égard des cerfs, on assure qu'il n'en attaque guères au-dessous ni au-dessus d'un an. La renne & le musc sont ses principales délices ; mais il n'est dégoûté d'aucun animal vivant ou mort.

Sibérie.

M. *Gmélin* a souvent questionné des gens qui passaient les jours & les nuits parmi les bêtes sauvages, pour savoir d'eux s'il est bien vrai que cet animal se mette entre deux arbres fort serrés, pour faire sortir, par la pression, les excrémens qui le surchargent, & faire place à de nouvelle nourriture : personne n'a pu lui confirmer ce fait, qui a bien l'air d'une fable.

M. *Gmélin*, à son retour à *Krasnojarsk*, trouva une lettre d'*Irkutzk*, contenant la relation d'un affreux tremblement de terre, arrivé le 6 Décembre 1737, dans le pays des *Kuriles*, & dans les Isles voisines. Cette relation était datée d'*Ochotzk*, du 28 Novembre 1738. Elle portait que plusieurs rochers sur les bords de la mer avaient été brisés en morceaux; que les secousses du tremblement avaient été senties sur la mer même; qu'on y avait vu divers météores de feu qui s'étendaient fort loin; que les petits magasins des peuples idolâtres, qui étaient bâtis sur des pilotis, avaient été renversés, que les eaux de la mer s'étaient horriblement gonflées, & jusqu'à la hauteur de trente brasses au-dessus du niveau des autres eaux; que la mer avait jeté des pierres du poids de cent livres & davantage, jusque dans l'intérieur des terres; que les flots avaient non-seulement entraîné les magasins des idolâtres, mais encore tous les bateaux dont ils se servent pour la

Sibérie.

chasse des castors & des autres animaux marins du *Kamtchatka*, & que chez les Kuriles, ainsi que dans les Isles voisines, il n'était presque point resté de bateaux ni de filets de Pêcheurs.

Cependant la Sibérie a été jusqu'à présent peu sujette aux tremblemens de terre. Le lieu le plus occidental de tous ceux qui en ont senti, est *Krasnojarsk*; mais ils ont été rares, ou peu sensibles. Les plus fréquens & les plus forts sont arrivés à *Irkutzk*; on y a vu tomber quelquefois des cheminées, & les cloches se faisaient entendre. Il y en a eu à *Bargusinsk*, à *Selenginsk*, à *Nertschinsk*, à *Argunsk*, & dans tous les endroits intermédiaires, ainsi que sur le lac *Baikal*, & aux environs. Au reste, ces tremblemens arrivent dans tous les temps de l'année : celui de la Province d'*Argunsk*, dont on a parlé, est périodique, puisqu'il arrive tous les printemps. Ils sont fort rares sur le *Lena*, & sur la *Nischnaja-tunguska*.

Tous les tremblemens de terre qu'on éprouve en Sibérie, semblent tirer leur source des terreins qui sont au-dessous & aux environs du lac Baikal : 1°. on ne les sent bien que dans la proximité de ce lac, & dans les endroits qui les environnent de près : 2°. ils se font sentir avec plus de violence tout près de ce lac, que plus loin : 3°. il y a des sources de soufre autour du lac *Baikal*, comme dans le voisinage de Bargusinsk, sur le lac même

Sibérie.

près du ruisseau *Tierka*, d'où l'eau sort toute chaude, & sur le ruisseau *Kabania*. Le lac *Baikal*, dans les environs de la rivière de Bargusin, jette aussi beaucoup de malthe, que les habitans brûlent dans les lampes.

L'interprète Tartare, que M. Gmélin avait laissé à *Krasnojarsk*, pendant son voyage sur la *Mana*, voulut le régaler à son retour de quelques chansons Tartares qu'il avait acquises. M. *Gmélin* en choisit deux, qui sont celles dont les Tartares font le plus de cas, & qu'ils chantent le plus volontiers.

I.

Chanson des Tartares de Sagai.

Agatem dschilne berku tsack, zona idu,
Agar la suga salkisten, zona idu
Ol ber salna kess besem
Baltchem og bargai chollutschen
Atteck la bene tingnet keng.
Al kem neng da kotschire
Agaber tungma derbetken.
Al bot bengneng eschege.

Traduction, vers pour vers.

Le crin d'un cheval blanc est épais,
Sur la rivière qui coule, je veux faire un radeau;
Si je ne viens pas à bout de lier ce radeau,
Je soumets ma tête à l'esclavage.

Sibérie.

Le cheval (entier) & la jument ſont venus des deux
côtés
De la rivière où ſont les fleurs de ſel.
Le grand & le petit frère rodent
A la porte du Waywode.

Cette chanſon n'eſt pas fort claire; mais quand on demandait à l'interprète d'y donner au moins quelque ſens, il répondait que le caractère de la chanſon Tartare était toujours d'être énigmatique. Il ajoutait ſeulement que celle-ci avait été faite pour une fille amoureuſe, qui avait donné un rendez-vous à ſon amant, dans un endroit où la terre produiſait des fleurs de ſel, & que le cheval qu'elle montait avait une forte crinière.

I I.

Chanſon des Tartares Tſchatzki.

Ai Oeſol, Oeſol, Oeſol, emme oſolchari ku ſi mele
Kuſimbile anchaſchemme da Oeſoche gealder den
Kuſchun uticher uſche chada torna tuſcher tuſchaka,
Orus borat dſchja-a ſeda oi gakire tſchetſcheder
Oi neſchbolgan dschjan anma da ibga leb nanſandak.

Traduction.

Chez Oeſol, Oeſol, Oeſol, j'ai les regards attentifs.
Oeſoche t'a donné ſes yeux & ſes ſourcils;
Moi, Corbeau, je veux voler loin, *pour voir* ſi la
grue tombera dans le filet.
Tandis que les Ruſſes & les Burœtes ennemis
Se maſſacrent dans la vallée,
En badinant *avec toi*, mon cœur, je te prendrais dans
la jurte, & je t'emmènerais au plus vîte.

Cette

Sibérie.

Cette feconde chanfon eft l'ouvrage d'un Tartare amoureux d'une fille dont le père ne pouvait la fouffrir. Un des plus forts gages de l'amour chez les Tartares, c'eft de fe donner réciproquement, ou de fe promettre les yeux & les fourcils.

Un foir, vers les huit heures, on fe rendit près du ruiffeau *Dfchewolych*, qui fe jette dans la *Kija*. Ses bords étaient fort élevés, & couverts d'une herbe épaiffe & fi haute, que M. *Gmélin* ne trouvait point d'endroit pour pofer fa tente. Il ordonnait donc aux gens de fa fuite de couper l'herbe, & de nétoyer la place, lorfque l'interprète Tartare, furpris d'un pareil ordre, pria le Profeffeur de le laiffer faire. Il choifit auffitôt la place qui lui parut la plus convenable, fe jeta fur le dos à terre, & s'y roula, comme s'il eût été en convulfion. En moins de deux minutes, la place fut unie, comme fi on l'eut fauchée; l'herbe était couchée par-tout également; elle ne formait plus qu'une efpèce de tapis excellent, pour fe repofer, & un fort beau gazon.

M. Gmélin vifita la grande montagne d'*aimant*, dans le pays des *Bafchkires*. C'eft à proprement parler, une chaîne de montagnes, qui s'étend du Nord au Sud, à la longueur d'environ trois werftes; & qui, du côté occidental, eft divifée par huit vallons de différentes profondeurs, qui la coupent en autant de parties féparées. Du côté oriental,

Sibérie.

est un step assez ouvert, dont la partie occidentale est éloignée d'environ cinq à six werstes du *Jaïk :* du même côté, & au pied de la montagne, passe encore un ruisseau sans nom, qui, à deux werstes au-dessous, va se jeter dans le Jaïk. La septième partie ou section de la montagne, à compter de l'extrémité septentrionale, est la plus haute de toutes, & sa hauteur perpendiculaire peut être de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix brasses. Celle-ci produit aussi le meilleur aimant, non pas au sommet qui est formé d'une pierre blanche tirant sur le jaune, & participe d'une espèce de jaspe, mais à environ huit brasses au-dessous. On voit là des pierres du poids de deux mille cinq cent ou de trois mille livres, qu'on prendrait de loin pour des pierres de grès, & qui ont toute la vertu de l'aimant. Quoiqu'elles soient couvertes de mousse, elles ne laissent pas d'attirer le fer ou l'acier, à la distance de plus d'un pouce. Les côtés exposés à l'air, ont la plus forte vertu magnétique; ceux qui sont enfoncés en terre, en ont beaucoup moins. D'un autre côté, les parties les plus exposées à l'air & au temps, sont moins dures, & par conséquent moins propres à être armées. Une pierre d'aimant, de la grandeur que l'on vient de décrire, est composée de quantité de petits aimans, qui opèrent en différentes directions

Sibérie.

Pour les bien travailler, il faudrait les séparer en les sciant, afin que tout le morceau qui renferme la vertu de chaque aimant particulier conservât son intégrité; on obtiendrait vraisemblablement de cette façon des aimans d'une grande vertu. On coupe ici des morceaux à tout hasard, & il s'en trouve plusieurs qui ne valent rien du tout, soit parce qu'on abat un morceau de pierre, qui n'a point de vertu magnétique, ou qui n'en renferme qu'une petite parcelle, soit que dans un seul morceau, il y ait deux ou trois aimans réunis. A la vérité, ces morceaux ont une vertu magnétique; mais comme elle n'a pas la direction vers un même point, il n'est pas étonnant que l'effet d'un pareil aimant soit sujet à bien des variations.

L'aimant de cette montagne, à la réserve de celui qui est exposé à l'air, est d'une grande dureté, taché de noir, & rempli de tubérosités qui ont de petites parties anguleuses, comme on en voit souvent à la surface de la pierre sanguine, dont il ne diffère que par la couleur; mais souvent, au lieu de ces parties anguleuses, on ne voit qu'une espèce de terre d'ocre. En général, les aimans qui ont ces petites parties anguleuses, ont moins de vertu que les autres. L'endroit de la montagne, où sont les aimans, est presqu'entièrement composé d'une bonne mine d'acier,

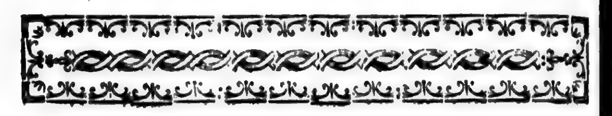
Sibérie.

qu'on tire par petits morceaux entre les pierres d'aimant. Toute la section de la montagne la plus élevée renferme une pareille mine : mais plus elle s'abaisse, moins elle contient de métal. Plus bas, au-dessous de la montagne d'aimant, il y a d'autres pierres ferrugineuses, mais qui rendraient fort peu de fer, si on voulait les faire fondre. Les morceaux qu'on en tire ont la couleur du métal, & sont très-lourds. Ils sont inégaux au-dedans, & ont presque l'air de scories, sinon qu'on y trouve beaucoup de ces parties anguleuses. Ces morceaux ressemblent assez par l'extérieur aux pierres d'aimant; mais ceux qu'on tire à huit brasses au-dessous du roc, n'ont plus aucune vertu. Entre ces pierres, on trouve d'autres morceaux de roc, qui paraissent composés de très-petites particules de fer, dont ils montrent en effet la couleur. La pierre par elle-même est pesante à la vérité, mais fort molle; les particules intérieurement sont comme si elles étaient brûlées, & elles n'ont que peu ou point de vertu magnétique. On trouve aussi de temps en temps un minerai brun de fer dans des couches épaisses d'un pouce, mais il rend peu de métal. La section la plus méridionale, ou la huitième partie de la montagne, ressemble en tout à la septième, sinon qu'elle est plus basse. Les aimans de cette dernière section, n'ont pas été trouvés d'une aussi

bonne qualité. Toute la montagne eſt couverte de plantes & d'herbes, qui ſont preſque par-tout aſſez hautes. On voit auſſi par intervalles à mi-côté & dans les vallées, des petits bouquets de bouleaux. Cette montagne au reſte, outre cet aimant, n'a qu'une pierre ſauvage, ſi ce n'eſt qu'en certains endroits, on rencontre de la pierre à chaux.

Sibérie.





APPENDICE
AU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

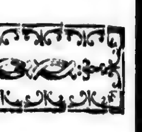
Samoyèdes & Ostiaks.

Par un Anonyme.

Samoyèdes.

Il n'y a guères plus d'un siècle que le nom même de *Samoyède* était presque inconnu dans l'Europe. Depuis, plusieurs Voyageurs, & particulièrement *Olearius*, *Ysbrand-Ydes*, le célèbre *Witzen* & *Corneille le Bruyn*, se sont appliqués à connaître les mœurs & le génie de ces peuples, & ils ont donné au public ce qu'ils en ont pu apprendre; mais leurs relations sont très-défectueuses & très-erronées ».

« Comme mon sort a voulu que je fisse un assez long voyage à Archangel, dans le voisinage des Samoyèdes, j'ai cru ne pouvoir mieux employer une partie de mon loisir, qu'à examiner de près leurs usages & leurs mœurs. Après avoir consulté tout ce qui avait été publié sur ce sujet, j'ai fait un recueil abrégé des particularités les plus inté-



Samoyèdes.

reſſantes que j'y ai trouvées, en m'attachant à diſcerner avec ſoin le vrai du faux, & en y joignant les idées particulières que je me ſuis faites du caractère & du naturel de ces nations ſauvages, après les avoir étudiées d'un œil attentif & impartial ».

« Quand je parle de la ville d'Archangel, comme d'un endroit voiſin de ces peuples, je ne prétends point accréditer ce qui eſt rapporté dans la plupart des Relations de voyages faits en Ruſſie, qu'on trouve les premiers établiſſemens des colonies Samoyèdes aux environs de cette ville. Il eſt très-certain qu'on n'en rencontre qu'à la diſtance de trois ou quatre cent werſtes. Si l'on a vu de temps en temps quelques Samoyèdes à Archangel, c'eſt en hiver, & ils n'y viennent que pour y amener avec leurs rennes des huiles de poiſſon & d'autres marchandiſes, pour le compte de quelques marchands ou payſans, qui ont ſoin de les entretenir eux & leurs rennes ».

« Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'eſt qu'il y a eu autrefois, & même encore au commencement de ce ſiècle, quelques familles Samoyèdes aux gages des habitans d'Archangel, qui, ſuivant la coutume de ces peuples, campaient aux environs de cette ville, pour chercher de la pâture à leurs rennes. Quelques Voyageurs en ayant vu en cet endroit, particulièrement *Corneille le*

Samoyèdes.

Bruyn, qui eſt entré à ce ſujet dans un grand détail, ont aſſuré poſitivement que c'eſt près de la ville d'Archangel que commence la Samoyédie & les établiſſemens des Samoyèdes. Au reſte, depuis plus de trente ans, il n'y a plus aucune famille Samoyède établie aux environs d'Archangel; il eſt conſtant d'ailleurs que ces peuples n'ont jamais habité les côtes de la mer Blanche, & n'ont jamais été employés par les Ruſſes à la pêche des chiens marins, des vaches marines, & des autres animaux, dont on tire de l'huile, comme le portent pluſieurs Relations.

Le véritable commencement des habitations des Samoyèdes, ſi l'on en peut ſuppoſer chez des peuples qui n'ont pas de réſidence fixe, ne ſe trouve que dans le diſtrict de *Mezène*, au-delà du fleuve de ce nom, à la diſtance de trois ou quatre cent werſtes d'Archangel.

La colonie qui s'y trouve actuellement, & qui vit diſperſée à la manière de ces peuples, chaque famille à part, ſans former de villages ou de communautés d'aucune eſpèce, ne conſiſte que dans trois cent familles environ, qui deſcendent toutes de deux Tribus différentes; l'une appelée *Laglu*, & l'autre *Wanoute* : diſtinction exactement obſervée entr'eux.

Cette nation ſauvage occupe l'étendue de plus de trente dégrés, le long des côtes de l'Océan

Samoyèdes.

ſeptentrional & de la Mer glaciale, entre les ſoixante-ſix & ſoixante-dix dégrés de latitude boréale, à compter depuis la rivière de *Mezène*, tirant vers l'Orient, au-delà de l'*Obi*, juſqu'à celle de *Jeniſée*, & peut-être plus loin, parce qu'on ne ſait pas encore bien quelles ſont les bornes préciſes de leurs habitations ».

« Tous ces Samoyèdes diſperſés dans des déſerts d'une ſi vaſte étendue, ont ſans contredit une origine commune, ainſi que le démontre évidemment la conformité de leur phyſionomie, de leurs mœurs, de leurs manières de vivre, & même de leur langage, quoiqu'ils ſoient partagés en différentes tribus ou familles, plus ou moins éloignées des habitations Ruſſes ».

« Je ſuis bien loin d'adopter le ſentiment de ceux qui ſuppoſent que les Lappons & les Samoyèdes ne ſont qu'une ſeule & même Nation. M. *de Buffon*, qui s'eſt juſtement acquis le plus grand nom dans la République des Lettres, ſe trompe évidemment, lorſqu'il avance d'une manière auſſi poſitive qu'il le fait dans ſon *Hiſtoire naturelle*, que les *Lappons*, les *Zembliens*, les *Borandiens*, les *Samoyèdes*, & tous les Tartares du Nord ſont des peuples qui deſcendent d'une même race. Il faut remarquer d'abord en paſſant, qu'il parle d'un peuple qui n'exiſte qu'en idée, lorſqu'il fait mention des *Zembliens*, puiſqu'il eſt certain que

Samoyèdes.

le pays qu'on appelle *Nouvelle-Zemble*, ou *Zemle*, ce qui ſignifie en langue Ruſſe *Nouvelle-Terre*, n'a pas d'habitans. Il ne paraît pas mieux fondé dans ce qu'il dit des *Borandiens*, dont on ignore juſqu'au nom même dans tout le Nord, & que l'on ne pourrait d'ailleurs que difficilement reconnaître à la deſcription qu'il en donne. Il ſuppoſe encore une choſe abſolument haſardée, lorſqu'il prend pour une même nation les Lappons, les Samoyèdes, & tous les peuples Tartares du Nord; puiſqu'il ne faut que faire attention à la diverſité des phyſionomies, des mœurs, & du langage de ces peuples, pour ſe convaincre qu'ils ſont d'une race différente ».

«Les Samoyèdes ſont pour la plupart d'une taille au-deſſous de la moyenne. Je n'en ai vu aucun qui n'eût plus de quatre pieds, quoique ce ſoit la hauteur la plus conſidérable qu'on leur accorde en général, par une ſuite de la tradition des Pygmées, dont on veut qu'ils réaliſent la fable. Il y en avait même qui paſſaient la taille moyenne, & qui avaient juſqu'à ſix pieds de hauteur. Ils ont le corps dur & nerveux, d'une ſtructure large & quarrée, les jambes courtes & les pieds petits, le cou très-court, & la tête groſſe à proportion de leur corps, le viſage applati, les yeux noirs & médiocrement ouverts, le nez tellement écraſé, que le bout en eſt à-peu-près au niveau de l'os

Samoyèdes.

de la mâchoire supérieure, qu'ils ont très-forte & fort élevée, la bouche grande & les lèvres minces : leurs cheveux, qui sont noirs comme du jais, mais extrêmement durs & forts, leur pendent sur les épaules & sont très-lisses ; leur teint est d'un brun fort jaunâtre ; leurs oreilles sont grandes & rehaussées ».

« Les hommes ont fort peu ou presque point de barbe ; & leur tête, ainsi que celle des femmes, est la seule partie de leur corps où il y ait du poil. Reste à examiner si c'est un défaut naturel, une qualité particulière à leur race, ou l'effet d'un simple préjugé, qui leur faisant attacher au poil quelque idée de difformité, les porte à l'arracher par-tout où il en paraît. Quoi qu'il en soit, les femmes, entr'autres, ont un très-grand intérêt à ne point laisser subsister de poil sur leur corps, quand la nature leur en donnerait, puisque, suivant l'usage de ces peuples, un mari serait en droit de rendre à ses parens la fille qu'il aurait prise pour femme, & de se faire rendre ce qu'il leur aurait donné, s'il lui trouvait du poil ailleurs qu'à la tête. Il est vrai qu'un semblable cas doit être fort rare, quand même ils seraient naturellement sujets à cette végétation naturelle, qu'ils regardent apparemment comme une grande imperfection, puisqu'un homme épouse ordinairement une fille dès l'âge de dix ans. Aussi,

Samoyèdes.

parmi ces peuples, est-il fort commun de voir des meres-enfans d'onze ou de douze ans au plus; mais par compensation, ces meres précoces, après trente ans, cessent de l'être. Ne serait-ce pas dans cette coutume de marier les filles avant l'âge ordinaire de maturité, ainsi que dans la liberté qu'ont les hommes d'acheter autant de femmes qu'ils peuvent en payer, qu'il faut chercher les raisons physiques du peu de fécondité des *Samoyèdes*, & peut-être de la petitesse de leur taille »?

« La physionomie des femmes ressemble exactement à celle des hommes, excepté qu'elles ont des traits un peu plus délicats, le corps plus mince, & la jambe plus courte, & le pied encore plus petit. D'ailleurs, il est fort difficile de distinguer les deux sexes à l'extérieur & par les habits, qui ne sont presque pas différens ».

« Les hommes & les femmes, comme chez tous les peuples sauvages des pays septentrionaux, portent des fourrures de rennes, dont le poil est tourné en dehors, & cousues ensemble; ce qui fait un habillement tout d'une pièce, qui leur serre & couvre très-bien tout le corps. Cet habillement est si propre à leurs besoins, dans le rude climat qu'ils habitent, que les Russes & les autres Nations qui se trouvent dans la nécessité de voyager dans leur pays, s'habillent de même. La seule distinction qu'on reconnaisse aux habits des fem-

nes, conſiſte en quelques morceaux de draps de ifférentes couleurs, dont elles bordent leurs four- ures; & les plus jeunes d'entr'elles prennent quel- uefois le ſoin d'arranger leurs cheveux en deux u trois treſſes, qui leur pendent derrière la tête ». Samoyèdes.

« Ceux qui ont prétendu que les femmes *Samoyèdes* ne ſont point ſujettes aux évacuations périodiques, ſe ſont trompés : c'eſt une particu- arité ſur laquelle j'ai pris des informations très- xactes; mais il eſt vrai que leurs purgations ſont rès-faibles ».

« Une autre particularité phyſique des femmes Samoyèdes, qui m'a paru très-curieuſe, & dont mes recherches à ce ſujet m'ont également aſſuré : c'eſt qu'elles ont toutes les mamelles plates, petites, molles en tout temps, lors même qu'el- les ſont encore vierges, & que le bout en eſt tou- jours noir comme du charbon. On pourrait croire que cet accident eſt l'effet des mariages prématurés des filles, s'il n'était conſtant que cet attribut leur eſt commun avec les *Lapponnes*, quoique les dernières ne ſe marient jamais avant l'âge de quinze ans. Il faut donc en chercher quelqu'autre raiſon, ſoit dans la conſtitution phyſique, ſoit dans la nourriture de ces peuples ».

« Leurs tentes, compoſées de morceaux d'écorce d'arbre, couſus enſemble & couverts de quelques peaux de rennes, ſont dreſſées en forme pyrami-

Samoyèdes.

dale sur des bâtons de moyenne grosseur. Ils ménagent au-haut de cette tente, une ouverture pour donner passage à la fumée, & pour augmenter la chaleur en la fermant. On voit par-là que tout ce qu'on raconte de leurs habitations souterreines, n'est rien moins que fondé. Comme il leur est très-facile de plier ces tentes, & de les transporter d'un endroit à l'autre, par le moyen de leurs rennes, cette manière de se loger est sans contredit la plus convenable à la vie errante, qu'ils sont obligés de mener : car le terroir ne produisant absolument rien de propre à leur nourriture, ils se trouvent dans la nécessité de changer souvent de demeure, pour chercher le bois qu'il leur faut, & la mousse qui sert de fourrage à leurs rennes ».

« C'est encore une des raisons qui, jointe aux intérêts de leur chasse, les empêchent de demeurer ensemble en grand nombre ; car rarement trouve-t-on plus de deux ou trois tentes qui soient voisines l'une de l'autre ; & comme leurs déserts sont d'une étendue immense, ils peuvent changer de place aussi souvent que leurs besoins le demandent, sans se faire aucun tort les uns aux autres ».

« En été, ils préfèrent les environs des rivières, pour profiter avec plus de facilité de la pêche ; mais ils se tiennent toujours éloignés à quelque distance les uns des autres, sans former jamais de société ».

« Après avoir pourvu à leur nourriture, ſoin dont les hommes ſont chargés dans chaque famille, tandis que l'occupation des femmes eſt de coudre les habits, d'entretenir le feu, & d'avoir ſoin des enfans, il n'y a plus rien qui les intéreſſe, & ils végètent tranquillement en s'amuſant à leur manière ſur des peaux de rennes étendues autour du feu dans leur cabane. Les douceurs de l'oiſiveté tiennent lieu de toutes les paſſions à ces peuples, & la néceſſité ſeule peut les tirer de cette vie inactive. Cet amour de l'oiſiveté eſt un des traits principaux auxquels on reconnaît l'homme ſauvage abandonné à la nature ». Samoyèdes.

La chaſſe en hiver & la pêche en été, leur fourniſſent abondamment la nourriture néceſſaire. Ils ſont également habiles à ces deux exercices ; & comme les rennes ſont toutes leurs richeſſes, ils tâchent d'en prendre & d'en entretenir en auſſi grand nombre qu'ils peuvent. Ces animaux conviennent d'autant mieux à la pareſſe naturelle de ces peuples, que leur entretien ne demande aucun ſoin, & qu'ils cherchent eux-mêmes ſous la neige la mouſſe dont ils ſe nourriſſent. D'ailleurs quelque eſpèce d'animal qu'ils prennent à la chaſſe, ils le jugent propre à leur nourriture, & ne dédaignent pas de faire le même uſage des cadavres des animaux qu'ils trouvent morts. Quelque révoltant que nous paraiſſe ce goût des *Samoyè-*

amoyèdes.

des, ils ne sont pourtant pas en cela plus sauvages que les Chinois, qui, comme on sait, tout polis, tout civilisés qu'ils sont, s'accommodent aussi des charognes ».

« Les Samoyèdes exceptent pourtant du nombre des animaux qu'ils mangent, les chiens, les chats, l'hermine & l'écureuil, sans que j'aie pu découvrir la raison de cette distinction. Quant à la chair des rennes, ils la mangent toujours crue : c'est pour eux une délicatesse que de boire tout chaud le sang de ces animaux; ils prétendent même que cette boisson leur sert de préservatif contre le scorbut; mais ils ne connaissent point l'usage d'en tirer du lait, comme plusieurs Ecrivains l'ont dit sans fondement ».

« Ils mangent de même le poisson tout cru, de quelqu'espèce qu'il puisse être; mais pour les autres sortes de viandes, ils préfèrent de les faire cuire; & comme ils n'ont point d'heures fixées pour leurs repas, il y a toujours une chaudière remplie de quelques viandes, sur le feu, qu'ils entretiennent au milieu de leurs tentes, afin que chacun de ceux qui composent la famille, puisse manger quand bon lui semble.

A l'égard du nom de *Samoyède*, on n'est communément pas d'accord sur son étymologie. Les uns croient que ce nom répond à celui d'*Antropophage*, donné anciennement à ces peuples, parce

Samoyèdes.

parce qu'on les avait vu manger de la chair crue, que l'on prenait pour de la chair humaine : d'où l'on avait inféré qu'ils mangeaient les corps morts de leur propre espèce, aussi-bien que ceux de leurs ennemis, à la façon des *Cannibales* ; mais il y a long-temps qu'on est revenu de cette injuste erreur, & l'on sait même, par la tradition de ces peuples, que ce barbare usage n'a jamais subsisté parmi eux ».

« Dans les Chancelleries Russes, les *Samoyèdes* sont désignés par le nom de *Sirogneszi*, mangeurs de choses crues. Voilà tout ce que j'ai pu découvrir de moins incertain sur le nom de ces peuples ».

« Pour ce qui regarde le temps où les Samoyèdes ont passé sous la domination Russe, presque tous les Historiens s'accordent à en fixer l'époque au règne du Czar *Fedor Jwanowitz*. C'est sous ce règne qu'on prétend que les rapports faits par un certain *Onecko*, qui faisait un commerce fort lucratif dans ce pays-là, avaient fait naître le dessein de le soumettre. On ajoute que la conquête du pays ne fut achevée que sous le règne de son successeur le Czar *Borris*, & qu'on y parvint en y faisant construire des forts, & même quelques villes. Cependant j'ai lieu de croire qu'on se trompe sur ce point : car j'ai vu des Ordonnances publiées dans les premières années du règne

Samoyèdes.

de l'Empereur *Pierre I.* concernant les arrangemens à prendre pour la perception des tributs des *Samoyèdes*, où il eſt expreſſément fait mention de Lettres-patentes accordées à ces peuples, plus de ſoixante ans avant le règne du Czar *Fedor Jwanowitz*, & par leſquelles on leur accorde la permiſſion de recueillir par eux-mêmes le tribut qu'ils devaient payer en pelleteries. D'ailleurs, il eſt certain qu'il n'a jamais été queſtion de conſtruire aucune ville, ni aucun fort, pour aſſujettir les Samoyèdes, & qu'actuellement même il n'en exiſte point dans la contrée qu'ils habitent. C'eſt dans de petites villes ſituées aux environs de leurs pays, & habitées par des colonies Ruſſes, que l'on reçoit leur tribut, appellé *Jeſtak*. Il conſiſte en une fourrure de la valeur de vingt-cinq copecs, que tout homme capable de ſe ſervir de l'arc, doit livrer tous les ans, & chaque ſorte de pelleterie ſe trouve évaluée un certain prix ».

« Les *Samoyèdes*, qui vivaient dans les marais, ou dans les déſerts voiſins, donnant de l'inquiétude aux colonies Ruſſes, on bâtit la petite ville de *Puſtoſer*, pour ſe mettre en état de défenſe contre les étrangers, qui pourraient aborder de ce côté-là par mer, comme le portent leurs anciennes traditions. C'eſt auſſi pour le même objet, qu'en 1648, on y établit cinquante ſoldats, avec leurs femmes & leurs enfans, qui s'y rendirent

de *Colmogor*, aux environs d'Archangel. Actuellement il y a toujours une compagnie de Soldats, tirés de la garnison d'Archangel même. Ainsi, malgré la stérilité du pays, le petit nombre & la misère de leurs habitans, l'industrie de ces gens-là rend le poste de Waywode de *Pustoser*, très-lucratif pour l'Officier qui en est revêtu ». Samoyèdes.

« *Pustoser*, le seul endroit dans le pays des *Samoyèdes*, à qui l'on donne le nom de ville, quoique ce ne soit proprement qu'un village, est situé à cent werstes, ou environ, des bords de la mer glaciale, à peu de distance du détroit de *Weigatz*. L'air y est si froid, & le terroir si ingrat, qu'il ne produit aucune sorte de bled, ni de fruit; mais le lac qui lui donne son nom, est très-poissonneux. C'est à quoi se réduit tout ce qu'il y a de remarquable dans une contrée inconnue au reste de la terre ».

« La religion des *Samoyèdes* est fort simple. Ils admettent l'existence d'un Etre suprême, Créateur de tout, souverainement bon & bienfaisant : qualité qui, suivant leur façon de penser, les dispense de lui rendre aucun culte, & de lui adresser des prières, parce qu'ils supposent que cet Etre ne prend aucun intérêt aux choses d'ici-bas, qu'il n'exige point par conséquent le culte des hommes, & même qu'il n'en a pas besoin. Ils joignent à cette idée, celle d'un Etre éternel & invisible,

Samoyèdes.

très-puissant, quoique subordonné au premier, & enclin à faire du mal : c'est à cet être-là qu'ils attribuent tous les maux qui leur arrivent dans cette vie. Cependant ils ne lui rendent non plus aucune sorte de culte, quoiqu'ils le craignent beaucoup. S'ils font quelques cas des conseils de leurs *Kœdesnicks*, ou *Tadèbes*, ce n'est qu'à cause des relations qu'ils croient que ces gens-là ont avec cet Etre malin, se soumettant d'ailleurs avec une espèce d'insensibilité à tous les maux qui peuvent leur survenir, faute de connaître les moyens de les détourner ».

« Le soleil & la lune leur tiennent encore lieu de divinités subalternes : c'est par leur entremise qu'ils croient que l'Etre souverain leur fait part de ses faveurs ; mais ils leur rendent aussi peu de culte qu'aux idoles ou fétiches qu'ils portent sur eux, suivant les conseils de leurs Kœdesnicks. Ils semblent même faire peu de cas de ces idoles ; & s'ils s'en chargent, ce n'est que par l'attachement qu'ils paraissent avoir aux traditions de leurs ancêtres, dont les *Kœdesnicks* sont les dépositaires & les interprètes. Le manichéisme & l'adoration des astres fondent presque toutes les religions sauvages ».

« On trouve aussi chez eux quelques idées de l'immortalité de l'ame, & d'un état de rétribution dans une autre vie ; mais tout cela ne se réduit qu'à une espèce de métempsycose ».

Samoyèdes.

« C'eſt en conſéquence de leur ſentiment ſur la tranſmigration des âmes, qu'ils ont coutume de mettre dans les tombeaux de ceux qu'ils enterrent, les habits du défunt, ſon arc, ſes flèches, & tout ce qui lui appartient, parce qu'il ſe pourrait, diſent-ils, que le défunt en eût beſoin dans un autre monde, & qu'il ne convient à perſonne de s'approprier ce qui appartient à autrui. On voit par-là que ſi le dogme de l'immortalité de l'ame fait partie de leur religion, ce n'eſt que comme une ſimple poſſibilité, à l'égard de laquelle il leur reſte encore des doutes ».

« Enfin, on ne trouve, parmi eux, aucune de ces cérémonies religieuſes en uſage parmi les autres peuples de la terre, dans certaines circonſtances de la vie. Il n'eſt queſtion de leurs Kœdeſnicks, ni à l'occaſion de leurs mariages, ni à la naiſſance de leurs enfans, ni aux enterremens : tout le miniſtère de cette eſpèce de prêtres ſe borne à leur donner des avis & des idoles de leur façon, lorſqu'il arrive qu'ils ſont plus malheureux que de coutume dans leurs chaſſes, ou qu'il leur ſurvient quelque maladie. Il ſerait très-difficile d'amener ces peuples au chriſtianiſme, parce que leur entendement eſt trop borné pour concevoir des choſes qui ſont hors de la portée des ſens, & qu'ils croient leur ſort trop heureux pour y deſirer quelque changement ».

Samoyèdes.

« Les *Samoyèdes* sont aussi simples dans leur morale que dans leurs dogmes. Ils ne connaissent aucune loi, & ignorent même jusqu'aux noms des *vices* & des *vertus*. S'ils s'abstiennent de faire du mal, c'est par un simple instinct de la nature; il est vrai qu'ils sont dans l'usage d'avoir chacun leurs femmes en propre, & d'éviter scrupuleusement dans leur mariage les dégrés de consanguinité ou de parenté, jusques-là qu'un homme n'épousera jamais une fille qui descend de la même famille que lui, à quelque dégré d'éloignement que ce soit. Quoique quelques Ecrivains aient avancé le contraire, le fait est certain. Ils prennent soin de leurs enfans, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge où ils peuvent pourvoir eux-mêmes à leur subsistance ».

« Tous ces usages qu'ils observent religieusement entr'eux, ne sont que les fruits d'une tradition qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, & l'on pourrait, avec fondement, regarder cette tradition comme une loi; mais on ne trouve pas qu'elle leur défende d'assassiner, de voler, ou de se mettre, par la force, en possession des filles & des femmes d'autrui. Cependant, s'il faut en croire ces bonnes gens, qui paraissent trop simples pour se déguiser, il est bien peu d'exemples que de pareils crimes aient été commis parmi eux. Quand on leur demande la raison d'une semblable retenue, puisqu'ils

Samoyèdes.

avouent eux-mêmes qu'ils ne connaissent aucun principe qui pût les détourner de ces actions, ils répondent tout simplement, qu'il est très-aisé à chacun de pourvoir à ses besoins, & qu'il n'est pas bon de s'approprier ce qui appartient à un autre. Pour le meurtre, ils ne comprennent pas comment un homme peut s'aviser de tuer un de ses semblables. A l'égard des femmes, ils pensent que celle qu'ils ont la commodité d'acheter à fort peu de frais, peut aussi-bien contenter leurs desirs naturels, qu'une autre qu'ils trouveraient peut-être plus à leur gré, mais qu'ils ne pourraient posséder que par la violence ».

« On voit par tout ce qui vient d'être dit, qu'ils ne connaissent d'autres besoins que ceux de la simple nature, c'est-à-dire, la nourriture, l'usage des femmes, & le repos ».

« Comme ils sont d'un goût grossier & très-facile à contenter, l'extrême indifférence qu'ils contractent par rapport au choix de leurs femmes, leur tient lieu de principe, & les fait agir conséquemment, sans même le savoir ».

« Leurs sens & leurs facultés sont dans une juste combinaison avec leur façon d'être & d'exister. Ils ont la vue perçante, l'ouïe très-fine, & la main sûre; ils tirent de l'arc avec une justesse admirable, & sont d'une légèreté extraordinaire à la course. Toutes ces qualités qui leur sont naturelles

Samoyèdes.

& d'une néceſſité abſolue, pour pourvoir à leurs beſoins, ont été perfectionnées par un exercice continuel. Ils ont au contraire le goût groſſier, l'odorat faible, le tact émouſſé ; ce qui vient de ce que les objets qui les environnent, ſont de nature à ne pouvoir produire aucune ſenſation délicate ».

« On conçoit aiſément que l'ambition & l'intérêt, ces deux grands reſſorts qui mettent en mouvement tout le genre-humain, & qui ſont dans la ſociété les mobiles de toutes les actions, bonnes ou mauvaiſes, ainſi que de tous les vices qui marchent à la ſuite, comme l'envie, la diſſimulation, les intrigues, les injures, les deſſeins de vengeance, la médiſance, la calomnie, le menſonge, n'entrent pour rien dans le ſyſtême moral de ces peuples ; au moins eſt-il certain que leur langue manque de termes pour exprimer ces différens vices, qui font tant de ravages dans les ſociétés les plus polies ».

« On croira ſans peine que la manière de vivre de ces peuples doit être conforme à la ſimplicité de leurs notions, & à la ſtérilité du pays qu'ils habitent. Quoique pluſieurs Auteurs aſſurent que les *Samoyèdes* ont des Princes, des Juges, ou Maîtres, auxquels ils obéiſſent avec beaucoup de ſoumiſſion, il eſt certain qu'ils n'en ont jamais connu, & qu'actuellement il n'en exiſte point

Samoyèdes.

parmi eux. Ils paient sans répugnance le tribut qui leur est imposé en fourrures, sans connaître d'autre sujétion envers le Souverain ; ils se soumettent à ce paiement de bon gré, parce qu'ils ont vu pratiquer la même chose à leurs pères, & qu'ils savent qu'en cas de refus, on saurait bien les y forcer ».

« Au reste, ils sont parfaitement indépendans les uns des autres, & s'ils ont quelque déférence, ce n'est que pour les plus vieux de chaque famille, & pour les *Kœdesnicks*, dont ils prennent quelquefois les conseils, sans que cela les engage jamais à se soumettre à eux ».

« Quand on dit que les rennes sont les seules richesses des *Samoyèdes*, il faut supposer qu'ils ne connaissent point l'usage des monnoies, & la différence qu'il y a entre le prix & la valeur des métaux, à l'exception de quelques-uns qui habitent dans le voisinage des Russes, dont ils peuvent avoir appris cette distinction. Ils se servent de leurs rennes pour l'achat des filles, dont ils font leurs femmes ; mais quoiqu'en convenant du prix avec leurs pères, il leur soit permis de prendre autant de femmes qu'ils en veulent, il est rare qu'ils aient plus de cinq femmes, & la plupart se bornent à deux. Il y a des filles pour lesquelles on paye cent & jusqu'à cent cinquante rennes ; mais ils sont en droit de les renvoyer à

Samoyèdes.

leurs parens, & de reprendre ce qu'ils ont donné, lorsqu'ils ont sujet de n'en être pas contens. Comme leurs femmes sont accoutumées à enfanter presque sans douleur, ils les soupçonnent d'infidélité, & d'avoir eu commerce avec quelque étranger, dès qu'ils voient arriver le contraire. C'est-là principalement le cas où ils les battent & les maltraitent, pour leur faire avouer leur faute : si la femme confesse le fait, ils la renvoyent aussitôt à ses parens, & s'en font rendre le prix. Quoiqu'on dise présentement le contraire dans des Ecrivains même récens, ces faits n'en sont pas moins certains. M. *de Buffon* assure comme une chose avérée, que non-seulement ils ne connoissent point la jalousie, mais qu'ils offrent même leurs filles & leurs femmes aux premiers venus. Cet habile Naturaliste a eu de fort mauvais mémoires. Les femmes des *Samoyèdes* ont tant de pudeur, qu'on est obligé d'user d'artifices pour les engager à découvrir quelque partie de leur corps, quoiqu'il soit assez difficile de comprendre pourquoi elles attachent une idée de honte à laisser voir quelque nudité. Les deux sexes ignorent l'usage des bains, & ne se lavent jamais le corps; ce qui les rend très-sales, & d'une très-mauvaise odeur ».

« Cette manière de vivre si misérable, fait sans doute horreur à tout homme né & élevé dans

la société : cependant ces peuples ne laissent pas d'être toujours gais, exempts de chagrin, & très-contens de leur sort. J'ai connu quelques *Samoyèdes*, qui avaient vu les villes de Moscow & de Pétersbourg, & qui, par conséquent, avaient pu remarquer les avantages & les commodités dont les peuples civilisés jouissent, mais qui n'en paraissaient pas fort touchés. Ils ont constamment préféré leur façon de vivre, à tout ce qu'ils avaient vu de plus attrayant & de plus voluptueux au milieu des Russes, tant ils ont d'éloignement pour la servitude, la dépendance, & pour tout ce qui peut interrompre leur repos, ou leur penchant déterminé pour la paresse ».

Samoyèdes.

« Ils aiment à fumer du tabac, & à boire des liqueurs fortes, quand ils en trouvent chez l'étranger; mais ils en quittent l'usage sans la moindre marque de regret. Cette stupide insensibilité leur est si naturelle, qu'aucun objet, quelque nouveau qu'il soit pour eux, ne les frappe que très-légèrement. Il peut bien réveiller leur attention, pour un instant, mais à coup sûr il n'excite pas leurs desirs ».

« J'ai fait l'expérience de leur apathie : je fis un jour assembler dans une chambre plusieurs Samoyèdes des deux sexes, pour les examiner de plus près. Mais quoique j'eusse laissé sur la table de l'argent, des fruits, & des liqueurs for-

Samoyèdes.

tes, dont je leur avais fait goûter, & tout ce que je pus imaginer de plus propre à tenter leur deſirs, & quoique j'euſſe même abandonné la chambre à leur diſcrétion, ayant fait retirer mes domeſtiques, & m'étant retiré moi-même dans un coin, d'où je pouvais les obſerver ſans être vu, ils ne ſortirent point de leur indifférence; ils reſtèrent tranquillement aſſis par terre, les jambes croiſées, ſans toucher à la moindre choſe. Il n'y eut que les miroirs qui leur causèrent d'abord une ſorte de ſurpriſe; mais un moment après ils ne paraiſſaient plus y faire attention ».

Oſtiakcs.

Les *Oſtiacks*, peuple voiſin des Samoyèdes méritent auſſi d'être connus. Aucun voyageur n'a donné de détail un peu circonſtancié ſur ces peuples, ſi ce n'eſt M. *Muller*, Officier Allemand, exilé en Sibérie; mais comme ſa relation n'eſt encore qu'un tableau très-imparfait de cette Nation, nous avons cru devoir y ajouter beaucoup de traits empruntés des meilleurs Ecrivains, qui ont parlé de la Sibérie, & ſur-tout du Baron de *Strahlenberg*, Officier Suédois, déjà cité en pluſieurs endroits de cette collection.

Il n'eſt pas aiſé de déterminer d'une manière préciſe la ſituation & l'étendue du pays qu'habitent les Oſtiacks, parce qu'ils changent de demeure ſuivant le beſoin qu'ils ont de pourvoir à leur

Oſtiacks.

ourriture, ſoit par la pêche, ſoit par la chaſſe. Nos cartes d'Europe repréſentent communément es peuples comme habitans des bords occidenaux de l'*Obi*, mais ſans marquer les dimenſions e la contrée qu'ils occupent. Celle qui a été onnée à Pétersbourg en 1758, pour ſervir à faire onnaître les découvertes des Ruſſes, place les Oſtiacks en deux endroits différens de la Sibérie : avoir, 1°. entre le cinquante-neuf & le ſoixanéme dégrés de latitude, & les cent ſoixanteuatorze & cent quatre-vingt de longitude dans ne iſle formée par la rivière de *Tſchulim*, & de *Ket*, qui paſſe à Jeniſeïsk, & ſe jette, inſi que la première, dans l'*Obi*; 2°. entre le oixante-un & ſoixante-deuxième dégrés de latitude, les cent quatre-vingt-un & cent quatre-vingtinq de longitude, ſur les rives orientales de l'*Obi*, non loin de Surgut.

Dans leur langue, les *Oſtiacks* s'appellent *Choutiſcki*, & nomment leur patrie *Gandimick*.

Ces peuples, ainſi que tous ceux qui habitent ous un Ciel rigoureux, dont les effets ſont d'enourdir la nature, ou d'en arrêter les progrès, ne arviennent pour l'ordinaire qu'à une hauteur médiocre. Leur taille eſt cependant aſſez bien roportionnée, & leurs traits diffèrent peu de eux des Ruſſes. Leurs cheveux ſont toujours ou londs ou roux.

Ostiaks.

Des peaux d'ours, de rennes, & d'autres animaux, leur servent de vêtemens pour l'hiver; en été, ils en ont d'autres provenant de la dépouille de certains poissons, & sur-tout d'esturgeons. En toutes saisons, leurs bas & leurs souliers, qui tiennent ensemble, sont faits de peaux de poissons; par-dessus cet habillement qui est à-peu-près taillé comme une robe, ils mettent en hiver une camisole fort courte, mais ample, à laquelle tient une espèce de capuchon ou de bonnet, qu'ils ne relèvent sur leur tête que lorsqu'il pleut. Si le froid est excessif, ils mettent deux de ces camisoles l'une sur l'autre. Cette circonstance fait époque parmi ces peuples; & pour désigner un hiver très-rude, ils disent qu'ils portaient deux camisoles.

Au reste, rien n'est plus simple que la façon de tous ces habillemens. Ils emploient les dépouilles des animaux, sans prendre la peine de les passer, & sans y donner aucune préparation. Un *Ostiack* a-t-il besoin d'un bonnet, il court à la chasse, tue une oie sauvage, la dépouille sur le champ, & fait un bonnet de sa peau.

L'habillement des femmes chez les *Ostiacks*, ainsi que tous les peuples sauvages, ne diffère de celui des hommes que par les embellissemens, dont le desir de plaire leur inspire le goût, & qui sont proportionnés à leurs facultés. Les femmes les plus riches portent des habillemens de drap

rouge, qui est la suprême magnificence parmi toutes les nations de la Sibérie. Leur coëffure est composée de bandes de toile peinte de différentes couleurs, avec lesquelles elles s'enveloppent la tête, de façon que leur visage est presqu'entièrement caché; celles qui portent le drap rouge, ont une espèce de voile de damas ou d'autres étoffes de soie de la Chine. Elles ont aussi, comme les Tunguses, l'usage de se faire des marques noires au visage & aux mains.

Ostiaks.

Le logement de ces peuples consiste, comme chez les Samoyèdes, en de petites huttes quarrées, dont la couverture & les parois sont d'écorces de bouleau cousues ensemble. Au-dedans de ces habitations & le long des parois, s'élève, un peu au-dessus de l'aire, une espèce d'estrade ou de banc, en forme de coffre, & rempli de raclure de bois, qui leur sert de lit. Le foyer est au milieu de la cabane, dont la couverture est percée en cet endroit d'une ouverture suffisante, pour donner une issue à la fumée.

Tous leurs meubles consistent en une marmite de pierre ou de fer, en filets, en arcs, en flèches, & en ustensiles de ménage, faits d'écorce de bouleau, dans lesquels ils boivent & mangent. Quelques-uns ont un ou deux couteaux, & c'est une grande opulence que de posséder une hache de fer, ou un pareil instrument.

Oftiacks.

L'agriculture étant inconnue aux Oftiacks, leur pays ne produit que quelques racines fauvages, & leur nourriture ordinaire eft le fruit de leur chaffe ou de leur pêche. Ils mangent la viande avec des racines, & à demi-cuite, mais ils mangent le poiffon crud, frais ou fec, & ne boivent que de l'eau.

Ils paraiffent faire grand cas du fang chaud de quelque animal que ce foit. Auffi, lorfqu ils tuent un renne, un ours, ou tout autre quadrupède, leur premier foin eft de recueillir le fang qui coule de fes bleffures, & de le boire. Un morceau de poiffon fec trempé dans de l'huile de baleine, ou même un grand verre de cette huile, eft encore pour eux un mets exquis.

Quelques-uns entretiennent des rennes, pour tirer leurs traîneaux; mais le plus grand nombre élève des chiens de trait pour cet ufage. Ils attèlent depuis fix jufqu'à douze chiens, à un traîneau long de quatre à cinq aunes, fur une demi-aune de largeur.

A moins de l'avoir vu, on aurait peine à croire avec quelle agilité, quelle vîteffe les chiens tirent les traîneaux. Dès qu'ils font en marche, ils ne ceffent de hurler & d'aboyer, que lorfqu'ils ont atteint le premier relais. Si la traite eft plus longue qu'à l'ordinaire, ils fe couchent d'eux-mêmes devant le traîneau, & fe repofent un inftant. On

leur

leur donne un peu de poiſſon ſec, & après ce léger rafraîchiſſement, ils reprennent leur train jusqu'au relais. Quatre de ces chiens tirent très-bien en un jour un traîneau chargé de trois cent livres, pendant douze ou quinze lieues. Dans la partie ſeptentrionale de la Sibérie, on ſe ſert fort communément de traîneaux tirés par ces animaux, ſoit pour voyager, ſoit pour tranſporter des marchandiſes. Il y a des poſtes aux chiens établies comme celles d'Europe, avec des relais réglés de diſtance en diſtance. Plus un voyageur eſt preſſé, plus on met de chiens à ſon traîneau. Oſtiacks.

Quoique les filles des Oſtiacks ſoient généralement laides, & qu'elles ajoutent encore à leur difformité naturelle le défaut d'être fort dégoûtantes, par la mal-propreté des haillons qui leur ſervent de vétemens, elles ſe piquent cependant de coquetterie, & le deſir de plaire les occupe comme les Européennes.

Les hommes de leur côté reſſentent auſſi le pouvoir de l'amour, & n'omettent aucun des petits ſoins qui peuvent les conduire à leur but. Comme une ſeule femme ne leur ſuffit pas, ils en prennent autant qu'ils en peuvent entretenir. Dès qu'une femme a quarante ans, c'eſt une véritable vieille à leurs yeux, & ils ne l'approchent plus. Cependant au lieu de renvoyer leurs douairières, ils les gardent pour avoir ſoin du

Oſtiacks.

ménage, & ſervir la jeune femme, qui eſt devenue la compagne & la femme du maître. Lorſqu'un Oſtiack a le cœur pris, voici de quelle manière ſe font les demandes de mariage.

Un ami de l'amoureux va négocier avec le père de la fille, qui rarement l'eſtime moins de cent roubles. On porte cette parole, on marchande. Si l'amant conſent au marché, il propoſe de donner en paiement différens effets, comme, par exemple; ſon bateau ſur le pied de trente roubles, ſon chien pour vingt, ſes filets pour le même prix, &c. juſqu'à ce que, ſuivant ſon eſtimation, qui eſt toujours fort haute & à ſon avantage, il atteigne à peu près la ſomme qui lui eſt demandée. Le beau-père futur eſt-il d'accord, il promet de livrer ſa fille dans un temps marqué. Juſqu'à ce terme, l'amoureux n'a d'autre reſſource auprès de ſa belle que le langage des yeux; car il ne lui eſt pas permis de lui rendre aucune viſite, ni de lui parler.

Lorſqu'il va voir le père & la mère, il entre à reculons pour ne pas les regarder en face. S'il leur parle, il tient toujours ſa tête tournée de côté, pour marquer ſon reſpect & ſa ſoumiſſion.

Au temps dont on eſt convenu, l'amant vient recevoir ſa future des mains de ſon père, qui la lui livre en préſence des parens & des amis aſſemblés. Il recommande enſuite aux époux de vivre

en bonne union, & de s'aimer comme mari & femme. C'eſt dans cette courte exhortation que conſiſte toute la cérémonie du mariage. Ceux qui en ont le moyen, régalent tous les aſſiſtans d'un verre d'eau-de-vie : c'eſt le ſceau d'une parfaite union. Oſtiacks.

Ordinairement un père ſe défait de ſa fille dès l'âge de huit à neuf ans, afin qu'elle puiſſe mieux s'accoutumer à l'humeur de ſon mari. Celui-ci conſomme ſon mariage, lorſque la nature en a marqué l'inſtant.

Une différence bien remarquable de ces peuples aux *Samoyèdes*, c'eſt que les dégrés de parenté ne mettent aucun obſtacle à ces unions conjugales. Un fils n'épouſe pas ſa mère, parce que les mères ſans doute ſont déjà vieilles lorſque leurs enfans ſont nubiles ; mais on voit des pères faire leurs femmes de leurs propres filles, & des frères épouſer leurs ſœurs.

Lorſqu'un mari ne ſe ſent plus de goût pour ſa femme, il eſt le maître de la renvoyer & d'en prendre une autre. On remarque néanmoins qu'en pareil cas l'équité naturelle l'emporte preſque toujours ſur les mouvemens déréglés de leurs déſirs.

Ils ont auſſi la louable coutume de faire habiter leurs femmes dans une cabane ſéparée, non-ſeulement pendant tout le temps de leurs cou-

Oſtiacks.

ches, mais encore chaque ſois qu'elles ont leurs indiſpoſitions périodiques.

Ces femmes ne paraiſſent avoir aucune inquiétude ſur le temps de leur accouchement ; elles ne prennent par conſéquent aucunes de ces précautions que la délicateſſe des Européennes leur rend preſque indiſpenſables. Il arrive ſouvent, même en hiver, qu'étant en marche pour changer de demeure, l'inſtant du travail les ſurprend & les force de s'arrêter. Comme elles n'ont point alors de tentes prêtes, elles ſe contentent de s'aſſeoir, avec les autres femmes de la famille, au premier endroit, fût-il même couvert de neige, & elles accouchent ſans paraître reſſentir aucune douleur, ſans témoigner du moins de mauvaiſe humeur, ni le moindre mécontentement. Le premier ſoin des femmes qui ſe trouvent à leur délivrance, est de couvrir entièrement de neige le nouveau-né, pour l'endurcir au froid, & de l'y laiſſer juſqu'à ce qu'il crie. Alors la mère prend ſon enfant dans ſon ſein, & continue ſa route avec les autres femmes. Il ſerait curieux de ſavoir comment notre médecine expliquerait cette manière d'accueillir un enfant, qui de la chaleur du ſein maternel, paſſe à l'impreſſion d'un air tel que celui de la zône glaciale.

Dès que l'on eſt arrivé à l'endroit où l'on doit s'établir, les nouvelles accouchées ont un loge-

Ostiacks.

ment à l'écart, & il n'est permis à personne, pas même à leurs maris, de les approcher. Une vieille femme leur sert à la fois de garde & de compagne pendant quatre ou cinq semaines. Au bout de ce temps, on allume un grand feu au milieu de la cabane, & l'accouchée saute par-dessus. Cette sorte de purification achevée, elle va avec son enfant retrouver son mari, qui la reçoit ou la renvoie, selon qu'il le juge à propos.

Les occupations des hommes sont, comme celles de tous les peuples sauvages, la chasse & la pêche. En été, ils font sécher une partie du poisson qu'ils prennent, afin d'en faire une provision pour l'hiver, & la chasse supplée encore à leurs besoins.

Dès que l'hiver s'est déclaré par la neige & par les glaces, les Ostiacks vont courir les bois & les déserts avec leurs chiens, pour chasser les martres, les zibelines, les renards, les ours, &c.

Lorsqu'ils ont tué un de ces derniers animaux, ils l'écorchent, lui coupent la tête, & la suspendent avec la peau à un arbre, autour duquel ils font cérémonialement plusieurs tours, comme pour honorer ces dépouilles. Ils font ensuite des lamentations, ou des grimaces de douleur autour du cadavre, & lui font de grandes excuses de lui avoir donné la mort. *Qui t'a ôté la vie?* lui demandent-ils tous en chœur; & ils répondent,

Ostiacks.

ce sont les Russes. Qui t'a coupé la tête ? C'est la hache d'un Russe. Qui t'a ouvert le ventre? C'est le couteau d'un Russe. Nous t'en demandons pardon pour lui.

Cette pratique extravagante est fondée sur une imagination de ces peuples. Ils croient que l'ame de l'ours, qui est errante dans les bois, pourrait se venger sur eux à la première occasion, s'ils n'avaient soin de l'appaiser, & de lui faire cette espèce de réparation, pour l'avoir obligée de quitter le corps où elle avait établi sa demeure.

Outre les soins du ménage & de la cuisine, qui ne regardent qu'elles, les femmes Ostiaques s'occupent encore à préparer & à filer, d'une manière particulière, de certaines orties; elles en font de la toile & des rideaux, pour se défendre, dans le temps du sommeil, des moucherons qui sont toujours fort incommodes pendant l'été, sur-tout dans les forêts & aux environs des lacs. Quoique cette toile ait un peu de roideur, elle leur sert encore à faire des mouchoirs, pour mettre sur leur tête, & on les peint de différentes couleurs.

Rien ne paraît faire plus de plaisir aux deux sexes, que de fumer du tabac; mais leur méthode est très-différente de celle des autres Nations. Ils mettent d'abord un peu d'eau dans leur bouche, & tirent le plus qu'ils peuvent de fumée, pour l'avaler avec cette eau. A peine ont-ils pipé trois

ou quatre fois, qu'ils tombent à terre ſans connoiſſance. Ils demeurent ainſi ſouvent étendus pendant un quart-d'heure, les yeux fixes, la bouche béante, le viſage couvert d'écume & de ſéroſités, qui diſtillent des yeux, de la bouche & du nez. On croirait voir un épileptique dans les convulſions. Oſtiacks.

Quelquefois ces malheureux ſont les victimes de cet étrange façon de fumer. Les uns en ſont ſuffoqués ou tombent en défaillance; d'autres ſe trouvant alors ſur le bord d'une rivière, d'un lac, ou près du feu, ſe noyent ou ſe brûlent.

Les femmes accoutument de bonne heure leurs enfans à fumer; & il ſemble que cette habitude pourrait leur être utile en effet, ſi elle était modérée, en ce qu'elle leur tient lieu de médecine, en opérant l'évacuation des humeurs que produiſent abondamment en eux le poiſſon crud & la mauvaiſe nourriture dont ils font uſage. Quoique généralement parlant, la propreté paraiſſe inconnue aux Oſtiacks, & que tout l'extérieur des femmes n'inſpire que le dégoût, elles ont cependant un ſoin particulier de ſe tenir le corps propre. Elles portent en tout temps ſur elles, avec une ceinture de la même forme que celles que la jalouſie a fait inventer aux maris de certaines contrées de l'Europe, un petit paquet composé de filets de l'écorce la plus mince du ſaule. Cette

Oſtiacks.

matière abſorbe toute l'humidité, toute eſpèce de tranſpiration. Chaque fois que des beſoins naturels les obligent de déranger la ceinture, elles mettent un nouveau paquet d'écorce; & elles en ont toujours une proviſion avec elles, ſur-tout dans les temps critiques.

Si l'amour dans ces climats rigoureux ſe fait ſentir aſſez vivement, la jalouſie marche à ſa ſuite, auſſi-bien que dans nos contrées; mais les effets n'en ſont jamais funeſtes. Ils ſe bornent à quelques pratiques ſuperſtitieuſes, & les ſeules peut-être au monde qui produiſent quelque bien réel; car comme leur objet eſt d'éviter ou de prévenir un mal imaginaire, dans l'un & l'autre cas, elles contribuent du moins à tranquilliſer le jaloux. Un Oſtiack tourmenté de cette paſſion, coupe du poil de la peau d'un ours, & le porte à celui qu'il ſoupçonne d'occaſionner l'infidélité de ſa femme. Si ce dernier eſt innocent, il accepte ce poil; mais s'il eſt coupable, il avoue le fait, & convient à l'amiable avec le mari du prix de l'infidèle que le premier répudie, & que l'autre épouſe. Ils agiſſent tous de bonne foi dans ces circonſtances, & de manière ou d'autre, le jaloux eſt délivré de toute inquiétude.

Ils ſe perſuadent que, dans le cas où un homme coupable d'adultère ſerait aſſez hardi pour accepter le poil qu'on lui préſente; l'ame de l'ours, dont

il provient, ne manquerait pas de le faire périr au bout de trois jours. Si l'homme soupçonné du crime, continue à se bien porter, tous les soupçons du jaloux s'évanouissent; il se croit dans son tort, & met tous ses soins à les faire oublier à sa femme.

Ostiacks.

Une paresse excessive, commune à tous ces peuples, tient les Ostiacks dans une perpétuelle inaction, à moins que le besoin de pourvoir à leur subsistance ne vienne les en tirer.

L'art de mesurer le temps & de compter les années, est absolument ignoré de ces peuples : les neiges leur servent de calendriers. Comme il neige long-temps & régulièrement chaque hiver, mais que dans l'été toutes les neiges disparaissent, ils disent : *je suis âgé de tant de neiges*, comme nous disons, *j'ai tant d'années*. Au reste, cette manière de parler se retrouve parmi tous les peuples de la Sibérie, qui habitent les cantons septentrionaux.

Le plus grand effort de prévoyance que paraissent faire les Ostiacks, c'est de ramasser en été quelques provisions pour l'hiver. Encore est-il assez probable qu'ils ne prennent cette précaution, que parce qu'ils l'ont vu prendre à leurs ancêtres, non par une prudence raisonnée, ni par des vues sur l'avenir.

A l'égard du présent, disent-ils, nous voyons beaucoup de Russes qui, malgré les peines qu'ils

Ostiacks.

se donnent, quoiqu'ils s'épuisent à travailler, & qu'ils prétendent avoir une religion toute divine, ne laissent pas d'être plus malheureux que nous. Quant à l'avenir, il est si incertain, que nous nous en reposons sur les soins de celui qui nous a créés.

Les Ostiacks n'ayant que fort peu de besoins, le commerce qu'ils font est très-médiocre. Il se réduit à échanger des pelleteries contre du pain, contre du tabac, de la rassade ou verroterie, des ustensiles & des outils de fer, tels qu'une hache, des clous, des couteaux, &c.

Comme ils ne savent ni lire, ni écrire, & que cependant ils desirent quelquefois de se procurer des denrées, dont ils ont besoin, sans avoir à donner aucune sûreté au marchand, ils se font des marques sur les mains en présence de leurs créanciers, afin que ceux-ci puissent les distinguer sûrement de leurs compatriotes, & promettent de livrer dans le temps préfix, en échange de ce qu'ils reçoivent, ce qu'on leur a demandé. Jamais on ne voit un Ostiack manquer à ses engagemens. Aux termes convenus, ils apportent avec l'attention la plus scrupuleuse, le poisson sec, les pelleteries, & ce qui a été stipulé dans le marché qu'ils ont fait. Ils font voir en même-temps les marques qu'ils portent aux mains; on les efface, & tout est terminé.

Si les Ostiacks sont paresseux, le caractère excellent qu'ils ont tous rachète bien ce défaut : c'est, parmi eux, qu'il faut chercher l'humanité la plus simple & la plus pure. Malgré l'ignorance profonde dans laquelle ils vivent, quoiqu'ils n'aient que des notions très-obscures & très-imparfaites de Dieu, ils sont naturellement bons, doux & pleins de charité. Ostiacks.

On ne voit chez les Ostiacks, aucun libertinage, ni vol, ni parjure, ni ivrognerie, ni aucun de ces vices grossiers, si communs même parmi les Nations polies : on trouverait difficilement parmi eux un seul homme atteint de ces vices, à moins que ce ne soit quelqu'un de ces Ostiacks dégénérés, qui vivent avec les Russes corrompus, & qui contractent insensiblement leurs habitudes vicieuses.

Un Officier Suédois rapporte cet exemple : » En 1722, dit-il, ayant reçu la nouvelle que la » paix était conclue dans le Nord, entre la Suède » & la Russie, je partis de la ville de *Crasnojarsk*, » sur le *Jenisée*, sans autre compagnie que celle » d'un jeune domestique Suédois, de l'âge de » quatorze ou quinze ans. Le Commandant de » *Crasnojarsk* m'avait donné un conducteur » Russe, qui devait m'accompagner, mais il s'était » enfui, & je me trouvai réduit à traverser seul » avec mon jeune homme de vastes contrées, » qui n'étaient habitées que par des payens.

Ostiacks.

» J'avais fait construire un train de bois sur » lequel je descendis la rivière de Czulim, jusques » dans le fleuve *Obi*; j'étais muni d'un ordre du » Commandant de *Crasnojarsk*, qui m'autorisait » à prendre de distance en distance cinq Tartares » payens, pour ramer. Etant ainsi seul & aban- » donné de mon guide Russe, qui devait aussi me » servir d'interprète, je montrai mon passe-port » aux Tartares qui me donnèrent sur le champ » tous les secours qui dépendaient d'eux, & me » conduisirent paisiblement d'une habitation à » l'autre. Il faut que je dise à leur louange, que » je ne perdis rien avec eux, quoiqu'il leur fût » bien facile de me voler, puisque je dormais la » nuit sur mon train de bois, & que souvent ils » s'étaient relevés trois ou quatre fois avant que » je fusse éveillé.

» J'avoue en même temps, que je n'aurais pas » voulu risquer de voyager aussi solitairement » entre *Tobolsk* & *Moscow*, où les Russes *Rosbo-* » *nickes*, quoique baptisés & Chrétiens, n'au- » raient certainement pas manqué de m'enlever la » plus grande partie de mes effets.

» Certaines raisons m'obligèrent de m'arrêter » pendant quinze jours chez les Ostiacks, sur le » fleuve *Obi*. Je logeai dans leurs cabanes; le peu » de pelleterie que j'avais resta pendant tout mon » séjour dans une tente ouverte, habitée par une

» nombreuſe famille, & je ne perdis pas la moindre choſe.

Oſtiacks.

» Voici encore un trait de la probité de ces » peuples, qu'un Marchand Ruſſe m'a raconté.

» Ce Marchand allant de *Tobolsk* à *Bereſow*, » ville ſituée à douze journées au Nord de la » première, paſſa la nuit dans une cabane d'Oſtiacks. Le lendemain matin, il perdit à quelques werſtes de ſa couchée une bourſe dans » laquelle il y avait environ cent roubles. Les » routes de ces cantons ne ſont guères fréquentées; mais le fils même de l'Oſtiack, qui avait » donné l'hoſpitalité au Ruſſe, allant un jour à la » chaſſe, paſſa par haſard à l'endroit où cette bourſe » était tombée, & la regarda ſans la remaſſer. De » retour à la cabane, il ſe contenta de dire, qu'il » avait vu ſur le chemin une bourſe pleine d'argent, & qu'il l'y avait laiſſée. Son père le renvoya auſſitôt ſur le lieu, & lui ordonna de » couvrir la bourſe d'une branche d'arbre, afin de » la dérober aux yeux des paſſans, & qu'elle pût » être retrouvée à cette même place par celui à » qui elle appartenait, ſi jamais il venait la chercher. La bourſe reſta donc à cet endroit pendant » plus de trois mois. Lorſque le Ruſſe, qui l'avait » perdue, revint de *Bereſow*, il alla loger encore » chez le même Oſtiack, & lui raconta le malheur qu'il avait eu de perdre ſa bourſe le jour

Oſtiacks.

» même qu'il était parti de chez lui. L'Oſtiack, » charmé de pouvoir lui faire retrouver ſon bien, » lui dit : *C'eſt donc toi qui as perdu une bourſe ? » Eh bien, ſois tranquille ; je vais te donner mon » fils, qui te conduiras ſur la place où elle eſt ; tu » pourras la ramaſſer toi-même.* Le Marchand, » en effet, trouva ſa bourſe au même endroit » où elle était tombée.

A l'exception des Waywodes, que le gouvernement de Ruſſie établit chez les Oſtiacks, pour les gouverner & pour lever les impôts, il n'y a point de chefs ou de ſupérieurs reconnus dans la nation, & l'on n'y fait aucune diſtinction de rang, de naiſſance, & de qualité. Quelques-uns pourtant, parmi eux, prennent le titre de Knés, & s'approprient le domaine de certaines rivières ; mais malgré ces prétentions, ils ſont fort peu reſpectés des autres, & ces Knés n'exercent aucune ſorte de juriſdiction.

Chaque père de famille eſt chargé de la police de ſa maiſon, & termine ſeul à l'amiable les petits différends qui peuvent y ſurvenir. Dans les affaires graves, ils ont recours aux Waywodes, ou ils appellent les Miniſtres de leurs idoles, pour les juger. La conteſtation ſe termine ordinairement par une ſentence que le Prêtre prononce, comme ſi elle lui était inſpirée ; mais l'idole, dont il eſt l'organe, n'oublie pas ſes intérêts ; car il y a une

amende de pelleterie impoſée, & le Miniſtre, comme de raiſon, eſt chargé de la recevoir pour l'idole.

Oſtiacks.

La religion de ces peuples conſiſte à rendre quelque culte à ces idoles, & ils en ont de deux ſortes : de publiques, qui ſont révérées de toute la nation ; de domeſtiques, que chaque père de famille ſe fabrique lui-même, & dont le culte particulier ſe borne à ſa maiſon.

Ces deux eſpèces d'idoles ne ſont communément que des troncs d'arbres, ou des bûches arrondies par le haut, pour repréſenter une tête, dont les yeux ſont marqués par deux trous, la bouche par un autre trou, le nez par un relief quelconque ; le tout ſi groſſièrement façonné, qu'il n'y a que des yeux d'Oſtiacks qui puiſſent y voir une divinité ».

Ordinairement un père de famille eſt à la fois prêtre, ſorcier & fabriquant d'idoles, & il en diſtribue à ceux qui en veulent. Lui ſeul a le droit de lui offrir des ſacrifices, de les conſulter & de rendre les oracles qu'elles lui dictent. Avant d'aller à la chaſſe & à la pêche, l'idole eſt conſultée, & l'on ſe conduit ſuivant le ſuccès heureux ou malheureux que promet ſa réponſe.

Lorſqu'une femme a perdu ſon mari, dit M. *Muller*, elle témoigne ſa douleur en faiſant fabriquer promptement une idole qu'elle habille des

Oſtiacks.

vétemens du défunt. Elle la couche enſuite avec elle, & la place pendant le jour devant ſes yeux, pour ſe rappeller la mémoire du mort, & pour s'exciter en même temps à pleurer ſa perte. Cette cérémonie ſe continue pendant une année entière, & chaque jour doit être marqué par des larmes.

L'année du deuil étant révolue, l'idole eſt dépouillée & reléguée dans un coin juſqu'à ce qu'on en ait beſoin pour une pareille cérémonie. Une femme qui n'obſerverait pas cette pratique, ſerait déshonorée; elle paſſerait pour n'avoir pas aimé ſon mari, & ſa vertu ſerait violemment ſoupçonnée.

Strahlenberg rapporte que voyageant parmi eux, il leur demanda où ils croyaient que leurs ames allaient après la mort, & qu'ils lui répondirent: « que ceux qui mouraient d'une mort violente, » ou en faiſant la guerre aux ours, allaient droit » au Ciel; mais que ceux qui mouraient dans leur » lit ou d'une mort naturelle, étaient obligés de » ſervir long-temps ſous terre, près d'un Dieu » ſévère & dur.

Ceci pourrait faire préſumer que les Oſtiacks deſcendent des premiers Cimbres qui ont habité la Ruſſie; car Valere Maxime attribue à ces Cimbres la même façon de penſer, lorſqu'il écrit qu'ils ſautent de joie dans une action, comme

allant

allant à une mort glorieuſe, & qu'au contraire, lorſqu'ils ſont malades, ils ſe déſolent, comme ſe croyant menacés d'une mort ignominieuſe.

Oſtiacks.

Les Oſtiacks, quoique voiſins des Samoyèdes, diffèrent beaucoup par le langage, & ces peuples ne peuvent s'entendre ſans interprètes.

Les Oſtiacks étant ſoumis à l'Empire, chaque fois que la Ruſſie change de maître, il eſt d'uſage de leur faire prêter un nouveau ſerment de fidélité; c'eſt le Waywode établi chez eux qui reçoit ce ſerment; & en voici la formule.

On raſſemble les Oſtiacks dans une cour, où eſt étendue par terre une peau d'ours, avec une hache, & un morceau de pain, dont on leur diſtribue à tous une petite partie.

Avant de le manger, ils prononcent les paroles ſuivantes : *Au cas que je ne demeure pas toute ma vie fidèle à mon ſouverain, ſi je me révolte contre lui de mon propre mouvement, & avec connaiſſance; ſi je néglige de lui rendre les devoirs qui lui ſont dûs, ou ſi je l'offenſe en quelque manière que ce ſoit, puiſſe cet ours me déchirer au milieu des bois; que ce pain que je vais manger, m'étouffe ſur le champ; que ce couteau me donne la mort & que cette hache m'abatte la tête.* On n'a pas d'exemple qu'ils aient violé leur ſerment, quoiqu'on les ait ſouvent inquiétés pour cauſe de religion.

Ostiacks.

Quelques tentatives qu'on ait faites pour amener les Ostiacks au christianisme, on n'a pu faire, parmi eux, qu'un très-petit nombre de vrais chrétiens. La vie errante qu'ils mènent dans les forêts, & qui rend inutile l'établissement des Prêtres & des Eglises; les anciennes habitudes de leurs pères, soit en matière de culte, soit par rapport aux mariages, sont autant d'obstacles aux progrès du christianisme, chez des peuples qui se rappellent sans cesse que leurs ancêtres ont vécu heureusement dans leur religion, & que les Russes leur paraissent plus misérables qu'eux.

Le grand convertisseur *Philotée*, Archevêque de Tobolsk, à qui la plus grande partie des idolâtres Sibériens doivent le baptême, (si c'est conférer ce sacrement, que de faire jeter dans l'eau par des Dragons des payens attachés à leur croyance), visita les Ostiacks dans les années 1712, 1713 & 1714, pour les convertir. Quelques-uns se plongèrent volontairement dans l'eau baptismale, mais le plus grand nombre refusa de se soumettre à la cérémonie. Le ministère des Soldats Russes fut heureusement employé: moitié par force, moitié par crainte, on parvint à en baptiser quatre à cinq mille.

Tout le fruit que les Ostiacks ont donc retiré de la mission de l'Archevêque de *Tobolsk*, c'est que depuis ce temps ils se disent Chrétiens; mais

le ſont-ils en effet ? On en peut juger par toutes leurs ſuperſtitions, par leurs cérémonies religieuſes ; enfin, par l'idée qu'ils avaient des récompenſes de la vie future, lorſque, huit à dix ans ans après leur converſion, ils firent à M. *Strahlenberg* la réponſe que nous avons rapportée. Oſtiacks.

Les approches de la mort leur cauſent ſi peu de frayeur & d'inquiétude, que ni les remèdes propres à l'éloigner, ni les moyens de prévenir la maladie, ne ſont chez eux l'objet des moindres recherches ni des moindres ſoins.

L'exceſſive mal-propreté dans laquelle ils vivent, les viandes crues & les inſectes dont ils ſe nourriſſent, leur cauſent des maladies ſcorbutiques, ou des éruptions cutanées, ſemblables à la lèpre, & ſi terribles, qu'on peut dire qu'ils pourriſſent tout vivans. Cet amour de la vie, que la nature a gravé ſi profondément dans tous les hommes, pour les rendre attentifs à leur conſervation ; cette horreur qui fait reculer toutes les créatures devant tout ce qui peut tendre à leur deſtruction, n'entre point dans l'ame d'un Oſtiack. Leur ſurvient-il un ulcère au viſage, à un bras, à une jambe, ou à quelqu'autre partie du corps, ils n'y font pas la moindre attention ; ils voient tranquillement cet ulcère faire des progrès, s'étendre & ronger petit-à-petit les autres parties du corps ; ils voient leurs membres tout

Oſtiacks.

pourris ſe ſéparer du tronc les uns après les autres, ſans marquer aucune douleur, ſans jeter aucune plainte.

Ils montrent une inſenſibilité, une réſignation apathique, que l'on trouve à peine dans les animaux les plus ſtupides, & qui doit d'autant plus ſurprendre, qu'elle n'eſt pas l'effet d'un fanatiſme d'opinion, tel que celui dont ſe paraient les Philoſophes Stoïciens.

Les enterremens des Oſtiacks ſe font ſans cérémonies religieuſes. La famille du mort s'aſſemble; on habille le cadavre, & on l'enterre, en mettant à côté de lui ſon couteau, ſon arc, une flèche, & les uſtenſiles de ménage qui lui appartenaient. Si c'eſt en hyver, on le cache dans la neige; & lorſque l'été eſt venu, on fait une foſſe, & on l'y dépoſe en préſence de tous ſes parens.



CHAPITRE II.

Voyage de M. l'Abbé Chappe en Sibérie *.

Sibérie.

APRÈS le long & pénible voyage de M. Gmélin dans la Sibérie, un court extrait de celui de M. l'Abbé Chappe ne saurait déplaire aux Lecteurs. Ce jeune apôtre de la philosophie, qui en a été trop tôt le martyr, joint la pénétration à l'activité, des résultats savans à des anecdotes plaisantes, & l'envie d'instruire au desir de plaire.

M. l'Abbé Chappe, chargé d'aller observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le Soleil, part de Paris à la fin de Novembre 1760, traverse l'Allemagne, arrive à Vienne, court en poste à Warsovie, où il remarque de belles femmes, des hommes d'une grande taille, des danses ennuyeuses, un Souverain sans autorité, un Etat sans défense, une Noblesse propriétaire des terres, des paysans qui travaillent pour elle sous la direction d'un sous-fermier qui les conduit à la charrue, un fouet à la main; enfin cette anarchie, qui, révoltant le peuple contre la tyrannie des grands,

* L'extrait de ce Voyage, inséré dans la continuation de l'Abbé Prévôt, est de M. de Leyre, homme de Lettres d'un mérite distingué, Auteur de l'Analyse du Chancelier Bacon, & de quelques autres ouvrages estimés.

Sibérie.

expose la Pologne à l'oppression continuelle de ses voisins, & ne lui permet de choisir qu'entre la domination de deux despotes qui se disputent le droit de l'asservir, sous prétexte de la protéger; destinée inévitable d'une aristocratie aussi folle qu'injuste, & de tout gouvernement où le peuple est esclave.

De la capitale de la Pologne, M. l'Abbé Chappe se rend à celle de Russie. Le voyageur trouve, depuis Warsovie jusqu'à huit lieues de Bialistok, une plaine couverte de granits de toute couleur. A Bialistok, est le château du Grand Maréchal de la Couronne, palais superbe, où l'on a fait venir de loin des monumens de tous les beaux arts, où l'architecture est allée, à grands frais, construire deux corps de logis à la Romaine, où l'on voit au-dedans des appartemens & des bains décorés avec toute la somptuosité de la richesse, & toute l'élégance du goût; au dehors, un parc, des jardins, des bosquets, une orangerie; enfin, les délices de l'Asie & les ornemens de l'Italie, au milieu des neiges du Nord.

Le 30 Janvier 1761, le thermomètre était à onze dégrés au-dessous de o. Au sortir de Mémel, il fallut faire du feu au milieu des glaces, dans des bois couverts de neiges : c'était en pleine nuit. Les montagnes sont gelées du pied jusqu'à la cîme, & les chevaux ne sont point ferrés; il

Sibérie.

en fallait dix pour une ſeule voiture ; encore ne purent-ils aller qu'à la moitié d'une montagne, où les voyageurs grimpaient à pied, faiſant de fréquentes chûtes, non ſans quelques contuſions. Ils retournèrent donc au hameau de Podſtrava, avec leurs dix chevaux, que tous les payſans du village, tenant une torche d'une main, un fouet de l'autre, pouſſant en même temps la voiture & l'attelage, n'avaient pu faire parvenir juſqu'au ſommet de la montagne. Ces obſtacles ſe renouvelèrent plus d'une fois juſqu'à Pétersbourg, où le voyageur arriva le 13 Février, après deux mois & demi de route. Un de ſes plus grands embarras fut la forme & la charge de ſes voitures qui ne pouvaient rouler dans la neige, & qui peſaient trop pour aller ſur des traîneaux. Il fut donc obligé de les laiſſer à Derpt, & de prendre quatre traîneaux pour les équipages.

Rendu à Pétersbourg, l'Aſtronome trouva que l'Académie de cette capitale avait déjà fait partir un de ſes membres pour Tobolsk, où d'autres Aſtronomes de Ruſſie devaient aller obſerver, comme lui, le paſſage de Vénus. Ils étaient tous en marche depuis un mois. L'Académicien Français avait encore huit cent lieues à faire avec des vivres, des uſtenſiles, & même des lits. On craignait que la fonte des neiges ne l'empêchât d'arriver. On lui propoſa d'aller faire ſon obſervation

Sibérie.

en quelqu'endroit plus accessible & moins éloigné. Il n'y en avait point, dit-il, où la durée du passage de Vénus sur le Soleil fût plus courte qu'à Tobolsk, avantage inestimable pour l'objet de son observation. Il insista donc pour suivre sa route, & partit le 10 Mars avec un bas-Officier pour escorte, un Interprète pour la langue, & un Horloger pour raccommoder les pendules, en cas d'accident.

La première chose qui frappe le voyageur, au sortir de Pétersbourg, est de voir de petits enfans tout nuds jouer sur la neige, par un froid très-rigoureux; mais on les y endurcit ainsi, pour n'en être jamais incommodés, & passer alternativement des poëles au grand air sans aucun risque.

M. Chappe arrive au bout de quatre jours à Moscow. Quoiqu'il y ait deux cent lieues de cette ville à Pétersbourg, on fait souvent cette route en deux jours; mais les traîneaux de l'Académicien s'étaient rompus dans les mauvais chemins: il en commanda de nouveaux. Ils pouvaient retarder son départ; il prit des traîneaux de paysans, qui furent d'abord arrangés, & il signifia à ses compagnons de voyage, qui s'arrêtaient à tous les poëles de chaque poste, qu'il les laisserait en chemin, s'ils continuaient. Cette menace & l'eau-de-vie donnée aux postillons firent cesser tous les retards. Les traîneaux volaient sur la neige, &

plus vîte encore ſur les glaces des rivières. Celles-ci gèlent promptement dans le Nord, & leur ſurface en eſt plus unie ; mais on y trouve des trous où l'eau ne gèle jamais, même quand la glace eſt à trois pieds d'épaiſſeur. L'Auteur, cherchant la cauſe de ce phénomène, dit qu'il ne vient point, vraiſemblablement, des ſources d'eau chaude, qui peuvent ſe trouver au fond des rivières. Une de ces ouvertures, qu'il obſerva ſur la rivière d'*Ocka*, avait, dit-il, plus de cent toiſes. « Cette » rivière étant d'une très-grande profondeur ; » quelque légèreté ſpécifique qu'on ſuppoſe à ces » eaux de ſource, elles auraient le temps de con- » tracter un dégré de froid dans la diagonale » qu'elles parcourent pour parvenir à la ſurface ». L'Auteur donne une explication plus probable de cette ſingularité. Les grandes rivières ne geleraient jamais, à cauſe de la rapidité de leur courant, ſi les glaçons ne commençaient à ſe former par leurs bords, où les eaux ſont plus tranquilles. Cependant ils s'accroiſſent bientôt, au point que la rigueur des froids du Nord les fixe preſque tous à la fois. Cet effet doit rendre la ſurface des rivières glacées, parfaitement unie ; mais la différence de la figure des glaçons laiſſe néceſſairement entre eux quelques eſpaces vuides. On objectera que les nouveaux glaçons que la rivière charrie ſous ſa ſurface gelée, devraient remplir ces intervalles. Auſſi ces trous ne ſont-ils

Sibérie.

Sibérie.

pas fort grands pour l'ordinaire. Mais dans l Nord, où le froid eſt tout-à-coup exceſſif & durable, les rivières charrient peu de glaçons. La preuve en eſt que, ſur la rivière d'Ocka & ſur l Volga, M. Chappe a remarqué beaucoup d'ouvertures de dix-huit pouces de diamètre, faites exprès par les payſans, pour y placer des filets, qui ſe rompraient bientôt, s'il y avait des glaçons ſous la ſurface des rivières gelées. Cette obſervation vient à l'appui du ſyſtême des Phyſiciens, qui veulent que la mer ne ſoit pas glacée autour des pôles, parce que les montagnes de glaces flottantes ne viennent que du débouchement des rivières, & des rivages mêmes de la mer.

L'Académicien, obſervant & voyageant toujours en poſte, arrive le 20 Mars à Niznowogorod, où l'Ocka ſe jetant dans le Volga, forme une nappe d'eau, très-belle à voir en été. Cette ville, au ſecond rang par ſon étendue, au premier par ſon commerce, eſt l'entrepôt de tous les grains du pays. Là, le voyageur s'embarque ſur le Volga, mais dans un traîneau qui va plus vîte qu'un bateau à la voile. Ce fut un plaiſir pour lui de voir la multitude de traîneaux qui ſe croiſaient, ſe heurtaient & ſe renverſaient ſouvent. Les chevaux qui tirent ces ſortes de voitures, ſont petits, maigres & faibles au coup-d'œil, mais durs à la fatigue, & d'une légèreté qui n'at-

Sibérie.

nd pas le fouet du postillon. Celui-ci s'entre-ent pendant toute la route avec ces animaux, ui, sans parler, montrent autant d'intelligence ue leurs guides.

Depuis Pétersbourg jusqu'au-delà de Nizno-ogorod, ce n'est qu'une grande plaine. A une urnée de cette dernière ville, on passe le Volga Kusmodeniansk, & l'on entre dans une forêt ui a trois cent lieues & plus de longueur; mais ne sont que des pins & des bouleaux. M. l'Abbé happe se trouva dans ce bois à l'entrée de l'équi-oxe du printems, au milieu d'une neige épaisse quatre pieds, & par un froid qui tenait le ermomètre à dix-huit dégrés au-dessous de o. ependant le froid & la neige augmentèrent tous s jours pour le voyageur Français, à mesure qu'il vançait vers Tobolsk. Il arrive dans un hameau. u bruit de la clochette de son train, qui annon-it la poste royale, ou plutôt à la vue de l'uni-orme de son guide, tous les gens du village se uvèrent dans les bois. Le maître de poste n'avait ue six chevaux; on arrêta les traîneaux qui pas-ient, les paysans s'enfuirent, laissant leurs che-aux. Le Français demanda pourquoi; c'est que ouvent, lui dit-on, les voyageurs disposent des hevaux, & maltraitent les hommes, au lieu de s payer. Il offrit de l'eau-de-vie, il donna de argent; aussitôt les fugitifs se disputèrent à qui servirait, à qui le conduirait.

Sibérie.

Le chaud artificiel n'eft pas moins extraordinaire en Sibérie que le froid naturel. Rien de plus infupportable que la manière dont on s'y chauffe. Dans toutes les maifons, l'appartement de la famille eft échauffé par un poële de brique, fait en forme de four, mais plat. On pratique en haut un trou d'environ fix pouces, qui s'ouvre & fe ferme au moyen d'une foupape. On allume le poële à fept heures du matin. Comme la foupape eft fermée, l'appartement fe remplit d'une fumée, qui s'élève à deux ou trois pieds au-deffus du plancher, où l'on refte affis ou couché, de peur d'étouffer dans l'atmofphère de cette vapeur brûlante. Au bout de trois heures, que le bois du poële eft confumé, l'on ouvre la foupape; & la fumée fe diffipant ne laiffe qu'une forte chaleur qui fe foutient jufqu'au lendemain, par le défaut de communication avec l'air extérieur. La température de l'air intérieur eft telle, que le thermomètre de Réaumur y monte le matin à trente-fix & quarante dégrés, & s'y foutient dans la journée jufqu'à feize & dix-huit au-deffous du tempéré.

M. l'Abbé Chappe, qui plaint le fort des Sibériens, également tourmentés par le froid qu'ils fouffrent, & par la manière dont ils s'en défendent, déplore plus fortement encore leur fuperftition qui augmente la misère de leur climat par des jeûnes & des pratiques funeftes. Les lampes & les bougies qu'ils allument à toutes leurs cha-

Sibérie.

elles intérieures, & qu'ils laiſſent brûler toute nuit, ſans précaution, occaſionnent de fréquens cendies; & la dévotion pour le Saint qu'on voque, amène les malheurs qu'on le prie d'éloiner. Le culte des Schiſmatiques Sibériens, pour s images, eſt aveugle, inſenſé. « J'ai ſu, dit M. l'Abbé Chappe, par un Ruſſe épris des charmes d'une jeune femme, ſa voiſine, dont il était aimé, qu'après avoir éprouvé toutes les difficultés qu'occaſionne un mari jaloux & incommode, il était enfin parvenu à pénétrer dans l'appartement de la jeune femme. Elle ſe rappelle le Saint de la chapelle, dans les momens qu'on regarde en amour comme les plus précieux; elle court auſſitôt faire la prière au Saint, &.revient entre les bras de ſon amant ». Qu'on rappelle les courtiſannes d'Italie, qui retournent l'image de la Vierge pendant qu'elles exercent leur métier, & l'on verra que les mêmes perſtitions ſe repréſentent dans les climats les us différens.

Solikamskaia n'eſt remarquable dans le voyage M. l'Abbé Chappe, que par la deſcription des ins qu'on y prend pour ſuer. « Je me levai, dit-il, le 31 de très-grand matin, pour prendre les bains avant de ſortir; on me les avait offerts la veille .... Ils étaient ſur le bord de la rivière ». n l'y conduiſit en traîneau; il arrive, il ouvre

Sibérie.

une porte ; auffitôt il en fort une bouffée de fum qui le fait reculer.... « Cette fumée n'était q » la vapeur des bains, qui formait un brouilla » des plus épais, & bientôt de la neige, à cau » de la rigueur du froid ». Il voulait fe retire on lui dit que ce ferait défobliger fes hôtes, q avaient fait préparer le bain durant la nuit, expr pour lui. « Je me déshabillai promptement, pou » fuit-il, & me trouvai dans une petite chamb » quarrée : elle était fi échauffée par un po » que dans l'inftant je fus tout en fueur. » voyait à côté de ce poële une efpèce de lit » bois, élevé d'environ quatre pieds. On y mon » tait par des dégrés. La légèreté de la matiè » du feu eft caufe que l'atmofphère eft exceffiv » ment échauffée vers la partie fupérieure de l'ap » partement, tandis qu'elle l'eft peu fur le plan » cher, de façon que, par le moyen de ces efc » liers, on fe prépare par dégrés à la chaleur qu'o » doit éprouver fur le lit ». Le Voyageur, q n'était pas prévenu fur toutes ces précautions voulut monter d'abord à l'endroit le plus élevé pour être plutôt quitte des bains ; mais il ne p fupporter la chaleur qu'il fentit à la plante d pieds. On jeta de l'eau froide fur le plancher elle s'évapora à l'inftant. Dans quelques minute fon thermomètre monta à foixante dégrés. L chaleur lui portant à la tête, il en eut un viole

mal de cœur. On le fit aſſeoir ; il roula au bas de le lit de bois, avec ſon thermomètre, qui fut briſé de ſa chûte. Dès qu'il eut repris les ſens, il regagna ſon logement, enveloppé dans ſa fourrure. On lui fit prendre une jatte de thé, pour le faire ſuer.

Sibérie.

Ces bains ſe pratiquent dans toute la Ruſſie. On les prend deux fois par ſemaine. Preſque tous les particuliers en ont dans leurs maiſons. Les perſonnes du bas-peuple vont dans des bains publics. Les deux ſexes y ſont ſéparés par des cloiſons de planches. Dans les hameaux pauvres, ils ſont enſemble au même bain. « J'ai vu, dit » l'Auteur, dans les ſalines de Solikamskaia, des » hommes qui y prenaient les bains. Ils venaient » de temps en temps à la porte pour s'y rafraî» chir, & y cauſaient tout nuds avec des femmes ».

L'appartement des bains eſt tout en bois ; il contient un poële, des cuves remplies d'eau, & une eſpèce d'amphithéâtre à pluſieurs dégrés. « Le » poële a deux ouvertures, ſemblables à celles » des fours ordinaires. La plus baſſe ſert à mettre » le bois dans le poële, & la deuxième contient » un amas de pierres ſoutenues par un griliage de » fer : elles ſont continuellement rouges, par l'ar» deur du feu qu'on entretient dans le poële.... » En entrant dans le bain, on ſe munit d'une » poignée de verges, d'un petit ſeau de ſept à

Sibérie.

» huit pouces de diamètre, qu'on remplit d'eau, » & l'on se place au premier ou au deuxième » dégré.... On est bientôt en sueur : on renverse alors le seau d'eau sur sa tête ». On monte ainsi par dégrés à l'amphithéâtre, en se vuidant plusieurs seaux d'eau tiède sur le corps... « Un homme placé devant le poële, jette de temps » en temps de l'eau sur les pierres rouges; dans » l'instant, des tourbillons de vapeur sortent avec » bruit du poële, s'élèvent jusqu'au plancher, & » retombent sur l'amphithéâtre, sous la forme » d'un nuage qui porte une chaleur brûlante. C'est » alors qu'on fait usage des verges, qu'on a ren- » dues des plus souples, en les présentant à cette » vapeur, au moment qu'elle sort du poële. On » se couche sur l'amphithéâtre, & le voisin vous » fouette avec une poignée de verges, en atten- » dant que vous lui rendiez le même service. » Dans beaucoup de bains, les femmes sont char- » gées de cette opération. Pendant que les feuilles » sont attachées aux verges, on ramasse par un » tour de main, un volume considérable de va- » peurs : elles ont d'autant plus d'action sur le » corps, que les pores de la peau sont très-ou- » verts, & que les vapeurs brûlantes sont pous- » sées vivement par les verges ».

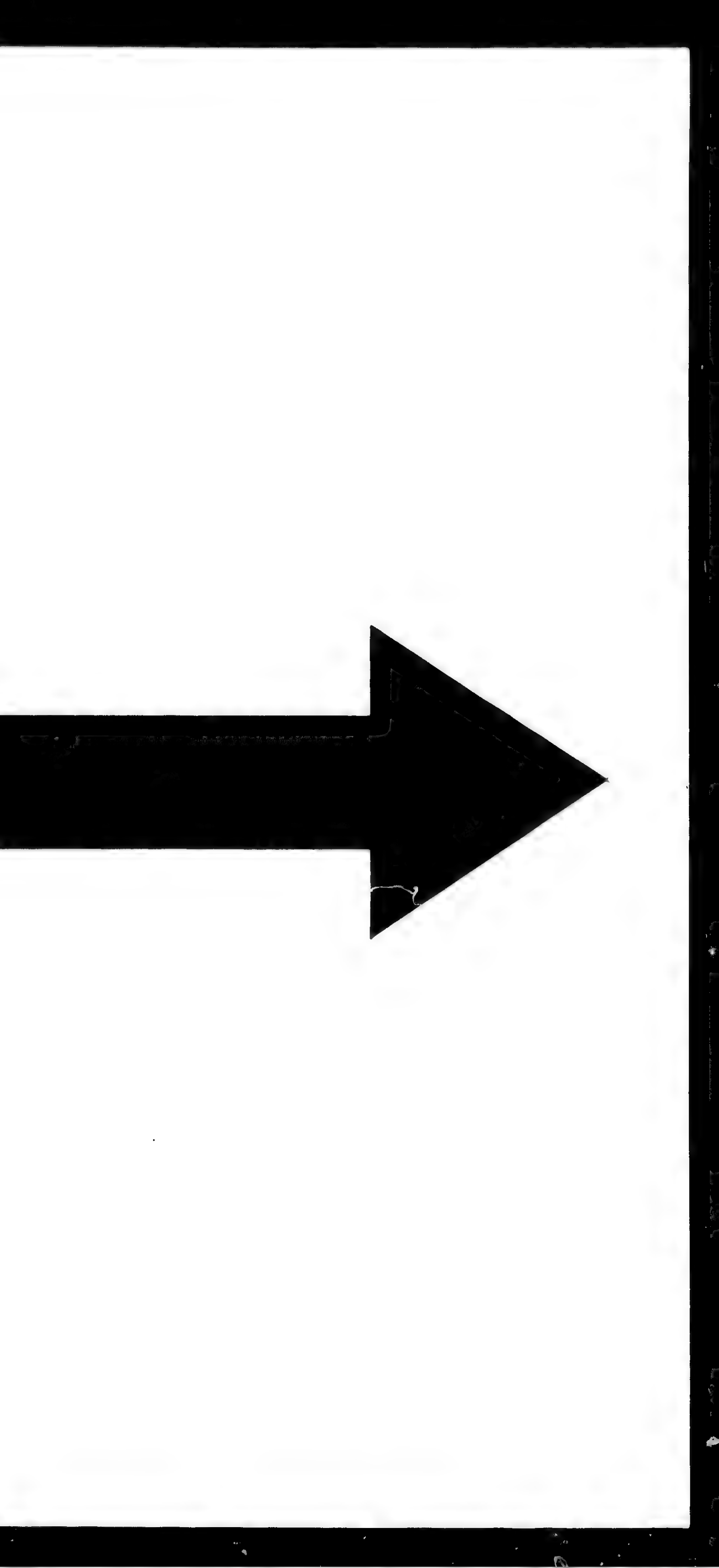
M. l'Abbé Chappe voulut éprouver une fois toutes les opérations de ces bains. « Après avoir été

» été fouetté, dit-il, on me jeta de l'eau ſur le » corps, & l'on me ſavonna : on prit auſſitôt les » verges par les deux bouts, & l'on me frotta » avec tant de violence, que celui qui me frot- » tait, éprouvait une tranſpiration auſſi conſidé- » rable que moi. On jeta [illegible] ſur mon corps, » ſur les pierres rouge[illegible] [illegible] diſpoſa à me » fouetter de nouveau ; [illegible] verges n'ayant » plus de feuilles, dès le premier coup, je me » levai avec tant de vîteſſe, que le fouetteur fut » culebuté de l'eſcalier ſur le plancher. Je renonçai » à être fouetté & frotté plus long-temps. Dans » quelques minutes, on m'avait rendu la peau » auſſi rouge que de l'écarlate. Je ſortis bientôt » de ces bains. Sibérie.

» Les Ruſſes y demeurent quelquefois plus de » deux heures..... Ils ſortent tout en ſueur de ces » bains, & vont ſe jeter & ſe rouler dans la nei- » ge, par les froids les plus rigoureux, éprou- » vant, preſque dans le même inſtant, une cha- » leur de cinquante à ſoixante dégrés, & un » froid de plus de vingt dégrés, ſans qu'il leur » arrive aucun accident ».

C'eſt un remède excellent contre le ſcorbut, auquel tous les peuples des pays exceſſivement froids, ſe trouvent ſujets, par le peu d'exercice qu'ils font, & la vie languiſſante qu'ils mènent enfermés dans leurs poëles, tout l'hyver. « Ces

[redacted]



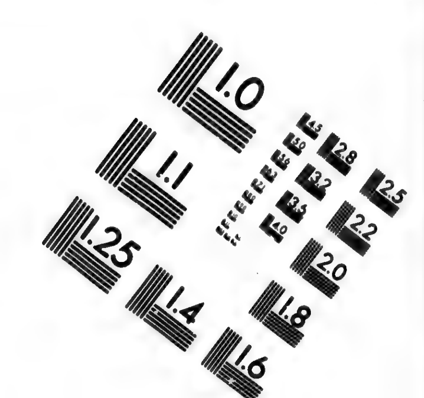
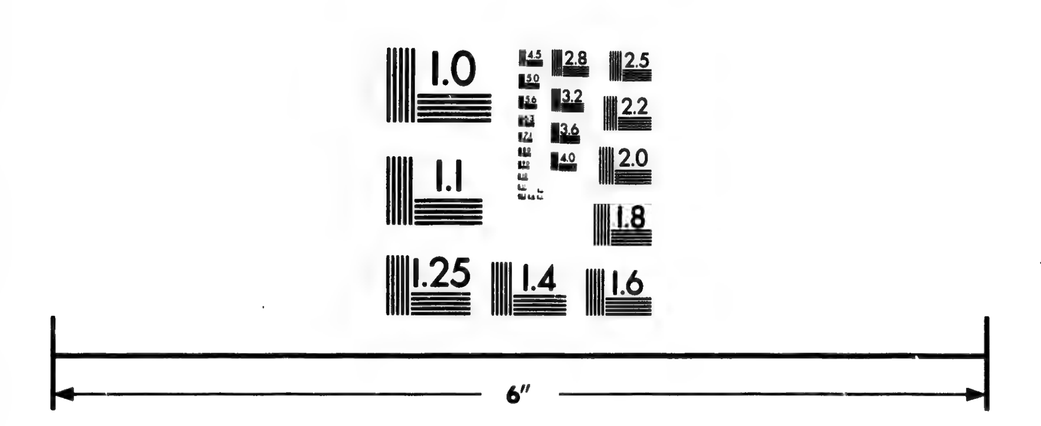
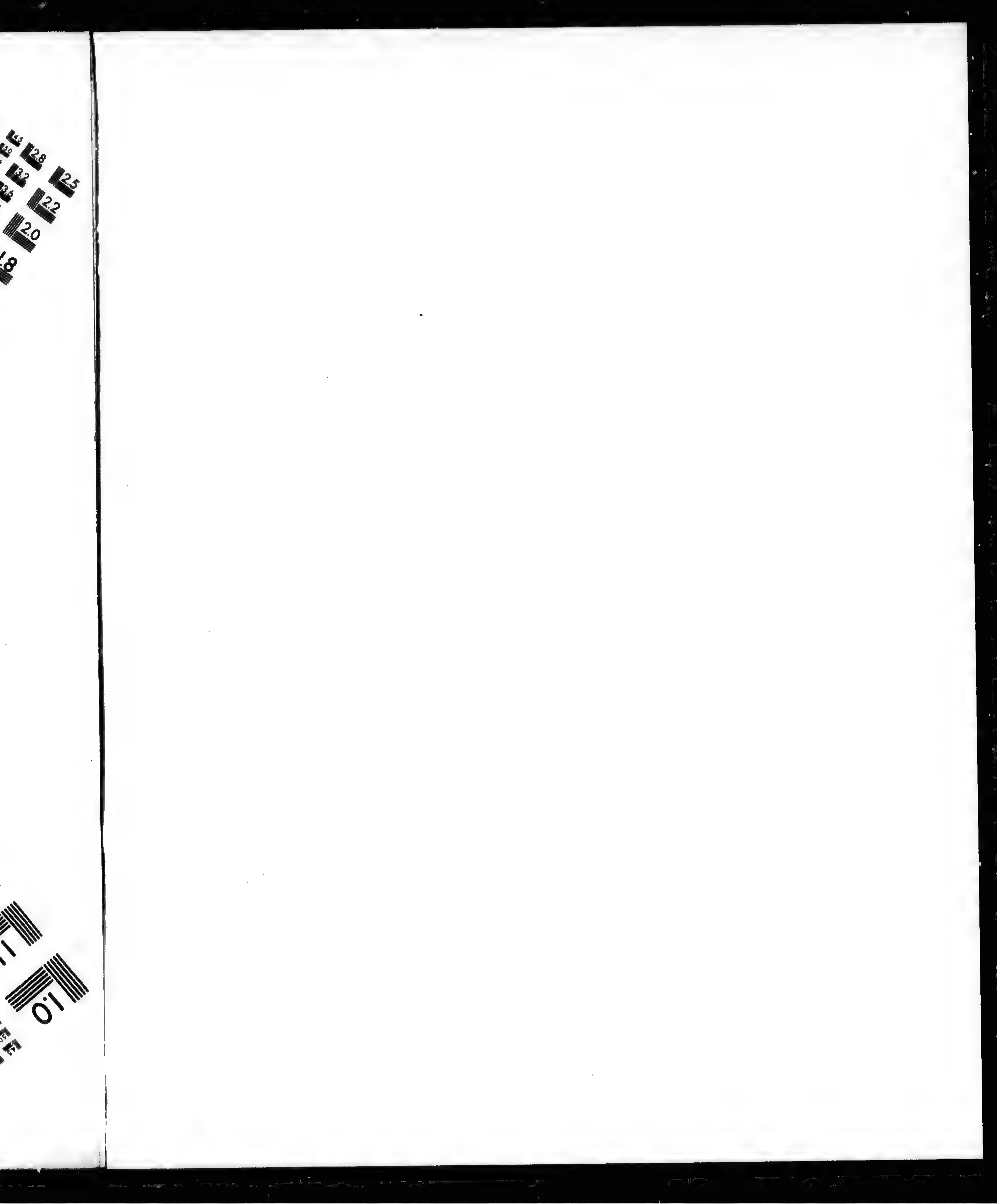


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0

Sibérie.

» étuves produiſent une grande fermentation dans » le ſang & les humeurs, & occaſionnent de » grandes évacuations par la tranſpiration. Le » grand froid produit une réperculſion dans ces » humeurs portées vers la peau, & rétablit l'uniſ- » ſon & l'équilibre..... Ces bains ſont très-ſalu- » taires en Ruſſie ; ils ſeraient certainement très- » utiles en Europe, pour quantité de maladies, » ſur-tout pour celles de la claſſe des rhumatiſ- » mes. On ne connaît preſque point en Ruſſie ces » maladies ; & quantité d'étrangers en ont été » guéris radicalement par le ſecours des bains ».

Solikamskaia n'a proprement de remarquable que les ſalines. Quoique cette ville ait plus de ſoixante fontaines ſalées, elle n'a que deux chaudières. La première forme un quarré de trente pieds, ſur deux de profondeur environ ; la deuxième eſt un peu plus grande. Ces deux chaudières ſont placées ſur différens bâtimens, ſitués à cinquante toiſes des ſources des fontaines. On élève l'eau ſalée dans un réſervoir, par le moyen des pompes que les chevaux font jouer. Des tuyaux de plomb, ſoutenus par des ſupports de bois, conduiſent ces eaux juſqu'aux bâtimens où ſont les chaudières.

On fait une cuiſſon dans quarante-huit heures ; elle produit cinquante ſacs de ſel, chacun de quatre poudes, qui font cent trente-deux livres de

France. On consume par cuisson dix toises quarrées de bois, qui coûtent trois roubles. Chaque chaudière occupe six hommes, qui gagnent huit à treize sous par jour, & cinq chevaux, qui coûtent vingt sous par jour à nourrir. D'après l'énumération des frais, l'Auteur fait monter la dépense de ces salines à seize cent roubles, ou huit mille francs par an; & le produit à cent soixante-six mille francs, en supposant que le sel vaut cinquante copecs par poude, c'est-à-dire, environ dix-huit deniers la livre, & que chaque année rend plus de douze mille quintaux de sel. L'Auteur s'étant informé pourquoi l'on n'augmentait pas le revenu de la Couronne, en multipliant les chaudières, on lui répondit que le bois commençait à manquer. Le froid, qui en fait consommer beaucoup, en reproduit peu. Ces deux effets du climat s'opposeront toujours au défrichement & à la population de la Sibérie.

Sibérie.

Pour la chasse des ours, les Sibériens ont de petits chiens qui relancent l'animal. Dans son enceinte de neige durcie par la gelée, où il se fait un lit de glace, il seroit trop fort; on l'attire dans la neige molle & profonde, où, tandis qu'il s'occupe à s'en débarrasser, on le perce à coups de pique. L'ours est terrible dans ce climat, surtout l'ours blanc, qui, maigre & décharné, court plus vîte que l'homme.

Sibérie.

M. l'Abbé Chappe franchit les glaces & les neiges fondues, paſſe les rivières, malgré l'obſtination de ſes guides, qui craignaient la débacle; & le 10 d'Avril il arrive à Tobolsk, après avoir fait huit cent lieues dans un mois, le plus dangereux de l'année, par les alternatives des fontes & de la gelée. Il emploie encore un mois à préparer un obſervatoire, & à dreſſer ſes inſtrumens. Cet édifice, étranger dans un pays d'ignorance, élevé ſur une haute montagne, à un quart de lieue de la ville, remua l'imagination des habitans. « A la vue d'un quart de cercle, dit l'Auteur, » des pendules, d'une machine parallactique, » d'une lunette de dix-neuf pieds...... ils ne doutèrent plus que je ne fuſſe un Magicien. J'étais » occupé toute la journée à obſerver le ſoleil, » pour régler mes pendules & eſſayer mes lunet» tes. La nuit, j'obſervais la lune & les étoiles.... ». Bientôt on regarda l'Aſtronome comme l'auteur du débordement de l'Yrtis. Cette rivière s'enfle tous les ans, à la fonte des neiges; mais cette année, elle avait ſubmergé une partie de la baſſe ville de Tobolsk, débordé juſqu'au-deſſus des toits, renverſé les maiſons, noyé des habitans, entraîné leurs effets, fondu le ſel des magaſins. Jamais on n'avait vu de ſemblables ravages. Ce n'était plus l'éclipſe prochaine du ſoleil, qui devait être la cauſe de ces déſaſtres, mais l'arrivée de

l'Obfervateur Français. Lui feul troublait le cours de la nature; fes inftrumens, fa figure étrangère, le défordre de fon habillement, faifaient peur aux aftres, contre lefquels il braquait fes lunettes. On murmurait tout bas; on faifait des vœux pour fon départ; on menaçait fon obfervatoire, & fa perfonne n'était pas en sûreté. Des Ruffes l'avertirent de ne point aller fans fa garde, au milieu d'une populace infenfée. Il prit le parti de coucher dans fon obfervatoire, jufqu'au moment du paffage qu'il attendait.

Sibérie.

Six mois de courfes, 1600 lieues de route par terre; un phénomène annoncé depuis un fiècle; un réfultat décifif pour déterminer la parallaxe du foleil, & mefurer la diftance & la grandeur de cet aftre; la curiofité de tous les favans, éveillée par un objet de cette importance; l'empreffement de plufieurs Souverains à concourir au fuccès d'une obfervation qui devait faire époque dans l'hiftoire de l'aftronomie; tout redoublait l'impatience de l'Auteur pour voir éclorre le jour qui devait payer des études de plufieurs années, des périls & des fatigues de plufieurs mois. La nuit du 5 au 6 Juin, le ciel fe couvre d'un nuage univerfel; voilà tous les projets & les travaux de l'Aftronome confondus. Il tombe dans un fentiment profond de défefpoir. Tout dort autour de lui, dans une tente voifine de fon obfervatoire; il s'agite, il

Sibérie.

entre & sort à chaque instant, pour voir le ciel, & s'attrister. Enfin le jour vient, & le soleil embellit déjà les nuages d'un pourpre qui présage la sérénité; ce voile s'éclaircit, s'entr'ouvre, & disparaît. Cependant tous les habitans s'étaient enfermés dans les églises, ou dans leurs maisons, à l'approche d'un phénomène qu'ils n'auraient osé, ni même su voir. L'Astronome avait transporté ses instrumens hors de l'observatoire, pour les mouvoir plus facilement. « J'apperçus bientôt, dit-il, un des bords du soleil; c'était le » temps où Vénus devait entrer sur cet astre, » mais vers le bord opposé. Ce bord était encore » dans les nuages..... Ils se dissipent; enfin, j'ap» perçois Vénus déjà entrée sur le Soleil, & je » me dispose à observer la phase essentielle, l'en» trée totale..... J'observe enfin cette phase, & un » avertissement intérieur m'assure de l'exactitude » de mon opération. On peut goûter quelquefois » des plaisirs aussi vifs; mais je jouis en ce mo» ment de celui de mon observation, & de l'espé» rance qu'après ma mort, la postérité jouira » encore de l'avantage qui en doit résulter ».

C'est là sans doute de l'enthousiasme; mais n'en faut-il pas avoir, pour acheter, par le sacrifice de son repos, & par le risque de sa vie ou de sa santé, un moment de contemplation? Tant d'erreurs font parcourir le globe; la vérité seule

Sibérie.

n'aura-t-elle pas le droit d'échauffer les ames, jusqu'à l'oubli des périls ? Des armées innombrables, des sociétés entières se dévouent à la mort ; & pourquoi ?.... L'amour de la vérité ne tient-il donc pas à l'amour de la patrie, ou plutôt au bonheur de l'humanité ? Plaignons les peuples qui se laissent passionner pour l'ambition d'un Conquérant, & respectons, honorons au moins de l'estime publique, le courage à qui nous devons la propagation des lumières & des connaissances utiles au monde.

M. l'Abbé Chappe, non content d'avoir atteint le but de sa course, a recueilli tout ce qui s'est rencontré sous ses pas, de plus propre à enrichir la relation de son voyage, à agrandir la sphère des sciences, qu'un Académicien doit embrasser. Suivons le nouvel observateur de la Sibérie.

Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans cette région, sur-tout pour un étranger, est le froid qui prive de toutes choses un pays de quatorze cent lieues de longueur, sur cinq cent de largeur. Cette vaste étendue ne présente constamment qu'un sol triste, désert & dépouillé, où les terres sont alternativement couvertes de neiges, & inondées par le débordement des grands fleuves qui se glacent dans leur course impétueuse ; où le printems même est hérissé de brouillards épais qui se gèlent avec l'haleine des voyageurs, où les

Sibérie.

ſapins, en été, n'offrent qu'une verdure ſombre, pâle, dont la triſteſſe qu'inſpire leur aſpect, eſt encore augmentée par un long gémiſſement des vents qui ſifflent à travers leur feuillage; où les bords des fleuves & de la mer ne ſont parſemés que de branchages morts, & de troncs déracinés. Cependant la terre détrempée, humide, impraticable au milieu de l'été, n'y reſte pas gelée, comme on l'a dit, à une certaine profondeur. Pour s'en aſſurer, M. l'Abbé Chappe la fit creuſer aux environs de Tobolsk, juſqu'à dix pieds. Faute de trouver des manœuvres dans un Empire, où le payſan, né eſclave, ne peut pas même vendre, ni louer le travail de ſes mains, il prit des malfaiteurs enchaînés, que lui prêta le Gouverneur. Ces malheureux n'avaient, pour vivre, qu'un ſou par jour. Le charitable Abbé voulut augmenter leur paie de quelqu'argent; ils en achetèrent de l'eau-de-vie, ſoulèrent leur garde, & ſe ſauvèrent pendant qu'elle dormait. « Je trouvai quelques jours après, dit l'Auteur, leurs fers dans les bois. Le Gouverneur n'ayant pas jugé à propos de m'en envoyer de nouveaux, je fus obligé d'abandonner cet ouvrage ». Mais ils avaient creuſé la terre juſqu'à quatorze pieds, & M. l'Abbé Chappe, qui voyageait en laïque, ayant enfoncé ſon épée juſqu'à la garde, trouva toujours la terre molle; ce qui lui prouva que la glace ne s'y

Sibérie.

maintient pas en été, quoique des Voyageurs, même Physiciens, l'aient rapporté. C'est au Lecteur à juger si l'observation de M. l'Abbé Chappe auprès de Tobolsk, dans un terrein qu'on avait fouillé, suffit pour contredire formellement les assertions de M. Gmélin & de plusieurs autres Savans. Il semble qu'on en pourrait conclure simplement que la terre n'est pas également gelée par-tout.

A Solikamskaia, le froid de 1761 fit descendre le thermomètre de Delille à 280 dégrés, qui répondent à soixante-dix environ de celui de Réaumur. Celui-ci descend jusqu'à trente dégrés sur les frontières de la Sibérie & de la Chine, sous le parallèle de Paris, où le plus grand froid de 1709 fut de quinze dégrés un quart: telle est la prodigieuse différence des climats.

A Astracan, sous la latitude de quarante-six dégrés quinze minutes, le froid du 16 Janvier 1746 fit descendre le thermomètre de Réaumur à vingt-quatre dégrés & demi; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que pendant qu'on éprouvait ce froid rigoureux à Astracan, l'hyver était très-doux dans les parties boréales de l'Europe. Le froid n'est pas aussi vif vers l'occident de la Russie, qu'à l'orient de la Sibérie. Le thermomètre de Réaumur ne descend que de dix-sept à trente dégrés à Pétersbourg. Mais Moscow, quoique plus méri-

Sibérie.

dional de quatre dégrés, éprouve des froids aussi rigoureux; l'eau qu'ou y jette en l'air, retombe souvent en glace. Cependant la moitié de la Sibérie est d'une terre noire, grasse, & propre à produire du bled, si l'été y était assez long pour le faire mûrir. L'autre moitié, depuis la ville d'Ilimsk jusqu'à la mer orientale, est inculte, aride & déserte. En général, la Sibérie confirme l'observation reçue, « que plus on avance vers » l'Est sous le même parallèle, en partant d'Eu- » rope, & plus le froid augmente. On a cru » trouver, dit M. l'Abbé Chappe, la cause prin- » cipale de ce phénomène en Sibérie, dans la pro- » digieuse hauteur qu'on a supposée au terrein » de cette contrée, & dans la quantité de sel » qu'on y trouve. La disposition du terrein de la » Sibérie a encore été envisagée sous un nouveau » rapport. Cette contrée forme un plan incliné, » depuis la mer glaciale jusques vers les frontiè- » res de la Chine, où le terrein est plus élevé, » parce que des chaînes de montagnes y séparent » ces deux Empires. Le soleil, situé vers l'hori- » son de ces montagnes, ne peut donc, lorsqu'il » éclaire cet hémisphère, échauffer que faible- » ment ce terrein incliné. Ses rayons ne font » qu'effleurer la surface du globe. La combinai- » son de ces différentes causes, démontre parfai- » tement que cette contrée doit être très-froide ».

Sibérie.

M. l'Abbé Chappe ne pouvait rendre compte de son voyage en Sibérie, sans parler de la Russie, à laquelle appartient cet immense désert. Quoique cet Empire ait des liaisons avec l'Europe, il est cependant assez loin de nous, & en partie assez sauvage & assez mal connu, pour n'être pas exclus de l'*Histoire des Voyages*, qui jusqu'ici n'a guères représenté que les pays séparés de notre Continent par de vastes mers.

Les Evêques & les Moines, dit-il, jouissent en Russie de toutes les richesses du Clergé. Les Prêtres sont très-pauvres & sans considération. Les Evêques nomment aux bénéfices, qui sont amovibles au gré du caprice de ces Prélats. Aussi les Prêtres ne forment plus qu'un corps de vils esclaves, toujours aux genoux des Evêques. Les Moines sont leurs supérieurs. « L'ignorance, l'ivrognerie & la » débauche, sont l'apanage du Clergé de Russie. » Les Evêques & les Prêtres sont les moins déré» glés : les premiers, à cause de leur âge, & les » derniers, parce que leurs femmes leur font » aimer la sagesse de bonne heure ». Du reste, tout le clergé est ivrogne, comme le peuple, qui n'en est pas moins fanatique. Ils ont vu s'élever au milieu d'eux, une secte de frères réunis paisiblement dans des hameaux, mais sans Prêtres, sans Eglises. Dès-lors, ils les ont traités en ennemis, & ces malheureux, pleins d'horreur pour

Sibérie.

les Ruſſes, ſe donnent la mort pour l'amour de J. C. Ils s'aſſemblent dans une maiſon, quand on les perſécute, y mettent le feu, & périſſent dans les flammes. « Cette perſécution a privé la Ruſſie » de plus de cent mille familles, qui ſe ſont refu- » giées chez les Tartares, plus ſauvages & moins » barbares que les Ruſſes ». Ceux qui ſont reſtés dans leur patrie ont mieux aimé mourir, que de recevoir la bénédiction du Clergé Ruſſe. On n'a jamais converti un ſeul Rasbonike : c'eſt le nom de cette ſecte.

Pierre I, quoique dur lui-même, ſévère, & quelquefois féroce, délivra ces infortunés de la perſécution du Clergé, & ſévit contre l'intolérance qui produiſait le fanatiſme. Mais après ſa mort, les bûchers ſe rallumèrent, & les cachots ſe remplirent de ces innocens. « Pendant mon » ſéjour à Tobolsk, dit M. l'Abbé Chappe, plu- » ſieurs de ces malheureux étaient dans les priſons ». Quelques années plus tard, le Voyageur philoſophe aurait tenu un langage bien différent, s'il eût pu lire la loi de tolérance portée par l'Impératrice Catherine II, dans tout l'Empire de Ruſſie, & qui a remédié à tous les abus qu'il déplore ici avec trop de raiſon. Il blâme ailleurs l'uſage de faire communier les enfans dès l'âge de cinq ou ſix mois, malgré leurs cris, qu'il faut appaiſer par le téton, en leur donnant l'Euchariſtie.

Sibérie.

M. l'Abbé Chappe parle des femmes de Sibérie. Elles ſont, dit-il, généralement belles : on dirait que la neige influe ſur leur teint, tant elles ſont blanches. Cet éclat eſt relevé par des yeux noirs, mais languiſſans & toujours baiſſés, comme les aura dans tous les temps un ſexe timide chez un peuple eſclave. Leur chevelure noire & leur teint blanc reçoivent un nouveau luſtre du vermillon dont elles peignent leurs joues ; uſage qu'elles ſemblent tenir plutôt de tous les peuples ſauvages qui les environnent, que des Nations policées du Midi, dont elles ſont trop éloignées. Ces femmes ſont bien faites juſqu'à vingt ans ; mais elles ont les jambes groſſes & les pieds grands, comme pour ſervir de baſe à l'embonpoint qu'elles prennent tôt ou tard. M. l'Abbé Chappe veut que les bains dont elles uſent deux fois la ſemaine, contribuent à leur déformer la taille, par le relâchement qu'ils occaſionnent dans tout le corps. Mais ne ſerait-ce pas plutôt le grand nombre d'enfans qui eſt cauſe qu'elles ſont flétries à l'âge de trente ans ? Le froid exceſſif rétablit vraiſemblablement le reſſort des fibres, que les bains chauds ſervent à relâcher. La propreté eſt rare chez les femmes de Tobolsk : elles ne changent pas aſſez ſouvent de linge. En Sibérie, comme en Italie, les lits n'ont point de rideaux ; & au lieu de traverſins, on y voit ſept à huit oreillers. Les hom-

Sibérie.

mes sont extrêmement jaloux de leurs femmes à Tobolsk ; cependant ils restent peu avec elles. Les maris vont s'enivrer, & les femmes s'ennuient chez elles. On croirait que le climat dût refroidir leurs sens ; cependant on dit que plus livrées à la débauche qu'à l'intrigue, elles demandent à leurs esclaves ce que l'ivrognerie de leurs maris leur refuse.

Dans les grands repas qui se donnent entre parens, pour fêter le Saint de la famille, on invite les hommes & les femmes ; mais les deux sexes ne sont pas à la même table, ni dans le même appartement. On sert tous les mets à la fois ; le potage est composé de tranches de viandes, au lieu de pain. Le silence n'est interrompu que par les santés : elles se portent presque toutes à la fois par les convives, qui se lèvent, crient, boivent, se coudoyent, renversent leur boisson, & s'enivrent tous ensemble. Mais cet inconvénient a des suites moins funestes pour eux, que le scorbut, qu'ils se communiquent par l'usage qu'ils ont de boire tour à tour dans une grande coupe, d'un demi-pied, soit de diamètre, soit de hauteur. Au sortir de cette table, on passe dans un autre appartement, où l'on trouve un buffet couvert de confitures de la Chine, & des hommes qui présentent de l'hydromèle, de la bierre, & des eaux-de-vie de toute espèce.

Sibérie.

Toute la Nation, depuis Moſcow juſqu'à Tobolsk, ne connaît d'autre plaiſir de ſociété que la table. Il faut que le payſan Ruſſe ſoit bien miſérable, puiſque M. l'Abbé Chappe lui préfère l'eſclave Polonais : car, où peut-on voir un peuple plus malheureux que celui qui vit ſous l'eſclavage d'une nobleſſe libre ? Le deſpotiſme n'eſt pas auſſi cruel, auſſi injuſte qu'une ariſtocratie, où les grands ſont les tyrans nés du peuple. Le ſentiment d'une ſorte d'égalité conſole le payſan Ruſſe des outrages d'un ſeigneur eſclave. Il peut recourir au deſpote contre ſon maître ; il peut être vengé d'une tyrannie par l'autre ; mais dans l'ariſtocratie Polonaiſe, le payſan ſouffre en même temps la tyrannie de fait & celle de droit. L'indépendance de la nobleſſe redouble en lui l'horreur de l'eſclavage ; il connaît ſa liberté. La comparaiſon qu'il fait de ſon état avec celui du ſeigneur, éveille au fond de ſon ame le reſſentiment de l'injuſtice ; il ne peut aimer un pays où il n'eſt lui-même qu'un objet de propriété, comme les troupeaux qu'il ſoigne, & les terres qu'il cultive. Auſſi l'on ne voit guères le payſan Polonais défendre une patrie qui n'eſt pas la ſienne, mais celle de la nobleſſe. Il fuit, ou il plie devant un ennemi qu'il n'a preſque aucun intérêt de repouſſer. Il va ſervir chez les Princes étrangers, qui le paient & le nourriſſent, préférant la con-

Sibérie.

dition mercenaire du ſoldat, à celle d'un cultivateur eſclave. Cependant M. l'Abbé Chappe donne un grand dédommagement au payſan Polonais; c'eſt qu'il poſsède quelquefois des terres en propre: c'en eſt un ſans doute, mais non aſſez grand, ni aſſez commun, pour attacher vivement le payſan à ſon pays. Qu'eſt-ce qu'une propriété de biens, lorſqu'on n'a pas celle de ſa perſonne?

L'eſclavage ſemble avoir détruit, dans le peuple Ruſſe, tous les droits de la nature, & tous les principes de l'humanité. « A mon retour de » Tobolsk à Pétersbourg, dit l'Abbé Chappe, » étant entré dans une maiſon pour m'y loger, » j'y trouvai un père enchaîné à un poteau, au » milieu de ſa famille: c'était une victime de » l'inhumanité du gouvernement. Ceux qui » recrutent les troupes vont dans les villages choiſir » les hommes pour le ſervice militaire. Le fils de » ce malheureux avait été déſigné pour ſervir; il » s'était ſauvé.... Le père était priſonnier chez lui; » ſes enfans en étaient les geoliers, & on attendait » chaque jour ſon jugement. J'éprouvai à ce récit » un ſentiment d'horreur, qui m'obligea d'aller » prendre un logement ailleurs ».

Parmi les animaux domeſtiques, les bœufs & les chevaux ſont très-petits. En revanche, les animaux ſauvages ſont plus gros & plus communs que les eſpèces privées. En parlant des martres, l'Auteur

l'Auteur dit que leurs queues, qu'on estime si fort en France, sont la partie la moins recherchée en Sibérie, parce que le poil en est trop dur. Les belles martres ont même rarement de belles queues; mais du reste elles sont noires; ce qui sans doute en fait le prix.

Sibérie.

Les zibelines vivent dans des trous. Leurs nids sont ou dans des creux d'arbres, ou dans leurs troncs, couverts de mousse, ou sous leurs racines, ou sur des hauteurs parsemées de rochers. Elles construisent les nids, de mousse, de branches & de gazon : elles restent dans leurs trous ou dans leurs nids pendant douze heures, en hyver comme en été, & le reste du temps elles sortent pour chercher leur nourriture. En attendant la plus belle saison, elles se nourrissent de belettes, d'hermines, d'écureuils, & sur-tout de lièvres; mais dans le temps des fruits, elles mangent des baies, & plus volontiers le fruit du sorbier. Quand il est abondant, il leur cause, dit-on, une sorte de galle, qui, les obligeant de se frotter contre les arbres, leur fait tomber le poil. En hyver, elles attrapent des oiseaux & des coqs de bois. Quand la terre est couverte de neige, les zibelines restent tapies dans leurs trous, quelquefois trois semaines. Elles s'accouplent au mois de Janvier. Leurs amours durent un mois, & souvent excitent des combats sanglans entre deux mâles qui se dispu-

Sibérie.

tent une femelle. Après l'accouplement, elles gardent leurs nids environ quinze jours : elles mettent bas vers la fin de Mars, depuis trois jusqu'à cinq petits, qu'elles allaitent pendant quatre ou six semaines.

La chasse des zibelines ne se fait jamais qu'en hyver, parce que leur poil mue au printemps. Cependant les chasseurs partent dès la fin d'Août, du moins ceux de Witim. Quand les Russes ne vont pas eux-mêmes à cette chasse, ils y envoient d'autres personnes. On fournit aux premiers des habits, des provisions, & tout l'attirail : les deux tiers de la chasse sont pour eux, le reste pour leur maître. Les chasseurs de louage partagent le profit de la chasse avec leurs maîtres ; mais ils se fournissent, au moyen de quelques roubles, de tout ce qu'il leur faut pour y aller.

Les chasseurs vont par bandes, depuis six jusqu'à quarante hommes ; ils s'embarquent quatre à quatre dans des canots couverts, menant un guide à leurs frais. Chaque chasseur a pour sa provision de trois ou quatre mois, trente poudes de farine de seigle, un poude de farine de froment, un poude de sel, & un quart de gruau. Leur habillement consiste en un manteau, un capuchon de bure, & des gants de peau ; il y a de plus, pour deux chasseurs, un filet & un chien, auquel on fait une provision de sept poudes de nourriture.

Sibérie.

La chasse dont il s'agit est celle que font les Witims; ils remontent la rivière de *Vitimsk*, en tirant leurs bateaux avec des cordes, jusqu'au lieu du rendez-vous général pour la chasse. Un chef ou conducteur, auquel tous les chasseurs jurent d'obéir, assigne à chaque bande ou division, son quartier. Chacune creuse des fosses sur la route de l'endroit où elle doit chasser, & y enterre ses provisions. Elle se construit une hutte. Quand la neige commence à tomber, avant la saison des glaces, on fait la chasse autour des huttes, avec les chiens & les filets. Quand la forte gelée a glacé les rivières, on part sur des raquettes, avec un traîneau, où l'on met des provisions de farine, de viande ou de poisson; un chaudron, un carquois avec des flèches, un arc, un lit, & un sac rempli des ustensiles les plus nécessaires. Le traîneau se tire avec un baudrier de peau, qu'un homme se passe devant la poitrine, ou qu'il attache à son chien, en façon de harnois. On marche avec un bâton, garni par le bas d'une corne de vache, pour que la glace ne le fende pas, & d'un petit anneau de bois entouré de courroies, pour qu'il n'enfonce pas trop avant dans la neige; le haut de ce bâton est large & façonné en forme de pelle, pour écarter la neige en dressant les piéges; c'est avec cette pelle qu'ils mettent de la neige dans leur chaudron, au lieu d'eau, pour pré-

Sibérie.

parer leur manger ; car dans les montagnes où l'on chaſſe, il ne ſe trouve, durant tout l'hyver, ni ruiſſeau, ni fontaine, ni rivière qui coule.

A chaque halte où l'on doit s'arrêter pour la chaſſe, on ſe fait des huttes, qu'on environne & qu'on paliſſade de neige. Sur la route, les chaſſeurs font des entailles aux arbres, pour ſe reconnaître, & ne pas s'égarer au retour.

Il paraît que cette chaſſe ſe fait par caravanes, qui, quoique diviſées en bandes, ont des marches & des haltes réglées. Après avoir paſſé la nuit dans l'endroit d'une halte où l'on campe, les chaſſeurs ſe diſperſent dès le matin, & vont tendre leurs pièges autour des vallons. Il peut y avoir dans chaque canton quatre-vingt pièges; chaque chaſſeur en dreſſe vingt par jour. Voici comment : « on choiſit un petit eſpace auprès » des arbres ; on l'entoure de pieux pointus à une » certaine hauteur ; on le couvre de petites planches, afin que la neige ne tombe pas dedans; » on y laiſſe une entrée fort étroite, au-deſſus » de laquelle eſt placée une poutre qui n'eſt ſuſpendue que par un léger morceau de bois, & » ſitôt que la zibeline y touche pour prendre le » morceau de viande ou de poiſſon, qu'on a mis » pour l'amorcer, la baſcule tombe & la tue ».

Quelquefois on tend deux pièges autour du même arbre, mais non du même côté.

Sibérie.

Après qu'on a fait dix haltes, le chef de chaque bande envoie la moitié de ses gens pour chercher les provisions qu'on a laissées au premier rendez-vous, ou campement général. Comme ils vont avec des traîneaux vuides, ils passent cinq ou six haltes en un jour. Ils reviennent chacun avec six poudes de farine, un quart de poude d'amorces, qui consistent en viandes ou en poisson. A leur retour, ils visitent les pièges de chaque halte, pour les nettoyer s'ils sont couverts de neige, ou pour ramasser les zibelines qui s'y trouvent prises.

On dépouille les zibelines, & le chef de la bande est seul chargé de cet office. Quand elles sont gelées, il les met dans son lit, pour les faire dégeler sous sa couverture; ensuite il les écorche en présence des autres chasseurs.

On porte toutes les zibelines au conducteur général de la chasse. Si l'on craint les Tunguses, ou d'autres peuples sauvages, qui viennent quelquefois enlever ces proies à force ouverte, on met les peaux dans des troncs verds, qu'on fend & creuse exprès : on en bouche les extrémités avec de la neige, où l'on jette quelquefois de l'eau pour les faire geler plutôt. On cache ces troncs dans la neige, autour des huttes où l'on a fait halte; & quand la caravane s'en retourne, on reprend les peaux.

Dès que la moitié de la bande est revenue des

Sibérie.

provisions, on y renvoie l'autre moitié, qui fait comme la première. Si les zibelines ne se prennent pas d'elles-mêmes dans les pièges, on a recours aux filets. Quand le chasseur a trouvé la trace d'un de ces animaux, il la suit jusqu'au terrier où la zibeline est entrée; il y allume du bois pourri, à la bouche de tous les trous, pour que la fumée oblige l'animal de sortir; il tend son filet autour de l'endroit où la trace finit, & se tient deux ou trois jours de suite aux aguets avec son chien. Quand la zibeline sort, elle se prend ordinairement dans le filet, qui a trente toises de long, sur quatre ou cinq pieds de large. La zibeline faisant des efforts pour se dépêtrer du filet, ébranle une corde où sont attachées deux sonnettes, qui avertissent le chasseur : celui-ci lâche son chien, qui court étrangler la proie.

On n'enfume pas les terriers qui n'ont qu'une issue, parce que la zibeline, qui craint la fumée, mourrait dans son trou, plutôt que d'en sortir.

Si l'on apperçoit une zibeline sur un arbre, on la tue avec des flèches, dont le bout est rond, pour ne pas percer la peau de l'animal. Si la trace aboutit à un arbre où l'on ne peut appercevoir la zibeline, on abat l'arbre & l'on place le filet vers l'endroit où l'on juge qu'il tombera. Les chasseurs s'éloignent de l'arbre, du côté où l'on travaille à l'abattre, « & quand, après avoir courbé

Sibérie.

» la tête en arrière, ils n'apperçoivent plus l'ex- » trémité de la cîme, ils étendent alors leur filet » à deux toises plus loin de cet endroit. Pour eux, » ils se tiennent au pied de l'arbre, & lorsqu'il » tombe, la zibeline, effrayée par la vue des » chasseurs, prend la fuite & tombe dans le filet ». Si la zibeline ne s'enfuit pas, on cherche dans tous les trous de l'arbre pour la trouver.

A la fin de la saison de la chasse, on regagne le rendez-vous général, où l'on attend que toutes les bandes soient rassemblées. On y reste jusqu'à ce que les rivières soient navigables. Alors on se rembarque sur les mêmes canots dans lesquels on est venu. On donne à l'Eglise les zibelines qu'on a promises à Dieu : on paie celles qui sont dues au trésor impérial ; on vend le reste, & le prix en est également partagé entre tous les chasseurs.

La chasse des zibelines, chez les autres peuples de la Sibérie, diffère peu de celle que font les Russes ; mais avec moins de préparatifs, ils y mettent plus de superstitions. Les uns & les autres y ont beaucoup de confiance, non-seulement parce qu'ils sont ignorans & barbares, mais parce qu'ils sont chasseurs. En général, tous les hommes qui tentent le sort, & qui ont à espérer ou à craindre, les navigateurs, les pêcheurs, les chasseurs, les joueurs, les conquérans même, sont très-superstitieux.

Sibérie.

M. l'Abbé Chappe observa à Tobolsk une nuée de sauterelles, espèce de fléau qu'il semble qu'on ne doive trouver que dans la zône torride. Ce fut le 2 Juillet 1761, qu'il fit cette observation. Ces insectes formaient une colonne de cinq cent toises de largeur, sur une hauteur de cinq toises. Elle commença à paraître à huit heures du matin, & son passage dura jusqu'à une heure du soir; elle suivait les bords de l'Yrtis, du Nord au Sud. L'Auteur s'assura, par plusieurs épreuves réitérées, que cette colonne parcourait vingt toises en neuf secondes, & trois lieues & demie par heure. Ainsi, puisque le passage de cette colonne avait été de cinq heures, l'espace qu'elle occupait, devait être au moins de dix-sept lieues dans sa longueur. Du reste, ces sauterelles ressemblaient parfaitement à celles de France.

Après ce léger coup-d'œil sur les animaux de Sibérie, l'Auteur revient aux hommes de la Russie, & il y considère l'état de l'esprit humain, c'est-à-dire, des arts & des sciences. En traçant d'un crayon rapide, les efforts & les travaux du Czar Pierre, pour délivrer son peuple de l'ignorance, il dit que les loix mêmes de ce Prince ont resserré les liens de l'esclavage. Le noble qui sert à la guerre, le jeune homme élevé dans les écoles ou les atteliers, y sont sujets au châtiment des esclaves, & ils en retiennent la condition.

Sibérie.

Les successeurs de Pierre I ont suivi son plan, attiré des savans, fondé des établissemens, donné des maîtres habiles, excité & favorisé les talens.

Les Russes, dit-il, ont peu d'imagination, mais un talent particulier pour imiter. On fait en Russie un serrurier, un maçon, un menuisier, comme on fait ailleurs un soldat. Il y a de ces ouvriers dans tous les régimens, & l'on décide à la taille, ceux qui sont propres à des métiers. Ce talent pour l'imitation, prouve que le peuple est susceptible de la perfectibilité que les arts peuvent donner à l'espèce humaine : mais le gouvernement s'y oppose. Le despotisme détruit en Russie, l'esprit, le talent, & tout sentiment noble. L'on y voit les artistes enchaînés à leurs établis..... & c'est avec de pareils ouvriers que les Russes s'imaginent pouvoir contrefaire les étoffes de Lyon, Le Gouvernement a cependant ordonné que ceux qui se distingueraient dans les écoles, ne seraient plus esclaves de leurs seigneurs, mais enfans de l'Etat. Qu'en est-il arrivé? Les seigneurs n'envoient plus leurs esclaves aux écoles, ou bien ils trouvent le moyen d'éluder la loi.

Si l'on doit juger du caractère d'une Nation & de l'état de sa police, par ses loix pénales, rien ne peut mieux faire connaître les mœurs Russes, que les supplices dont leur législation est armée, moins pour le maintien de la société,

Sibérie.

que pour l'impunité du gouvernement. Un article de M. l'Abbé Chappe sur cet important objet, mérite d'être rapporté tout entier.

A peine Pierre I eut achevé son Code des Loix, en 1722, qu'il défendit à tous les Juges de s'en écarter, sous peine de mort. Cette même peine tombait sur les Juges qui recevraient des épices; sur les gens en place, qui accepteraient des présens. Mœns de la Croix, Chambellan de l'Impératrice Catherine, & sa sœur, dame d'atour de cette Souveraine, ayant été convaincu d'avoir reçus des présens, Mœns fut condamné à perdre la tête, & sa sœur, favorite de l'Impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette dame, l'un Chambellan, & l'autre Page, furent dégradés, & envoyés en qualité de simples soldats dans l'armée de Perse. Mais la sévérité des loix de Pierre-le-Grand contre les prévaricateurs, a fini avec lui. Toutes les provinces de l'Empire ont des Chancelleries. Ce sont des Tribunaux de justice, qui relèvent du Sénat de la Capitale. J'ai vu, dit » M. l'Abbé Chappe, que dans toutes Chan- » celleries éloignées, la justice se vendait presque » publiquement, & que l'innocent pauvre était » presque toujours sacrifié au criminel opulent ».

Les supplices, depuis l'avènement de l'Impératrice Elisabeth au trône de Russie, sont réduits à ceux des batogues & du knout.

Les batogues sont une simple correction de police, que le militaire emploie envers le soldat, & la noblesse envers les domestiques. L'Auteur décrit une de ces corrections dont il a été témoin. C'est une fille de quatorze à quinze ans, que deux esclaves Russes traînent au milieu d'une [illegible] ; ils la déshabillent nue jusqu'à la ceinture, la couchent par terre ; l'un prend sa tête entre ses genoux, l'autre la tient & l'étend par les pieds. Tous les deux, armés de grosses baguettes, la frappent sur le dos, jusqu'à ce que deux bourreaux (c'étaient les maîtres de la maison,) aient crié *c'est assez*. Cette fille, belle & touchante, se relèva couverte de sang & de boue. C'était une femme de chambre, qui avait manqué à quelque léger devoir de son état. Les Russes prétendent qu'ils sont obligés de traiter ainsi leurs domestiques, pour s'assurer de leur fidélité. Mais les maîtres, avec cette précaution, doivent vivre dans une méfiance perpétuelle de tous les gens qui les approchent. Ce sont de petits tyrans qui ne peuvent dormir tranquilles, entre le poignard de leurs esclaves, & le glaive de leur despote.

Sibérie.

Cette réflexion conduit à la description du supplice du knout, exercé sur une des premières femmes de l'Empire de Russie. C'était Madame Lapouchin, dont la beauté jetait un grand éclat à la Cour de l'Impératrice Elisabeth. Accusée de

Sibérie.

s'être compromise dans une conspiration que tramait un Ambassadeur étranger, elle fut condamnée à recevoir le knout. Jeune, aimable, adorée, elle passe tout-à-coup du sein des délices & des faveurs de la Cour, dans les bras des bourreaux. Au milieu d'une populace assemblée dans la place des exécutions, on lui arrache un voile qui lui couvrait le sein; on la depouille de ses habits jusqu'à mi-corps. Un de ses bourreaux la prend par les bras & l'enlève sur son dos, qu'il courbe pour exposer cette victime aux coups. Un autre s'arme d'un knout; c'est un fouet fait d'une longue & large courroie de cuir. Ce barbare lui enlève à chaque coup un morceau de chair, depuis le cou jusqu'à la ceinture. Toute sa peau n'est bientôt qu'une découpure de lambeaux sanglans, & pendans sur son corps. Dans cet état, on lui arrache la langue, & la coupable est envoyée en Sibérie.

Ce n'est-là que le supplice ordinaire du knout, qui ne déshonore point, parce qu'il tombe sur les premières têtes, à la moindre intrigue de Cour, où le despote croit sa personne offensée.

Le grand knout, réservé pour le supplice des véritables crimes qui attaquent la société, a des apprêts plus terribles encore. On enlève le criminel en l'air, par le moyen d'une poulie fixée à une potence; ses deux poignets sont attachés à la

corde qui le ſuſpend ; ſes deux pieds ſont égale-ment liés enſemble, & l'on paſſe entre les jambes du patient une poutre qui ſert à lui diſloquer tous les membres. On frémit de tranſcrire ces horreurs. Nations policées, renvoyez tous ces ſupplices aux peuples barbares ; faites de bonnes loix civiles, vous n'aurez pas beſoin de tant de loix vraimtnt criminelles. Rappelez les mœurs par la raiſon & par l'équité ; rendez au pauvre ſa ſubſiſtance, au travail ſon ſalaire, au talent ſa place, à la vertu ſa conſidération, au véritable honneur ſon influence, au mérite exemplaire ſa dignité ; réta-bliſſez l'ordre ſocial, ſouvent interverti, cor-rompu, renverſé par l'ordre politique ; & ſi l'homme eſt un être capable de raiſon, ne le gou-vernez pas uniquement par la crainte. Sibérie.

L'Impératrice Eliſabeth a ſupprimé le ſupplice de la roue, l'uſage d'empaler par les flancs, d'ac-crocher par les côtes, d'enterrer vives les femmes homicides, de couper la tête au peuple, ainſi qu'à la nobleſſe. Elle condamne, pour les grands crimes, l'une à l'exil, & l'autre aux travaux publics.

Mais l'exil eſt affreux en Ruſſie. M. l'Abbé Chappe en cite pour exemple le traitement de deux illuſtres criminels, M. & Mad. de Leſtoc. Le Comte de Leſtoc, après avoir placé la cou-ronne ſur la tête d'Eliſabeth, fut enfermé &

Sibérie.

condamné, pour avoir reçu d'une Puiſſance étrangère, qui avait porté cette Princeſſe au trône, une ſomme d'argent qu'il avait eu la permiſſion d'accepter. Quand ſes Juges, à la tête deſquels était Beſtuchef, premier Miniſtre & ſon ennemi perſonnel, lui demandèrent la valeur de cette ſomme : *Je ne m'en ſouviens pas*, leur dit-il, *vous pourrez le ſavoir, ſi vous le deſirez, par l'Impératrice Eliſabeth.* « Malgré les intrigues de » Beſtuchef, l'Impératrice ne voulut jamais con- » ſentir que ces priſonniers (le Comte de Leſtoc » & ſa femme) fuſſent condamnés au knout. » Tous leurs biens furent confiſqués ; ils furent » exilés en Sibérie, & enfermés dans des endroits » différens, ſans avoir la permiſſion de s'écrire.

» Une chambre formait tout le logement de » Madame de Leſtoc. Elle avait pour meubles » quelques chaiſes, une table, un poële, un lit » ſans rideaux, compoſé d'une paillaſſe & d'une » couverture. Elle ne changea pas deux fois de » draps, dans la première année. Quatre ſoldats » la gardaient à vue, & couchaient dans ſa cham- » bre..... Elle jouait aux cartes avec eux, dans » l'eſpérance de gagner quatre ou cinq ſous, dont » elle pût diſpoſer ». Un jour qu'elle avait pris de l'humeur contre le premier Officier de ſa garde, ce brutal lui cracha au nez. Cette femme était pourtant d'une famille diſtinguée en Livonie ;

elle avait été fille d'honneur de l'Impératrice. Sibérie.
Elisabeth fournissait douze livres de France par jour, à l'entretien de chacun de ces deux prisonniers; mais l'Officier de garde, qui était le trésorier de cet argent, les laissait manquer de tout.

Ces deux époux furent cependant réunis dans le même château, où ils avaient plusieurs appartemens, & un petit jardin à leur disposition. Dans cette nouvelle prison, Madame de Lestoc cultivait le jardin, portait l'eau, faisait le pain, la bierre & le blanchissage. Quelquefois ces prisonniers voyaient du monde.

Enfin, après quatorze ans d'exil, Lestoc & sa femme furent rappelés par Pierre III. Le Comte de Lestoc, plus que septuagénaire, rentre à Pétersbourg en habit de *Mousie*, c'est-à-dire, de paysan, fait communément de peau de mouton. Il y est accueilli & visité par tous les Seigneurs de la Cour, & par les étrangers. Comme il parlait librement de son exil, sans en accuser pourtant la mémoire d'Elisabeth, ses amis l'avertirent qu'il déplaisait à la Cour, & qu'il s'exposait à de nouvelles disgraces. Soit qu'il craignît l'effet de ces menaces, soit par une suite de l'esprit de liberté qu'il n'avait pas perdu dans sa prison, un jour que Pierre III l'avait admis à sa table : *Mes ennemis*, dit Lestoc à l'Empereur, *ne manqueront pas de me rendre de mauvais offices ; mais j'espère de*

Sibérie.

Votre Majesté, qu'elle laissera radoter & mourir tranquillement un vieillard qui n'a plus que quelques jours à vivre.

Dans le Nord de la Russie, c'est le climat qui s'oppose à la population, par la stérilité des terres, qui est le plus insurmontable de tous les obstacles. Dans le midi, c'est un concours de causes physiques & morales, qui dépeuple le pays. Les conquêtes de Gengiskan & de ses successeurs l'ont dévasté. Les émigrations continuelles des Tartares en font un désert. La petite-vérole moissonne près de la moitié des enfans, dans la Sibérie; elle y a pénétré par l'Europe. Les Tartares vagabonds, qui courent au midi de la Sibérie, ne contractent guères cette maladie; ils en ont tant d'horreur, que si quelqu'un d'eux en est attaqué, tous les autres le laissent seul dans une tente avec des vivres, & vont camper au loin. Ceux de ce peuple qui entrent dans la Sibérie, sont bientôt surpris par cette contagion; & rarement y survit-on, sur-tout après l'âge de trente-cinq ans.

Le mal vénérien est répandu dans toute la Russie & dans la Tartarie boréale, plus que par-tout ailleurs; il a gagné les contrées orientales de la Sibérie. Dans certaines villes, il y a peu de maisons où quelqu'un n'en soit attaqué; des familles entières en sont infectées. La plupart des enfans naissent avec cette maladie; aussi

trouve-t-on peu de vieillards dans la Sibérie. On y a point l'art de traiter ce mal, devenu si commun en Europe, qu'il n'y est pas plus honteux que les vices qui le donnent. Dans nos climats, c'est le luxe qui nous a familiarisés avec le fruit de la débauche. Au Nord, c'est la misère même qui l'a introduit. Chez le peuple Russe, les hommes, les femmes & les enfans couchent pêle-mêle, sans aucune espèce de pudeur. Les deux sexes se livrent de bonne heure à la dissolution, faute de travaux & d'occupations, qui, en exerçant leurs forces journalières, détournent en même temps leurs sens des objets, & leur imagination des desirs.

Sibérie.

L'exploitation des mines est encore une des plus grandes causes de la dépopulation. Plus de cent mille hommes sont occupés à ce travail, qui n'est propre qu'aux Etats très-peuplés.

Depuis la conquête de la Sibérie, la Russie se dépeuple par le nombre d'habitans qu'elle envoie dans les déserts de cette vaste province. La Sibérie peut donc devenir aussi dangereuse à la Russie, que le Pérou l'a jamais été à l'Espagne.

De toutes ces causes de dépopulation, M. l'Abbé Chappe conclut que la Russie ne contient pas plus de seize à dix-sept millions d'habitans.

Sibérie.

C'eſt bien peu pour une étendue de pays plus grande que toute l'Europe.

Il aborde tous les ans à Péterſbourg environ deux cent cinquante vaiſſeaux étrangers, dont le plus grand nombre appartient à la Hollande. La moitié des marchandiſes qu'on y prend conſiſte en pelleteries. Dans l'autre moitié, ce qu'il y a de plus utile ſe réduit à des voiles & des mâts de vaiſſeaux, des goudrons, des cuirs & des métaux communs. Tout le reſte eſt de matières ſuperflues, ou qu'on peut trouver ailleurs. Ce qu'on y apporte, ne fût-ce que des vins, des étoffes, des fromages & des épiceries, eſt plus néceſſaire aux Ruſſes, que ne l'eſt pour nous tout ce que nous en retirons.

Les revenus de la Couronne donnent d'abord au Souverain une ſomme de vingt-trois millions deux cent quarante mille francs, ſur la capitation de ſix millions ſix cent quarante mille hommes, qui paient trois livres dix ſols par tête. Cette capitation eſt augmentée de quarante ſols pour une maſſe de trois cent ſoixante mille payſans, qui, appartenant au domaine de la Couronne, lui paient cet excédent de redevance. Les péages & les douanes rendent quinze millions ſept cent cinquante mille livres; les ſalines, ſept millions; le commerce du tabac, trois cent quatre-vingt

mille livres ; le papier timbré & le sceau, un million ; le revenu de la monnoie, un million deux cent cinquante mille livres ; celui de la poste, un million six cent cinquante mille livres. Les conquêtes sur la Perse produisent un million & demi ; les conquêtes sur la Suède, un demi-million. La bierre & l'eau-de-vie valent dix millions à la Couronne, qui achète le tonneau d'eau-de-vie aux particuliers trente roubles, & le revend quatre-vingt-dix. En un mot, quelle que soit l'exactitude de ce détail, on convient en général que le revenu total de la Couronne de Russie monte à soixante-sept millions, argent de France.

Sibérie.

Avec ce fonds, l'Etat entretient une marine qui était en 1756, de vingt-deux vaisseaux de ligne, six frégates, & quatre-vingt-dix-neuf galères. On sait jusqu'où Catherine II a porté les progrès & l'ascendant de cette marine victorieuse, qui s'est vue pendant plusieurs années maîtresse de l'Archipel, & qui a si long-temps bloqué les Dardanelles, & menacé Constantinople.

Les troupes de terre ne forment pas moins de trois cent mille hommes, même en temps de paix ; sans parler d'un corps de cent mille hommes de troupes irrégulières, composées de Cosaques, de Kalmouks & d'autres Nations aussi sauvages, qui, vivant de pillage sans autre paie,

Sibérie.

servent à garder ou à étendre les frontières de l'Empire, à repousser les Tartares, à lever des tributs sur des peuples sauvages. C'est ce qu'on appelle les troupes du Gouvernement : ce sont pourtant les moins dispendieuses. Toutes les troupes, soit du Gouvernement, soit de la Nation, coûtent trente-deux millions, y compris la dépense de la marine. Cependant chaque soldat n'a que dix-huit deniers de paie; le surplus est fourni en subsistances, par les provinces où les troupes passent ou séjournent.

Malgré le mot du Roi de Prusse, *que les Russes sont plus difficiles à tuer qu'à vaincre*, leur infanterie est très-bien disciplinée, & c'est ce qui fait la force des armées. Leur artillerie est nombreuse & très-bien servie, & c'est ce qui fait la force des armées : grand avantage dans la tactique moderne.

Ainsi, quoique M. l'Abbé Chappe prétende, par le résumé qu'il fait des ressources de la Russie, rabattre beaucoup de l'opinion qu'on a des forces de cette puissance, il résulte que, dans l'état actuel de l'Europe, elle est très-redoutable pour ses voisins. Elle semble intéressée à faire la guerre, pouvant gagner des pays riches, & n'ayant rien à perdre que des déserts; elle a beaucoup de soldats, que l'amour du pillage enhardira tôt ou

tard à vaincre; & la rigueur de ſon climat ſemble pouſſer ſes habitans vers des contrées plus douces. Elle a pour elle la ſituation politique de l'Europe, qui eſt toujours en guerre avec elle-même; diviſée en autant d'ennemis que d'États; peu propre à une confédération générale; indifférente au ſort d'une Nation qu'opprimeraient les Ruſſes; prête à les faire entrer dans toutes ſes querelles; ennemie de la liberté de ſes peuples, & jalouſe de maintenir le pouvoir abſolu de ſes Souverains.

Sibérie.

Il eſt temps de revenir, avec M. l'Abbé Chappe, de Tobolsk en France. Ce jeune & courageux Académicien ſe préparait à reprendre le chemin de Pétersbourg, lorſqu'il fut attaqué d'un vomiſſement de ſang preſque continuel. C'était ſans doute le fruit d'un voyage de douze cent lieues, fait dans un temps où le froid redoublait chaque jour, par la ſaiſon & le climat; l'Auteur s'avançant vers la zône glaciale du Nord, à proportion que le ſoleil s'éloignait vers le tropique du Midi. Son incommodité lui fit hâter ſon départ. « J'avais » une apothicairerie, dit-il; mais ayant eu le » malheur d'empoiſonner un Ruſſe que je vou» lais guérir d'une légère incommodité, j'avais » renoncé à la médecine ». Cet aveu eſt aſſez ſingulier. L'Auteur, réſolu de revenir par Catherinenbourg, pour en voir les mines, & connaître le

Sibérie.

Midi de la Sibérie, accepta une escorte composée d'un sergent & de trois grenadiers, pour rassurer ses gens, sur le bruit qui courait que cette route était infestée de voleurs. Il partit avec cette escorte & quatre voitures, dans un appareil militaire.

Les pluies, succédant à la fonte des neiges, avaient gâté une grande plaine de cent lieues, qu'il eut à traverser. Une de ses voitures, chargée de tout son équipage, s'embourbait souvent, au point que douze chevaux ne pouvaient la tirer des boues. Il avait des poulets, des oies & des canards, dans ses munitions de vivres. Importuné par l'embarras & les cris de cette volaille, il en fit tuer une partie, & lâcha l'autre dans les champs. Pour suppléer à cette provision, il tuait en chemin des canards sauvages, dont il régalait sa caravane. Le bruit des brigandages croissant à mesure qu'il s'éloignait de Tobolsk, il visita les armes, redoubla le courage de ses gens avec de l'eau-de-vie, fit allumer des flambeaux la nuit sur chaque voiture, & continua tranquillement sa marche avec une suite de huit hommes bien armés.

On avait fait cent vingt-cinq lieues dans une plaine qui n'est qu'un marais, formant un pâturage excellent, sans culture. C'était au cinquante-sixième dégré de latitude, & dès le 3 Septembre, on y éprouva une nuit très-froide au milieu d'une

esplanade qui fut couverte de givre. On rencontre enfin des pierres qui annoncent les montagnes; on arrive à Catherinenbourg. Sibérie.

L'Auteur se loue avec complaisance des politesses qu'il reçut des principaux habitans. Les villes de la Sibérie se policent à mesure qu'elles sont voisines du Midi. Par-tout la douceur du climat se répand dans les mœurs.

Aux environs de Cazan, l'Auteur retrouve la verdure, un ciel serein, des arbres fruitiers dans toute leur parure, des chênes, les premiers qu'il eût vus depuis son séjour en Russie. Des côteaux rians & couverts de bosquets, des villages opulens; enfin tout lui retrace le souvenir & l'image de sa patrie. Il arrive à Cazan le premier Octobre. Un Prince Tartare en était Gouverneur. Il fit servir au voyageur Français, des pipes avec du tabac de la Chine, des liqueurs, des confitures, des fruits, un melon d'eau. M. l'Abbé Chappe le trouva si délicieux, qu'il en prit de la graine pour la semer en France, mais elle n'y a pas réussi. L'Archevêque Russe ne fit pas moins d'accueil que le Gouverneur Tartare à l'Académicien étranger. « C'est le seul Prêtre, dit celui-ci, que » j'aie vu dans ces vastes Etats, qui ne parut pas » étonné qu'on se transportât de Paris à Tobolsk, » pour y observer le passage de Vénus sur le » Soleil ».

Sibérie.

L'Archevêque de Cazan cultive les ſciences & les lettres, dans une ville preſque barbare. Cependant celle-ci eſt infiniment plus policée que toute la Sibérie ; il lui reſte encore de l'opulence, quoiqu'elle en ait perdu la ſource, avec ſon commerce : elle abonde en denrées comeſtibles. Le pain y eſt même blanc. On y ſupplée au vin naturel, par une liqueur artificielle, faite d'eau-de-vie & de fruits, où l'on retrouve le goût & la couleur du vin. La nobleſſe y vit en ſociété ; les femmes y mangent à table, au lieu d'y ſervir les hommes. Les Tartares, qui ſont le plus grand nombre des habitans, y ſont traités par le Souverain avec les égards qu'on doit à leur bonne foi, leur ſimplicité de mœurs, leur fidélité, leur bravoure. Cazan entretient un Gymnaſe ou Collège, compoſé de huit Profeſſeurs, deux pour la langue Françaiſe, deux pour l'Allemand, deux pour le Latin, & un pour la langue Ruſſe, avec un Maître d'armes, qui enſeigne à danſer.

M. l'Abbé Chappe partit de Cazan, & paſſa le Volga, dans un endroit où ce premier fleuve de l'Europe peut avoir deux cent toiſes de largeur, ſur ſoixante pieds de profondeur ; il fut dix-ſept minutes à le traverſer, ſur un bateau de ſix rameurs. « On m'avait aſſuré, dit-il, à Tobolsk » & à Cazan, qu'on y trouvait quantité de Pira-

„tes, & qu'on s'amusait même à les chasser au „fusil, comme des canards; mais je n'y ai jamais „vu de ces Pirates, quoique j'aie parcouru ses „bords l'espace de cent lieues „. Le 8 Octobre, l'Académicien arrive à Kusmodéniansk, où il reprend la route de Pétersbourg, qu'il avait suivie en allant à Tobolsk. Il rentre dans la capitale de la Russie, le premier Novembre 1761, y passe l'hyver, s'embarque au printems, & se trouve en France au mois d'Août 1762, près de deux ans après en être parti. Sibérie.

Un Académicien député par une compagnie savante vers le pôle, ou vers la ligne, doit être regardé comme un bienfaiteur de l'esprit humain. Quoiqu'il ne parte qu'à titre d'Astronome, il fait entrer dans ses devoirs & dans ses vues, tout ce qui peut être utile aux hommes. M. l'Abbé Chappe, dont la mission se bornait à voir le passage d'une planète devant le Soleil, a rapporté de son voyage tout ce qui pouvait éclairer sa Nation & les sciences; il a observé les cieux, mais sur-tout la terre, dont la connaissance intéresse l'homme de si près. Il a d'abord fixé la position des lieux, par rapport au globe entier; il a mesuré leur élévation à l'égard de la mer. Après ce double coup-d'œil sur l'écorce ou la surface, il a voulu pénétrer dans l'intérieur, & connaître la substance des terres. C'est dans

Sibérie.

les montagnes que la nature plus hideuse, plus stérile qu'ailleurs, est aussi plus singulière : elle y dédommage de la disette des végétaux, par l'abondance des minéraux : elle n'y produit guères de plantes nourricières ; mais elle y forme des pierres & des métaux qui servent aux arts de première nécessité. C'est dans les montagnes que l'homme va déterrer les maisons qu'il élève sur les plaines. S'il ne peut y semer, y planter, c'est-là du moins qu'il forge les instrumens de la culture. Les plaines montrent leurs qualités par leurs productions : elles n'ont pas autant besoin d'être étudiées par le Naturaliste, que les montagnes qui ne développent pas leur substance au dehors. Aussi les voyageurs curieux ont toujours observé celles-ci avec une attention plus particulière. M. l'Abbé Chappe, à l'exemple des Savans qui parcourent la terre, s'est attaché à l'examen des montagnes. Sa route l'a conduit aux monts Riphées ; son loisir l'a arrêté dans la partie de cette chaîne qui s'étend entre Catherinenbourg & Solikamskaia. Il en a examiné les différentes espèces de mines. Avant de les décrire, il parle de quelques gypses, dont il a apporté différens morceaux. Entr'autres curiosités de cette nature, le *mica*, dit-il, ou verre de Moscovie, est assez commun en Sibérie, pour qu'on en fasse des vitres ; il est épais d'un tiers de

Sibérie.

ligne, d'un brun clair tirant ſur le jaune, aſſez tranſparent pour qu'on liſe à travers. On le diviſe en ſix à ſept feuillets, dont chacun ſe ſous-diviſe en trois feuilles qui ſe roulent autour des doigts comme du papier. Il eſt plus tenace que fragile; il faut le plier & le replier pluſieurs fois en ſens contraire, pour le caſſer.

La Sibérie a de l'aimant, dont la mine eſt très-riche. On la trouve en différens endroits des monts Poïas. A dix lieues de la route qui mène de Catherinenbourg à Solikamskaia, eſt la montagne *Galazinski*. Elle a plus de vingt toiſes de hauteur. La mine eſt au bas, diſtribuée en couches qui ſont ſéparées par des lits de terre. Le ſommet de la montagne eſt un rocher d'aimant. Il eſt d'un brun couleur de fer, dur & compact, & il fait feu au briquet, comme la pierre. Quand il eſt torréfié, il perd ſa vertu d'attirer la limaille de fer, à moins qu'elle ne ſoit répandue ſur un aimant cru; torréfié & pilé, ſa poudre eſt attirée par l'aimant ordinaire, comme de la limaille de fer.

A vingt lieues de Solikamskaia, on trouve un aimant cubique & verdâtre. Les cubes en ſont d'un brillant vif. Quand on le pulvériſe, il ſe décompoſe en paillettes brillantes, couleur de fer, & en pouſſière verdâtre. Le fer paraît minéraliſé dans cet aimant, par l'arſenic. On ne trouve l'aimant

Sibérie.

que dans la chaîne de montagnes, dont la direction est du Sud au Nord.

Ce même pays a des mines de fer. M. l'Abbé Chappe en compte cinquante de différente espèce, presque toutes aux environs de Catherinenbourg. Le fer, dit-il, y est minéralisé par le soufre; il est combiné avec une terre vitrifiable, souvent avec de la glaise, jamais avec de la terre calcaire. Pas une seule de ces mines n'est disposée en filon: elles sont toutes par dépôts, dispersées sans ordre, du moins en apparence.

On trouve presque toujours ces mines dans les montagnes basses, & sur les bords des ruisseaux. Elles sont à trois pieds sous terre; elles ont vingt-quatre à trente pieds de profondeur. La partie inférieure est au niveau des rivières. La hauteur moyenne de ces mines de fer, est de deux cent vingt-huit toises au-dessus du niveau de la mer. On n'en trouve que rarement dans les montagnes plus élevées, & dans le milieu de la chaîne des monts Poïas.

Ces mines produisent du fer d'une qualité particulière, soit doux, soit aigre, & cassant. Celles dont le fer est aigre & cassant, sont les plus riches: on mêle plusieurs mines de fer, en combinant celles qui sont douces & liantes, avec celles qui sont aigres & cassantes. Le fer, qui résulte de

Sibérie.

cette combinaiſon, eſt parfait, & ſupérieur pour certains ouvrages, à celui de Suède & d'Eſpagne. Ce fer eſt tenace & flexible, à froid & à chaud. Si on le frappe avec la partie aiguë d'un marteau, on y fait une coche comme dans du plomb. Le grain en eſt ſi fin, qu'on le diſtingue avec peine à la vue. « Je pris un jour, dit M. l'Abbé Chappe, » une barre de quinze pieds de long, ſur trois » pouces de large, & ſept lignes d'épaiſſeur; » l'ayant placée entre deux branches d'un arbre, » je tournai aiſément cette barre autour de cet » arbre; je la retournai enſuite avec la même » facilité, ſans qu'il ſe fît dans les coudes aucune » fente ni gerçure. J'en ai rapporté des échan- » tillons; la bonté de ce fer a étonné nos ouvriers. » Il n'eſt pas aſſez connu en France ». On le vend aux Anglais, qui en font le principal commerce. Ils l'embarquent à Pétersbourg, où on le tranſ- porte en hiver ſur des traîneaux, & dans l'été ſur des rivières. Il coûte à l'entrepreneur douze ſols le poude, de trente-trois livres, poids de France. On le vend cinquante ſous ſur les lieux, & il en vaut trente de plus à Pétersbourg. Pour avoir cent poudes de fer, on uſe une meſure de charbon de ſix pieds ſept pouces de hauteur, ſur autant de longueur, & quatre pieds cinq pouces de largeur.

Sibérie.

Quelques-unes de ces forges coûtent dix mille francs de dépenses, & tous frais payés, valent vingt mille francs au propriétaire de la mine. Ainsi la Russie produit du fer & des soldats. Il est aisé de voir ce qu'on en doit attendre avec le temps. Quand un peuple maritime de l'Europe lui aura ouvert, pour porter la guerre en orient, le chemin de la méditerranée, où s'arrêtera-t-elle ?

Un métal presqu'aussi commun que le fer, d'une utilité moins reconnue, & que la chimie nouvelle semble nous rendre suspect, c'est le cuivre. La Sibérie en a des mines. Elles sont réunies aux environs de Cazan, & donnent à cette ville un commerce, une sorte d'opulence qui contraste singulièrement avec les déserts dont elle est environnée, avec les mœurs des Tartares qui l'habitent. On trouve dans ce canton demi-sauvage, d'abord une marne cuivreuse, friable & sans ténacité, parce qu'elle contient peu de glaise, & beaucoup de sable. Elle est composée de deux couches: l'une, d'un gris tirant sur le rougeâtre, contient un peu de terre cuivreuse; l'autre est d'un verd-d'eau, tirant sur le gris, & doit cette couleur au cuivre. Tout annonce une dissolution de ce métal, dont les parties ont été charriées & déposées dans cette marne... Elle contient si peu de cuivre, qu'on ne l'exploite point.

M. l'Abbé Chappe parle de plusieurs sortes de marnes, & de pierres calcaires, qui contiennent plus ou moins de cuivre. Il y en a dans vingt endroits. On trouve encore du cuivre dans du sable pur, sans presque aucun mêlange de terre calcaire. Le métal y est par couches.

Sibérie.

Les mines de cuivre contiennent de la malachite, sous la forme des stalactites & des stalagmites. Celle de Sibérie est très-belle, aisée à polir, propre à toutes sortes de bijoux. Elle doit son origine à du cuivre qui a été dans un état de dissolution.

Les mines de cuivre de Souxon s'étendent dans ses environs, jusqu'à trente lieues. Elles sont ordinairement vers la moitié de la hauteur des montagnes. Leur profondeur est de soixante-dix-huit pieds, environ.... Ces mines sont d'un produit médiocre. Les plus riches ne donnent que quatre pour cent, & les autres beaucoup moins.

La Sibérie a même des mines d'or; mais qui ne la rendent que plus pauvre. Le produit n'en vaut pas la dépense, quoique les ouvriers n'y aient pour salaire que la nourriture.

M. l'Abbé Chappe termine ses observations par celle qui fut l'objet de son voyage, c'est-à-dire, le passage de Vénus, sur le disque du soleil.

Sibérie.

L'Académicien Français devait obſerver ce phénomène à Tobolsk, en Sibérie, pendant que d'autres Aſtronomes l'obſervaient en d'autres lieux de la terre, fort éloignés de la Sibérie. La différence des temps du paſſage, obſervés par ces divers Aſtronomes, donne la diſtance de Vénus à la terre. Or, comme on connaît d'ailleurs le rapport entre la diſtance de Vénus au Soleil, & celle de la terre au Soleil, il eſt aiſé de voir que la diſtance de Vénus à la terre, étant connue, on aura celle de la terre au Soleil; élément important dans l'aſtronomie. On ne pourrait en dire davantage, ſans entrer dans des raiſonnemens mathématiques, qui n'appartiennent point à un recueil hiſtorique des voyages.

Cette obſervation, qui a coûté tant de fatigues à M. l'Abbé Chappe, n'eſt qu'un fait, qu'un moment, qu'un point dans l'hiſtoire des temps & des Cieux. Mais c'eſt un de ces momens & de ces points déciſifs, qui doivent faire époque dans l'aſtronomie, étendre & perfectionner la ſublime théorie des mouvemens céleſtes. Un jour, peut-être, on partira de cette obſervation, pour déterminer la diſtance du Soleil, qui juſqu'ici s'eſt dérobée aux calculs de la géométrie, pour meſurer la grandeur réelle de cet aſtre, pour peſer ſon influence ſur le ſyſtême dont il eſt le centre & le mobile.

Le

Le phénomène de l'électricité a jeté la plus vive lumière dans la science de la nature. Sans doute, il était aisé de voir que la terre se composait à elle-même son atmosphère, élevant de son sein les vapeurs qui l'arrosent, & recouvrant en un jour, par les pluies, tout ce qu'elle a perdu d'exhalaisons en plusieurs mois. Par la raison qu'elle était la sourte des nuages, elle devait être le foyer des orages; mais on n'avait pas vu que la foudre partait de la terre, au lieu de tomber du Ciel. M. l'Abbé Chappe était en 1757, dit-il, dans cette erreur, combattue en 1713 par M. Maffei.

Sibérie.

« J'étais persuadé, dit-il, que les nuages orageux étaient toujours enveloppés d'une matière » électrique, & qu'ils étaient des conducteurs » d'où partaient ces éclats de foudre, qui, après » avoir traversé les airs, portent l'effroi & le » désordre sur la surface du globe.... je reconnus » & m'assurai bientôt que dans presque toutes » mes observations, l'inflammation s'était faite à » la surface de la terre, d'où la foudre s'élevait, » au lieu de se précipiter des nuages. Presque tous » les Physiciens sont maintenant également convaincus de cette vérité ».

La physique détermine la distance de l'endroit où est l'observateur, à l'endroit d'où part l'éclair,

Sibérie.

par l'intervalle du temps compris entre l'éclair & le bruit, en suppofant qu'une feconde répond à cent foixante-treize toifes.

L'Auteur avait élevé en plein air une barre de fer, suivant la méthode ordinaire, dans le deffein de déterminer l'étendue de l'atmofphère électrique des nuages, & les rapports des dégrés d'électricité, analogues aux différentes diftances où fe trouvait la barre électrique, par rapport au nuage d'où paraiffait fortir l'inflammation.

Le 9 Juillet, à midi, commença un orage à l'Eft de Tobolsk, par un ciel ferein à l'Oueft prefque fans électricité, jufqu'à une heure, quinze fecondes. Enfuite, après un grand vent accompagné d'un nouvel orage, l'électricité fut affez forte. Elle ceffa à neuf minutes vingt-cinq fecondes, & recommença à vingt-cinq minutes quarante » fecondes; on vit un éclair pour la première » fois dans cet orage. L'intervalle de l'éclair & du » bruit fut obfervé de quarante-cinq fecondes, » ou de fept mille fept cent quatre-vingt-cinq » toifes ». L'orage était vers l'horifon; l'électricité fut très-forte pendant fix minutes, & ceffa totalement; le baromètre était à vingt-fept pouces, huit lignes $\frac{8}{12}$, & le thermomètre à dix-huit dégrés.

Sibérie.

« Le 10 Juillet, à sept heures [1] du matin, un » orage parut à l'Est, vers l'horison. A huit heures » vingt-sept minutes treize secondes, les fils » s'étant entortillés autour de la barre, je voulus » les défaire, dit M. l'Abbé Chappe, & je reçus » une commotion si violente, que j'en eus le bras » engourdi pendant deux jours. A trente-cinq » minutes trente secondes, l'électricité augmente; » le milieu du nuage est au zénith, & l'on voit » le ciel serein de tous les côtés. Si l'on présente » du fer au bout d'un tuyau de verre, l'électricité » fait un bruit semblable à du taffetas qui se » déchire.

» Je vis très-distinctement la foudre s'élever de » terre, dans toutes les observations où j'apperçus » des éclairs. A sept heures trente-une minutes, » elle me parut monter jusqu'à la partie du nuage » la plus élevée sur l'horison. Cette hauteur était » environ de vingt-sept dégrés.

Le 13 de Juillet, un orage parut au Sud, à deux heures après midi. L'électricité, d'abord médiocre, devint si forte, qu'un soldat, ayant voulu toucher au conducteur, en reçut une commotion violente, sortit de l'observatoire, & n'osa plus y rentrer.

« A deux heures cinquante-cinq minutes, j'ap- » perçus très-distinctement la foudre s'élever de

Sibérie.

» terre, sous la forme d'une fusée, qui, à un » certaine hauteur, se divisa en deux serpen» teaux ».

Enfin, pour ne rien omettre d'utile & d'im portant dans l'ouvrage de M. l'Abbé Chappe ajoutons aux expériences qu'il a faites sur l'élec tricité, un mot de ses observations sur le baro mètre & la boussole. La plus grande hauteur d baromètre à Tobolsk, dit-il, fut le 25 Ma (1761,) de vingt-huit pouces dix lignes $\frac{8}{12}$, pa un vent de Nord, & un ciel très-serein. La plu petite hauteur fut, au mois de Juin, de vingt-sep pouces six lignes.

Le thermomètre, qui, comme on l'a vu, des cend en hyver à plus de soixante dégrés au-dessou de la congélation, est monté, le 19 Juillet, dan la plus grande chaleur de l'été, à vingt-six dégrés au-dessus de la congélation. C'est donc une diffé rence de plus de quatre-vingt dégrés entre le limites du froid & celles du chaud.

A Tobolsk, l'Auteur a vu les grains poindre au 15 de Juin, s'élever à dix pouces le 25, san être à leur maturité vers la fin d'Août.

Quant à la boussole, M. l'Abbé Chappe di qu'à Tobolsk il l'a vu décliner de trois dégré quarante-cinq minutes cinquante-huit secondes, vers l'Orient. En 1720, dit-il, elle n'avait poin

de déclinaison, si l'on en croit M. le Baron de Strahlenberg. M. Chappe dit qu'elle varie de douze minutes & demie par an vers l'Orient, tandis que sa variation est à Paris de dix minutes par an vers le couchant. Sibérie.

C'en est assez pour les curieux, ou les amateurs de phénomènes & d'observations. Les adeptes, ceux qui cherchent les causes dans une collection de faits très-nombreuse, liront l'ouvrage entier de M. l'Abbé Chappe, & fixeront à son travail, par les lumières qu'ils y auront puisées, son véritable prix. Mais ce monument n'était pas le seul qu'il voulût consacrer aux sciences.

Le même phénomène qu'il avait vu en Sibérie, il voulut le revoir dans la Californie, huit ans après.

De la zône glaciale, il passe à l'équateur, impatient de connaître les deux hémisphères, les régions les plus opposées par le climat, il fait presque le tour de la terre, visite les conquêtes des Russes & des Espagnols, qui peuvent se rencontrer & se joindre un jour par deux routes opposées, & va chercher la lumière chez les peuples les plus enfoncés dans les ténèbres de l'ignorance. Son observation était fixée au 6 Juin 1770; il l'a faite, & il est mort le premier Août de la même année. La cendre de ce Philosophe repose

Sibérie.

dans une terre sauvage au-delà des mers ; mais il a laissé à sa patrie les monumens de ses travaux, la mémoire de son courage, & la gloire de ses exemples.

Fin du Livre sixième.





ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.
ASIE.
LIVRE SEPTIEME,
JAPON.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Kempfer.

Japon.

Nous avons cru devoir terminer la partie de cet ouvrage, qui concerne l'Asie, par la description des isles du Japon, située à l'extrémité de l'océan oriental. Cet empire séparé en tout sens

Japon.

du reste du monde, & par les mers qui l'environnent, & par les loix qui en défendent l'entrée, n'en est que plus remarquable aux yeux de notre avide curiosité.

Engelbert Kempfer, né en Westphalie en 1651, Médecin & Naturaliste, connu par ses voyages en Europe & en Asie, est jusqu'ici le meilleur guide que l'on puisse suivre pour ce qui regarde le Japon. Il y passa en 1690, sur une flotte Hollandaise en qualité de Chirurgien; il resta plus de deux ans dans le pays, n'ayant d'autre objet & d'autre intention que de le bien connaître. Voici ce qu'en dit le Père Charlevoix.

« On ne peut refuser à Kempfer la justice de convenir que ses Mémoires sont remplis de recherches curieuses, touchant l'origine des Japonais, les richesses de leur pays, la forme de leur gouvernement, la police de leurs villes; d'avoir débrouillé mieux que personne les différens systêmes de leur religion; de nous avoir donné des tables chronologiques de cet Empire, des descriptions qui intéressent, une histoire naturelle de ces isles, assez exacte, & d'assez bonnes observations pour la géographie. C'est le Journal d'un voyageur curieux, habile, sincère, qui pourtant s'est un peu trop fondé sur des traditions populaires. A ce reproche du Père Charlevoix, opposons ce que dit Kempfer lui-même des sources où il a puisé ».

« Je puis protester, dit-il, dans sa Préface, que la description & l'idée que je donne des choses, quoique peut-être imparfaite & sans élégance, est exactement conforme à la vérité, sans embellissement, *& telle que les choses m'ont paru.* Il est vrai que, quant aux affaires secrètes de l'Empire, je n'ai pu me procurer des informations amples & détaillées. Depuis l'extirpation de la Religion romaine, les marchands Hollandais & Chinois sont comme empoisonnés. L'Empire est fermé à toute sorte de commerce & de communication avec les étrangers; & la réserve des naturels doit être extrême, avec ceux qui sont tolérés dans l'Empire. Les Japonais, qui ont le plus de liaison avec nous, sont obligés par un serment solemnel, de ne pas nous entretenir sur les affaires d'Etat & de Religion. On les engage, par ce serment, qui se renouvelle chaque année, à s'observer & à se trahir mutuellement; mais quelque grandes que soient ces difficultés, elles ne sont pas insurmontables. En premier lieu, cette nation respecte peu les sermens qu'elle a prêtés au nom de certains Dieux ou Esprits, que plusieurs n'adorent point, & que la plupart ignorent. La crainte du supplice est ordinairement le seul motif qui les arrête. D'un autre côté, si l'on met à part l'orgueil & l'humeur guerrière des Japonais, ils sont civils, polis, curieux, autant qu'au-

Japon.

Japon.

cune nation de l'univers, aimant le commerce, & la familiarité des étrangers, & souhaitant avec passion d'apprendre leurs histoires, leurs arts, & leurs sciences : mais comme nous ne sommes que des marchands qu'ils placent au dernier rang des hommes, & que d'ailleurs l'extrême contrainte dans laquelle on nous tient, ne peut guères leur inspirer que de la jalousie & de la défiance, nous ne pouvons nous concilier leur amitié, que par notre libéralité, par notre complaisance, & par-tout ce qui est capable de flatter leur vanité. C'est ainsi que j'acquis plus de faveur auprès de nos interprètes & des officiers qui venaient chaque jour chez nous, que personne n'avait pu en avoir depuis les règlemens auxquels nous sommes assujettis. En leur donnant des conseils, des médecins, des leçons d'astronomie & de mathématiques, des cordiaux & des liqueurs de l'Europe, je pouvais leur faire toutes les questions qui me venaient à l'esprit. Ils ne me refusaient aucune instruction, jusqu'à me révéler, lorsque nous étions seuls, les choses mêmes sur lesquelles ils doivent garder un secret inviolable. Ces informations particulières m'ont été d'un grand usage, pour recueillir les matériaux nécessaires à l'histoire du Japon, que je méditais. Cependant peut-être ne me serais-je jamais vu en état d'exécuter mon dessein, si parmi d'autres occasions favorables, je

Japon.

n'avais eu le bonheur de rencontrer un jeune homme sage & discret, par l'entremise duquel je reçus les lumières qui me manquaient encore. Son âge était d'environ vingt-quatre ans : il entendait, en perfection, le Japonais & le Chinois. A mon arrivée on me le donna pour me servir, & en même temps pour étudier, sous moi, la médecine & la chirurgie. Le bonheur qu'il eut de traiter avec succès, sous ma direction, l'Ottona, qui est le principal Officier de notre isle, lui fit obtenir la permission de demeurer à mon service, pendant mon séjour au Japon, qui fut de deux ans. Ce Seigneur souffrit même qu'il m'accompagnât dans nos deux voyages à la Cour ; c'est-à-dire, qu'il allât quatre fois d'une extrêmité de l'Empire à l'autre ; faveur qui s'accorde rarement à des personnes de cet âge, & qu'on n'avait jamais accordée à qui que ce soit, pour un temps si long. Comme je ne pouvais guères parvenir à mon but, sans lui apprendre le hollandais, je lui enseignai cette langue avec tant de soin, qu'en une année il l'écrivait & la parlait mieux qu'aucun de nos interprètes. J'ajoutai à ce bienfait, les meilleures leçons d'astronomie, d'anatomie & de médecine, dont je fusse capable ; à quoi je joignis encore de gros gages. En récompense, il me fit avoir des instructions aussi étendues qu'il était possible, sur l'état de l'Empire, sur le Gou-

Japon.

vernement, sur la Cour impériale, sur la Religion établie dans l'Etat, sur l'histoire des premiers âges, & sur ce qui se passait chaque jour de remarquable. Il n'y avait aucun livre, sur aucune sorte de matière, qu'il ne m'apportât d'abord, & dont il ne m'expliquât ce que je voulais sçavoir. Comme il était souvent obligé d'emprunter ou d'acheter des uns & des autres, je ne le laissais jamais sortir, sans lui donner de l'argent, pour se mettre en état de me satisfaire ».

Depuis plus d'un siècle que l'entrée du Japon est interdite à toutes les nations de l'Europe, sans autre exception que les Hollandais, la compagnie Hollandaise des Indes orientales y envoye tous les ans une ambassade; & dans cette occasion, ses Ministres ont la liberté de paraître à la Cour, pour remercier l'Empereur de ses bienfaits. C'est le seul temps qu'un Voyageur puisse choisir pour visiter un pays qui n'est pas moins inaccessible, par les difficultés naturelles de sa situation, que par la rigueur de ses loix. Kempfer, qui se trouvait à Batavia en 1690, accepta l'office de Chirurgien, qu'on lui offrit, à la suite de l'Ambassade. L'embarquement se fit le 7 de Mai, & la navigation fut d'environ quatre mois.

Après avoir découvert à la gauche du vaisseau, les premières isles du Japon, qu'on nomme *Gotho*, & qui sont habitées par des Laboureurs, il entra

le 24 Septembre, dans un havre environné de hautes montagnes, d'iſles & de rochers, qui le mettent à couvert de la violence des tempêtes & des orages. C'eſt le célèbre port de Nangazaki. Sur le ſommet des montagnes, on a placé des corps-de-garde, d'où l'on obſerve, avec des lunettes de longue vue, tout ce qui ſe paſſe en mer, pour en donner avis au Magiſtrat de la ville. Auſſi vingt bateaux Japonais, à rames, vinrent-ils le même jour au-devant du vaiſſeau. Ils le remorquèrent juſqu'à deux cent pas du Comptoir hollandais. Le rivage, qui eſt fermé par le pied des montagnes, a pour défenſe pluſieurs baſtions de forme ronde; & du côté de la ville, aſſez près du rivage, on voit, ſur deux éminences, deux corps-de-garde entourés de drap, pour dérober, à la vue des étrangers, le nombre des canons & des hommes qu'on y entretient.

Japon.

Les Hollandais saluèrent de douze coups de canon chacun de ces deux poſtes, & jetèrent l'ancre à trois cent pas de la ville, près de l'iſle de Deſima, où l'on a fixé la demeure des Marchands de leur Nation. Alors deux Officiers du gouvernement vinrent à bord, avec leur commiſſion par écrit, accompagnés d'un grand nombre de Commis, d'Interprètes, & de Soldats. Ils appelèrent, ſuivant la liſte qu'on mit entre leurs mains, tous ceux qui étaient nouvellement arri-

Japon.

vés; & les faisant passer en revue l'un après l'autre, ils les examinèrent depuis la tête jusqu'aux pieds, avec le soin d'écrire leur nom, leur âge, & leurs affaires. Ensuite cinq ou six personnes du vaisseau furent interrogées à part, sur les circonstances du voyage, c'est-à-dire, qu'on leur demanda d'où ils venaient, quand ils étaient partis; combien ils avaient employé de temps dans leur route, & s'ils n'avaient pas abordé à quelque autre port. On écrivait leurs réponses. On fit aussi diverses questions, sur un Officier du vaisseau, qui était mort le jour précédent. On observa soigneusement sa poitrine, & le reste de sa peau, pour s'assurer qu'il n'y avait point de croix ni d'autre marque de la religion romaine. Les Hollandais obtinrent que son corps fût emporté le même jour; mais on ne permit à personne de l'accompagner, ni de voir dans quel lieu on l'avait enterré. Après cette revue, on posta des Soldats & des Commis à chaque coin du vaisseau, qui passa, pour ainsi dire, entre les mains des Japonais, avec toute sa charge. On laissa la chaloupe & l'esquif aux Matelots Hollandais, mais seulement pour ce jour-là, & pour leur donner le temps de prendre soin de leurs ancres; mais on demanda les pistolets, les coutelats, & toutes les autres armes, qui furent mises en lieu de sûreté, & le lendemain on se fit donner aussi toute la poudre.

Japon.

Kempfer avoue que s'il n'avait été prévenu ſur de ſi bizarres procédés, il aurait été fort alarmé de ſa ſituation. Il ajoute que la vérité l'oblige de remarquer encore qu'à la première vue des côtes du Japon, chacun fut obligé, ſuivant l'ordre des Supérieurs & l'ancien uſage, de donner au Capitaine ſon livre de prières & ſes autres livres de religion, avec tout l'argent de l'Europe, qu'il avait apporté; & que le Capitaine, après avoir fait un mémoire de ce qui appartenait à chaque particulier, mit le tout dans un vieux tonneau, & le cacha aux Japonais, juſqu'au départ du vaiſſeau.

Auſſitôt que ces Officiers ſe furent retirés, le Comptoir Hollandais fit porter à bord toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & les Directeurs s'y étant rendus le lendemain, firent aſſembler tout l'équipage, pour entendre lire à quelles humiliantes conditions les députés de la Compagnie étaient reçus dans le port. Le papier, qui contenait ces ordres, fut expoſé publiquement, ſuivant l'uſage du Japon. Kempfer ayant ſouhaité de deſcendre à Deſima, ſe vit obligé, comme le plus ſimple Matelot, de prendre un paſſe-port du vaiſſeau de garde Japonais, pour le montrer aux gardes de terre. On n'était pas plus libre de retourner à bord, ſans un paſſe-port des gardes de terre, qui devait être montré au vaiſſeau de garde.

Japon.

L'Ambassadeur Hollandais, qui se nommait Van-buten-heim, employa quelques mois, suivant l'usage établi, à se disposer au voyage de Jedo, résidence ordinaire de l'Empereur du Japon. Depuis plusieurs siècles que l'empire du Japon est divisé en sept grandes contrées, on a cherché à rendre les voyages plus commodes, par un grand chemin qui borne chacune de ces contrées; & comme elles se sont subdivisées en plusieurs Provinces, on a fait aussi dans chaque Province des routes particulières, qui aboutissent toutes au grand chemin, comme les petites rivières vont se perdre dans les grandes. Tous ces chemins ont pris leur nom de la contrée ou de la Province à laquelle ils conduisent.

Les grands chemins sont si larges, que deux troupes de Voyageurs, quelque nombreuses qu'elles soient, peuvent y passer en même temps sans obstacle. Celle qui monte, c'est-à-dire, dans le langage du pays, celle qui va vers Macao, prend le côté gauche du chemin; & celle qui descend, ou qui vient du côté de Macao, prend le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées, pour l'instruction & la satisfaction des Voyageurs, en milles géométriques, qui sont tous marqués, & qui commencent au grand pont de Jedo, comme au centre commun de tous les grands chemins. Ce pont est appellé, par prééminence, *Nipon-bas;* c'est-à-dire,

Japon.

c'eſt-à-dire, le pont du Japon. Ainſi, dans quelque lieu de l'Empire qu'un Voyageur ſe trouve, il peut ſçavoir, à toute heure, de combien de milles Japonais il eſt éloigné de la réſidence de l'Empereur. Les milles ſont marqués par deux petites hauteurs, placées vis-à-vis l'une de l'autre, de chaque côté du chemin, ſur lequel on a gravé des caractères qui font connaître quelles ſont les provinces & les terres qui s'y terminent, & même à qui elles appartiennent. Les chemins de traverſes ont auſſi leurs inſcriptions, pour guider les Voyageurs.

Dans le voyage de Nangaſaki à la Cour, on fait paſſer les Hollandais par deux de ces grands chemins, & de l'un à l'autre, par eau. Ainſi, toute la route eſt diviſée en trois parties. Ils ſe rendent, d'abord par terre, au travers de l'iſle Kiusju, à la ville de Kokura; ce qui demande cinq jours. De Kokura, ils paſſent le détroit, dans de petits bateaux, juſqu'à Simonoſeki, qui eſt éloigné d'environ deux lieues, & où ils trouvent, à l'ancre, une barque qui attend leur arrivée. Ce port eſt également & sûr & commode. Le chemin de Nangaſaki à Kokura, porte au Japon le nom de Saikaido, qui ſignifie chemin des terres occidentales. A Simonoſeki, on le fait embarquer pour Oſacka, où, d'un temps favorable, ils arrivent dans l'eſpace de huit jours. Quelquefois le bâti-

Japon.

ment ne va pas plus loin que Fioray. Osacka est éloigné de Fioray de treize lieues de mer Japonaises. Ils font ce chemin dans de petits bateaux, après avoir laissé leur barque à Fioray, jusqu'à leur retour. D'Osacka, ils traversent, par terre, le continent de la grande isle de Nipon, jusqu'à Jedo; ce qui prend environ quatorze jours. Le chemin d'Osacka à Jedo, est nommé Thokaido, c'est-à-dire, chemin de la mer, ou de la côte. Les Hollandais séjournent vingt jours à Jedo; & revenant à Nangasaki, ils employent à tout le voyage, environ trois mois. Il est au moins de trois cent vingt-trois lieues Japonaises, cinquante-trois & demie de Nangasaki à Kokura; cent trente-six de Kokura à Osacka; & cent trente-trois d'Osacka à Jedo, qui reviennent à deux cent milles d'Allemagne. Dans cette route, on traverse, où l'on voit, à quelque distance, trente-trois grandes villes, & cinquante-sept petites, entre un nombre infini de villages & de hameaux.

Kempfer vit avec étonnement les femmes de la province de Fisen. Elles sont si courtes, qu'on les prendrait toutes pour de très-jeunes filles; mais avec une si petite taille, elles sont bien proportionnées & la plupart fort jolies. Elles se peignent le visage, ce qui achève d'en faire comme autant de poupées; & lorsqu'elles sont mariées, elles s'arrachent les sourcils.

Japon.

Dans les montagnes qu'on ne traverse point aisément à cheval, les Hollandais étaient portés dans des *cangos*, voiture de la forme d'un petit panier quarré, ouvert de tous côtés, & simplement couvert d'un petit toit, soutenu d'un bâton & fort incommode aux Voyageurs. En montant la montagne de Fiamitz, on rencontre un petit village sans nom, dont tous les habitans étaient descendus d'un même homme, qui vivait encore. Kempfer fut surpris de les voir tous beaux & bienfaits, avec toute la politesse qui est le fruit de la meilleure éducation.

Ils arrivèrent à la ville d'Osacka; on leur distribua aussitôt des chambres divisées, suivant l'usage du pays, avec des paravents. Leurs interprètes, qu'ils envoyèrent aux deux Gouverneurs de la ville, avec quelques présens, pour obtenir la liberté de les voir, rapportèrent bientôt que Nossi-Zemono-Cami, un des Gouverneurs, était allé rendre compte à la Cour des affaires qui concernaient son administration; & qu'Otagini-Tassano-Cami, second Gouverneur, qui était occupé pour le reste du jour, priait l'Ambassadeur de remettre sa visite au lendemain.

En effet, le Dimanche 25 de Février, il fut conduit à l'audience, avec son cortège En descendant au Palais, qui est à l'extrêmité de la ville, dans une place quarrée, on fit prendre à tous les

Japon.

Hollandais, un manteau de ſoie à la Japonaiſe, qui eſt regardé comme l'habit de cérémonie. Ils traversèrent un paſſage de trente pas, pour entrer dans la ſalle des gardes, où ils furent reçus par deux Gentilshommes du Gouverneur : quatre Soldats étaient en faction au côté gauche de la porte; & plus loin, huit Officiers étaient aſſis ſur leurs genoux & leurs talons. La muraille à droite était garnie d'armes ſuſpendues & rangées en bon ordre. Les Hollandais étant entrés dans la ſalle d'audience, deux Secretaires les y reçurent civilement, & leur préſentèrent du thé, juſqu'à l'arrivée du Gouverneur, qui parut accompagné de deux de ſes fils. Il s'aſſit à dix pas de diſtance, dans une autre chambre qu'il ouvrit du côté de la ſalle. La converſation n'eut rien de plus remarquable. On parla du temps qui était bien froid; de la longueur du voyage; du bonheur d'être admis à la préſence de l'Empereur, & de la diſtinction des Hollandais, qui, de toutes les nations du monde, était la ſeule à qui cette grace fût accordée.

Oſacka eſt une des cinq grandes villes impériales. Sa ſituation eſt dans une plaine fertile, ſur les bords d'une rivière navigable. La rivière de Jodo-gava paſſe au Nord de la ville, coule de l'Eſt à l'Oueſt, & ſe jette dans la mer voiſine. Elle apporte d'immenſes richeſſes aux habitans d'Oſacka. Sa ſource n'en eſt qu'à une journée & demie

Japon.

au Nord-Eſt, où elle ſort d'un lac, qui eſt au centre de l'iſle, dans la province d'Oomi, & qui s'eſt formée, ſuivant le récit des Japonais, dans l'eſpace d'une nuit, par un tremblement de terre. Elle ſort de ce lac près du village de Tſinatoſas, où elle a un double pont magnifique; double, parce qu'elle y eſt diviſée par une petite iſle. Elle coule enſuite près des villes d'Udſi & de Jodo, dont la dernière lui donne ſon nom. Delà, elle continue ſon cours vers Oſacka, où ſe partageant en deux bras, l'un entre dans la ville, & l'autre va droit à la mer. Cette diminution eſt réparée par deux autres rivières, nommées Jomattagava & Franogava, qui ſe jettent dans celle d'Oſacka, préciſément devant la ville, au Nord du Château, & qu'on traverſe ſur de beaux ponts. Toutes ces eaux réunies ayant arroſé le tiers de la ville, un large canal en conduit une partie dans les quartiers du Sud, qui ſont les plus grands & la demeure des habitans les plus riches. On en a tiré divers petits canaux, qui paſſent dans les principales rues, & d'autres qui ramènent les eaux dans le grand. Ils ſont aſſez profonds pour recevoir de petites barques, qui apportent les marchandiſes & les commodités de la vie, devant la porte des habitans. Kempfer admira la régularité de cette multitude de canaux, ſur leſquels on a bâti quantité de ponts, dont pluſieurs ſont d'une rare beauté. Il

Japon.

dut se croire un moment revenu dans Amsterdam.

La ville d'Osacka doit être extrêmement peuplée, s'il est vrai, comme les Japonais l'assurent, qu'on peut lever de ses seuls habitans, une armée de quatre-vingt mille hommes. Sa situation, qui est également avantageuse pour le commerce par terre & par eau, en fait la ville du Japon la plus considérable & la plus marchande. Elle est remplie de riches négocians, d'artisans & d'ouvriers. Les vivres y sont à bon marché, comme tout ce qui sert au luxe, ou à flatter les sens; aussi les Japonais la nomment-ils *le théâtre du plaisir*. Ils s'y rendent de toutes les provinces de l'Empire, pour y dépenser agréablement le superflu de leur bien. Tous les Princes & les Seigneurs qui possèdent des terres à l'Ouest, ont leurs maisons dans cette ville, quoiqu'il ne leur soit pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit.

Les Hollandais partirent d'Osacka le 28 de Février, pour se rendre à Meaco, qui n'en est éloigné que de treize lieues. Ils furent admis à l'audience du Président de justice & des Gouverneurs, mais avec la petite humiliation d'être obligés de quitter leurs voitures, à cinquante pas du Palais du Président, pour faire à pied ce qui leur restait de chemin, & d'attendre à la porte du premier corps de garde, qu'on eût donné avis de leur approche. Le Président ne leur fit pas même l'hon-

neur de paraître, & reçut leurs présens par les mains de quelques Officiers. Ils trouvèrent moins de hauteur chez les deux Gouverneurs, qui se firent voir, comme celui d'Osacka, pat des jalousies. Cependant leur patience y fut mise à d'autres épreuves. Après l'audience, on les pria de s'arrêter quelque temps, pour donner la liberté aux dames, qui étaient dans une chambre voisine, derrière un paravent, qu'on avait percé de plusieurs trous, de considérer leur figure & leur habillement. Non-seulement l'Ambassadeur fut obligé de montrer son chapeau, son épée, sa montre, & plusieurs autres choses qu'il portait sur lui; mais on le pria d'ôter son manteau, pour laisser voir ses habits devant & derrière.

Japon.

Les Hollandais passèrent quatre jours à Meaco. Cette ville, dont Kempfer joint ici le plan, copié d'après une carte Japonaise, se nomme autrement Kio; nom qui signifie ville, & qu'on lui donne par excellence, parce qu'étant la demeure du Dairi, ou de l'Empereur ecclésiastique héréditaire, on la regarde comme la capitale de l'Empire. Elle est située dans la province de Jamatto, au milieu d'une grande plaine. Sa longueur, du Nord au Sud, est de trois quarts de lieues d'Allemagne; & sa largeur d'une demi-lieue de l'Est à l'Ouest. D'agréables collines, dont elle est environnée, & quelques montagnes, d'où sortent quantité de

Japon.

petites rivières & de fontaines, rendent sa situation charmante. Du côté de l'Est, on voit, sur le penchant d'une de ces montagnes, un grand nombre de Temples, de Monastères & de Chapelles. Trois rivières, qui ont peu de profondeur, entrent dans la ville du même côté, & se réunissent au centre; on les passe sur un beau pont, d'environ deux cent pas de longueur. Ensuite toutes ces eaux rassemblées coulent à l'Ouest. Le Palais du Dairi occupe un quartier septentrional, composé de douze ou treize rues, qui sont séparées du reste de la ville, par des murs & des fossés. Dans la partie occidentale de Meaco, on voit un château de pierres de tailles, & bien fortifié, qui sert de logement au Monarque séculier, lorsqu'il vient visiter le Dairi. Les rues de la ville sont étroites, mais régulières, & d'une longueur extraordinaire. Les maisons n'ont que deux étages; la plupart sont de bois & d'argile, avec un réservoir d'eau sur le toit, & tous les instrumens nécessaires pour arrêter les ravages du feu.

Meaco passe pour le magasin général des manufactures du Japon, & de toutes sortes de marchandises. C'est le centre du commerce de l'Empire. Dans le dernier dénombrement, qui se nomme *Aratame*, on avait compté à Meaco 477,556 laïques, 52,169 Ecclésiastiques, sans y comprendre la Cour entière du Dairi, qui est

très-nombreuse, & les étrangers qui s'y rendent continuellement de toutes les parties de l'Europe.

Japon.

A peu de distance du village de Canaja, on rencontre la grande & fameuse rivière d'Osingava, qui descend des montagnes voisines avec une rapidité surprenante, & se jette dans la mer une demi-lieue au-dessous. Il est impossible de la traverser à gué, après les grandes pluies ; & dans d'autres temps, les grandes pierres qu'elle entraîne des montagnes, la rendent toujours fort dangereuse. Les habitans des lieux voisins, qui connoissent parfaitement son lit, prennent un prix réglé pour aider les Voyageurs ; & si quelqu'un a le malheur de périr entre leurs mains, les loix du pays punissent de mort tous ceux qui s'étaient chargés de sa conservation. Ils sont payés à proportion de la hauteur de l'eau, qui se mesure par un poteau planté sur la rive. Quoique l'eau fût alors assez basse, cinq hommes furent nommés pour chaque cheval du cortège hollandais ; deux à chaque côté, pour lui soutenir le ventre, & un pour tenir la bride. Dans un temps plus difficile, on emploie six hommes de chaque côté du cheval, deux pour le tenir sous le ventre, quatre pour soutenir ceux de devant, & se soutenir l'un l'autre, pendant qu'une treizième mène le cheval par la bride.

La montagne de Fudsi ne ressemble pas mal

Japon.

au pic de Ténérife. On la découvre de si loin, qu'ayant servi de guide au voyage des Hollandais, elle ne fut pas d'un petit secours à Kempfer, pour dresser la carte de leur route. Il croit devoir la décrire, parce qu'elle passe, avec justice, pour une des plus belles montagnes du globe terrestre. Sa base est grande ; & se terminant en pointe, elle a l'apparence d'un vrai cône. Elle est revêtue de neige, pendant la plus grande partie de l'année ; & quoique les chaleurs de l'été en fassent fondre beaucoup, il en reste toujours assez pour couvrir entièrement le sommet. On y voit près de sa cîme, un trou fort profond, qui vomissait anciennement des flammes & de la fumée ; mais cette éruption a cessé, depuis qu'il s'est élevé au-dessus une espèce de petite colline, ou de butte. A présent les endroits plats du sommet sont couverts d'eau. Cependant les flocons de neige, que le vent détache & fait voler de toutes parts, font juger encore que la montagne est enveloppée d'un voile de nuage & de fumée ; comme l'air est rarement calme dans les parties supérieures, la dévotion y conduit le peuple, pour rendre hommage au Dieu des vents : on emploie trois jours à monter ; mais on peut descendre en moins de trois heures, à l'aide d'un traîneau de paille, avec lequel on glisse sur la neige en hiver, & sur le sable dans la belle saison. Les Jammabos, ou les

Prêtres de la montagne, sont consacrés au culte de l'Eole Japonais. Leur mot du guet est Fudsi-Jamma, qu'ils répètent sans cesse en mendiant. Cette fameuse montagne exerce souvent les Poëtes & les Peintres du Japon. Japon.

A l'extrêmité de Togitz, on trouve une garde impériale pour arrêter les femmes & les armes. Les recherches sont ici très-rigoureuses, parce que Togitz est comme une clef de la capitale de l'Empire, & qu'aucun des Princes occidentaux ne peut éviter ce passage lorsqu'il se rend à la Cour. Si l'on soupçonne qu'entre les passans il y ait une femme travestie en homme, elle est visitée rigoureusement; mais c'est à des femmes qu'on abandonne ce soin. Assez près du corps-de-garde, Kempfer s'arrêta d'étonnement, à la vue de cinq chapelles, & d'autant de Prêtres qui poussaient des hurlemens effroyables, en battant sur de petites cloches plates; mais il fut encore plus surpris, lorsqu'ayant vu tous les Japonnais du cortège jeter des pièces de monnoie dans la chapelle, & recevoir en échange un papier qu'ils portaient respectueusement sur le rivage d'un lac voisin, pour le jeter dans l'eau, après l'avoir attaché à une pierre qui le faisait aller sûrement au fond, on lui eût expliqué le motif de cet étrange usage. Le lac de Fakone passe, au Japon, pour le Purgatoire des enfans qui meurent avant l'âge de sept ans; &

Japon.

l'on croit qu'ils y sont tourmentés, jusqu'à ce qu'ils soient rachetés par la charité des passans. Les Prêtres assurent qu'ils reçoivent du soulagement aussitôt que les noms des Dieux & des Saints, qui sont écrits sur le papier qu'on vend dans les chapelles, commencent à s'effacer, & qu'ils sont entièrement délivrés, lorsque l'eau fait disparaître ces caractères. L'endroit particulier où l'on prétend que les ames des enfans sont retenues, se nomme Sainokavara. Il est marqué par un monceau de pierre.

Dans une des chapelles, on montrait plusieurs curiosités; telles que des sabres d'anciens héros, dont on y raconte les glorieux exploits; deux belles branches de corail; deux cornes de licorne, d'une merveilleuse grandeur; deux pierres trouvées, l'une dans le corps d'une vache, l'autre dans celui d'un cerf; un habit d'étoffe d'ama, comme les Anges en portent au ciel, & qui leur donne le pouvoir de voler; le peigne de Joritomo, premier Monarque séculier du Japon, avec ses armoiries dessus; la cloche de Kobidais, fondateur d'une secte célèbre, & une lettre écrite de la propre main de Takamine. Cet endroit est le saint Denis du Japon.

On voit près des côtes, vis-à-vis de Kanranda, un rocher qui sort de la mer en forme de pyramide; & plus loin, directement au Sud, la fameuse

isle de Kamakura. Elle paraît ronde, d'une lieue de tour au plus, & couverte de bois fort hauts. C'est un lieu d'exil pour les Seigneurs disgraciés, & rarement sont-ils rappelés, lorsque le malheur les y condamne. Les côtes en étant fort escarpées, on est obligé d'employer des grues pour haler les bateaux, dans lesquels on y transporte les prisonniers ou des provisions.

Japon.

Sinagava est un fauxbourg de Jedo, à deux lieues de cette ville Impériale. En y entrant, la place des exécutions offre un spectacle terrible. C'est une multitude de têtes humaines & de cadavres, les uns à demi-pourris, les autres à demi-dévorés, avec un grand nombre de chiens, de corbeaux & d'autres animaux carnassiers qui se repaissent de ces misérables restes : digne avenue du palais d'un Despote. Après avoir fait environ trois quarts de lieue dans cette rue, les Hollandais s'arrêtèrent dans une hôtellerie, où la vue de la ville & de son havre, qui est ordinairement rempli d'une multitude de bâtimens, de toutes sortes de grandeurs & de figures, offre une des plus belles perspectives du monde. On leur dit que la beauté de ce spectacle attirait souvent, dans le même lieu, des personnes d'une condition distinguée. Il leur restait un quart de lieue pour arriver à l'entrée d'un autre fauxbourg de Jedo, qui n'est qu'une continuation de Sinagava,

Japon.

dont il est séparé par un simple corps-de-garde. La mer en cet endroit s'approche si fort de la colline, qu'il n'y a qu'un rang de maisons entre cette colline & le chemin ; il règne quelque temps le long de la côte ; mais venant ensuite à s'élargir, il forme plusieurs rues irrégulières d'une longueur considérable. Après une demi-heure de marche, la beauté des rues, qui deviennent plus larges & plus uniformes, la foule du peuple & le tumulte firent comprendre aux Hollandais qu'ils étaient entrés dans la ville. Ils traversèrent un marché, d'où, prenant par une grande rue, qui coupe un peu irrégulièrement Jédo du Sud au Nord, ils passèrent plusieurs ponts magnifiques, entre lesquels ils en distinguèrent un de quarante-deux brasses de longueur, célèbre parce qu'il est le centre commun d'où l'on mesure les chemins & la distance des lieux dans toute l'étendue de l'Empire. Ils virent plusieurs rues qui aboutissent à la grande ; & leur admiration fut particulièrement excitée par la foule incroyable du peuple, par le train des Princes & des Grands, qu'ils ne cessaient pas de rencontrer, & par la riche parure des dames, qui passaient continuellement dans leurs chaises & leurs palanquins. Ils ne se lassaient pas de voir aussi la variété des boutiques qui bordent les rues, & l'étalage de toutes sortes d'échantillons & de modèles, avec un drap

Japon.

noir suspendu pour la commodité ou pour le faste. Ils ne s'apperçurent point, comme dans les autres villes, que personne eût la curiosité de les voir passer; apparemment, observe Kempfer, parce qu'un si petit train n'avait rien d'admirable pour les habitans d'une ville si peuplée, séjour d'un puissant Monarque, où l'on est accoutumé à des spectacles plus pompeux. La marche fut d'une lieue entière dans la grande rue, jusqu'à l'hôtellerie ordinaire de la Nation Hollandaise.

L'Ambassadeur fit donner avis de son arrivée aux Ministres des affaires étrangères. Le premier ordre qu'on lui fit signifier, fut de se tenir renfermé dans sa chambre lui & tous ses gens, avec défense au Bugio de laisser approcher d'eux d'autres Japonais que leurs domestiques. Kempfer murmure un peu de cette rigueur. On devait croire, dit-il, nos appartemens assez éloignés de la rue, puisque c'était le plus haut étage du derrière de la maison, où il n'y avait d'entrée qu'un passage étroit, qu'on aurait pu fermer à la clef, si cette précaution avait paru nécessaire. Il y avait deux portes, l'une en-bas & l'autre au haut de l'escalier, & les chambres étaient fermées de trois côtés. La mienne n'avait qu'une seule fenêtre étroite, au travers de laquelle j'avais assez de peine à voir le soleil en plein-midi.

Il se passa près de quinze jours avant que

Japon.

l'Ambassadeur pût obtenir sa première audience; & la captivité des Hollandais diminua si peu dans cet intervalle, qu'on leur recommanda même de ne pas jeter de leurs fenêtres dans la rue, le moindre papier sur lequel il y eût des caractères de l'Europe. Cependant il paraît que Kempfer eut l'adresse de ménager assez les gardes, pour se procurer la liberté de visiter la ville, & d'en faire une description d'autant plus curieuse, qu'il y a joint un plan dont il vante la fidélité.

Des cinq grandes villes de commerce qui appartiennent au domaine Impérial, Jedo passe pour la première: elle est tout à la fois la capitale & la plus grande ville de l'Empire. C'est le séjour d'un grand nombre de Princes & de Seigneurs qui composent la Cour, & la multitude de ses habitans est presque incroyable. Elle est située, suivant l'observation de Kempfer, à trente-cinq dégrés & demi de latitude. Les Japonais lui donnent sept lieues de long, cinq de large, & vingt de circonférence. Elle n'est pas entourée de murs; mais plusieurs fossés qui l'environnent, & de hauts remparts plantés d'arbres, avec des portes capables de résistance, peuvent servir avantageusement à la défendre. Une grande rivière, qui a sa source au couchant, la traverse & se jette dans le port. Tandis qu'un de ses bras va servir de fossé au château, il se jette aussi dans le port par cinq embouchures,

embouchures, dont chacune offre un pont magnifique.

Japon.

Jedo n'est pas bâtie avec la régularité des autres villes du Japon, parce qu'elle n'est arrivée que par dégrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui. Cependant on y trouve, dans plusieurs quartiers, des rues si régulières, qu'elles se coupent à angles droits. Elle doit cet embellissement aux incendies qui réduisent souvent en cendres un grand nombre de maisons. Les nouvelles rues peuvent être disposées sur le plan des propriétaires du terrein. En général, les maisons de Jedo sont basses & petites, comme dans tout le reste de l'Empire. La plupart sont bâties de bois de sapin, avec un léger enduit d'argile. L'intérieur est le même qu'à Meaco, divisé en appartemens avec des paravents de papier, les murs revêtus de papier peint, le plancher couvert de nattes, & les toits couverts de coupeaux de bois. Il n'est pas étonnant qu'avec des matières si combustibles, le feu y fasse tant de ravage. Chaque maison doit avoir, sous le toit ou dessus, une cuve pleine d'eau, avec les instrumens nécessaires pour l'employer. Cette précaution suffit souvent pour éteindre le feu dans une maison particulière; mais elle devient inutile pour arrêter la fureur d'un incendie qui a déjà fait des progrès. Les Japonais ne connaissent point alors d'autre remède que d'abattre

Japon.

les maisons voisines, auxquelles le feu n'a point encore touché. Ils ont des compagnies instituées dans cette vue, qui font la patrouille nuit & jour, avec des habits de cuir brun, pour les défendre de la flamme & des crocs de fer.

Tous les quartiers de la ville sont remplis, comme en Europe, de Moines, de Monastères, de Temples, & d'autres bâtimens religieux qui en occupent les plus belles parties. Les palais des Grands sont de superbes édifices; ils sont séparés des maisons particulières par de grandes cours & de magnifiques portes, où l'on monte par quelques marches fort ornées; mais ils n'ont qu'un étage, divisé en plusieurs riches appartemens, sans tours, & sans ces autres marques d'autorité qu'on voit aux châteaux des Princes & des Grands dans leurs Etats héréditaires.

Jedo est un séminaire d'artistes, de marchands & d'artisans; ce qui n'empêche point que tout ne s'y vende plus cher que dans aucun autre lieu de l'Empire, à raison du concours infini du peuple, des Moines oisifs & des courtisans, & de la difficulté du transport pour les provisions.

Le château ou le palais de l'Empereur est situé presqu'au milieu de la ville. Sa figure est irrégulière : on lui donne cinq lieues de tour. Il est composé de deux clôtures, qu'on peut nommer deux châteaux extérieurs; le troisième, qui fait

Japon.

le centre, & qui eſt proprement la demeure du Monarque, eſt flanqué de deux autres châteaux bien fortifiés, mais plus petits, avec de grands jardins derrière l'appartement Impérial. Chacun de ces châteaux eſt entouré de foſſés & de murs. Le premier occupe un grand terrein, qui environne le ſecond & une partie du palais Impérial; il contient tant de rues, de foſſés & de canaux, qu'il fut difficile à Kempfer d'en concevoir le plan, quoiqu'il le donne avec celui de la ville. C'eſt dans ce château extérieur que demeurent les Princes de l'Empire, avec leurs familles. Le ſecond château occupe moins d'eſpace, & fait face au troiſième; mais il eſt ſéparé des deux autres par des murs, des foſſés, des ponts-levis & de groſſes portes. La garde en eſt plus nombreuſe que celle du premier. Il contient les ſuperbes palais de quelques-uns des plus puiſſans Princes de l'Empire, des Conſeillers d'Etat, des premiers Officiers de la Couronne; enfin, de tous les Seigneurs qui ſont appelés par leurs fonctions à la plus intime familiarité de l'Empereur. Le château qui mérite proprement le nom de palais Impérial, eſt ſitué ſur un terrein un peu plus élevé que les deux autres; il eſt entouré d'une épaiſſe muraille de pierre de taille, flanquée de baſtions qui reſſemblent beaucoup à ceux de l'Europe. Un rempart de terre, élevé du côté intérieur, ſoutient pluſieurs bâtimens longs,

Japon.

& des guérites ou des tours à plusieurs étages. Rien n'approche de la solidité de l'édifice, dans la partie que l'Empereur habite. Ce sont des pierres de taille d'énorme grandeur, posées l'une sur l'autre sans mortier & sans crampons de fer, afin que dans les tremblemens de terre, qui sont fréquens au Japon, les pierres puissent céder au choc, & ne recevoir aucun dommage. De l'intérieur du palais s'élève une tour quarrée plus haute que tout le reste des bâtimens, divisée en plusieurs étages, dont chacun a son toit, & si richement ornée, que de loin elle donne à tout le château un air de magnificence qui cause de l'étonnement. Une multitude de toits recourbés, avec des dragons dorés au sommet & aux angles, qui couvrent tous les autres bâtimens, produisent le même effet. Le second château a peu d'ornemens extérieurs; mais il est entouré, comme le premier, de fossés larges, profonds, & de très-hauts murs, avec une seule porte & un pont qui communique au troisième. C'est dans le premier & le second qu'on élève les enfans de l'Empereur. Tous ces châteaux ou ces palais n'ont qu'un étage, & ne laissent pas d'être assez hauts. Le troisième a plusieurs longues galeries & de grandes salles qui peuvent être divisées avec des paravents. Chaque appartement a son nom. Celui qu'on nomme la salle des mille nattes, sert uniquement aux grandes

assemblées, où l'Empereur reçoit l'hommage & les présens des Princes de l'Empire, & les Ambassadeurs des Puissances étrangères ; mais il y a diverses autres salles d'audience. Il ne manque rien à leur beauté, dans le goût d'architecture du pays. Les plafonds, les solives & les colonnes sont de bois de cèdre, de camphre ou de jesseri, dont les veines forment naturellement des fleurs & d'autres figures curieuses. Plusieurs appartemens ne sont revêtus que d'un simple vernis ; d'autres ont les plus beaux ornemens de sculpture. La plupart des bas-reliefs sont des oiseaux ou des branches, dorés avec beaucoup d'art. Le plancher est couvert de nattes blanches, avec un galon ou une frange d'or pour bordure. Au reste, il y a peu de différence, pour l'ameublement, entre le palais de l'Empereur & ceux des Princes. On garde le trésor Impérial dans un bâtiment dont les portes sont de cuivre, & les portes de fer, pour le garantir du feu. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement souterrein, qui a pour plafond un grand réservoir d'eau. L'Empereur s'y retire lorsqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonais sont persuadés que cette barrière est impénétrable au feu du ciel. Mais Kempfer avertit que ne l'ayant pas vue, il n'en parle que sur le témoignage d'autrui.

Japon.

Enfin le jour de l'audience fut marqué au 29

Japon.

de Mars, qui est le dernier du second mois des Japonais. Quoique ce fût un des jours ordinaires où l'Empereur était accoutumé de la donner, Kempfer avoue qu'on n'aurait pas pensé sitôt à dépêcher les Hollandais, si le favori de l'Empereur, qui devait donner une fête à ce Monarque, & qui avait besoin de temps pour ses préparatifs, n'eût été bien-aise de se délivrer d'eux. Ce Seigneur, qui se nommait *Makino-Bingo*, avait été Gouverneur de l'Empereur, & s'était maintenu dans le plus haut dégré de faveur. Il fit avertir l'Ambassadeur Hollandais de se tenir prêt pour le 29. Les préparatifs ne marquent pas une considération fort distinguée, puisqu'il lui fit dire simplement de se rendre de bonne heure à la Cour, & de se tenir dans la salle des gardes, jusqu'à ce qu'il fût appelé. Le récit de cette audience peut servir à faire juger comment les Hollandais sont traités au Japon, depuis qu'ils en ont fait exclure les autres Nations. Nous ne ferons au récit de Kempfer, que quelques corrections de style.

« Le 29 de Mars, qui était un Jeudi, les présens destinés pour sa Majesté Impériale, furent envoyés à la Cour; ils y devaient être rangés sur des tables de bois, dans la salle des mille nattes, où l'Empereur en devait faire la revue. Nous suivîmes aussitôt, avec un petit équipage, couvert d'un manteau de soie noire. Nous étions accom-

Japon.

pagnés de trois Intendans, des Gouverneurs de Nangasaki, d'un Commis du Bugio, de deux Messagers de Nangasaki, & d'un fils de l'Interprète, tous à pied. Nous étions quatre à cheval, tous à la queue l'un de l'autre; trois Hollandais & notre Interprète. Chacun de nos chevaux était conduit par un valet, qui tenait la bride, & qui marchait à la droite : c'est le côté par lequel on monte à cheval, & par lequel on en descend, à la manière du pays. Autrefois, nous avions deux valets pour chaque cheval; mais nous avons supprimé cet usage, comme une dépense inutile. Notre Ambassadeur, que les Japonais nomment le Capitaine, venait après nous dans un *noriman*, suivi de notre ancien Interprète, qui était porté dans un cango. Nos domestiques fermaient la marche à pied. Ce fut dans cet ordre que nous nous rendîmes au château, en une demi-heure de marche. Nous entrâmes dans la première clôture par un grand pont bordé d'une balustrade, sur laquelle règne une suite de boules de cuivre. La rivière qui passe dessous est large, & coule vers le Nord, autour du château. On y voyait alors un grand nombre de bateaux & de barques. Nous trouvâmes, au bout du pont, deux portes fortifiées, entre lesquelles nous vîmes une petite garde. Après avoir passé la seconde porte, nous entrâmes dans une grande place, où la garde était plus

Japon.

nombreuse. La salle d'armes nous parut tapissée de drap; les piques étaient debout à l'entrée; mais le dedans était revêtu d'armes dorées, de fusils vernissés, de boucliers, d'arcs, de flèches & de carquois, rangés avec beaucoup d'ordre & de goût. Les soldats se tenaient assis à terre, les jambes croisées, tous vêtus de soie noire, & chacun avec deux sabres à son ceinturon. On nous fit traverser entièrement la première clôture, entre les palais des Princes & des Grands de l'Empire, qui remplissent l'intérieur de ce premier château. Le second où nous arrivâmes ne nous parut différent du premier, que par la structure des portes & des palais, qui est plus magnifique. On nous y fit laisser notre norimon, notre cango, nos chevaux & nos valets, pour nous conduire, par un long pont de pierre, au *fonmatz*, qui est la demeure de l'Empereur. Après avoir passé ce pont, nous traversâmes un double bastion, suivi de deux portes fortifiées, par lesquelles nous entrâmes dans une rue irrégulière, bordée des deux côtés d'une fort haute muraille. Nous arrivâmes au *fiakninban*, c'est-à-dire, à la grande garde du château, qui est au bout de cette rue, près de la dernière porte qui conduit au palais. On nous ordonna d'attendre, dans la salle des gardes, que le grand Conseil d'Etat fût assemblé, temps auquel nous devions être introduits. Les deux Capitaines

Japon.

de la garde nous offrirent civilement du thé & du tabac à fumer; quelques autres Gentilshommes vinrent nous tenir compagnie. Nous n'attendîmes pas moins d'une heure; & dans l'intervalle, nous vîmes entrer au palais plusieurs Conseillers d'Etat, les uns à pied, d'autres portés dans leurs norimons. Enfin, nous fûmes conduits par deux magnifiques portes au travers d'une grande place quarrée, jusqu'à l'entrée du palais. L'espace entre la seconde porte & le frontispice du palais, était rempli d'une foule de courtisans & d'un grand nombre de gardes. De-là on monte par deux escaliers dans une spacieuse salle, qui est à la droite de l'entrée, où toutes les personnes qui doivent être admises à l'audience de l'Empereur, ou des Conseillers d'Etat, attendent qu'on les introduise. Cette salle est non-seulement fort grande, mais extrêmement exhaussée; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit assez sombre, lorsqu'on y a mis tous les paravents, parce qu'elle ne reçoit du jour que des fenêtres d'en-haut d'une chambre voisine. Elle est d'ailleurs richement meublée à la manière du pays; & le mélange de ses piliers dorés, qui s'élèvent entre les paravents, forme un coup-d'œil fort agréable. Nous y attendîmes encore l'espace d'une heure, que l'Empereur fût venu s'asseoir dans la salle d'audience. Alors trois Officiers conduisirent notre

Japon.

Ambaſſadeur devant Sa Majeſté, & nous laiſsèrent dans la première ſalle où nous étions. Auſſitôt qu'il fut entré, ils crièrent à haute voix : *Hollanda Capitaine.* C'était le ſignal pour l'avertir de rendre l'hommage établi. Il ſe traîna, ſuivant l'uſage, avec les mains & les genoux, à l'endroit qui lui fut montré, entre les préſens qui étaient rangés d'un côté, & l'endroit où l'Empereur était aſſis : là, s'étant mis à genoux, il ſe courba vers la terre, juſqu'à la toucher du front; enſuite il recula comme une écreviſſe, c'eſt-à-dire, en ſe traînant en arrière ſur les mains & ſur les pieds, ſans avoir ouvert la bouche pour prononcer un ſeul mot. Il ne ſe paſſe rien de plus aux audiences que nous obtenons de ce puiſſant Monarque; & l'on n'obſerve pas plus de cérémonie dans les audiences qu'il donne aux plus grands Princes de l'Empire. On les appelle à haute voix par leur nom; ils s'avancent en rampant, & lorſqu'ils ont frappé la terre du front, ils ſe retirent de même ». Ce cérémonial eſt un peu dur; mais comme chacun eſt maître chez ſoi, on a droit de traiter comme on veut ceux qui viennent des extrêmités du globe pour recevoir des humiliations, & dont on ne peut pas craindre la vengeance. Un cérémonial, après tout, ne ſignifie rien, quel qu'il ſoit, quand il eſt le même pour tout le monde. Lécher la terre chez les Deſpotes d'Aſie, n'eſt qu'une

Japon.

manière de faire la révérence. Je sais bien qu'il y a des gens qui ne s'en accommoderaient pas; mais les Hollandais auront réponse à tout, en disant: Nous voulons gagner de l'argent, & nous ne sommes pas fiers ».

Autrefois l'Ambassadeur Hollandais en était quitte pour rendre l'hommage; & quelques jours après, on lui lisait certains règlemens, qu'il promettait d'observer, après quoi il était renvoyé à Nangazaki. Mais depuis plus de vingt ans, l'Ambassadeur & les Hollandais qui l'accompagnent à Jedo, sont conduits plus loin dans le palais, pour donner à l'Impératrice, aux Princesses & aux Dames de la Cour, l'amusement de les voir. Dans cette seconde audience, l'Empereur & les Dames se tiennent derrière des paravents & des jalousies; mais les Conseillers d'Etat & les autres Officiers de la Cour sont assis à découvert. Kempfer peint cette scène bizarre avec beaucoup de naïveté.

« Après la cérémonie de l'hommage, l'Empereur se retira dans son appartement, & nous fûmes appelés avec l'Ambassadeur. On nous fit traverser plusieurs appartemens, pour nous rendre dans une galerie fort dorée, où nous attendîmes un quart-d'heure; ensuite, traversant plusieurs autres galeries, nous arrivâmes dans une grande chambre, où l'on nous pria de nous asseoir. Plusieurs hommes rasés, qui étaient les Médecins de

Japon.

l'Empereur, des Officiers de cuisine & des Ecclésiastiques, vinrent nous demander nos noms & notre âge; mais on tira bientôt des paravents devant nous, pour nous délivrer de leurs importunités. Nous passâmes une demi-heure dans le même lieu. On nous conduisit ensuite par d'autres galeries plus obscures, qui étaient bordées d'une file non-interrompue de Gardes-du-corps. Après eux, plus près de l'appartement de l'Empereur, la file était continuée par plusieurs grands Officiers de la Couronne, qui faisaient face à la salle où nous étions attendus. Ces Officiers avaient leurs habits de cérémonie, étaient assis sur leurs talons, & la tête courbée. La salle consistait en divers compartimens, qui regardaient vers l'espace du milieu, dont quelques-uns étaient ouverts, & les autres fermés par des paravents & des jalousies. Les uns étaient de quinze nattes, d'autres de dix-huit, & d'une natte plus haut ou plus bas, suivant la qualité des personnes qui les occupaient. L'espace du milieu était sans nattes, & par conséquent le plus bas, parce qu'on les en avait ôtées. Ce fut sur le plancher de cet espace, qu'on nous ordonna de nous asseoir. L'Empereur & l'Impératrice étaient assis à notre droite, derrière des jalousies. J'eus deux fois l'occasion de voir l'Impératrice au travers des ouvertures: elle me parut belle, le teint brun, les yeux noirs & pleins de feu; son

âge d'environ trente-six ans; & la proportion de sa tête, qui était assez grosse, me fit juger qu'elle était d'une taille fort haute. J'entends par le nom de jalousies, une sorte de tapisserie très-fine, composée de roseaux fendus, & revétue par derrière d'une soie transparente, avec des ouvertures de la largeur de la main, qui laissent un passage libre aux regards. On les peint de diverses figures pour l'ornement, ou plutôt, pour mieux cacher ceux qui sont derrière, quoiqu'indépendamment des peintures, il soit difficile de voir les personnes d'un peu loin, sur-tout si le fonds de l'appartement n'est point éclairé ».

Japon.

« L'Empereur lui-même était dans un lieu si obscur, que nous aurions eu peine à l'appercevoir, si sa voix ne l'eût fait découvrir; il parlait néanmoins si bas, qu'il semblait vouloir garder l'*incognito*. Les Princesses du sang & les Dames de la Cour étaient vis-à-vis de nous, derrière d'autres jalousies. Je m'apperçus qu'on y avait mis des cornets de papier entre les cannes, pour élargir les ouvertures, & rendre le passage plus libre à la vue. Je comptai environ trente de ces cornets; ce qui me fit juger que les Dames étaient en même nombre. Makino-Bingo était assis seul sur une natte élevée, dans un lieu découvert à notre droite, c'est-à-dire, du côté de l'Empereur. A notre gauche, dans un autre compartiment,

Japon.

étaient assis les Conseillers d'Etat du premier & du second ordre. La galerie derrière nous s'était remplie des principaux Officiers de la Cour & des Gentilshommes de la chambre Impériale. Une autre galerie, qui conduisait au compartiment de l'Empereur, était occupée par les enfans des Princes, par les Pages de sa Majesté, & par quelques Prêtres qui se cachaient pour nous observer. Telle était la disposition du théâtre où nous devions jouer notre rôle ».

« Notre premier Interprète s'assit un peu au-dessus de nous, pour entendre plus facilement les demandes & les réponses ; & nous prîmes nos places à sa gauche, tous à la file, après nous être avancés, en nous traînant & nous prosternant du côté des jalousies de l'Empereur. Alors Bingo nous dit de la part de ce Monarque, qu'il nous voyait volontiers. L'Interprète qui nous répéta ce compliment, rendit aussi la réponse de notre Ambassadeur. Elle consistait dans un très-humble remercîment de la bonté que l'Empereur avait eu de nous accorder la liberté du commerce. L'Interprète se prosternait à chaque explication, & parlait assez haut pour être entendu de l'Empereur; mais tout ce qui sortait de la bouche du Monarque, passait par celle de Bingo ; comme si ses paroles eussent été trop précieuses & trop sacrées, pour être reçues immédiatement par des Officiers

inférieurs. Après les premiers complimens, l'acte qui suivit cette solemnité, devint une vraie farce ».

Japon.

« On nous fit mille questions ridicules. Premièrement, on voulut savoir notre âge & notre nom ; chacun de nous reçut ordre de l'écrire sur un morceau de papier, avec une écritoire d'E[illegible]ope, que nous avions apportée pour cette occasio[illegible] nous dit ensuite de remettre le papie[illegible]roire à Bingo, qui les mit entre les mains [illegible]pereur, par un trou de la jalousie. Alors on demanda au Capitaine ou à l'Ambassadeur, quelle était la distance de Hollande à Batavia, & de Batavia au Japon, & lequel avait le plus de pouvoir, du Directeur-général de la compagnie Hollandaise, ou du Prince de Hollande ? Voici les questions qu'on me fit particulièrement : Quelles étaient les maladies externes ou internes que je croyais les plus dangereuses & les plus difficiles à guérir ? Quelle était ma méthode pour les ulcères & les aposthumes intérieurs ? Si les Médecins d'Europe ne cherchaient point quelques remèdes pour rendre les hommes immortels, comme les Médecins Chinois en faisaient leur étude depuis plusieurs siècles ? Si nous avions fait quelques progrès dans cette recherche, & quel était le meilleur remède de l'Europe pour prolonger la vie ? Je répondis à cette dernière question, que nos Médecins avaient découvert une liqueur spiritueuse qui pouvait



[redacted]

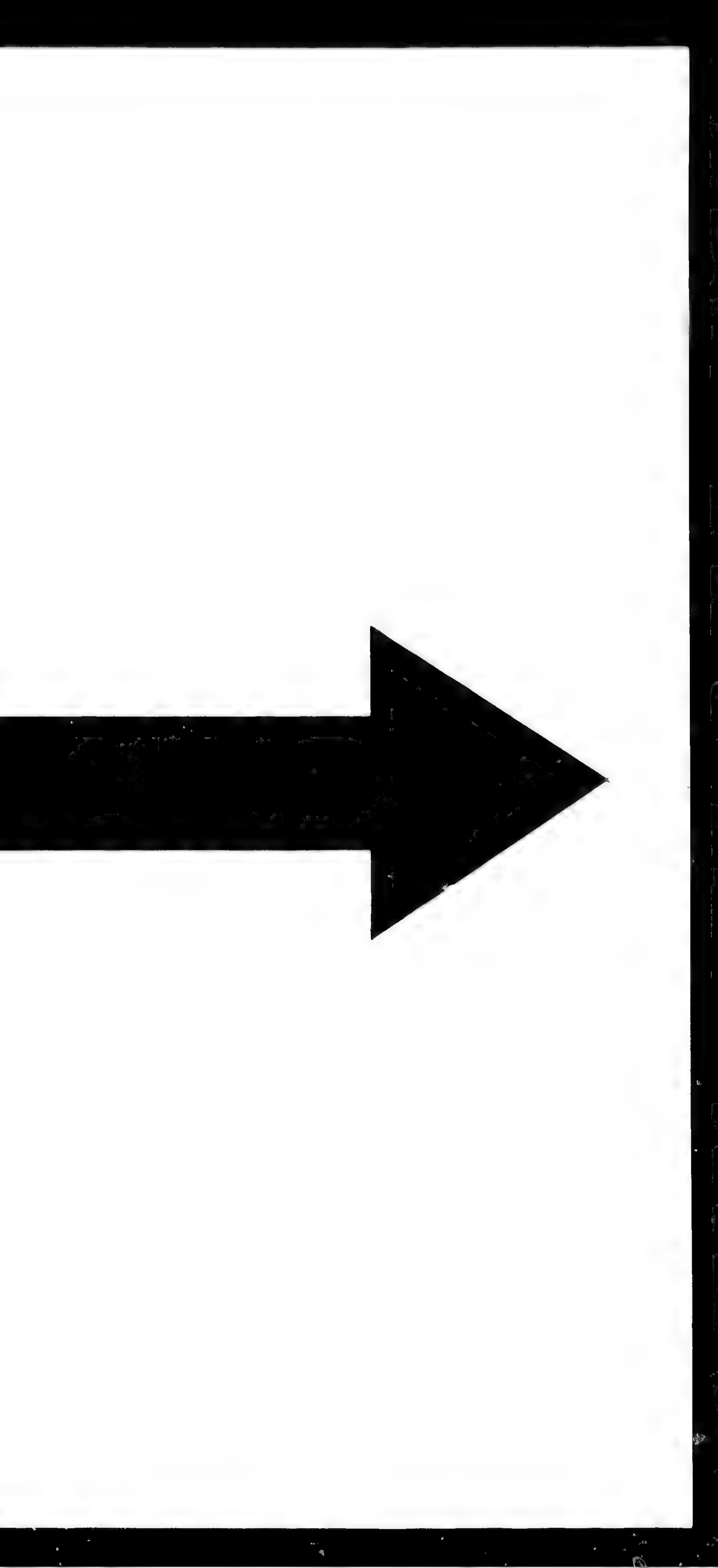
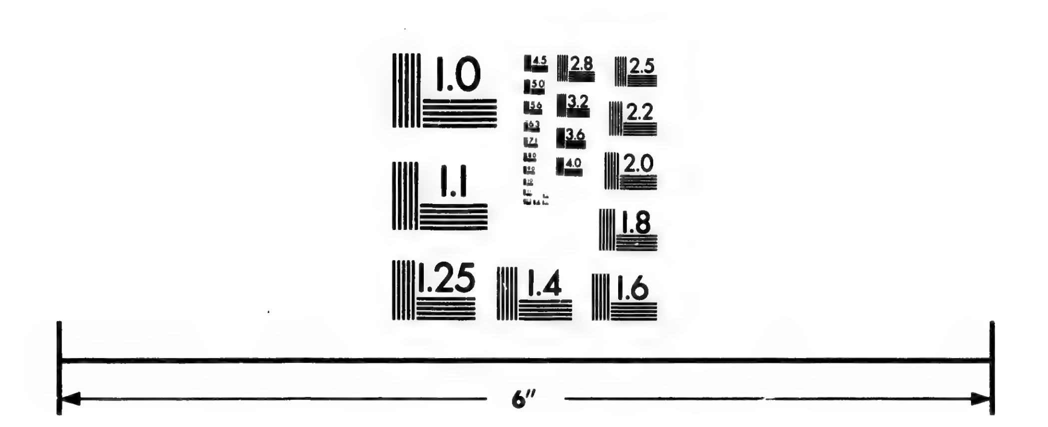
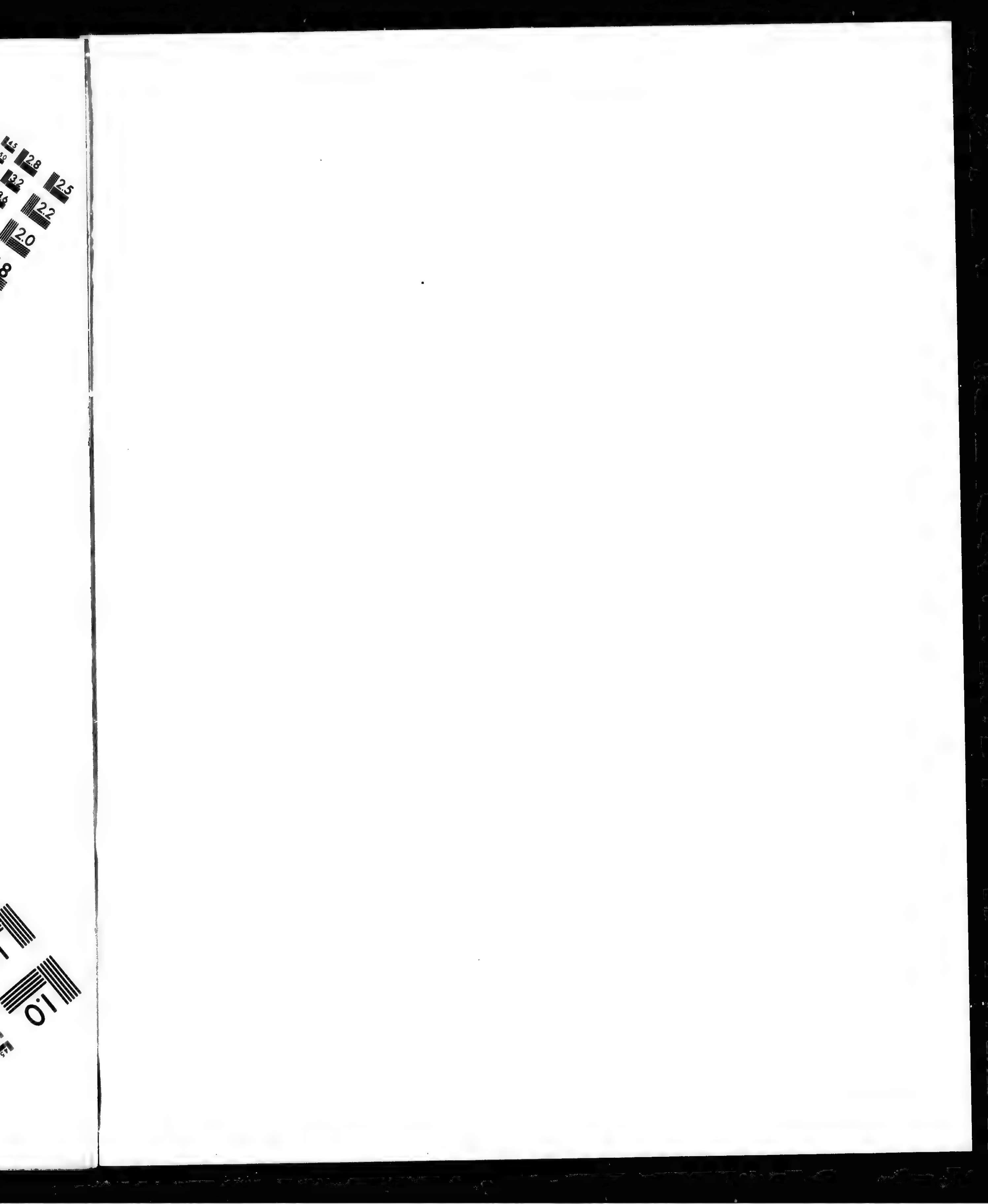


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Japon.

entretenir dans le corps la fluidité des liqueurs, & donner de la force aux esprits. Cette réponse ayant paru trop vague, on me pressa de faire connaître le nom de cet excellent remède. Comme je savais que tout ce qui est en estime au Japon, reçoit des noms fort longs & fort emphatiques, je répondis que c'était le *sal volatile oleosum Sylvii.* Ce nom fut écrit derrière la jalousie, & l'on me le fit répéter plusieurs fois. On voulut savoir ensuite quel était l'inventeur du remède, & de quel pays il était : je répondis que c'était le Professeur Sylvius, en Hollande. On me demanda aussitôt si je le pouvais composer; sur quoi l'Ambassadeur me dit de répondre, non; mais je répondis affirmativement, en ajoutant néanmoins que je ne le pouvais pas au Japon. On me demanda si je le pouvais à Batavia. Oui, répondis-je encore; & l'Empereur donna ordre qu'il lui fût envoyé par les premiers vaisseaux qui viendraient au Japon ».

« Ce Prince, qui s'était tenu jusqu'alors assez loin de nous, s'approcha vers notre droite, & s'assit derrière la jalousie, aussi près qu'il lui fut possible. Il nous fit ordonner successivement d'ôter nos manteaux, de nous tenir debout, de marcher, de nous arrêter, de nous complimenter les uns les autres, de sauter, de faire les ivrognes, d'écorcher la langue Japonaise, de lire en Hollandais,

dais, de peindre, de chanter, de danser, de mettre & d'ôter nos manteaux. Nous exécutâmes chacun de ces ordres; & je joignis à ma danse une chanson amoureuse en Allemand. Ce fut de cette manière, & par quantité d'autres singeries, que nous eûmes la patience de divertir l'Empereur & toute sa Cour ». Japon.

« Cependant l'Ambassadeur est dispensé de cette comique représentation. L'honneur qu'il a de représenter ses maîtres, le met à couvert de toutes sortes d'indécences & de propositions injurieuses. D'ailleurs, il fit paraître assez de gravité dans son air & dans sa conduite, pour faire comprendre aux Japonais que des ordres si bouffons lui plaisaient peu. Cette scène finit par un dîner qu'on servit devant chacun de nous, sur de petites tables couvertes de mets à la Japonaise, avec de petits bâtons d'ivoire, qui nous tinrent lieu de couteaux & de fourchettes. Ensuite deux Officiers nous reconduisirent dans la première anti-chambre, où nous prîmes congé d'eux ».

L'Ambassadeur employa les jours suivans à faire ses visites aux Ministres & aux principaux Conseillers d'Etat. Il fut reçu par-tout avec beaucoup de civilité par les Intendans & les Secrétaires, qui le régalèrent de thé, de tabac & de confitures. Les chambres où il était admis étaient remplies, derrière les paravents & les jalousies, d'une nom-

Japon.

breuse assemblée, qui souhaitait de voir faire aux Hollandais leur exercice comique. Ils n'eurent pas toujours cette complaisance; mais ils chantèrent & dansèrent dans plusieurs maisons, lorsqu'ils étaient satisfaits de l'accueil qu'ils y avaient reçu. Quelquefois les liqueurs fortes, qu'on leur faisait boire avec un peu d'excès, leur montaient trop à la tête. Cette facilité à servir comme de jouets chez les Grands, & l'embarras où ils se trouvaient dans les rues, pour se dégager de la foule du peuple, donnent une singulière idée de leur Ambassade. Cependant ils témoignaient quelque impatience pour se retirer, lorsqu'ils croyaient s'appercevoir qu'ils étaient trop peu respectés.

Dans une visite qu'ils rendirent au Seigneur Tsusimano-Cami, on leur servit un dîner composé des mets suivans: du poisson bouilli dans une fort bonne sauce; des huîtres bouillies, & servies dans la coquille, avec du vinaigre; diverses petites tranches de viandes rôties; du poisson frit, & des œufs bouillis. La liqueur qu'on leur fit boire était exquise. Après le festin, on souhaita de voir leurs chapeaux, leurs pipes & leurs montres. On apporta deux cartes géographiques, dont l'une était sans les noms des pays, mais d'ailleurs assez bien dessinées, &, suivant toute apparence, d'après une carte de l'Europe. L'autre était une carte du monde entier, en forme ovale, dont les noms

Japon.

étaient marqués avec les *kattakanna* Japonais, qui sont une sorte de caractères. Kempfer saisit cette occasion pour observer la manière dont les Japonais représentent les pays qui sont au Nord de leur Empire. Au-delà du Japon, & vis-à-vis les deux grands promontoires septentrionaux d'Osju, il remarqua l'isle de Jesogarima. Au-delà de cette isle, il vit un pays deux fois grand comme la Chine, divisé en différentes provinces, dont un tiers s'avançait au-delà du cercle polaire, & courait à l'Est beaucoup plus loin que les côtes les plus orientales du Japon. Ce pays était représenté avec un grand golfe sur le rivage oriental, vis-à-vis de l'Amérique, & le golfe était à peu près de forme quarrée; il n'y avait qu'un passage entre le même pays & l'Amérique, & dans ce passage il y avait une petite isle. Au-delà, tirant vers le Nord, il y avait une autre isle, de forme longue, qui, touchant presque de ses deux extrémités les deux Continens, c'est-à-dire, celui de Jesso à l'Ouest, & celui de l'Amérique à l'Est, formait ainsi le passage du Nord. C'était à peu près de même qu'on avait représenté toutes les terres inconnues du pôle antarctique, qui étaient marquées comme des isles.

De quantité d'autres circonstances que Kempfer prit le même soin de recueillir dans les deux voyages de l'Ambassadeur à la Cour, il en reste

Japon.

une qu'on se reprocherait d'avoir supprimée, quoiqu'il ne la rapporte ici qu'avec beaucoup de ménagement pour les Hollandais. L'Ambassadeur, après avoir reçu son audience de congé, fut appelé devant les Conseillers d'Etat, pour entendre la lecture des ordres qui regardent le commerce. Ils portaient, entr'autres articles, que les Hollandais n'inquiéteraient aucun navire ni bateau des Chinois, ou des Liquans; qu'ils n'amèneraient au Japon, dans leurs vaisseaux, aucun Portugais, aucun Prêtre; & qu'à ces conditions on leur accordait un commerce libre. Après cette cérémonie, on fit présent à l'Ambassadeur de trente robes, étalées dans le même lieu, sur trois planches. On y joignit ce qui se nomme une lettre de fortune, & qui est un témoignage de la protection de l'Empereur. L'Ambassadeur fut obligé de se prosterner quatre fois; & pour marquer son respect, il mit le bout d'une des robes sur sa tête.

L'après-midi du même jour, avant qu'il fût retourné à son logement, plusieurs Seigneurs de la Cour lui envoyèrent aussi un présent de robes. Quelques-uns des Messagers laissèrent leur fardeau à l'hôtellerie Hollandaise; d'autres attendirent le retour de l'Ambassadeur, pour le remettre entre ses mains. La réception de ces présens se fit avec toutes les formalités du cérémonial établi. Des Koulis, ou des Porteurs, marchaient devant,

Japon.

avec les robes, qu'ils portaient dans des caisses; un d'entr'eux portait la planche sur laquelle les robes devaient être étalées, & la lettre de fortune, qui est un assemblage de cordons plats, entrelacés par un bout, & renfermés dans un papier entouré d'un nombre impair de liens de soie de différentes couleurs, & quelquefois dorés, ou couleur d'argent. Celui qui devait offrir les robes, était introduit dans l'appartement de l'Ambassadeur, & s'asseyant vis-à-vis de lui, à quelque distance, il lui faisait ce compliment : « Un tel » Seigneur, mon maître, vous félicite d'avoir » eu votre audience de congé, & un beau temps; » ce qui est *médithe*, c'est-à-dire, fort heureux : » vos présens lui ayant été fort agréables, il sou» haite que vous acceptiez en échange ce petit » nombre de robes ». En finissant, il donna, à l'interprète, une grande feuille de papier, qui contenait, en grands caractères, le nombre des robes & leur couleur. L'Ambassadeur, à qui l'interprète remettait cette feuille, la tenait sur sa tête, pour témoigner son respect. Tous les spectateurs demeurèrent dans un profond silence, les uns assis, d'autres à genoux. On avait appris à l'Ambassadeur le compliment qu'il devait faire en réponse : il le répétait dans ces termes, avec une profonde inclination : « Je remercie très» humblement le Seigneur, votre maître, de ses

Japon.

» foins pour nous procurer une audience prompte » & favorable ; je le fupplie de continuer fes bons » offices aux Hollandais. Je lui rends graces auffi » de fon précieux préfent, & je ne manquerai » point d'en informer mes maîtres de Batavia ». Après ces complimens, on apportait du tabac pour fumer, avec du thé & de l'eau-de-vie.

Le retour des Hollandais à leur petite ifle de Defima, & leur fecond voyage à Jedo, s'étant faits par la même route, on ne fe jettera point dans d'inutiles répétitions pour les fuivre : mais, pendant dix mois qui fe pafsèrent entre les deux voyages, Kempfer employa tous fes foins à prendre une parfaite connoiffance de la ville de Nangafaki, dont il donne la defcription.

Nangafaki.

Cette ville, une des cinq places maritimes, ou commerçantes de l'Empire, eft fituée à l'extrémité orientale de l'ifle de Kiusju, dans un terrein prefque ftérile, entre des rochers efcarpés & de hautes montagnes, éloigné de l'ifle de Nipon, qui eft prefqu'entièrement fermée pour le commerce à toutes les nations étrangères. Nangafaki eft médiocrement peuplée de marchands & de riches citoyens. La plûpart de fes habitans font des artifans, mêlés d'une populace du plus bas ordre : cependant fa fituation commode & la sûreté de fon port en font le rendez-vous commun des nations, qui ont la liberté de commercer

au Japon. Ce privilège n'est accordé depuis long-temps qu'aux Chinois & aux Hollandais ; mais c'est avec les plus rigoureuses restrictions. Après la persécution, qui acheva d'exterminer en 1638, le christianisme dans toutes ces isles, l'Empereur établit, entre plusieurs loix nouvelles, que le pont de Nangasaki serait le seul ouvert aux étrangers, & que si quelque navire était forcé par la tempête, ou par d'autres accidens, de chercher un abri dans quelqu'autre endroit de l'Empire, personne n'aurait la permission de descendre au rivage, mais qu'immédiatement après le danger, on continuerait le voyage jusqu'à Nangasaki, sous une escorte des gardes-côtes du Japon, & qu'en arrivant dans ce port, le capitaine rendrait compte au Gouverneur des raisons qui lui auraient fait prendre une autre route.

Japon.

Il se trouve rarement moins de cinquante bâtimens Japonais dans le port, sans compter un grand nombre de petites barques & de bateaux pour la pêche. A l'égard des vaisseaux étrangers, si l'on excepte quelques mois de l'hiver, il est rare aussi qu'il y en ait moins de trente, la plupart Chinois. Les navires Hollandais n'y séjournent jamais plus de trois mois en automne, parce qu'alors le vent de Sud ou d'Ouest, avec lequel ils sont venus, tourne régulièrement au Nord.

Japon.

C'eſt la mouſſon du Nord-Eſt, à la faveur de laquelle ils doivent retourner dans leurs ports.

La poſition de la ville eſt au trente-deuxième dégré trente-ſix minutes de latitude Nord. On trouve dans le voiſinage un grand lac, auquel on attribue cette vertu ſingulière, que, tout entouré qu'il eſt d'arbres, on ne voit jamais ſur l'eau de feuilles ni d'ordures. Les Japonais font honneur de cette propriété au génie, protecteur du lac; & leur reſpect va ſi loin, qu'il eſt défendu d'y pêcher ſous de rigoureuſes peines.

Nangaſaki doit ſon nom à ſes anciens Seigneurs, qui l'ont poſſédée de peres en fils, avec tout ſon diſtrict. Cette ville eſt ouverte comme la plupart des autres villes du Japon. Elle eſt ſans château, ſans murailles, ſans fortifications, & ſans aucune défenſe. Trois rivières d'une fort belle eau, qui ont leur ſource dans les montages voiſines, ſe réuniſſent à l'entrée de la ville, pour la traverſer de l'Eſt à l'Oueſt. Pendant la plus grande partie de l'année, elles ont à peine aſſez d'eau pour arroſer les champs de riz, & pour faire tourner quelques moulins; mais dans la ſaiſon des pluies, elles groſſiſſent, juſqu'à devenir capables d'entrer dans les maiſons.

Les étrangers demeurent hors de la ville, dans des quartiers ſéparés, où ils ſont obſervés & gardés avec beaucoup de rigueur. Les Chinois, ou d'autres

Orientaux qui professent la même religion, & qui négocient sous le même nom, sont établis derrière la ville sur une éminence. Leur quartier est entouré d'une muraille, & porte le nom de Jakuin, c'est-à-dire, jardin de médecine, parce qu'autrefois on y en voyait un.

Japon.

On a déja fait remarquer que les Hollandais ont leur habitation dans une petite isle qui se nomme Desima. Elle est jointe à la ville par un petit pont de pierre de quelques pas de longueur, au bout duquel les Japonais ont un corps de garde. Au côté septentrional, sont deux grandes portes, qu'on nomme les portes d'eau, & qu'on n'ouvre jamais que pour charger & décharger les vaisseaux Hollandais, à la vue d'un certain nombre de Commissaires nommés par les Gouverneurs.

La compagnie des Indes a fait bâtir à ses frais, derrière la grande rue, une maison destinée à la vente de ses marchandises, & deux magasins, à l'épreuve du feu, une grande cuisine, une maison pour les Directeurs de son commerce, une maison pour les Interprètes, qui ne sont employés que dans le temps des ventes, un jardin de plaisance, un bain & quelques autres commodités. L'Ottona, ou le chef Japonais de la rue, y occupe une maison commode avec un jardin On a laissé une place vuide, où l'on élève des boutiques pendant que les navires Hollandais sont dans le port.

Japon.

Les Chinois, à Nangasaki, ont trois Temples également remarquables par la beauté de leur structure, & par le nombre des Prêtres ou des Moines qui sont entretenus pour le service des autels.

Kempfer passe des Temples aux lieux de débauche. Il donne une idée fort singulière de cet infâme quartier. C'est, de toute la ville, celui qui contient les plus jolies maisons, toutes habitées par des courtisanes. Il se nomme Kasiematz. Sa situation est sur une éminence. Il consiste en deux grandes rues. Dans toute l'isle de Saikokf, on ne compte que deux de ces lieux, que les Japonais nomment *Mariam ;* l'un dans la province de Tsikusen, & celui de Nangasaki. Cette isle produit les plus belles femmes du Japon, à l'exception néanmoins de celles de Meaco, qui les surpassent encore. Kempfer assure que les habitans de Nangasaki peuvent placer leurs filles dans le Mariam, lorsqu'elles ont quelques agrémens. Elles sont achetées fort jeunes par les administrateurs de cet étrange commerce, qui peuvent en avoir jusqu'à trente dans la même maison. Elles y sont fort bien logées ; on les forme soigneusement à danser, à jouer des instrumens, à écrire des billets tendres, & généralement à tous les exercices qui conviennent à leur profession. Le prix de leurs faveurs est fixé par les loix. Celles qui se distinguent par des

qualités extraordinaires, sont logées & vétues avec distinction. Une des plus méprisables doit veiller, pendant la nuit, dans une loge, à la porte de chaque maison, pour la commodité des passans; le paiement est la plus petite monnoie du pays. Celles qui se conduisent mal sont condamnées, par punition, à faire cette garde. La plûpart de ces filles se marient après le temps de leur service. Elles en trouvent d'autant plus facilement l'occasion, qu'elles ont été bien élevées, & l'opprobre de leur jeunesse ne tombe que sur ceux qui les ont achetées pour corrompre leur innocence. Aussi rien n'est si méprisé que cette espèce d'hommes. Quoiqu'ils amassent des biens considérables, ils ne sont jamais reçus dans la société des honnêtes gens; on leur donne l'odieux nom de Katsava, qui signifie l'ordure du peuple. Ils sont mis au rang des Tanneurs de cuir, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus infâme dans l'idée des Japonais; & dans l'exécution des criminels, ils sont obligés d'envoyer leurs domestiques, pour assister les ministres de la justice.

Gokuja qui signifie l'enfer, est le nom de la prison publique. C'est un édifice au centre de la ville, qui consiste dans un grand nombre de petites chambres séparées, où l'on renferme ceux qui ont commis des crimes. Kempfer ajoute que de son temps il y avait dans cette prison plusieurs

Japon.

citoyens ſoupçonnés de Chriſtianiſme, c'eſt-à-dire, d'un des crimes les plus graves dans la légiſlation Japonaiſe, & ſur-tout dans ce temps qui n'était pas éloigné de la révolution. Les cérémonies du *Jeſumi* prouvent juſqu'où eſt portée, dans ce pays, l'horreur que l'on a pour la loi des Chrétiens.

Au dernier mois de chaque année, le Nitzio-Goſi, un des Officiers de chaque rue, fait le Fito-Aratame, c'eſt-à-dire, qu'il prend par écrit le nom de tous les habitans de chaque maiſon, avec la date & le lieu de leur naiſſance, leur profeſſion & leur religion. Après avoir achevé cette liſte, qui comprend les deux ſexes, & tous les âges, on attend le ſecond jour de la nouvelle année, pour commencer ce qu'on nomme le *Jeſumi*. C'eſt un acte ſolemnel d'abjuration du Chriſtianiſme, dans lequel on foule aux pieds l'image de Jeſus-Chriſt attaché à la croix, & celle de ſa Mere. Kempfer en rapporte les circonſtances. « Ceux qui ſont chargés de cette infernale exécution, commencent de deux côtés différens, & continuent d'aller de maiſon en maiſon. Ils parcourent ainſi cinq ou ſix rues par jour. Les Officiers qui doivent être préſens, ſont l'Ottona, ou le Chef de la rue, ou Commis, le Fitſia, ou le Greffier, le Nitzi-Goſi, ou le Meſſager, & deux Monbans, c'eſt-à-dire, deux Archers du guet, qui portent les images. Ces

Japon.

» figures sont de cuivre jaune, de la longueur d'un » pied, & se gardent dans une boëte, pour cet » usage. Voici l'ordre de l'abjuration. Les Inquisi- » teurs sont assis sur une natte. Ils font appeler, » dans la chambre, toutes les personnes dont la liste » contient les noms, c'est-à-dire, le chef de famille, » sa femme, ses enfans, avec les domestiques de » l'un & de l'autre sexe, tous les locataires de la » maison, & quelquefois aussi les plus proches » voisins, dont les maisons ne sont pas assez gran- » des pour la cérémonie. On place les images sur le » plancher nud; après quoi le Jesumi-Tsie, qui est » le Secretaire de l'Inquisition, prend la liste, lit » les noms, & somme chacun successivement, à » mesure qu'il paraît, de mettre le pied sur les » images. Les enfans qui ne sont pas en état de » marcher, sont soutenus par leurs meres, qui leur » font toucher les images avec les pieds. Ensuite le » chef de famille met son sceau sur la liste, pour » servir de certificat, devant le Gouverneur, que le » Jesumi s'est fait dans sa maison. Lorsque les » Inquisiteurs ont parcouru toutes les maisons de » la ville, ils foulent eux-mêmes aux pieds les ima- » ges; & se servant mutuellement de témoins, ils » confirment leurs certificats respectifs, en y appo- » sant leurs sceaux. Si quelqu'un meurt dans le cours » de l'année, sa famille doit prier ceux de qui dépend » la maison, d'assister à son lit de mort, pour rendre

Japon.

» témoignage, non-feulement qu'il eſt mort naturel-
» lement, mais encore qu'il n'était pas chrétien. Ils
» examinent le corps. Ils cherchent également s'il
» n'y a point quelque ſigne de violence, ou quel-
» que marque de la religion chrétienne; & les funé-
» railles ne peuvent ſe faire qu'après qu'ils ont donné
» leur certificat, accompagné de leur ſceau ».





CHAPITRE II.

Gouvernement, Mœurs & Religion des Japonais.

Japon.

SANS effrayer les yeux des Lecteurs d'une multitude de noms bizarres, propres à couvrir des tables géographiques, nous nous contenterons d'établir que le grand Empire que les Européens nomment Japon, & qui porte, parmi ſes habitans, le nom de Nipon, eſt ſitué entre le trente-unième & le quarante-deuxième dégré de latitude ſeptentrionale; qu'on y diſtingue trois grandes iſles, dont la principale s'appelle Nipon, & donne ſon nom à tout l'Empire; qu'elle eſt ſéparée par un détroit de la ſeconde iſle, nommée Kiusju; que la troiſième s'appelle Faikof. Ces trois iſles ſont entourées d'autres iſles plus ou moins grandes, & gouvernées par de petits Princes, ſans compter une infinité d'iſlots, qui ne ſont guères que des rochers ſtériles. Voilà ce qui compoſe l'Empire du Japon, proprement dit. Il faut y joindre ſes dépendances, c'eſt-à-dire, les iſles de Liquéjo, la partie de la péninſule de Corée, nommée Tſioſin; l'iſle de Jeſſo, & celle de Matſumai.

En général, l'Empire du Japon étant environné d'une mer orageuſe, & bordé de montagnes, de rochers, ou de ſables, qui rendent ſes côtes preſ-

Japon.

qu'inaccessibles, il semble que la nature ait voulu former de ces isles, comme un monde séparé, dans lequel ses habitans trouvent, indépendamment de toutes les autres nations, de quoi fournir aux besoins, aux commodités, & aux plaisirs de la vie.

On rapporte une tradition assez singulière sur la manière dont on prétend que s'est peuplé le Japon. Les orientaux racontent qu'un Empereur de la Chine, regrettant que la vie humaine fût si courte, entreprit de trouver quelque remède qui pût le garantir de la mort, & qu'il employa d'habiles gens à cette recherche, dans toutes les parties du monde : qu'un de ses Médecins, las de vivre sous un maître qui se faisait détester par sa barbarie, profita fort adroitement de l'occasion, pour s'en délivrer. Il se prétendit bien informé que le remède, dont il était question, se trouvait dans les isles voisines, mais qu'il consistait dans quelques plantes d'une organisation si tendre, que, pour conserver toute leur vertu, elles demandaient d'être cueillies par des mains pures & délicates. L'Empereur ne fit pas difficulté de lui accorder trois cent jeunes hommes, & autant de jeunes filles, sur lesquels il lui remit toute son autorité, & le Médecin s'en servit heureusement pour s'établir dans les isles du Japon, & pour les peupler.

Les

Japon.

Les Japonais ne désavouent point ce récit : au contraire, ils montrent, sur les côtes méridionales, l'endroit où les Chinois abordèrent, le canton dans lequel ils établirent leur Colonie, & le reste d'un Temple qui fut élevé à la mémoire de leur Chef, pour avoir apporté au Japon les sciences, les arts, & la politesse de la Chine; mais ils prouvent fort bien, par la chronologie de leurs propres Monarques, que l'Empereur Chinois, au règne duquel on rapporte cet évènement, règnait quatre cent cinquante-trois ans après Sinnu, premier Monarque du Japon; & par conséquent que leurs isles étaient déja peuplées.

Le gouvernement du Japon a toujours été monarchique : son premier Empereur fut Sinnu, qui règnait, dit-on, six cent soixante ans avant Jesus-Christ : comme son origine est incertaine, les Japonais ont trouvé plus simple de le faire descendre d'une race de demi-Dieux, par lesquels ils prétendent avoir été gouvernés pendant des siècles. Sinnu règnait sous le titre de Dairi.

Dès les premiers temps de la monarchie, toute la Milice était commandée par un Chef, qui portait le nom de Cubo, auquel on ajouta celui de Sama, qui signifie Seigneur; & l'importance de cette charge, qui donnait une autorité presqu'absolue dans l'administration militaire, obligeait

Japon.

l'Empereur de ne la confier qu'à des mains sûres. Elle était ordinairement l'apanage du second de ses fils, lorsqu'il en avait plusieurs. Ce fut un de ces redoutables Officiers, nommé Joritomo, qui, prenant occasion d'une guerre civile pour secouer le joug, jeta les fondemens d'un nouveau trône, qui s'est soutenu depuis le même temps jusqu'aujourd'hui. Kempfer nomme trente-six de ces Empereurs Cubosamas; car c'est le titre qu'ils ont conservé, pour se distinguer des Empereurs Dairis. La guerre dura long-temps entre ces deux puissances; & la variété des succès devint l'occasion d'un nouveau désordre de la part des Seigneurs & des Gouverneurs particuliers, qui s'érigèrent en Souverains dans leurs provinces. On nous représente, à cette époque, le Japon livré à une espèce d'anarchie féodale, aussi orageuse que l'a été long-temps celle de l'Europe. Pendant cette division de toutes les parties de l'Empire, les Cubosamas ne jouissaient que des cinq provinces, qui sont l'ancien domaine des Empereurs; mais au commencement du seizième siècle, un de ces Monarques se rendit absolu par la force des armes; & réduisant les Dairis à la souveraineté de la religion, il établit, entre lui & les Jakatas, ou Princes, la même distance qui était entre les Jakatas & les Konikus, ou Gentilshommes vassaux; que tout fut reculé d'un dégré, & aujour-

d'hui plus de la moitié de l'Empire eſt du domaine impérial.

Japon.

On diſtingue donc au Japon, deux Empereurs ; l'un que nos Voyageurs appellent le Monarque *ſéculier*, ou le Cuboſama, qui jouit réellement de toute l'autorité *temporelle* ; l'autre, qu'ils nomment le Monarque *eccléſiaſtique*, & qui continue la ſucceſſion des anciens Dairis, avec les apparences de la ſouveraineté, mais dont tout le pouvoir ſe réduit à régler les affaires de la religion, à nommer aux dignités eccléſiaſtiques, & à prononcer ſur certains différends qui s'élèvent entre les grands.

Meaco eſt le ſéjour fixe de ce Souverain dégradé. Il occupe, dans la partie Nord-Eſt de la ville, un palais d'immenſe étendue, & ſous prétexte de veiller à ſa conſervation, le Cuboſama entretient conſtamment une groſſe garniſon pour ſe garder. Le Dairi n'a proprement aucun domaine ; mais le Cuboſama, qui s'eſt emparé du domaine impérial, pourvoit noblement à ſa ſubſiſtance. Il lui abandonne le revenu de Meaco & de ſes dépendances, auquel il ajoute quelque choſe de ſon tréſor. Cet argent eſt mis entre les mains du Dairi, qui en prend ce qui eſt néceſſaire pour ſes beſoins & ſes plaiſirs, & qui diſtribue le reſte à ſes Officiers. Le droit qu'on lui a conſervé de nommer aux dignités eccléſiaſtiques, & de confé-

Japon.

rer généralement tous les titres d'honneur, est une autre ressource, qui fait entrer d'immenses richesses dans ses coffres. Comme il prononce aussi sur les différends des grands, il a, pour cette fonction, un Conseil d'Etat, dont les Officiers se nomment Kungis, ou Kunis. Il les envoye souvent, avec le titre de Commissaires souverains, pour faire exécuter ses sentences; & ces commissions lui rapportent de grosses sommes.

Au reste, la politique des Cubosamas le dédommage de l'obéissance qu'on a cessé de lui rendre par un culte religieux qui approche des honneurs divins. La nation Japonaise accoutumée, comme on l'a fait remarquer, à le regarder comme un descendant des Dieux & des demi-Dieux, est entrée sans peine dans toutes les vues qu'on s'est efforcé de lui inspirer. Les Dairis sont regardés comme des Pontifes suprêmes, dont la personne est sacrée. Ils contribuent eux-mêmes à soutenir cette opinion, comme le seul fondement de grandeur qui leur reste. Kempfer rapporte quelques exemples de leurs usages. « Un Empereur ecclé-
» siastique du Japon croirait profaner sa sainteté,
» s'il touchoit la terre du bout du pied. S'il veut
» aller quelque part, il faut que des hommes l'y
» portent sur leurs épaules. Il ne s'expose jamais
» au grand air, ni même à la lumière du soleil,
» qu'il ne croit pas digne de luire sur sa tête.

Japon.

» Telle eſt la ſainteté des moindres parties de » ſon corps, qu'il n'oſe ſe couper ni ſes cheveux, » ni la barbe, ni les ongles ; on lui retranche ces » ſuperfluités pendant ſon ſommeil, parce que » l'office qu'on lui rend alors, paſſe pour un » vol. Autrefois il était obligé de ſe tenir aſſis » ſur ſon trône pendant quelques heures de la » matinée, avec la couronne impériale ſur ſa » tête, & de s'y tenir dans une parfaite immobilité, » qui paſſait pour un augure de la tranquillité de » l'Empire. Au contraire, ſi par malheur il lui » arrivait de ſe remuer ou de tourner les yeux » vers quelque province, on s'imaginait que la » guerre, le feu, la famine & d'autres fléaux » terribles ne tarderaient pas à déſoler l'Empire. » On l'a délivré d'une ſi gênante cérémonie, ou » peut-être les Dairis eux-mêmes ont-ils ſecoué » ce joug : on ſe contente de laiſſer la couronne » impériale ſur le trône, ſous prétexte que dans » cette ſituation, ſon immobilité, qui eſt plus ſûre, » produit les mêmes effets. Chaque jour, on » apporte la nourriture du Dairi, dans des pots » neufs. On ne le ſert qu'en vaiſſelle neuve, & » d'une extrême propreté, mais d'argile com- » mune, afin que, ſans une dépenſe exceſſive, on » puiſſe briſer tous les jours tout ce qui a paru ſur » ſa table. Les Japonais ſont perſuadés que la » bouche & la gorge des laïques s'enfleraient

Japon.

» auſſi-tôt s'ils avaient mangé dans cette vaiſſelle » reſpectable. Il en eſt de même des habits ſacrés » du Dairi : celui qui les porterait ſans ſa per- » miſſion expreſſe, en ſerait puni par une enflure » douloureuſe ». Pour concevoir comment il eſt poſſible de ſe prêter à cet excès de dignité un peu importun, il faut croire que le Dairi peut bien y déroger quelquefois ; qu'on lui permet d'aller à la garde-robe ſans s'y faire porter, & de faire ſemblant de dormir pendant qu'on lui fait la barbe.

Auſſi-tôt que le trône eſt devenu vacant par la mort d'un de ces Monarques imaginaires, la Cour eccléſiaſtique y élève ſon héritier le plus proche ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. On y a vu ſouvent des Princes mineurs, ou de jeunes Princeſſes, qui n'étaient pas mariées ; & quelquefois même la veuve de l'Empereur mort, s'eſt trouvée aſſez proche de ſon ſang, pour lui ſuccéder. S'il y a pluſieurs prétendans à la couronne, dont les droits puiſſent être conteſtés, on termine le différend avec beaucoup de douceur & de juſtice, en les faiſant règner tour à tour chacun pendant un certain nombre d'années, qu'on proportionne au dégré du ſang : quelquefois le père déſigne ſucceſſivement la couronne à pluſieurs de ſes enfans, pour donner à chacune de leurs différentes mères, le plaiſir de voir le ſien ſur le trône, auquel il n'aurait pas

d'autres droits. Ces changemens se font avec le plus grand secret. Un Empereur peut mourir, ou abdiquer, sans que le public en soit instruit, jusqu'à ce que la succession soit réglée. Cependant il est quelquefois arrivé que ceux de la famille royale, qui se croyaient appelés à la succession, dont on les avait exclus, ont maintenu leur droit par la force des armes; delà sont venues des guerres sanglantes, dans lesquelles tous les Princes du Japon embrassaient différens partis, qui ne se sont terminées que par la mort d'un des concurrens, & par la destruction de toute sa famille.

Japon.

Le Dairi, suivant l'usage de ses prédécesseurs, prend douze femmes, & partage les honneurs du trône avec celle qui est mère du Prince héréditaire.

L'habillement du Dairi est assez simple : c'est une tunique de soie noire, sous une robe rouge; & par-dessus les deux, une espèce de crêpon de soie extrêmement fin. Il porte, sur la tête une sorte de chapeau, avec des pendans assez semblables aux fanons d'une mître d'Evêque, ou de la thiare du Pape; mais il affecte d'ailleurs une magnificence qui va jusqu'à la profusion. On prétend qu'on lui prépare chaque jour un somptueux souper, avec une grande musique, dans douze appartemens du Palais; & qu'après qu'il a déclaré celui dans lequel il veut manger, tout cet appareil y

Japon.

eſt réuni ſur une ſeule table. Cela n'eſt pas beaucoup plus extraordinaire que ce que nous avons vu parmi nous plus d'une fois, c'eſt-à-dire, un homme à peu près sûr de dîner tout ſeul, ſe faire ſervir un repas de quinze perſonnes.

Toutes les perſonnes qui compoſent ſa Cour ſe vantent d'être deſcendues, comme lui, d'une race de demi-Dieux. Quelques-uns d'entr'eux poſſedent de riches bénéfices, & s'y retirent pendant une partie de l'année : cependant la plupart demeurent enchaînés religieuſement à la perſonne ſacrée de leur chef, qu'ils ſervent dans les dignités dont il lui plaît de les revêtir. On en diſtingue pluſieurs ordres; mais à la réſerve de certains titres, auxquels il y a des fonctions attachées, les autres ſont de ſimples titres d'honneur, que le Dairi accorde également aux Princes & aux Seigneurs ſéculiers, ſoit à la recommandation de l'Empereur Cuboſama, ſoit à leur propre prière, lorſqu'elle eſt accompagnée d'une groſſe ſomme d'argent. Kempfer nomme néanmoins deux de ces titres, que le Cuboſama peut conférer lui-même aux premiers Miniſtres & aux Princes de l'Empire, mais avec le conſentement du Dairi; ceux de Makendairo & de [illegible]. Le premier, qui était anciennement héréditaire, revient à celui de Duc ou de Comte; le ſecond ſignifie Chevalier.

Entre pluſieurs marques qui diſtinguent les

Courtisans eccléfiastiques, ils ont un habit particulier, qui fait connoître non-feulement leur profeffion, mais les différences mêmes de leurs claffes. Ils portent de larges & longues culottes. Leur robe eft auffi d'une longueur & d'une largeur extrêmes, avec une queue traînante qui s'étend fort loin derrière eux. Ils fe couvrent la tête d'un bonnet noir, dont la figure défigne leur rang, ou leur emploi. Quelques-uns y attachent une large bande de crêpon noir, ou de foie, qui leur pend fur les épaules; & d'autres, une pièce en forme d'éventail, qui tombe devant leurs yeux. D'autres ont une large bande qui defcend des deux côtés fur la poitrine. Les dames de la Cour du Dairi font vêtues auffi tout différemment des autres femmes laïques, fur-tout les douze femmes de ce Prince, qui portent des robes fans doublure, & d'une largeur fi fingulière, qu'elles n'ont pas, dit-on, peu d'embarras à marcher lorfqu'elles font en habits de cérémonie. Mais pourquoi feroient-elles plus embarraffées que ne le font nos femmes de Cour, avec leurs grands paniers?

Japon.

L'étude & les fciences font le principal amufement de cette Cour : non-feulement les courtifans, mais plufieurs de leurs femmes fe font fait un grand nom par divers ouvrages d'efprit. Les Almanachs fe faifaient autrefois à la Cour du Dairi; aujourd'hui c'eft un fimple habitant de

Japon.

Meaco qui les dreſſe ; mais ils doivent être approuvés par un Kungi, qui les fait imprimer. La muſique eſt en honneur auſſi dans cette Cour ; & les femmes, ſur-tout, y touchent avec beaucoup de délicateſſe, pluſieurs ſortes d'inſtrumens. Les jeunes gens s'y appliquent à tous les exercices qui conviennent à leur âge. Kempfer ne put être informé ſi l'on y repréſente des ſpectacles ; mais la paſſion générale des Japonais, pour le théâtre, lui donne du penchant à croire que ces graves eccléſiaſtiques ne ſe privent pas de cet amuſement.

Tous les cinq ou ſix ans, l'Empereur Cuboſama rend une viſite ſolemnelle au Dairi. On emploie une année entière aux préparatifs de ce voyage. Une partie des Seigneurs qui ſont nommés pour le cortège, partent quelques jours avant l'Empereur ; une autre partie, quelques jours après ; mais le conſeil ne quitte point ce Monarque. Le chemin de Jedo à Meaco, qui eſt de cent vingt-cinq milles, ſe partage en vingt-huit logemens, dans chacun deſquels il trouve une nouvelle cour, de nouveaux officiers, de nouveaux ſoldats, des chevaux frais, des proviſions, & tout ce qui eſt néceſſaire pour la cour du Prince, qui va rendre hommage, avec une armée, à un ſouverain dont il eſt réellement le maître. Ceux qui ſont partis de Jedo, avant lui, s'arrêtent au premier

Japon.

logement. Ceux qui l'attendaient à celui-ci, le suivent jusqu'au second; & le même ordre s'observant jusqu'à Meaco, chaque troupe ne suit ce Prince que pendant une demi-journée; car il fait deux logemens par jour. A son arrivée dans la Capitale ecclésiastique, les troupes s'y rendent en si grand nombre, que cent mille maisons dont Meaco est composée, ne suffisant pas pour les loger, on est obligé de dresser des tentes hors de la ville. Kempfer a remarqué, dans son Journal, que le Cubosama y trouve un grand château, uniquement destiné à le recevoir. Les étrangers ignorent ce qui se passe de particulier entre les deux Empereurs : cependant tout le monde sait que le Cubosama présente ses respects au Dairi, comme un vassal à son souverain; & qu'après lui avoir fait de magnifiques présens, il en reçoit aussi de fort riches. On raconte que pendant cette visite, on lui apporte une tasse d'argent pleine de vin; qu'il boit la liqueur, & qu'il met la tasse en pièces, pour la garder dans cet état. Cette cérémonie passe pour une preuve éclatante de dépendance & de soumission.

Cependant ce n'est au fond qu'une scène de théâtre, qui n'empêche point que le Cubosama ne jouisse du pouvoir absolu. Outre son domaine, qu'on fait monter, depuis le seizième siècle, à plus de la moitié du Japon, & les droits qui se lèvent

Japon.

en son nom sur le commerce étranger, & sur les mines, chaque Seigneur est obligé de lui entretenir un nombre de soldats, proportionné au revenu dont il jouit. Celui qui a dix mille florins de rente, doit entretenir vingt fantassins & deux cavaliers. La proportion pour les autres est prise de cette règle. Pendant que les Hollandais avaient leur Comptoir à Firando, le Prince, qui commandait dans ce petit Etat, ayant six cent mille florins de revenu, entretenait six cent fantassins, & six vingt cavaliers, sans y comprendre les valets, les esclaves, & tout ce qui doit accompagner une troupe de ce nombre. Enfin, toute supputation faite, le nombre total des soldats que les Princes & les Seigneurs sont obligés de fournir à l'Empereur séculier, monte à trois cent huit mille fantassins, & trente-huit mille huit cent hommes de cavalerie. De son côté, il compte à sa propre solde cent mille hommes de pied, & vingt mille chevaux, qui composent les garnisons de ses places, sa maison & ses gardes. Les cavaliers sont armés de pied en cap. Ils ont des carabines fort courtes, des javelots, des dards, & le sabre. On prétend qu'ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Les fantassins n'ont pas d'autres armes défensives qu'une espèce de casque. Pour armes offensives, ils ont chacun deux sabres, une espèce de pique, & un mousquet. L'infanterie est divisée par compagnies.

Japon.

Cinq ſoldats ont un homme qui les commande ; & cinq de ces chefs, qui, avec leurs gens, font trente hommes, en reconnaiſſent un autre qui leur eſt ſupérieur. Une compagnie de deux cent cinquante hommes a deux chefs principaux & dix ſubalternes, avec un ſeul capitaine, qui les commande tous ; toutes les compagnies ſont commandées par un chef général. La même gradation s'obſerve dans la cavalerie.

Toutes ces troupes ſont plus que ſuffiſantes pour faire reſpecter un Prince, qui ne penſe qu'à contenir ſes ſujets dans la ſoumiſſion, & qui ne ſe propoſe point des conquêtes. Cependant, ſi l'Empereur du Japon avait beſoin de plus grandes forces, il lui ſerait facile de raſſembler de formidables armées, ſans cauſer aucun déſordre dans le commerce de ſes Etats, & dans l'exercice des arts, ni même dans le travail néceſſaire à la ſubſiſtance des Peuples. Tous les ans il eſt exactement informé du nombre de ſes ſujets, ſoit de ceux qui habitent les villes, ou de ceux qui ſont établis à la campagne. Divers officiers, chargés de cette commiſſion, en rendent compte à la Cour.

Autant qu'il eſt facile au Cuboſama d'amaſſer des tréſors, autant les grands trouvent-ils de difficulté à multiplier leurs richeſſes. La plupart jouiſſent d'un revenu conſidérable, mais la politique du ſouverain les engage dans des dépenſes

Japon.

excessives. Tous les gouverneurs sont obligés de passer six mois de l'année à Jedo, & de s'y rendre avec un pompeux cortège. Les autres Seigneurs doivent y aller une fois du moins en deux ans, & chaque fois qu'ils y sont appellés. Le temps est marqué à chacun pour les voyages, qui ne peuvent se faire qu'à grands frais. Avant que d'arriver à Jedo, leur bagage est visité par des Commissaires impériaux, auxquels il est expressément défendu de laisser passer des armes. Dans mille occasions, ils doivent donner des repas & des fêtes qui leur coûtent beaucoup. Leurs femmes & leurs enfans demeurent habituellement à Jedo, & ne peuvent se dispenser d'y vivre avec splendeur. Enfin, lorsque l'Empereur forme quelque entreprise considérable, il en charge un certain nombre de Seigneurs, qui sont obligés de l'exécuter à leurs frais. La politique de cette Cour paraît fondée toute entière sur la crainte & la défiance.

Lorsqu'un Prince ou un Seigneur bâtit une maison, il faut qu'avec la porte ordinaire, il en fasse faire une autre, ornée de bas-reliefs, dorée & vernissée dans toute son étendue. On la couvre de planches, pour en conserver la beauté, jusqu'à ce qu'il plaise à l'Empereur de rendre visite au maître de la maison, qui lui donne alors un somptueux festin. L'invitation se fait trois années

auparavant, & tout l'intervalle eſt employé aux préparatifs. Tout ce qui s'y doit ſervir eſt marqué aux armes de l'Empereur, qui a droit ſeul de paſſer par la porte dorée; après quoi elle eſt condamnée pour toujours. La première fois que ce Prince fait l'honneur à un de ſes ſujets de manger chez lui, il lui fait un préſent, digne ordinairement d'un grand Monarque; mais ce qu'il donne n'approche point de ce qu'il fait dépenſer. La moindre faveur qui vient de ſa main, une pièce de gibier de ſa chaſſe, jette le Seigneur qui la reçoit, dans des profuſions incroyables.

Japon.

Ces Monarques veillent, ſans relâche, à tenir les grands dans la dépendance où ils les ont réduits. Ils démembrent leurs petits Etats, pour les affaiblir; ils font jouer toutes ſortes de reſſorts, pour être inſtruits de leurs deſſeins, & pour rompre leurs liaiſons. Ils font tous les mariages de ceux qui compoſent leur Cour. Des femmes, que l'on tient ainſi de la main du Souverain, ſont traitées avec beaucoup de diſtinction. On leur bâtit des palais, on leur donne une maiſon nombreuſe. Les filles que l'on met auprès d'elles, ſont choiſies avec un ſoin extrême, & ſervent avec beaucoup de modeſtie & d'adreſſe. On les diviſe par troupes de ſeize, chacune ſous une dame qui la commande; & ces troupes ſervent tour à tour. Elles ſont diſtinguées par la couleur de leurs habits. Les

Japon.

filles, qui ſont des meilleures maiſons du pays, s'engagent pour quinze ou vingt ans, & pluſieurs pour toute leur vie. On les prend ordinairement fort jeunes; & lorſqu'elles ont rempli leur engagement, on les marie ſuivant leur condition.

A l'égard du gouvernement particulier, chacune des villes impériales a deux Gouverneurs, ou Lieutenans généraux, qui ſe nomment Tonos-Samas. Ils commandent tour à tour; & tandis que l'un exerce ſes fonctions, l'autre fait ſon ſéjour à la Cour impériale de Jedo, juſqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre d'aller relever ſon collègue. La ſeule ville de Nangaſaki en a trois, depuis l'année 1688, pour la sûreté d'une place de cette importance, où le commerce des étrangers demande beaucoup de vigilance & de précaution. Les appointemens des Gouverneurs ne paſſent jamais dix mille taels; ſomme peu conſidérable, pour la grandeur de leur train & de leur dépenſe; mais les profits caſuels ſont immenſes; & l'on s'enrichirait dans ces emplois, ſi les préſens qu'on y eſt obligé de faire à l'Empereur & aux grands de la Cour, n'emportaient une bonne partie du gain. La maiſon des Gouverneurs eſt compoſée, en premier lieu, de deux ou trois intendans, qui ſont ordinairement gens de condition : ſecondement, de dix Jorikis, officiers civils & militaires, tous deux d'une

Japon.

d'une naiſſance diſtinguée, dont l'emploi eſt de donner leur avis dans les occaſions importantes, & d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent. Ils ſont employés auſſi pour les députations qui ſe font aux Seigneurs des provinces, & leur ſuite eſt alors très-nombreuſe. Après eux, les Gouverneurs ont trente autres Officiers, qui ſe nomment Doosjw, d'un ordre inférieur pour les fonctions & la naiſſance, ſuivant leur inſtitution; tous ces Officiers ſont nommés par l'Empereur, de qui ils reçoivent leurs appointemens, & quelquefois des ordres particuliers, qu'ils exécutent ſans la participation des Gouverneurs, auprès deſquels ils ſont comme les ſurveillans de la Cour. Mais à Nangaſaki, l'abus qu'ils ont fait de cette indépendance, les a fait ſoumettre abſolument, depuis l'année 1688, à l'autorité des Gouverneurs, qui les nomment, & qui paient leurs appointemens; ce qui a beaucoup diminué leur ancienne conſidération.

Le nombre des Officiers, qui ſuivent ces deux ordres, eſt incroyable, comme celui des gardes & des domeſtiques. On prendrait le Palais d'un Gouverneur, pour celui d'un Souverain. L'autorité de ceux de Nangaſaki s'étend non-ſeulement ſur les habitans de la ville, mais encore ſur les étrangers, que le commerce y amène, ou qu'il y retient; c'eſt-à-dire, ſur les Chinois & les Hollandais,

Japon.

Ce n'eſt pas une des moindres ſources de leurs profits.

Tous les Gouverneurs impériaux préſident à un conſeil, compoſé de quatre Magiſtrats, qu'on nomme To-ſii-jori-ſiu, ou les Anciens, parce qu'effectivement ils étaient autrefois choiſis entre les plus vieux habitans. Cet office était alors annuel; mais ils ſont devenus comme héréditaires, & l'on nomme tous les ans un de ces quatre Magiſtrats, ſous le titre de Ninbam, qui ſignifie ſurveillant, pour informer le Gouverneur de ce qui arrive d'important, & pour faire le rapport des grandes affaires qui doivent ſe traiter au Conſeil. S'il s'élève quelque différend entre lui & ſes collègues, l'affaire eſt portée devant le Tribunal de l'Empereur, qui en remet ordinairement la déciſion aux Gouverneurs. Autrefois les To-ſii-jori-ſiu, qui ſont comme les Maires de Ville, dépendaient immédiatement du Conſeil d'Etat, dont ils recevaient leurs proviſions. Ils jouiſſaient du privilège de porter deux cimeterès, comme les grands de l'Empire, & de ſe faire précéder d'un piquier; mais à meſure que le pouvoir des Gouverneurs s'eſt accru, les Magiſtrats ont vu leur autorité diminuer, & leurs diſtinctions s'évanouir. On leur a retranché juſqu'au droit de choiſir les Officiers de la Bourgeoiſie, & celui de régler les taxes. Cependant celui qui eſt revêtu de

l'office annuel de Ninbam, conserve le droit d'aller à la Cour de Jedo, lorsqu'il a fini son terme, pour saluer l'Empereur, & pour remettre, au Conseil, le mémoire de ce qui s'est passé dans la ville pendant l'année de son administration.

Japon.

Ces quatre Magistrats ont leurs subdélégués, nommés Dsiojosis, c'est-à-dire, Officiers perpétuels, parce que leurs emplois sont à vie. Ils jugent de toutes les petites affaires civiles. Le salaire de ces Officiers subalternes, est une petite somme assignée par l'Empereur. Cependant comme le peuple juge de l'importance d'un office par la figure qu'il voit faire à ceux qui en sont revêtus, ils s'efforcent de donner un air de dignité à leurs charges, par de somptueux dehors, qui servent de voile à leur pauvreté. Les *Nengiosis* sont quatre autres Officiers, qui suivent les Dsiojosis, & qui sont nommés par les Maires, pour représenter les habitans de la ville, & veiller à leurs intérêts près des Gouverneurs. Ils sont logés dans une petite chambre du Palais, où ils attendent le moment de présenter leurs requêtes au nom des particuliers, ou de recevoir les ordres du Gouverneur. C'est un office délicat & pénible, qui demande beaucoup de prudence & d'attention. Tels sont les principaux Officiers municipaux. Ils n'ont pas de lieu réglé pour s'assembler; & s'il est nécessaire qu'ils tiennent conseil, ils se

Japon.

rendent chez le Ninbam, qui préside à toutes les assemblées où les Gouverneurs ne se trouvent point.

Les sergens ou archers forment une compagnie composée d'environ trente familles, qui demeurent dans une même rue, & qui étaient autrefois sous les ordres du Ninbam; mais elles ne reconnaissent aujourd'hui que ceux des Gouverneurs. Leur occupation la plus ordinaire est de poursuivre & d'arrêter les criminels; quelquefois même on les emploie pour les exécutions. Les enfans suivent la profession des pères. La plupart sont excellens lutteurs, & d'une adresse extrême à désarmer un homme. Ils portent tous sur eux une corde; & quoiqu'au fond leur office soit méprisé, il passe pour militaire & noble.

On a déja remarqué qu'il n'y a point d'office plus vil & plus odieux dans les villes du Japon, que celui des Tanneurs. Il consiste non-seulement à écorcher les bestiaux morts & à tanner les cuirs, mais encore à servir d'exécuteurs pour toutes les sentences de la Justice, telles que d'appliquer les criminels à la torture, ou de leur donner la mort par les supplices en usage. Aussi demeurent-ils ensemble dans un village séparé & proche du lieu des exécutions, qui est généralement au bout occidental de la ville, assez près du grand chemin.

La justice criminelle dépend aussi du Ninbam & des trois autres Maires, à l'exception de certains cas privilégiés, qui sont du ressort des Gouverneurs, ou qui doivent être portés au Conseil d'Etat; mais l'administration particulière appartient à la Police, dont l'ordre, dit Kempfer, est admirable au Japon, mais qui en effet dégénère en une contrainte tyrannique que l'habitude seule peut faire supporter. Japon.

Chaque rue d'une ville a ses Officiers & ses règlemens de Police. Le principal Officier d'une rue se nomme l'Ottona. Ses fonctions consistent à prendre soin que la garde se fasse pendant la nuit, & que les ordres des Gouverneurs & des principaux Magistrats soient ponctuellement exécutés. Il tient écrits dans un registre tous les noms de ceux qui occupent une maison, ou qui demeurent dans celle d'autrui; de ceux qui naissent, qui meurent, ou qui se marient, qui vont en voyage, ou qui changent de quartier, avec leur qualité, leur rang, leur religion, & leur métier. S'il s'élève quelque contestation entre les habitans de sa rue, il appelle les parties pour leur proposer un accommodement; mais il n'a pas le droit de les y contraindre. Il punit les fautes légères, en mettant les coupables aux arrêts, ou en prison. Il doit obliger les habitans à prêter main-forte, pour arrêter les criminels qu'il fait mettre aux fers,

Japon.

& dont il inſtruit l'affaire, pour la porter devant les Magiſtrats ſupérieurs. En un mot, il eſt reſponſable de tout ce qui arrive dans l'étendue de ſon autorité. Ce ſont les habitans mêmes de la rue, qui le choiſiſſent, & cette élection ſe fait à la pluralité des ſuffrages; mais il doit obtenir l'agrément des Gouverneurs, avant que de prendre poſſeſſion de ſon emploi. Son ſalaire eſt le dixième du tréſor de la rue. A Nangaſaki, ce tréſor eſt ce qui revient d'une ſomme qui ſe lève ſur les marchandiſes étrangères.

Chaque Ottona doit avoir trois Lieutenans. Tous les habitans d'une rue ſont partagés en compagnies de cinq hommes, dont chacune a ſon chef, & dans leſquelles on ne reçoit néanmoins que les propriétaires de maiſons; & comme ils ne ſont pas le plus grand nombre, une compagnie de cinq a quelquefois juſqu'à quinze familles qui en dépendent. Les locataires ſont exempts auſſi des taxes & des autres impoſitions qui ſe mettent ſur les maiſons; mais ils ne ſont pas diſpenſés de la garde & de la ronde. Ils n'ont aucune part à l'élection des Officiers de la rue, & n'entrent point en partage de l'argent public. D'ailleurs, les loyers ſont conſidérables, & l'eſtimation s'en fait ſuivant le nombre des nattes qui couvrent le plancher des appartemens. Ils ſe paient régulièrement tous les mois. Le Greffier, ou le Secretaire, eſt un

Japon.

autre Officier de la rue, sous le titre de *Fisia*. Il écrit & fait publier les ordres de l'Ottona. Il expédie les passe-ports, les certificats, & les lettres de congé. Il tient les livres & les journaux, qui contiennent la liste des habitans & tous les détails du quartier. Un autre office est celui du Takura-kahu, nom qui signifie garde-joyaux. C'est le Trésorier de la rue, ou le dépositaire de l'argent public. Sa commission est annuelle, & tous les habitans l'exercent à leur tour. Le dernier des Officiers d'une rue est le Nitsi-josi, ou le Messager. C'est à lui d'informer l'Ottona des naissances, des morts, des changemens de demeure, & de tout ce qui doit venir à la connaissance de ce premier Officier. Il lui remet les requêtes & les certificats. Il recueille les sommes dont chacun donne sa part pour le présent qui se fait aux Gouverneurs & aux principaux Magistrats. Il porte les ordres aux chefs des compagnies, & c'est lui-même qui les publie.

On fait toutes les nuits deux rondes dans chaque rue. La première se fait par les habitans mêmes, tour à tour, au nombre de trois, qui ont leur corps-de-garde, ou leur retraite, dans une loge au milieu de la rue. Les jours solemnels, & tout autre jour où le Magistrat en donne l'ordre, le guet dure le jour comme la nuit. On le double même au moindre danger. C'est un

Japon.

crime capital d'inſulter cette garde, ou de lui faire la moindre oppoſition. L'autre ronde eſt celle des portes de la rue : elle eſt particulièrement établie contre les voleurs & les accidens du feu; mais elle n'eſt compoſée que de deux hommes du bas peuple, qui, ſe tenant ſéparément aux deux extrêmités de la rue, montent de temps en temps l'un vers l'autre. Dans les villes maritimes, il y a d'autres gardes, le long de la côte, & même à bord des navires. Ils ſont tous obligés, pendant la nuit, de frapper ſouvent ſur deux pièces de bois, pour faire connoître leur vigilance ; & ce bruit qui ſert à la ſûreté des habitans, nuit beaucoup à leur repos. Chaque rue a des portes qui demeurent fermées toute la nuit, & que la moindre raiſon fait fermer auſſi pendant le jour. A Nangaſaki, par exemple, elles ſe ferment toujours au départ des navires étrangers, pour empêcher les habitans de ſe dérober par la fuite, ou de frauder la douane. Cette précaution va ſi loin, que, juſqu'à ce qu'on ait perdu de vue un vaiſſeau qui met à la voile, on fait, dans chaque quartier, de rigoureuſes recherches, pour s'aſſurer qu'il n'y manque perſonne. Le Meſſager appelle chacun par ſon nom, & l'oblige de ſe préſenter. Dans les temps ſuſpects, ſi quelqu'un eſt appelé, pour ſes affaires, d'une rue à l'autre, il doit prendre un paſſe-port de ſon Ottona, & ſe faire accompa-

Japon.

gner d'un homme du guet. Pour changer de demeure, on doit s'adresser d'abord, par une requête, à l'Ottona de la rue où l'on veut loger, exposer les raisons qui font desirer ce changement, & joindre au placet un plat de poisson. L'Ottona ne répond qu'après avoir fait demander à chaque habitant de sa propre rue, s'il consent à recevoir le nouveau sujet qui se présente. Une opposition grave, fondée sur quelque vice incommode, ou scandaleux, fait rejeter sa demande; mais lorsqu'elle est accordée, il faut que le suppliant obtienne, de la rue qu'il quitte, un certificat de vie & de mœurs, & des lettres de congé. Il les porte à son nouvel Ottona, qui le prenant aussi-tôt sous sa protection, & l'incorporant aux habitans de sa rue, commence aussi à répondre de lui pour l'avenir. Alors le nouvel habitant doit traiter la compagnie dont il est devenu membre: il vend ensuite son ancienne maison, avec le consentement de tous les habitans de la rue où elle est située, qui peuvent rejeter un acheteur inconnu, ou de mauvaise réputation. Une condition indispensable pour celui qui achete, c'est de payer un droit de huit pour cent, & quelquefois de douze. Cette somme passe dans le trésor de la rue, au profit commun des habitans, entre lesquels on en distribue également une partie: l'autre est employée aux frais communs du quartier.

Japon.

Un habitant, qui doit faire un voyage, prend d'abord un certificat du chef de sa compagnie; ou s'il n'est pas propriétaire d'une maison, il le prend de celui à qui la sienne appartient. Le certificat porte qu'un tel se dispose à partir pour des affaires qui doivent être désignées, & que son voyage sera de telle durée. Cet écrit passe par les mains de la plûpart des Officiers de la ville, qui le confirment de leur sceau; & toutes ces formalités se font gratuitement, à la réserve du papier, qui doit être payé au Messager, & dont le prix fait une partie de ses appointemens.

S'il s'élève quelque querelle entre les habitans d'une rue, les voisins les plus proches sont obligés de séparer les combattans. Non-seulement celui des adversaires, qui tuerait l'autre, paierait son crime de sa tête, n'eût-il fait que se défendre; mais les trois familles les plus voisines du lieu où le meurtre aurait été commis, seraient obligées de garder leurs maisons pendant plusieurs mois; c'est-à-dire, qu'après leur avoir donné le temps de faire des provisions pour la durée du châtiment, leurs portes & leurs fenêtres seraient absolument condamnées. Tous les autres habitans de la rue auraient part aussi à la punition; ils seraient condamnés à de rudes corvées plus ou moins longues, à proportion de ce qu'ils auraient pû faire pour arrêter la querelle. Les chefs de

compagnie ſont toujours punis avec plus de rigueur ; ils ſont reſponſables des membres de leur compagnie, qui échappent à la juſtice. Tout Japonais qui met le ſabre cu le poignard à la main, dans une querelle particulière, quand il n'aurait pas touché ſon adverſaire, eſt condamné à la mort, s'il eſt dénoncé. On voit par ce détail que les villes du Japon ſont une eſpèce de couvents politiques, aſſujettis à mille gênes, dont il ſemble que la vivacité Européenne ne pourrait jamais s'accommoder.

Japon.

On lève peu de taxes ſur les habitans des villes ; elles ne tombent même que ſur les propriétaires des maiſons, parce que les autres ne ſont pas regardés comme de vrais citoyens, quoiqu'ils faſſent toujours le plus grand nombre. La première taxe eſt une rente foncière qui ſe lève au nom de l'Empereur, dans le cours du huitième mois de l'année, ſur toutes les perſonnes qui ont des maiſons ou des terreins en propriété dans l'enceinte de la ville. La ſeconde eſt une eſpèce de contribution volontaire, dont perſonne n'oſerait néanmoins s'exempter, pour faire un préſent au Gouverneur ; mais elle eſt particulière à Nangaſaki. Ainſi le Japon n'a proprement qu'une taxe impériale, qui ſe lève ordinairement chaque année. Dans les villes qui ne ſont pas du domaine, elle ſe lève au nom des Princes dont elles dépen-

Japon.

dent immédiatement. Meaco seul est exempt de toute imposition, par un privilège de Tayco-Sama.

A l'égard des loix, elles consistent dans les ordonnances de l'Empereur, & quelques anciennes constitutions, dont on ne peut appeler à aucun Tribunal; mais les Princes & les Grands sont ordinairement à couvert de cette extrême sévérité. S'ils sont convaincus de malversations, & si le crédit leur manque, la Cour les bannit dans une des deux isles qu'on a nommées; ou si le crime est capital, leur supplice est d'avoir le ventre fendu; & lorsque l'Empereur ne leur fait pas grace, toute leur famille doit périr avec eux. Quand on veut favoriser le coupable, on permet à son plus proche parent de l'exécuter dans sa maison; & cette mort, qui n'a rien de honteux pour celui qui la donne, est aussi moins deshonorante pour celui qui la reçoit, quoiqu'il y ait toujours un peu de honte à mourir de la main d'autrui. La plupart demandent la permission de s'ouvrir le ventre eux-mêmes. Un criminel qui obtient cette grace, assemble sa famille & ses amis, se pare de ses plus riches habits, fait un discours éloquent sur sa situation; après quoi prenant un air tout-à-fait content, il se découvre le ventre, & s'y fait une ouverture en croix. Le crime le plus odieux est effacé par ce genre de mort. On met le criminel au rang des braves, sa

famille ne contracte aucune tache, & n'eſt pas dépouillée de ſes biens. Le ſupplice ordinaire du peuple eſt la croix ou le feu. Quelques-uns ont la tête coupée, ou ſont taillés en pièces à coups de ſabre. D'ailleurs les Princes, les Magiſtrats, & les pères mêmes de famille décident ſouverainement ſur les procès qui naiſſent dans l'étendue de leur juriſdiction, & qui n'ont pu ſe terminer par arbitrage. Si la loi n'eſt pas préciſe en faveur de l'une ou l'autre partie, c'eſt le bon ſens qui préſide à ces déciſions. Les précis de l'Empereur ſont exprimés en peu de mots : jamais il n'apporte de raiſon pour expliquer ſes ordres, & ſouvent même il laiſſe aux Juges ſubalternes la détermination de la peine ou du ſupplice. Les Japonais trouvent de la majeſté dans ce ſtyle concis. Il y aurait une majeſté plus réelle à parler le langage de la raiſon, qui eſt la première de toutes les autorités, puiſque c'eſt ſur elle que toutes les autres ſont fondées.

Japon.

En général, les Japonais ſont fort mal faits ; ils ont le teint olivâtre, les yeux petits, quoique moins enfoncés que les Chinois ; les jambes groſſes, la taille au-deſſous de la médiocre ; le nez court, un peu écraſé & relevé en pointe ; les ſourcils épais, les joues plates, les traits groſſiers & très-peu de barbe, qu'ils ſe raſent ou s'arrachent : mais cette deſcription ne convient pas à toutes les provinces. D'ailleurs, la plupart des grands Sei-

Japon.

gneurs n'ont rien de choquant dans l'air & dans les traits du visage. Une fierté noble qui leur est naturelle, & qu'ils savent soutenir sans affectation, contribue peut-être à les rendre moins difformes. A l'égard des femmes, tous les Voyageurs leur attribuent de la beauté. Kempfer regarde celles de la province de Fisen, comme les plus belles personnes de l'Asie, mais il les représente fort petites; & l'usage qu'elles ont de se peindre le visage, peut faire douter que leurs agrémens soient tout-à-fait naturels.

L'habillement des Japonais est noble & simple. Les grands & tous les nobles, en proportion de leur ordre, portent des robes traînantes, de ces belles étoffes de soie, à fleurs d'or & d'argent, qui se font dans l'isle de Fatsisio, & dans celle de Kamakura. De petites écharpes qu'ils ont au cou, leur font une espèce de cravate. Une autre plus large leur sert de ceinture sur la tunique de dessous, qui est aussi d'une étoffe très-riche. Leurs manches sont larges & pendantes, mais les ornemens, dont ils paraissent le plus curieux, sont le sabre & le poignard, qu'ils passent dans leur ceinture & dont la poignée, & souvent même le fourreau, sont enrichis de perles & de diamans. Les bourgeois, dont la plûpart sont marchands, artisans ou soldats, ont des habits qui ne leur descendent qu'à la moitié des jambes, & dont les

Japon.

manches ne passent pas le coude ; le reste du bras est nud, mais ils portent tous des armes, & d'une propreté fort recherchée. Ils diffèrent encore des personnes de qualité, par la forme de leur chevelure qu'ils ont rasée derrière la tête ; au lieu que les nobles se font raser le haut du front, & laissent pendre le reste de leurs cheveux par derrière, & trouvent tant de grace à cette parure, qu'ils ont presque toujours la tête découverte. Cependant ils se la couvrent en voyage, d'un grand chapeau de paille, ou de bambou, très-proprement travaillé, qui s'attache sous le menton, avec de larges bandes de soie doublées de coton. Les femmes en portent comme les hommes. Ils sont transparens, larges : lorsqu'une fois ils sont mouillés, la pluie ne les pénètre point.

Les femmes sont plus magnifiquement vétues que les hommes. Toutes les Japonaises sont coëffées en cheveux, mais différemment, suivant leur condition. Les femmes de l'ordre inférieur se contentent de les relever sur le haut de la tête, & de les y retenir avec une aiguille, à peu près comme les Espagnoles & les Italiennes. Les dames laissent tomber négligemment leur chevelure sur le derrière de la tête, où elle est nouée en touffe pendante. Au-dessus de l'oreille, elles ont un poinçon, au-bout duquel pend une perle, ou quelque pierre de prix, avec un petit cercle de perle à

Japon.

chaque oreille, qui leur donne beaucoup de grace. Leur ceinture est large & semée de fleurs & de figures. Sur quantité de longues vestes, elles ont une robe flottante, qui traîne de quatre pieds. C'est par le nombre de ces vestes, qu'on juge de la qualité d'une femme. On assure qu'elles montent quelquefois jusqu'à cent, & qu'elles sont si déliées, qu'on en peut mettre plusieurs dans la poche. Les dames de la première qualité ne paraissent jamais dans les rues sans une suite nombreuse. Une troupe de filles, magnifiquement parées, leur portent des mules de prix, des mouchoirs, & toutes sortes de confitures dans de grands bassins. Ce cortège est précédé des femmes-de-chambre qui environnent leurs maîtresses; les unes avec des éventails, d'autres avec un parasol, en forme de dais, dont la crépine est très-riche. Les femmes chrétiennes avaient sur la tête, en allant à l'Eglise, un voile, qui, non-seulement couvrait le visage, mais qui leur pendait jusqu'aux pieds. L'usage oblige les dames de ne recevoir aucune visite, sans avoir un voile sur la tête. Ces visites ne leur sont permises qu'une fois l'année; & pour peu que les lieux soient éloignés, elles se font porter dans des norimons, avec toutes les femmes de leur suite.

Les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe changent d'habillemens à mesure qu'ils avancent en

âge.

âge. Ils ſont tous légèrement couverts, & ne portent ordinairement rien ſur la tête.

Japon.

Les Japonais ne négligent rien pour cultiver l'eſprit de leurs enfans, & ne mettent aucune différence dans l'éducation des deux ſexes. Les femmes ſavantes ne ſont pas rares au Japon. Ce n'eſt pas du moins le temps qui leur manque; car elles ne doivent ſe mêler d'aucune ſorte d'affaires. On leur apprend à parler correctement, à bien lire, & à bien former les caractères. Ils en font une étude ſérieuſe, qui eſt ſuivie de celle de leur religion. A celle-ci ſuccède la logique, qui leur apprend à diſcerner le vrai, & à raiſonner juſte. On paſſe aux leçons d'éloquence, de morale, de poéſie & de peinture. Peu de nations ont plus de génie pour les beaux arts.

Kempfer aſſure que la langue Japonaiſe eſt originale, qu'elle eſt nette, articulée, diſtincte, & qu'elle n'a jamais que deux lettres combinées dans une ſyllabe. Les Japonais ne peuvent donner à notre H que le ſon de l'F; leurs caractères ſont groſſiers & informes. Ils ſont poſés les uns ſur les autres en ligne perpendiculaire, comme ceux des Chinois; mais au lieu que ceux-ci n'ont entr'eux aucune particule qui les lie, parce que chaque caractère eſt un mot, le génie de la langue Japonaiſe exige que les caractères, qui ſont auſſi des mots, ſoient quelquefois tranſpoſés, & quelque-

Japon.

fois joints ensemble par d'autres, ou par des particules inventées pour cet usage; ce qui est si nécessaire, que lorsqu'on imprime, au Japon, des livres chinois, on est obligé d'ajouter ces mots ou ces particules, pour rendre les Japonais capables de les lire ou de les entendre. A l'égard de l'écriture savante, elle est à peu près la même à la Chine & au Japon. Elle consiste en caractères significatifs. Les idées sont attachées à la figure, avant que d'être attachées au son par lequel cette figure s'exprime; & delà vient que ce genre d'écriture est composé d'un si grand nombre de caractères, parce que chaque caractère n'est que l'image de la chose qu'il représente; méthode plus difficile que la nôtre, mais moins sujette aux ambiguités. Il en est de même des plantes & d'une infinité d'autres choses; on les exprime par différens caractères, suivant leur dégré de perfection & leur usage. Toutes les prières & les loix anciennes du Japon, sur-tout celles qui regardent la religion, sont dans un langage sacré & inintelligible. On assure que ceux mêmes qui se donnent pour les interprètes des Dieux, ne l'entendent pas plus que les autres; ce qui peut arriver ailleurs qu'au Japon.

Les Japonais ont l'imagination belle, une grande pénétration pour connaître le cœur humain, & un talent rare pour en mouvoir tous les ressorts

Japon.

Plusieurs Missionnaires qui avaient entendu leurs prédications, ont avoué que rien ne leur avait paru plus touchant, plus pathétique, plus conforme au vrai goût de l'éloquence, & qu'il est assez ordinaire au Japon, de voir fondre en larmes un nombreux auditoire. Ils ajoutent que leur poésie a des graces singulières. Leur principal talent est pour les pièces de théâtre. Elles sont distribuées, comme les nôtres, en actes & en scènes. Un prologue en expose le plan; mais sans toucher au dénouement, où l'on veut toujours que le spectateur soit surpris. Les décorations sont belles, & convenables au sujet. Les intermèdes sont des ballets, ou quelque farce bouffonne; mais dans les tragédies & les comédies, tout est rapporté à la morale. Le style des premières a de l'énergie & de l'emphase; elles roulent ordinairement sur les actions les plus héroïques.

Les spectacles publics sont composés de plusieurs pièces, qui se succèdent les unes aux autres; & dont le sujet est pris dans l'histoire des Dieux & des Héros. Leurs aventures, leurs grands exploits, leurs intrigues amoureuses, sont mises en vers, & se chantent en dansant au son de toutes sortes d'instrumens de musique. De petites farces font les intermèdes : on voit paraître différentes sortes de bouffons, dont les uns disent mille plaisanteries, & d'autres, à la manière des

Japon.

anciens pantomimes, danſent ſans parler, & s'efforcent d'exprimer en cadence, par leurs actions & par leurs geſtes, les circonſtances du ſujet qu'ils repréſentent. Le lieu de la ſcène offre ordinairement des fontaines, des ponts, des maiſons, des jardins, des arbres, des montagnes, des animaux; tout eſt de grandeur naturelle, & diſpoſé de manière, que ces changemens peuvent ſe faire avec beaucoup de promptitude. Les acteurs ſont ordinairement de jeunes garçons, choiſis dans les quartiers qui font la dépenſe du ſpectacle, & de jeunes filles qu'on tire des lieux de débauche. Ils ſont magnifiquement vétus, ſuivant la différence de leurs rôles. Les mêmes ſcènes ne doivent pas être répétées d'une année à l'autre. Kempfer donne la deſcription de la place des ſpectacles, qu'il vit à Nangaſaki. On y avait élevé, dit-il, un grand temple de bambous. Le frontiſpice était tourné vers la place. Ce bâtiment, qui était couvert de paille & de branches de *tſugi*, reſſemblait aſſez à une grange; auſſi ſe propoſait-on de remettre devant les yeux l'ancienne ſimplicité Japonaiſe. Un grand ſapin s'élevait à côté de la façade, & les trois autres côtés de la place étaient diſpoſés en loges, où l'on avait ménagé un grand nombre de ſièges pour les ſpectateurs. Les miniſtres des Dieux s'aſſirent en bon ordre ſur trois bancs, vis-à-vis le frontiſpice. On recon-

Japon.

naissait les Supérieurs, qui étaient sur le banc le plus élevé, à leur habit noir & à un bâton court qu'ils portaient pour marque de leur autorité. Quatre Canusis, d'un rang peu inférieur, étaient sur le second banc, vétus de robes blanches, avec un bonnet noir vernissé. Tous les autres étaient à peu près vétus comme les Canusis. Les valets du temple se tenaient derrière leur maître, tête nue & debout. De l'autre côté de la place, vis-à-vis du Clergé, les Lieutenans des Gouverneurs étaient assis sous une tente, un peu au-dessus du rez-de-chaussée, avec leurs piques vis-à-vis d'eux. Leur devoir, dans ces occasions, est de faire ranger la foule & de contenir la populace. Ils ont autour d'eux quantité d'Officiers subalternes.

On vient d'observer que ce sont les différens quartiers de la ville, qui font la dépense des grands spectacles.

On attribue aux Peintres du Japon, un goût particulier dans lequel on prétend qu'ils excellent. Leur pinceau est fort délicat; mais ils s'appliquent peu aux portraits. Ils se bornent aux figures d'oiseaux, de fleurs, & d'autres productions de la nature. C'est toujours sur de simples feuilles de papier qu'ils les tracent. Elles se vendent quelquefois jusqu'à trois & quatre mille écus d'or. Quoiqu'on n'ait jamais vu d'eux, en Europe, que des ouvrages fort grossiers, il se peut que les peintures

Japon.

plus parfaites se conservent dans les cabinets. On parle de leur musique avec moins d'éloge. Ils ont peu de méthode, & leurs voix ni leurs instrumens ne méritent point d'attention.

Ils composent beaucoup de livres, & leurs bibliothèques sont nombreuses. Tous ces ouvrages regardent la morale, l'histoire, la religion & la médecine. Leur Historien assure qu'ils n'en ont aucun de jurisprudence, quoiqu'il leur attribue quelques constitutions en petit nombre, mais bien faites, & fidèlement observées, parce que la moindre contravention est punie avec rigueur.

Ils sont peu versés dans les mathématiques, & dans la physique. Ils ne connaissent pas le Ciel. Leurs époques, leurs élémens, la manière dont ils partagent les heures, & dont ils comptent leurs années, donnent une même opinion de leurs combinaisons & de leurs calculs. Ils ont adopté des Chinois, les cycles ou périodes de soixante années, qui se forment d'une combinaison des douze signes célestes, avec les lettres de leurs noms. Les caractères de ces douze signes, combinés cinq fois avec ceux des dix élémens, ou ces dix élémens combinés six fois avec les signes célestes, produisent soixante figures composées, ou soixante caractères dont chacun se prend pour une année. Après l'expiration des soixante années, un nouveau cycle commence.

Japon.

Les douze ſignes céleſtes, ſuivant les Japonais, qui les nomment *Jetta*, ſont, 1°. Ne, ou la Souris; 2°. Us, le Taureau; 3°. Torra, ou le Tigre; 4°. Ow, ou le Lièvre; 5°. Tats, ou le Dragon; 6°. Mi, ou le Serpent; 7°. Uma, ou le Cheval; 8°. Tſitſuſe, ou le Mouton. 9°. Jeſaï, ou le Singe; 10°. Torri, ou le Coq. 11°. In, ou le Chien; 12°. I, ou le Verrat. Ils donnent les mêmes noms, & dans le même ordre, aux douze heures du jour, & aux douze parties, dont ils compoſent chaque heure. Ce qu'ils appellent jour, eſt l'eſpace de temps qui s'écoule entre le lever du Soleil & ſon coucher. Ils le diviſent en ſix parties égales, comme la nuit en ſix autres; d'où il arrive que, ſuivant la ſaiſon, les heures ſont plus longues ou plus courtes.

A l'égard des élémens, ils en comptent dix, parce que ce nombre eſt néceſſaire pour faire réſulter ſa combinaiſon avec les ſignes céleſtes, dans un cycle de ſoixante années; mais ils n'en ont proprement que cinq, qui ſont le bois, le feu, la terre, la mine & l'eau, déſignés par deux ſortes de caractères qui les doublent. Le commencement de leur année tombe entre le ſolſtice d'hyver & l'équinoxe du printems, vers le cinquième jour de Février. Mais comme ils ſont d'une ſuperſtition extrême à célébrer le jour de la nouvelle lune, ils commencent ordinairement l'année par

Japon.

la lune qui précède ou qui suit immédiatement le 5 Février. Leurs mois sont lunaires; mais de deux en deux, ou de trois en trois ans, ils ont une année de treize lunes; de sorte qu'en dix-neuf années communes, ils en ont sept que Kempfer nomme bissextiles.

Les marchands Japonais ont une arithmétique assez simple, & qui n'en est pas moins sûre: ils se servent d'une table, sur laquelle ils placent des bâtons, surmontés d'une petite boule, qui leur font trouver tout d'un coup les quatre preuves de nos opérations; à peu près comme les Chinois, desquels il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont emprunté cette méthode.

Les savans du Japon sont les ministres de la religion des peuples; ils sont chargés seuls de l'éducation de la jeunesse, qui demeure chez eux jusqu'à l'âge de quatorze ans. Ces académies sont en grand nombre. On lit dans les lettres de Saint François Xavier, que, de son temps, il y en avait quatre aux environs de Meaco, dont chacune n'avait pas moins de trois ou quatre mille écoliers, & qu'elles n'approchaient pas néanmoins de celle de Bandoue, la plus nombreuse de l'Empire. Les filles sont élevées de même, dans les communautés de leur sexe.

Aussi-tôt que les jeunes gens sont retournés à la maison paternelle, on les forme aux exercices

Japon.

de leur âge. On commence alors à leur donner des armes ; & cette cérémonie, qui eſt une vraie fête, fait connaître que la guerre eſt la paſſion dominante de leur Nation. Ils ſe perfectionnent bientôt dans cette ſcience. Les premiers Européens qui leur portèrent des armes à feu, furent ſurpris de la facilité avec laquelle ils apprirent à s'en ſervir. Tout Japonais eſt né ſoldat. Ces Inſulaires ne ſont véritablement jaloux que de leurs armes. Ils ne les quittent que pendant le ſommeil ; encore les mettent-ils ſur le chevet de leur lit. Ils tirent l'épée à la moindre occaſion, quoique cela ne ſoit plus étroitement défendu dans les villes. Ce règlement, auquel on tient exactement la main, prévient quantité de déſordres.

Les faſtes de l'Empire ſont compoſés dans la Cour du Dairi. C'eſt l'occupation des Princes & des Princeſſes du ſang Impérial. On en tire des copies, qui ne s'impriment qu'après un certain temps, & qui ſe gardent ſoigneuſement dans le palais.

La médecine eſt plus en honneur au Japon que la chirurgie. Nos Voyageurs ne parlent même d'aucun Chirurgien de profeſſion ; mais les Médecins embraſſent toutes les parties de l'art qui regarde la vie & la ſanté des hommes. Ils ſe font ſuivre par-tout d'un valet, avec une caſſette qui a douze tiroirs, & dans chacun deſquels ils ont

Japon.

cent quarante-quatre petits ſachets d'herbes & de drogues, dont ils prennent ce qui convient à chaque maladie. Ils excellent, comme les Chinois, dans la ſcience du pouls. On aſſure qu'après avoir examiné, pendant une demi-heure, le pouls d'un malade, ils connaiſſent les cauſes & tous les ſymptômes du mal. Ils ne ſont pas fatigans par la multitude des remèdes; mais on ne s'accommoderait pas de leur méthode en Europe. Ils ne tirent jamais de ſang aux malades; ils ne leur donnent rien à manger qui ſoit cuit, parce qu'ils ſuppoſent qu'un eſtomac affaibli ne peut rien digérer qui ne ſoit dans ſon état naturel. Ils ne leur refuſent rien de ce qu'ils demandent, dans l'opinion que la nature toujours ſage, malgré les déſordres des humeurs, ne deſire rien qui puiſſe lui nuire. Leur plus grande attention eſt à prévenir les maladies par l'uſage fréquent du bain.

Celle qui paſſe pour la plus commune au Japon, eſt une eſpèce de colique particulière à cet Empire. Les étrangers n'y ſont pas moins ſujets, lorſqu'ils commencent à boire du ſakki, liqueur du pays qui a la conſiſtance du vin d'Eſpagne, & qui ſe fait avec du riz. Quelques ſymptômes de cette maladie reſſemblent beaucoup à ceux de la *paſſion* hyſtérique; elle met ſouvent le malade dans la crainte d'être ſuffoqué. Toute la région du bas-ventre, depuis les aines juſqu'aux côtes,

est cruellement tiraillée ; & quelquefois, après de longues douleurs, il ſurvient des tumeurs dangereuſes en divers endroits du corps, ſur-tout aux teſticules & au fondement. La méthode qu'on emploie communément pour la guériſon, eſt fort ſingulière : on ſe ſert de petites aiguilles d'or ou d'argent fort pur, qu'on enfonce dans la chair, de la profondeur d'un demi-pouce ; les unes avec un petit marteau, & d'autres en les tournant comme des vis. Cette opération ſe fait ſur le ventre, à la région du foie, & demande neuf trous en trois rangs, à la diſtance d'un demi-pouce l'un de l'autre. Kempfer, qui s'étend beaucoup ſur les circonſtances de la ponction, rend témoignage que les douleurs ceſſent preſque auſſi-tôt, *comme ſi c'était*, dit-il, *par enchantement*. L'art de donner aux aiguilles la trempe & le dégré de dureté qui leur conviennent, eſt connu de peu de perſonnes, & fait une profeſſion particulière, qui ne peut être exercée qu'avec des lettres-patentes de l'Empereur. Japon.

Les Japonais ont, pour la même maladie & pour beaucoup d'autres, un cauſtique dont ils font remonter l'origine à la plus haute antiquité ; il n'eſt pas moins eſtimé des Chinois & de toutes les autres Nations qui ſont en commerce avec eux. L'uſage en eſt ſi fréquent, que l'application s'en faiſant d'ordinaire le long de l'épine du dos, &

Japon.

des deux côtés, jusqu'aux reins, il n'y a personne au Japon qui n'ait le dos cicatrisé, comme s'il avait été fouetté cruellement. Ce caustique se nomme *moxa*. C'est un duvet doux, assez semblable à la filasse du lin, d'un gris cendré, qui prend feu aisément, quoiqu'il brûle avec lenteur, & qu'il donne une chaleur modérée. Il se fait de feuilles séchées, de l'armoise ordinaire à grandes feuilles, qu'on arrache dans la jeunesse de la plante, & qu'on expose long-temps au grand air. Sa brûlure se fait à peine sentir : elle passe pour un remède si certain, & pour un préservatif si puissant, que toute la nation Japonaise étant persuadée de sa vertu, on accorde aux malheureux mêmes qui sont condamnés à une prison perpétuelle, la permission de sortir une fois en six mois, pour se faire appliquer le moxa.

Les Japonais distinguent trois sortes de petites-véroles, la première, qui ressemble à celle de l'Europe, & la seconde, qui ne diffère pas de ce que nous nommons la rougeole ; mais la troisième est particulière au Japon ; elle consiste dans un grand nombre de pustules aqueuses, qui paraissent venir des boissons froides, dont l'usage est commun dans ces isles. Mais ces trois maladies sont traitées peu sérieusement. Le remède ordinaire est d'envelopper le malade dans un drap rouge. Lorsque les enfans du sang Impérial en sont attaqués,

non-seulement leur lit & leur chambre doivent être garnis de rouge, mais ceux qui approchent d'eux, doivent être en habits de la même couleur.

Japon.

Les arts méchaniques sont fort cultivés dans toutes les parties du Japon ; ils y sont venus de la Chine : mais si les Japonais n'ont presque rien inventé, ils sont capables de donner la dernière perfection à tout ce qui sort de leurs mains. Ils excellent dans la gravure, la dorure & la ciselure. Leur papier l'emporte beaucoup sur celui des Chinois, qui n'ont jamais égalé non plus la finesse & la propreté des étoffes de Fatsisio & de Kamokura. La porcelaine du Japon est célèbre par sa beauté ; les sabres y sont d'une trempe admirable ; le vernis des Japonais est au-dessus de tous les autres, & ne s'applique nulle part avec tant de propreté. Ils surpassent tous les Indiens dans la composition de leurs liqueurs, & dans l'apprêt des viandes : mais leur industrie & leur application éclatent particulièrement dans la culture des terres, dont ils ne laissent pas un pouce inutile.

L'honneur est le principe de toutes les affections des Japonais ; de-là naissent la plupart de leurs vertus & de leurs défauts. Ils sont ouverts, droits, bons amis, fidèles jusqu'au prodige, officieux, généreux, prévenans, sans attachement pour les richesses ; ce qui leur fait regarder le commerce comme une profession vile : aussi n'y

Japon.

a-t-il point de peuple policé, qui ſoit généralement plus pauvre, mais de cette pauvreté que produit l'indépendance, que la vertu rend reſpectable, & qui éleva ſi fort les premiers Romains au-deſſus des autres hommes. On ne trouve chez le commun des Japonais que le pur néceſſaire; mais tout y eſt d'une propreté charmante, & leur viſage reſpire un contentement parfait & un ſouverain mépris du ſuperflu. Toutes les richeſſes de ce puiſſant Etat ſont entre les mains des Princes & des Grands, qui ſavent s'en faire honneur. La magnificence ne va nulle part plus loin; & l'hiſtoire des plus opulentes monarchies n'offre rien en ce genre qui ſoit au-deſſus de ce qu'on voit au Japon. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'eſt que le peuple n'en conçoit point d'envie. S'il arrive même qu'un Seigneur, par quelque accident funeſte, ou pour s'être attiré la diſgrace du Prince, tombe dans l'indigence, il n'en eſt ni moins fier, ni moins reſpecté que dans ſa plus brillante fortune, & ſa misère ne le portera point à ſe méſallier. Le point d'honneur eſt également vif dans toutes les conditions. Un homme de la lie du peuple s'offenſe de quelques termes un peu moins meſurés de la part même d'un Seigneur, & ſe croit en droit de faire éclater ſon reſſentiment; d'où il arrive que chacun eſt ſur ſes gardes, & que le reſpect eſt mutuel dans toutes les condi-

Japon.

tions. Il en eſt de même de la grandeur d'ame, de la force d'eſprit, de la nobleſſe des ſentimens, du zèle pour la patrie, du mépris pour la vie, & d'une certaine audace que tout Japonais porte ſur ſon viſage, & qui l'excite à tout entreprendre. Kempfer en cite des exemples : un Gentilhomme du Singo avait une femme d'une beauté rare; l'Empereur le ſçut, & lui fit ôter la vie. Quelques jours après, il ſe fit amener ſa veuve, & voulut l'obliger de demeurer au palais : elle parut ſenſible à cet honneur, mais elle demanda trente jours pour pleurer ſon mari, & la permiſſion de régaler ſes parens. L'Empereur y conſentit, & voulut être du feſtin. En ſortant de table, la dame s'approcha d'un balcon, & feignant de s'y appuyer, elle ſe précipita du haut de la maiſon où la fête s'était célébrée.

Un Seigneur devint éperdument amoureux d'une fille qu'il avait enlevée à la veuve d'un ſoldat. La mère apprenant la fortune de ſa fille, lui écrivit, pour obtenir d'elle quelque ſecours dans ſa misère. Cet écrit fut découvert entre les mains de ſa fille, par le Seigneur qui voulut abſolument le lire. Dans la néceſſité de découvrir la honte de ſa mère, elle prit le parti d'avaler le billet, mais avec tant de précipitation, qu'elle en fut étouffée. Un mouvement de jalouſie porta le Seigneur à lui faire ouvrir le goſier. Il fut inſtruit; & dans ſa douleur,

Japon.

il ne trouva point d'autre foulagement, que de faire venir la mère, qu'il entretint dans l'abondance jufqu'à fa mort.

Une fervante qui fe crut déshonorée d'avoir donné quelque fujet de rire à fes dépens, fe prit le fein, le tira jufqu'à fa bouche, fe l'arracha avec les dents, & mourut fur l'heure.

Les droits de l'amitié ne font pas moins facrés au Japon, que ceux de l'amour conjugal. Un Japonais ne connaît point de périls, lorfqu'il eft queftion de défendre ou de fervir fon ami. Les tortures les plus cruelles ne forceront pas un coupable de nommer fes complices. Qu'un inconnu même fe jette entre les bras de quelqu'un, & le prie de lui conferver la vie & l'honneur, celui dont on implore ainfi la protection, y emploiera fon fang & fon bien, fans s'embarraffer des fuites, ni de ce que fa femme ni fes enfans peuvent devenir. Les querelleurs, les médifans, les grands parleurs font au Japon dans un fouverain mépris; ils y paffent pour gens fans courage, ou qui penfent peu. On n'y fouffre point les jeux de hazard, parce qu'on les regarde comme un trafic fordide & contraire à l'honneur.

Cette même Nation eft remuante, vindicative à l'excès, pleine de défiance & d'ombrages. Malgré fa vie dure & fa férocité naturelle, elle porte fort loin la diffolution.

Le

Le Japonais est naturellement religieux; il souffre la vérité qui le condamne; il convient des excès qu'on lui fait reconnaître. Il veut être instruit de ses obligations & de ses défauts; & l'on assure que tous les gens de qualité ont chez eux un domestique de confiance, dont l'unique soin est de les avertir de leurs fautes. La mauvaise foi est en horreur au Japon, & le mensonge le plus léger y est puni de mort.

Japon.

On n'a pas d'exemple qu'un Japonais ait blasphêmé ses Dieux. Rarement on l'entend se plaindre. Dans les plus grands revers, ils conservent presque tous une fermeté qui tient du prodige. Un père condamne son fils à la mort sans changer de visage, & sans cesser néanmoins de paraître père. Les exemples en sont si communs, qu'ils ne s'attirent plus d'attention. Si quelqu'un sait que son ennemi le cherche, il affecte d'aller seul dans tous les lieux où il peut le rencontrer; il traite en public avec lui, il en parle bien, il lui rend service; mais il ne perd pas un moment de vue la résolution de s'en venger. Si l'occasion lui manque, la dette passe à son fils, & la vengeance s'exerce toujours noblement. Jamais le Japonais n'est plus à craindre, que lorsqu'il est tranquille & de sang-froid.

Il s'estime infiniment, & son mépris est extrême pour les étrangers; non-seulement par

Japon.

l'idée qu'il a de sa Nation, mais parce qu'i n'a besoin de personne, & qu'il ne craint rien pas même la mort, qu'il semble regarder avec un gaieté féroce, & qu'il se donne volontairemen pour le plus léger sujet. Le peu de cas qu'il fai de sa propre vie, le rend cruel à l'égard des autres sans en excepter ses proches; dur & inhumai pour les faibles & les infirmes.

Les manières des Japonais, leur tour d'esprit, u certain air libre, & naturel les rendent propres la société, & les rapprochent beaucoup des Nation les plus polies de l'Europe; mais leur gouvernement les en éloigne.

Les seigneurs, les pères & les maris ont droi de vie & de mort sur leurs vassaux, leurs femme & leurs enfans. Il n'en est pas tout-à-fait de mêm pour leurs domestiques. A la vérité, comme les maîtres répondent des fautes de ceux qu les servent, ils ont sur eux tant d'autorité, qu s'ils les tuent dans un premier mouvement d colère, il leur suffit, pour être absous, de prouve la justice de leur emportement.

On trouve dans leur histoire les plus beau traits de générosité, & d'effrayans prodiges d courage. Le Père Charlevoix rapporte un fait qu'i trouve dans un Mémoire de l'année 1604, & dont l'Auteur avait été témoin oculaire. Un femme était restée veuve avec trois garçons, &

Japon.

ne subsistait que de leur travail ; mais comme ils ne pouvaient gagner assez pour entretenir toute la famille, ils prirent une étrange résolution, dans la seule vue de mettre leur mère à son aise. On avait publié depuis peu, que quiconque livrerait un voleur à la justice, recevrait une somme assez considérable. Ils convinrent entre eux qu'un des trois passerait pour voleur, & que les deux autres le meneraient au Juge. Ils tirèrent au sort ; il tomba sur le plus jeune. Ses frères le lient & le conduisent comme un criminel. Le Magistrat l'interroge ; il répond qu'il a volé : on le jette en prison ; & ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrissant sur une si chère victime, ils trouvent le moyen d'entrer dans sa prison, & ne se croyant vus de personne, ils s'abandonnent à toute leur tendresse. Un Officier que le hazard rendit témoin de leurs embrassemens & de leurs larmes, fut extrêmement surpris de ce spectacle ; il fait suivre les deux délateurs, avec ordre d'éclaircir un fait si singulier. On lui rapporte que les deux jeunes gens étaient rentrés dans une maison, & qu'on leur avait entendu faire le récit de leur aventure à une femme qui était leur mère ; qu'à cette nouvelle, elle avait jeté des cris lamentables, & qu'elle avait ordonné à ses enfans de reporter la somme qu'ils avaient reçue, en protestant qu'elle aimait mieux

Japon.

mourir de faim, que de prolonger ſes jours aux dépens de ceux de ſon fils. Le Juge informé conçoit autant de pitié que d'admiration. Il fait venir ſon priſonnier, il recommence les interrogations; & le trouvant ferme à ſe reconnaître coupable, il lui déclare enfin qu'il n'ignore rien. Après avoir tout éclairci, il l'embraſſe tendrement; il ſe hâte d'aller faire ſon rapport au Cuboſama, qui, charmé d'une action ſi héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de careſſes, aſſigna au plus jeune quinze cent écus de rente, & cinq cent à chacun des deux autres.

Le point d'honneur ne porte pas ce peuple à des actions moins extraordinaires. Kempſer raconte que deux Gentilshommes s'étant rencontrés ſur un eſcalier du palais Impérial, leurs épées ſe frottèrent l'une contre l'autre; celui qui deſcendait s'offenſa de cet accident, l'autre s'excuſa, en proteſtant que c'était l'effet du hazard; il ajouta que le malheur après tout n'était pas grand, que ce n'était que deux épées qui s'étaient touchées, & que l'une valait bien l'autre. Je vais vous faire voir, reprit le premier, la différence qu'il y a de l'une à l'autre; & ſur le champ, il tire ſon poignard, & s'en ouvre le ventre. Le ſecond, ſans repliquer, monte en diligence pour ſervir ſur la table de l'Empereur, un plat qu'il tenait en main, revient enſuite, & trouvant ſon adverſaire qui

expirait, il lui dit qu'il l'aurait prévenu, s'il n'eût été occupé du service du Prince, mais qu'il le suivrait de près, pour lui faire voir que son épée valait bien la sienne. Aussitôt il se fendit le ventre, & tomba mort. Il y a sans doute un grand courage à braver ainsi la mort ; mais n'y a-t-il pas une rage insensée à se la donner avec si peu de raison ? Il faut de la mesure dans les vertus.

Dans les festins, le cérémonial ne finit point ; malgré le nombre des domestiques, on n'entend pas une parole, & l'on ne remarque pas la moindre confusion. Les plats sont ornés de rubans de soie. On ne sert pas un oiseau qui n'ait le bec & les pattes dorées : tout le reste est orné à proportion. La fête est ordinairement accompagnée de musique : en un mot, il ne manque rien à la satisfaction des yeux & des oreilles ; mais la chair est fort mauvaise.

Toutes les villes ont une place fermée de grilles, d'où l'on annonce au peuple la volonté suprême, comme les Japonais s'expriment, c'est-à-dire, les édits & les ordres particuliers de l'Empereur.

Les maisons des particuliers, dans les villes, ne doivent pas avoir plus de six toises de hauteur ; & rarement sont-elles si hautes, à moins qu'on en veuille faire des magasins. Les palais même des Empereurs n'ont qu'un étage : c'est la

Japon.

crainte des tremblemens de terre, assez fréquens au Japon, qui assujettit les habitans à cette méthode. Mais si ces édifices ne peuvent être comparés aux nôtres pour la solidité ni pour l'élévation, ils ne leur cèdent point pour la commodité ni pour l'agrément. Presque toutes les maisons du Japon sont bâties de bois. Le premier plan, ou le rez-de-chaussée, est élevé de quatre ou cinq pieds, pour le garantir de l'humidité. Il ne paraît pas que l'usage des caves y soit connu. Pour se précautionner contre le feu, chaque maison doit avoir un endroit séparé, & fermé d'un mur de maçonnerie, où l'on renferme ce qu'on a de plus précieux. Les autres murailles sont de planches, & couvertes de grosses nattes, qui sont jointes avec beaucoup d'art.

Les maisons des personnes de distinction sont divisées en deux appartemens, l'un pour les femmes, qui ne se montrent que rarement; l'autre ouvert pour les usages communs de la vie & de la société. La plus belle porcelaine, ces cabinets, ces coffres si renommés, ne servent point dans les salles où tout le monde est reçu : on les tient dans des lieux plus sûrs.

Comme les cheminées ne sont pas en usage au Japon, on ménage sous le plancher des plus grandes chambres, un trou quarré & muré, qu'on remplit de charbons allumés, ou de cendre chaude,

Japon.

& qui donne une chaleur suffisante. Quelquefois on met sur ce foyer une table basse, qu'on couvre d'un tapis, sur lequel on se tient assis dans un grand froid. Si la chambre n'a point de foyer, on y supplée par des pots de cuivre & de terre, qui produisent le même effet. Au lieu de pincettes, on se sert de barres de fer pour attiser le feu, avec autant d'adresse qu'on use de deux petits bâtons pour manger. Ce qu'on trouve de plus curieux dans les grandes maisons, c'est le jardin; une partie est pavée de pierres rondes de diverses couleurs, qu'on prend au fond des rivières, & sur le bord de la mer. Le reste est couvert de gravier, qui se nettoie soigneusement. Il règne par-tout une apparence de désordre qui a beaucoup d'agrément: de petits rochers où l'on ménage des cascades, de petits bois, de petites rivières peuplées de poissons, des arbres fruitiers, des plantes, tout semble offrir la miniature de ce qu'on nomme un jardin Anglais.

Les grands chemins sont fort soignés, bordés de sapins ou d'autres arbres, & rafraîchis par des fontaines. On y a creusé des fossés & des canaux, pour en faire écouler les eaux dans les terres basses. On y a construit des digues pour arrêter celles qui tombant des lieux élevés, y pourraient causer des inondations. Les villages les plus voisins sont chargés de ces travaux publics. Les che-

Japon.

mins sont nettoyés tous les jours; & lorsqu'une personne de distinction doit y passer, des Officiers, qui n'ont pas d'autres fonctions, marchent devant pour y faire règner l'ordre. De distance en distance, on trouve des monceaux de sable, pour applanir & sécher les endroits qui sont rompus par les pluies. Les Seigneurs & les Gouverneurs des provinces sont sûrs de rencontrer des cabinets de verdure dressés pour eux, de trois en trois lieues, avec toutes les commodités qui peuvent diminuer la fatigue du voyage. On ne doit pas s'imaginer que ce travail soit d'une grande dépense pour les paysans; au contraire, tout ce qui peut salir les chemins tourne à leur utilité. Les branches d'arbres leur tiennent lieu de bois de chauffage, qui est très-rare dans quelques provinces; les fruits qui ne se mangent point, & toutes les autres immondices, servent à engraisser leurs terres: aussi s'empressent-ils eux-mêmes à les venir enlever. On a formé des chemins dans les montagnes les plus escarpées; on a bâti des ponts sur toutes les rivières qui peuvent en recevoir; & Kempfer en décrit un de quarante arches & de quatre cent pas de longueur. La plupart sont de bois de cèdre, quelques-uns de pierres; & presque tous sont ornés de belles balustrades, sur lesquelles on voit règner de chaque côté une rangée de grosses boules de cuivre.

Japon.

On ne ſort jamais au Japon ſans un éventail à la main. Celui qu'on porte en voyage eſt remarquable par le nom des routes & des hôtelleries qui s'y trouvent marquées. On ſe munit auſſi de petits livres, qui ſe vendent ſur la route, & qui contiennent le prix des vivres.

Les plus grands bâtimens du Japon ſont des navires marchands, qui ne s'éloignent jamais beaucoup de l'Empire, mais qui ſervent à tranſporter d'une iſle ou d'une province à l'autre, des paſſans ou des marchandiſes. Ces bâtimens ſont fragiles, & dans une mer ſi redoutable, il faut être bien sûr des temps, pour oſer mettre à la voile; mais depuis plus d'un ſiècle, les loix de l'Empire ne permettent point d'en conſtruire de plus forts, quoique les marchandiſes n'y ſoient pas même à couvert de l'eau du ciel, ni de celle des vagues. C'eſt une précaution des Empereurs pour ôter à leurs ſujets juſqu'à la tentation d'entreprendre de longs voyages. La pouppe eſt toute ouverte, & la fabrique ſi légère, qu'au moindre vent la prudence oblige à chercher un abri, ou du moins, de jeter l'ancre & d'amener les voiles. En un mot, ſuivant la remarque de l'Hiſtorien du Japon, les ſauvages de la Floride & du Canada donnent moins au hazard dans leurs canaux d'écorce & dans leurs moindres pirogues, que les Japonais dans leurs plus grands vaiſſeaux.

Japon.

En faveur de ceux qui voyagent, les principaux villages ont des poſtes qui appartiennent aux Seigneurs, & qui ſe nomment *Siuku*, où l'on trouve en tout temps, à des prix réglés, un nombre ſuffiſant de chevaux, de porteurs, de valets, & tout ce qui eſt néceſſaire pour la diligence ou la commodité de la route. Leur diſtance ordinaire eſt d'un mille & demi, & jamais de plus de quatre milles. Kempfer en compta cinquante-ſix entre Oſacka & Jedo. Elles ſont remplies de clercs & de teneurs de livres, qui tiennent regiſtre de ce qui s'y paſſe chaque jour, & de meſſagers établis ponr les lettres & les édits de l'Empereur. Ces lettres, qui doivent être portées à la poſte voiſine auſſitôt qu'elles arrivent, ſont renfermées dans une petite boëte, revêtue d'un vernis noir, avec les armes Impériales; & le meſſager les porte ſur ſon épaule, attachées au bout d'un petit bâton. Il eſt toujours accompagné d'un autre, qui prendrait ſa place, s'il lui arrivait quelque accident. Tous les voyageurs, ſans exception de rang & de qualité, doivent ſortir du chemin, pour laiſſer le paſſage plus libre à ces meſſagers, qui ſe font reconnaître par le ſon d'une petite cloche.

Les maiſons de poſte ne ſervent point de logement; mais les hôtelleries ſont en grand nombre, & fort bonnes ſur toutes les routes. Tout y eſt

Japon.

d'une propreté charmante : on n'apperçoit pas la moindre tache ſur les murs, ni ſur les paravents & les planchers. Il n'y a point d'hôtellerie qui n'ait ſes bains & ſes étuves. On y eſt ſervi comme les plus grands Seigneurs le ſont dans leurs palais. Auſſi n'en ſort-on point, ſans avoir fait nettoyer l'appartement qu'on occupait. Tous les ornemens qu'on a repréſentés dans les palais ſe trouvent dans les grandes hôtelleries, & la recherche y eſt extrême, juſques dans les latrines.

Avec tant de commodités pour les voyages, il n'eſt pas ſurprenant que la plupart des grands chemins ſoient auſſi peuplés que les villes. Kempfer aſſure qu'ayant paſſé quatre fois dans le Tokaido, qui eſt à la vérité une route des plus fréquentées du Japon, il y a vu plus de monde que dans les rues des plus grandes villes de l'Europe. Comme tous les Princes & les Seigneurs de l'Empire ſont obligés de paraître à la Cour une fois l'année, ils doivent paſſer deux fois ſur les grandes routes, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils vont à Jedo & lorſqu'ils en reviennent. Ils font ce voyage avec toute la pompe qu'ils croient convenable à leur rang, & au reſpect qu'ils portent à leur Maître. La ſuite de quelques-uns des premiers Princes de l'Empire eſt ſi nombreuſe, qu'elle tient quelques journées de chemin. On rencontre ordinairement pendant deux jours conſécutifs le bagage d'un Prince,

Japon.

composé des Officiers subalternes & des valets, dispersés en plusieurs bandes. Le Prince même ne paraît que le troisième jour, suivi d'une grosse Cour, qui marche dans un ordre admirable.

Enfin, Kempfer termine cette description par la multitude surprenante de filles de joie, dont les grandes & les petites hôtelleries, les cabanes à thé, & les rôtisseries, sur-tout dans l'isle de Nipon, sont remplies à toutes les heures du jour; mais c'est particulièrement vers midi, lorsqu'elles ont achevé de s'habiller & de se peindre, qu'elles se montrent au public. La plupart se tiennent debout à la porte de ces maisons, ou assises dans la petite galerie qui avance dans la rue, d'où elles invitent civilement les voyageurs à leur accorder la préférence.

A l'égard de la révolution qui fit chasser de cet Empire les Portugais & tous les Chrétiens, voici comme s'exprime Kempfer: « J'ai souvent entendu » raconter par des Japonais dignes de foi, que » l'orgueil & l'avarice contribuèrent beaucoup à » rendre toute la nation Portugaise odieuse au » Japon. Les nouveaux chrétiens mêmes étaient » surpris & souffraient impatiemment que leurs » pères spirituels n'eussent pas seulement en vue » le salut de leurs ames, mais qu'ils eussent aussi » l'œil sur l'argent de leurs prosélytes, & sur leurs » terres; & que les Marchands, après s'être défaits

» de leurs marchandises à très-haut prix, exer- Japon.
» çassent encore des usures insupportables. Les » richesses, & le succès imprévu de la propagation » de l'Evangile, enflèrent d'orgueil les laïques » & le clergé. Ceux qui étaient à la tête du clergé, » trouvèrent au-dessous de leur dignité, d'aller » toujours à pied, à l'imitation de Jesus-Christ » & de ses Apôtres. Ils n'étaient pas contens s'ils » ne se faisaient porter dans de magnifiques chai- » ses, imitant la pompe du Pape & des Cardi- » naux à Rome. Non-seulement ils se mettaient » sur le pied des plus grands de l'Empire, mais ils » prétendaient à la supériorité du rang. Il arriva » un jour qu'un Evêque Portugais rencontra sur » le grand chemin, un des Conseillers d'Etat, qui » allait à la Cour. Le superbe Prélat ne voulut » pas faire arrêter sa chaise, pour mettre pied à » terre, & rendre ses respects à ce Grand, suivant » l'usage du pays. Une conduite si imprudente, » dans un temps où les Portugais étaient déja » déchus de leur crédit, ne pouvait être que d'une » fort dangereuse conséquence pour leur nation. » Le Conseiller s'en plaignit à l'Empereur, & lui » fit un portrait de l'orgueil de ces étrangers, qui » excita vivement son indignation. Cet événe- » ment est rapporté à l'année 1596. Ce fut dans » le cours de l'année suivante, que la persécution » fut allumée contre les chrétiens.

Japon.

» A la vérité les Bonzes, ou les Prêtres du » pays, irrités de voir renverser leurs Temples & » briser leurs Idoles, échauffèrent encore le ressen- » timent de la Cour, sans compter que l'union » & la bonne intelligence qu'on voyait règner » entre les chrétiens, donna de l'inquiétude au » prudent Empereur Taico. On commença par » publier une Déclaration impériale, qui défen- » dait d'enseigner plus long-temps la *Doctrine des* » *Pères* : c'est le nom que les Japonais donnaient » alors à l'Evangile. Ensuite les Gouverneurs & » les grands des Provinces reçurent ordre d'obli- » ger leurs sujets, par la persuasion ou la force, » de rentrer dans l'ancienne religion. Il fut aussi » très-sévèrement défendu aux Directeurs du » commerce Portugais, d'amener à bord de leurs » vaisseaux aucune sorte d'ecclésiastiques, & ceux » qui étaient dispersés dans le pays furent som- » més d'en sortir. On n'obéit pas d'abord exacte- » ment à ces rigoureuses loix. Les Portugais & » les Castillans continuèrent d'amener secrète- » ment de nouvelles recrues de Missionnaires ».

Quelques Religieux de saint François, envoyés par le Gouverneur de Manille, avec la qualité d'Ambassadeurs à la Cour du Japon, prêchèrent publiquement dans les rues de Meaco, & firent bâtir une Eglise, malgré les ordres de l'Empereur, qui venaient d'être publiés, & contre les avis &

Japon.

les pressantes sollicitations des Jésuites. Un mépris si manifeste de l'autorité impériale, porta un coup irréparable au christianisme. Un cruel massacre de plusieurs milliers de chrétiens finit par l'extirpation totale de la foi chrétienne, & par le bannissement perpétuel des Portugais.

Cependant les Empereurs ne voulaient pas se priver des marchandises & des raretés étrangères qu'on apportait dans leurs Etats. Si l'on fit périr presque tous les religieux Portugais & Castillans, les séculiers & les marchands furent épargnés, dans la vue de continuer avec eux les traités de commerce, qui n'avaient rien de commun avec l'affaire de la religion. En 1635, on jeta les fondemens du comptoir de Desima, que les Hollandais possèdent à présent dans le havre de Nangasaki; & cette demeure fut assignée aux Portugais; mais peu de temps après, une conspiration contre la personne de l'Empereur, dans laquelle on les accusa d'être entrés, acheva malheureusement leur perte.

Les Hollandais, depuis long-temps leurs rivaux dans le commerce du Japon, comme dans celui du reste de l'Asie, furent les instrumens de leur ruine, & recueillirent ensuite leurs dépouilles. S'étant rendus maîtres d'un vaisseau Portugais, près du cap de Bonne-Espérance, ils trouvèrent à

Japon.

bord des lettres adressées au roi de Portugal, par Moro, chef des Portugais au Japon, Japonais de naissance, & fort attaché à la religion chrétienne. Ils se hâtèrent d'envoyer ces lettres au Prince de Firando, leur protecteur, qui les communiqua aussitôt au Gouverneur de Nangasaki, Directeur & Juge supérieur des affaires étrangères, quoiqu'ami des Portugais. Moro fut arrêté. Il nia l'accusation avec beaucoup de fermeté, & tous les Portugais de Nangasaki l'imitèrent; mais ni leur constance, ni le crédit du Gouverneur, ne purent dissiper la tempête. Ils furent convaincus, si l'on en croit Kempfer, par le caractère & le cachet des lettres. Moro se vit condamné au plus cruel supplice. Kempfer ne fait pas difficulté d'ajouter que cette lettre découvrait tout le fond du complot que les chrétiens du Japon avaient formé avec les Portugais, contre la vie de l'Empereur & contre l'Etat. « On y voyait, dit-il, » qu'il leur manquait des vaisseaux & des soldats, » qu'on avait promis du Portugal; on y voyait » les noms des Princes intéressés dans la conspi- » ration, & l'espérance qu'ils avaient d'obtenir la » bénédiction du Pape. Cette découverte, com- » mencée par les Hollandais, fut ensuite confir- » mée par une autre lettre du Capitaine Moro, » adressée au gouvernement Portugais de Macao, » qui fut interceptée par un navire du Japon. Sur

ces

Japon.

» ces deux témoignages, auxquels les ennemis » des Portugais joignirent l'arrivée secrète d'un » grand nombre d'Ecclésiastiques, l'Empereur ferma pour jamais, en 1637, l'entrée du Japon » aux étrangers, & la sortie à ses sujets naturels ».

En 1638, lorsque les affaires des Portugais parurent tout-à-fait désespérées, environ quarante mille chrétiens Japonais, réduits au désespoir par les cruautés inouies qu'ils voyaient souffrir à leurs frères, dont plusieurs milliers avaient déja péri dans les supplices, choisirent pour asyle une vieille forteresse, voisine de Simabara, dans la résolution d'y défendre leur vie jusqu'à l'extrémité. Les Hollandais, en qualité d'amis & d'alliés de l'Empereur, furent priés d'assister les troupes impériales au siège de cette place. Kockebeker, Directeur de leur commerce à Firando, ne tarda point à se rendre à bord du seul vaisseau Hollandais qui fût alors dans le havre de cette ville ; & s'étant approché de la forteresse de Simabara, il fit tirer contre les chrétiens, dans l'espace de quinze jours, quatre cent vingt-six coups de canon, tant du vaisseau qu'il montait, que d'une batterie qu'il avait élevée sur le rivage. Cette attaque diminua beaucoup le nombre des assiégés, & ruina tellement leurs forces, qu'ils furent bientôt exterminés jusqu'au dernier. Un empres-

Japon.

fement fi foumis pour l'exécution d'un ordre qui entraînait la deftruction totale du chriftianifme, affura l'établiffement des Hollandais au Japon, malgré le deffein que la Cour avait eu d'en exclure tous les étrangers; mais il faut convenir que les moyens n'étaient pas nobles, & Kempfer en convient. Une fi baffe déférence n'était pas propre à leur attirer la confiance & l'eftime d'une nation généreufe : auffi la tolérance qu'on leur accorde eft-elle achetée bien cher par toutes les humiliations qu'on leur fait effuyer. Ils s'attendaient, pour prix de leurs fervices, à fe voir tout d'un coup en poffeffion non-feulement de la liberté qu'ils defiraient pour leur commerce, mais encore de tous les avantages dont ils avaient fait dépouiller leurs rivaux. Cependant ils reçurent ordre de démolir le comptoir & le magafin qu'ils avaient bâtis depuis peu dans l'ifle de Firando, parce qu'il était de pierre de taille, & qu'ils avaient gravé au frontifpice l'année de l'Ere chrétienne; enfuite ils fe virent forcés d'abandonner entièrement ce comptoir, & de fe confiner dans la petite ifle qui avait été bâtie pour les Portugais. Là ils font environnés d'une foule d'Officiers, de gardes, & de furveillans Japonais, fur-tout à l'arrivée de leurs vaiffeaux, & pendant la durée de leur vente. Ces geoliers & ces efpions, auxquels ils font obligés de payer eux-mêmes des gages fort

considérables, n'approchent d'eux qu'après s'être engagés par un serment solemnel, à leur refuser toute sorte de communication, de confiance, ou d'amitié.

Japon.

On a vu, dans le Journal de Kempfer, avec quel air de dédain ils sont traités à la Cour. Tout Japonais qui marque pour eux quelque égard, ou quelque amitié, n'est pas regardé comme un homme d'honneur, qui ait pour sa patrie l'attachement qu'il lui doit. Delà vient l'opinion bien établie, qu'il est également glorieux & légitime de leur survendre, de leur demander un prix excessif des moindres denrées, de les tromper autant qu'il est possible, de diminuer leurs libertés & leurs avantages, & d'inventer de nouveaux plans pour augmenter leur servitude.

Celui qui leur dérobe quelque chose, & qui est saisi sur le fait, en est quitte pour la restitution de ce qu'on trouve sur lui, & pour quelques coups de fouet qu'il reçoit sur le champ des soldats qui gardent leur isle. Si le crime est considérable, il est quelquefois banni pour un temps assez court; mais le châtiment des Hollandais qui fraudent la Douane, est une mort certaine, soit en leur tranchant la tête, ou par le supplice de la croix.

Aucun Hollandais ne peut envoyer une lettre hors du pays, sans en avoir donné une copie aux Gouverneurs, qui la font enregistrer dans un livre

Japon.

destiné à cet usage. Les lettres, qui viennent de dehors, doivent être remises aux mêmes Officiers, avant que d'être ouvertes. Cependant ils ferment les yeux sur celles qui sont pour les particuliers, quoiqu'elles soient comprises aussi dans la loi. Autrefois lorsqu'un Hollandais mourait à Nangasaki, on le jugeait indigne de la sépulture, & son corps était jeté dans la mer, à la sortie du port. Depuis quelque temps on a pris le parti de leur assigner un petit terrein inutile sur la montagne d'Inassa, où ils ont la liberté d'enterrer leurs morts.

Il n'est pas prouvé, malgré tout ce qu'on en a dit tant de fois, qu'ils soient obligés de marcher sur le Crucifix; mais ce qui est certain, c'est qu'ils sont obligés de supprimer toute marque extérieure de christianisme, comme, par exemple, le signe de la croix, la prière, &c.

Ce détail n'est qu'un léger extrait de plusieurs chapitres de Kempfer, qui contiennent les vexations qu'ils essuyent continuellement. Lorsque l'on considère les loix mortifiantes qui s'observent à l'arrivée de ces vaisseaux, la nécessité de livrer toutes ces marchandises à la bonne foi des Officiers du pays, & de les faire décharger par des mains inconnues; enfin, l'étrange contrainte qui tient ces Officiers renfermés dans une isle longue de cent toises, & large d'environ quarante, dépen-

Japon.

dant du caprice, des rigueurs, de la haine & du mépris des Japonais; on demandera sans doute, avec impatience, quels peuvent être les avantages & les profits qui dédommagent les Hollandais de tant d'humiliations.

Kempfer nous apprend quelles sont les marchandises qu'ils portent au Japon. C'est de la soie crue de la Chine, du Tunquin, du Bengale & de Perse; toute sorte de soies, d'étoffes de laine, & d'autres étoffes des mêmes pays, pourvu qu'il n'y ait ni or ni argent; des draps de laine de l'Europe, & d'autres étoffes de soie & de laine, sur-tout des serges d'Angleterre, du bois de teinture, que nous nommons Sapan & bois de Bresil, des peaux de buffle & de cerf, ou d'autres bêtes fauves; des peaux de raie, de la cire, des cornes de buffle de Siam & de Camboye, des Cordouans, & des peaux tannées de Perse, du Bengale, & d'autres pays, mais non d'Espagne & de Manille, sous de rigoureuses peines; du poivre & du sucre en poudre & candi, de plusieurs endroits des Indes orientales; des clous de girofle, & des noix muscades (on ne demande plus de canelle); du sandal blanc de Timor; du camphre de Baros, recueilli dans les isles de Borneo & de Sumatra; du mercure, du cinabre & du safran de Bengale; du plomb, du salpêtre, du borax & de l'alun de Bengale & de Siam; du musc de Tunquin; des coraux, de

Japon.

l'ambre, du véritable antimoine, dont les Japonais se servent pour donner de la couleur à leur porcelaine; des miroirs de l'Europe; des fragmens de miroirs, dont ils font des microscopes & d'autres lunettes; du *masang de vaca*, qui est une pierre médicinale, tirée de la vessie du fiel des vaches de Mozambique; du bois de serpent, de l'atsiaer; des bambous, des mangles, & d'autres fruits verds des Indes orientales, confits avec du poivre de Turquie, de l'ail & du vinaigre; des crayons de plomb de mer, & de bol d'Arménie, pour écrire; du mercure sublimé, & jamais du calomel, ou mercure doux; des limes fines, des aiguilles, des lunettes, de grands verres à boire, de la plus belle espèce; des coraux contrefaits, des oiseaux rares, & d'autres curiosités étrangères, soit de l'art ou de la nature.

Mais de toutes ces marchandises, celle que les Japonais aiment le plus, quoique la moins avantageuse pour les marchands qui l'apportent, c'est la soie crue, dont les Portugais, par cette raison, nommaient la vente *Parcado*; & ce nom se conserve encore au Japon. Toutes sortes d'étoffes & de toiles donnent un profit sûr & considérable. On gagne beaucoup aussi sur le sapan, ou le bois de Bresil, & sur les cuirs. Les marchandises les plus lucratives sont le sucre, le cachou, le storax liquide, le patsju, le camphre de Borneo, les miroirs, le corail & l'ambre.

Japon.

Dans les premiers temps de leur commerce au Japon, les Hollandais n'y envoyaient pas chaque année moins de ſept navires chargés de toutes ces richeſſes. Depuis qu'ils ont été reſſerrés dans l'iſle de Deſima, ils n'en envoient pas plus de trois ou quatre. Aujourd'hui la ſomme annuelle à la valeur de laquelle ils ont la permiſſion de porter leurs marchandiſes, ne revient qu'à la moitié de celle qu'on accorde aux Chinois, & monte à dix tonnes & demie d'or. A l'égard du prix des marchandiſes, il varie chaque année. Tout dépend de celui qu'elles ont à Meaco, qui eſt ordinairement réglé par la conſommation qui s'en fait dans le pays. « Une année portant l'autre, » dit Kempfer, nos profits peuvent monter à » ſoixante pour cent. Cependant, ſi l'on conſidère » toutes les charges & la dépenſe de notre vente, » nous n'avons guères plus de quarante à quarante- » cinq pour cent de profit clair ; gain peu conſi- » dérable pour une compagnie qui a tant de » dépenſes à ſoutenir aux Indes orientales. Auſſi » cette branche de ſon commerce ne vaudrait-elle » pas la peine d'être entretenue, ſi les marchan- » diſes que nous tirons du Japon, ſur-tout le » cuivre raffiné, ne donnaient le même profit & » même un peu plus. Ainſi la totalité peut aller à » quatre-vingt, ou quatre-vingt-dix pour cent; » ajoutez que les dépenſes ne ſont pas les mêmes » chaque année ».

Japon.

Les vaiſſeaux Hollandais employent donc une partie de la valeur de leurs marchandiſes, à ſe procurer du cuivre raffiné, dont ils chargent par an depuis douze mille juſqu'à vingt mille pics. Ce métal eſt fondu en petits bâtons, ou rouleaux, d'un empan de long, & d'environ l'épaiſſeur d'un pouce. Chaque pic ſe met dans une petite boëte de ſapin, pour être tranſporté plus facilement; & les trois ou quatre navires qui compoſent la flotte Hollandaiſe, en font une partie de leur cargaiſon. Un de ces bâtimens fait voile à Batavia par le plus court chemin. Les autres s'arrêtent à Pulo-Taman, iſle ſur les côtes de Malaca, & continuent delà leur voyage juſqu'à Malaca même, d'où le Gouverneur Hollandais les envoye, tantôt au Bengale, tantôt aux côtes de Coromandel, ou dans quelque autre place qui ait beſoin de leurs marchandiſes.

Le reſte de la cargaiſon ſe fait de cuivre groſſier, fondu en flans ronds & plats, & quelquefois des casjes de cuivre, eſpèce de liards ou de baſſe monnaie qu'on porte au Tunquin. Tout le cuivre eſt vendu aux marchands Hollandais, par une compagnie Japonaiſe, qui jouit ſeule d'un privilège de l'Empereur, pour le raffiner & le vendre aux étrangers. On charge auſſi depuis ſix mille juſqu'à douze mille livres de camphre du Japon, renfermé dans des barils de bois; quelques

Japon.

centaines de balles de porcelaine ; une boëte ou deux de fil d'or, de cent rouleaux la boëte ; toutes sortes de cabinets vernissés, de boëtes, de caisses à tiroirs, & d'autres ouvrages de cette espèce ; des parasols, des écrans, divers petits ouvrages de cannes refendues ; des cornes d'animaux, des peaux de poissons que les Japonais préparent avec beaucoup d'art & de propreté ; des pierreries, de l'or, du *sowa*, qui est un métal artificiel composé de cuivre, d'argent & d'or, & dont on ne fait pas moins de cas que de l'argent pur ; des rattans, du papier peint & coloré en or & en argent ; du papier transparent, qu'on rend tel avec de l'huile & du vernis ; du riz, le plus fin de toute l'Asie ; du *sacki*, espèce de breuvage qui se fait avec du riz ; du *soge*, marinade assez agréable, des fruits confits dans des barils, du tabac dentelé, diverses sortes de thé & de marmelades, & quelques milliers de cobangs * en or.

Ce qui peut consoler les Hollandais des affronts qu'ils éprouvent, c'est que les Chinois ne sont pas mieux traités. Devenus suspects, au Japon, où l'on craint leurs entreprises, ils y sont resserrés dans une espèce de prison de commerce, comme les Hollandais à Desima. En 1688, un jardin qui avait appartenu à un Intendant des Domaines impériaux, leur fut assigné pour demeure. Ce

* Monnaie d'Asie.

Japon.

jardin était agréablement situé, vers le fond du port, près du rivage & de la ville. Il avait été soigneusement embelli d'un grand nombre de belles plantes domestiques & étrangères. On bâtit sur ce terrein plusieurs rangs de petites maisons, chaque rang couvert d'un toit commun. Tout l'espace fut environné de fossés, de palissades, & de doubles portes. Cette opération fut si prompte, que le même lieu, qui était un des plus agréables jardins du monde, au commencement de Février, avait à la fin de Mai, l'odieuse apparence d'une prison, où les Chinois se virent renfermés sous une bonne garde. En quelque temps qu'ils arrivent; on ne leur accorde pas d'autre retraite. Ils y sont traités comme les Hollandais à Desima.

La liberté qui règnait dans cet Empire, avant la ruine du christianisme, y avait introduit quantité de sectes étrangères, au préjudice de l'ancienne religion du pays. Quelques Auteurs en comptent jusqu'à douze, dont les principes & les pratiques n'ont presque rien de commun. Les unes adorent le Soleil & la Lune, & d'autres offrent leur encens à divers animaux. Les Camis, premiers Souverains du Japon, les Fos des Indes, tous ceux qui ont contribué à peupler & à policer ces isles, qui y ont porté des loix civiles, quelque science, quelque art, & tous ceux qui y ont établi quelque nouveau culte, y ont des Temples

Japon.

& des adorateurs. La plupart des grands passent pour athées, & croyent l'ame mortelle, quoiqu'à l'extérieur ils fassent profession de quelque secte. Enfin, les démons mêmes ont des autels & des sacrifices au Japon.

On accorde le titre de Camis à tous les grands hommes qui se sont distingués pendant leur vie, par leur sainteté, leurs miracles, & par les avantages qu'ils ont procurés à la nation. Chacune de ces Divinités a son Paradis; les unes dans l'air, d'autres au fond de la mer, dans le Soleil, dans la Lune, & dans tous les corps lumineux qui éclairent les Cieux. Il n'y a point de ville où le nombre des Temples & des Chapelles ne soit presqu'égal à celui des maisons. Les Empereurs & les Princes se disputent la gloire d'en bâtir de magnifiques; aussi les richesses de quelques-uns de ces monumens ne surprennent-elles pas moins que leur nombre. Il n'est pas rare d'y voir quatre-vingt ou cent colonnes de cèdre, d'une prodigieuse hauteur & des statues colossales de bronze : on y en voyait même autrefois d'or & d'argent, avec une quantité de lampes & d'ornemens d'un grand prix. Les statues sont ordinairement couronnées de rayons. Les Temples se nomment *Mias*, c'est-à-dire, demeure des ames immortelles. Kempfer en compte plus de vingt-sept mille.

Les principaux points de la religion du Sinto,

Japon.

ſe réduiſent à cinq : la pureté du cœur ; l'abſtinence de tout ce qui peut rendre l'homme impur, qui conſiſte à ne pas ſe ſouiller de ſang, à s'abſtenir de manger de la chair, à ne pas s'approcher des corps morts. Il n'eſt pas permis aux femmes d'entrer dans les Temples, lorſqu'elles ont leurs infirmités lunaires.

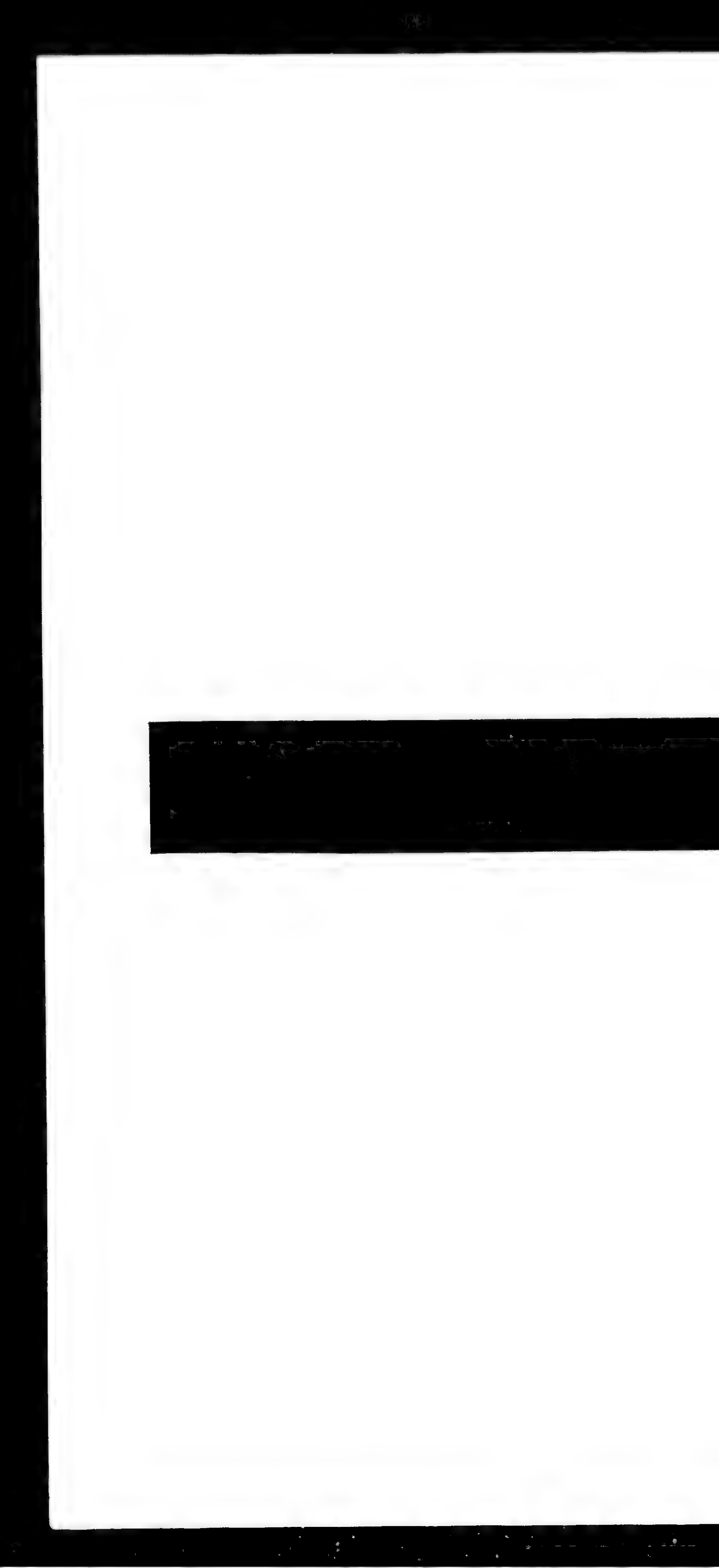
Toutes les fêtes du Sinto ont leurs jours fixes ; chaque mois en a trois, qui reviennent conſtamment le premier jour, le cinquième & le dernier. Cinq autres ſont réparties dans le cours de l'année, & fixées à certains jours qui paſſent pour les plus malheureux, parce qu'ils ſont impairs, & qui en ont pris leurs noms.

On a remarqué, en parlant du Dairi, qu'il eſt le chef ſuprême de l'ancienne religion, & qu'elle n'a pas proprement de Prêtres, puiſqu'elle n'en a pas d'autres que ce Prince & toute ſa Cour, qui ne font d'ailleurs aucune fonction eccléſiaſtique, & que les Canuſis, dont l'office ſe réduit à la garde des Temples ; mais elle a fort anciennement un ordre religieux d'Hermites, qui ſe nomment Jammabos, c'eſt-à-dire, ſoldats de montagnes, & qui, ſuivant leur nom & leurs règles, ſont obligés de combattre pour le ſervice des Camis, & pour la conſervation de leur culte. Ils font profeſſion de mener une vie très-dure, voyageant ſans ceſſe dans les montagnes ſaintes, vivant de

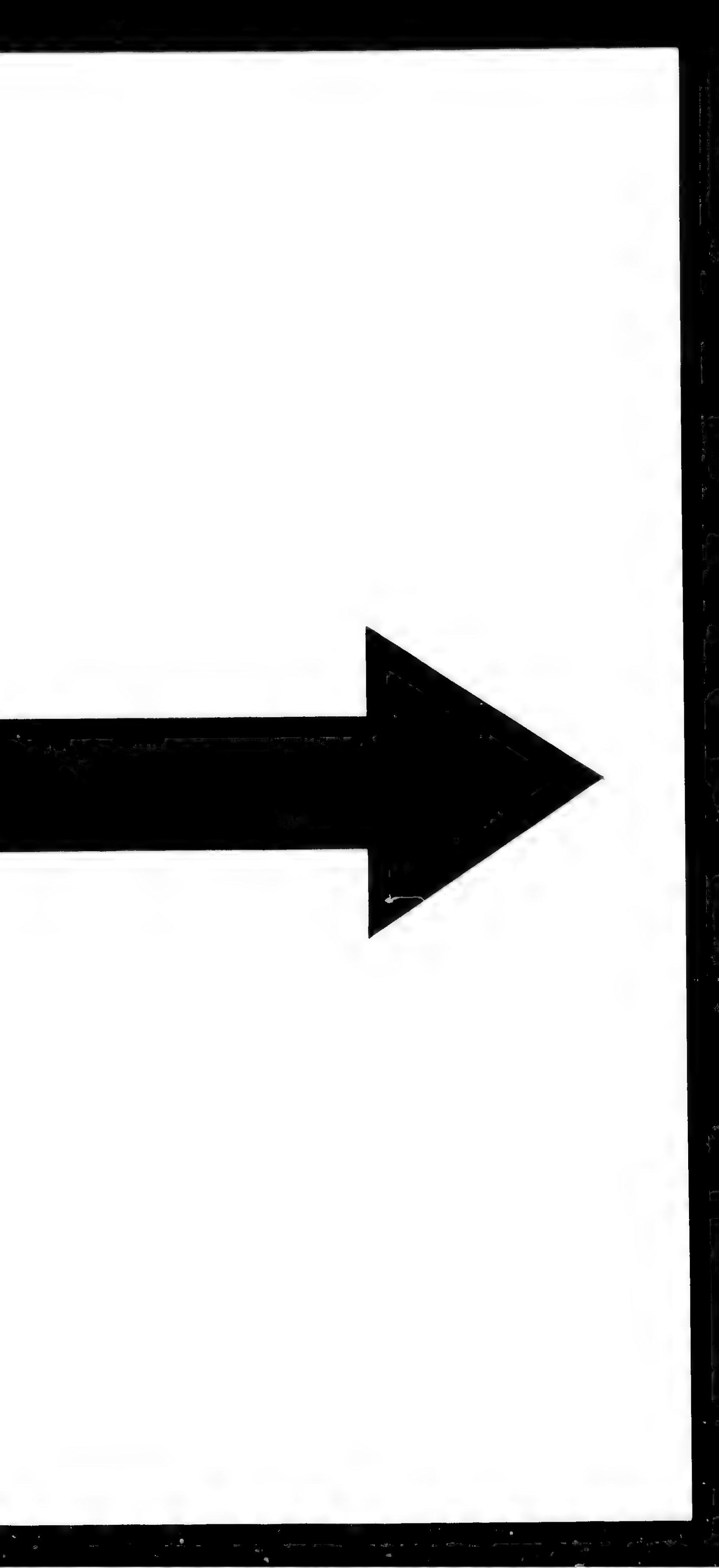
racines pendant ces voyages, & se baignant dans l'eau froide au cœur même de l'hiver.

Japon.

Les Fekis sont les *Quinze-Vingts* du Japon, mais leur origine est plus héroïque. L'Empire était partagé en deux factions principales. L'Empereur Feki avait pour lui la première [illegible] le Cubosama, nommé Gendz, était à la tête [illegible] conde. Chacune prit le nom de son chef [illegible] divisions remplirent long-temps le Japon de [illegible] d'horreurs. Après une longue variété de succès, les Gendzis prirent l'ascendant, par la bonne conduite de Joritomo, devenu Cubosama, qui gagna une bataille décisive où l'Empereur fut tué. Ce malheureux Monarque avait un Général d'une bravoure & d'une force qu'on croyait surnaturelle. Son nom était Kakekigo. Il s'était sauvé avec les débris de l'armée vaincue; mais il fut pris ensuite par les troupes victorieuses. Joritomo l'estimait; il voulut se l'attacher. Ce brave guerrier lui répondit: « J'ai » été fidèle serviteur d'un bon maître; il est mort, » personne ne se vantera jamais que j'aie eu pour » lui la même fidélité & la même affection. J'avoue » que je vous dois la vie; mais mon malheur est » tel que je ne puis tourner les yeux sur vous, » sans me sentir le desir de vous ôter la vie, pour » venger mon maître. La fortune me réduit à ne » pouvoir vous marquer la reconnaissance que je » dois à vos offres, qu'en m'arrachant ces deux



[redacted]



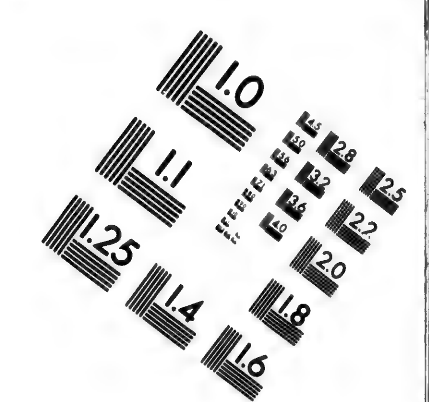
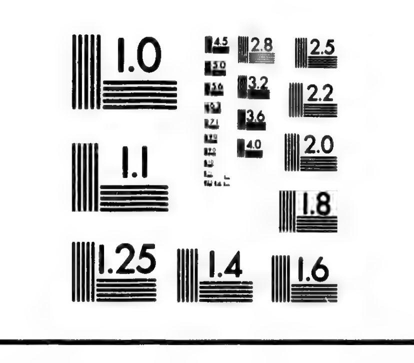


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Japon.

» yeux, qui m'excitent à votre perte ». En achevant cette réponse, il s'arracha les yeux, les mit sur une assiette & les offrit à Joritomo. Un mélange d'horreur & d'admiration lui ayant fait accorder aussitôt la liberté, il se retira dans la province de Fiunga, où il institua la société d'aveugles, qui porte le nom de Feki, & qui s'est extrêmement étendue. Elle est composée d'aveugles de toutes sortes de rangs & de professions. Comme ils sont tous séculiers, leur principale distinction est de se faire raser la tête comme les Bussets, ou les aveugles ecclésiastiques. Dans la manière de se vétir, ils diffèrent peu du commun des Japonais, quoiqu'entr'eux les rangs & les dignités soient marqués par certaines différences. Les plus pauvres ne reçoivent point d'aumônes. Ils s'entretiennent honnêtement par l'exercice de divers métiers, qui s'accordent avec leur infortune. Plusieurs cultivent heureusement la musique. On les employe, dans les Cours des Princes & des grands de l'Empire, aux solemnités & aux fêtes publiques, telles que les processions & les mariages. Ils sont dispersés dans tout l'Empire; mais leur Général réside à Meaco. On leur donne le nom d'Osiokf, & le Dairi lui fait une pension annuelle de quatre mille trois cent taels, pour son entretien. Il gouverne sa société, à la tête d'un Conseil de dix anciens, qui a le pouvoir de vie &

de mort, avec cette reſtriction néanmoins, que pour l'exécution d'un criminel, la ſentence doit être approuvée & l'ordre expédié par le Préſident de la juſtice impériale. C'eſt le Conſeil des dix, qui nomme les Officiers inférieurs qui réſident dans les provinces. Les Supérieurs provinciaux portent le titre de Kengios; & chaque Kengio a ſes Kotos ou ſes Conſeillers, qui gouvernent eux-mêmes des diſtricts particuliers, & qui ſont diſtingués du commun des aveugles, par la largeur de leurs culottes. Kempfer vit à Nangaſaki un Kengio & deux Kotos, dont l'autorité s'étendait ſur tous les aveugles de la ville & du pays d'alentour.

Japon.

Les Idoles étrangères ſont venues diſputer aux Camis, les adorations des Japonais. Budſo, ou Budſod, eſt le nom qu'on donne à cette idolâtrie. Il y a tant de reſſemblance entre la nouvelle religion Japonaiſe, & celle des Bramines, qui eſt l'ancienne religion d'Egypte, & qui règne aujourd'hui dans toutes les parties de l'Aſie, qu'on peut ſe perſuader raiſonnablement, à l'exemple de Kempfer, que le *Xaca* des Chinois & des Japonais, eſt le Budha des Banians de l'Inde; le Badhum des Ceylanois, le Sammonokodom des Siamois, le Sammono-Rhutama des Peguans: en un mot, que cette ſecte s'eſt répandue, comme le figuier d'Inde, qui ſe multiplie de lui-même,

Japon.

en formant de nouvelles racines de l'extrémité de ses branches.

L'attrait le plus séduisant de la religion de Xaca, pour un peuple du caractère des Japonais, est l'immortalité qu'elle promet à la vertu, dans une plus heureuse vie. Delà ces scènes tragiques de tant de personnes de tout âge & de tout sexe, qui courent à la mort de sang froid, & même avec joie, dans l'opinion que le sacrifice de leur vie est agréable à leurs Dieux, & qu'ils seront admis au bonheur, sans aucune épreuve. Rien n'est plus commun que de voir le long des côtes de la mer, des barques remplies de ces fanatiques, qui se précipitent dans l'eau, chargés de pierres, ou qui perçant leurs barques, se laissent insensiblement submerger, en chantant les louanges du Dieu Canon, dont ils placent le Paradis au fond des flots. Une multitude infinie de spectateurs les suit des yeux, élève leur courage jusqu'au Ciel, & veut recevoir leur bénédiction avant qu'ils disparaissent. D'autres s'enferment & se font murer dans des cavernes, dont l'espace leur suffit à peine pour y demeurer assis, & où ils ne peuvent respirer que par un tuyau qu'on a soin de leur ménager. Là ils se laissent tranquillement mourir de faim, dans l'espérance que Xaca lui-même viendra recevoir leurs ames. D'autres montent sur des pointes de rochers extrêmement élevés,

Japon.

élevés, au-dessous desquels il se trouve des mines de soufre, dont il sort quelquefois des flammes, & ne cessent point d'invoquer leurs Dieux, en les priant d'accepter l'offre de leur vie, jusqu'à ce qu'ils voyent la flamme qui commence à s'élever. Alors ils la prennent pour une marque que leur sacrifice est accepté; & fermant les yeux, ils se jettent la tête la première au fond de l'abîme; d'autres se font écraser sous les roues des chariots sur lesquels on porte en procession leurs idoles, & se laissent fouler aux pieds, ou étouffer dans la presse de ceux qui visitent les Temples.

Tous les Japonais ne poussent pas si loin le fanatisme; mais l'esprit de pénitence est assez commun dans la religion du Budso. Un grand nombre de ces Idolâtres commencent le jour, dans les plus rigoureux froids de l'hiver, par se faire verser sur la tête & sur tout le corps, jusqu'à deux cent cruches d'eau glacée, sans qu'on remarque en eux le moindre frémissement; d'autres entreprennent de longs pélerinages, marchant nuds pieds, par des chemins fort rudes, sur des pointes de cailloux, à travers les ronces & les épines, la tête découverte, bravant les ardeurs du Soleil, la pluie, le froid, grimpant au sommet des rochers les plus escarpés; courant avec une vîtesse inconcevable dans des lieux où les daims & les chamois passeraient avec moins de hardiesse, & mar-

Japon.

quant à ceux qui les ſuivent, le chemin tracé de leur ſang. Quelques-uns font vœu d'invoquer leurs Dieux des milliers de fois par jour, proſternés contre terre, frappant chaque fois le pavé de leur front, qui en demeure écorché. Le pélerinage que certains Bonzes, nommés Damabagis, diſciples de Xaca, font de temps en temps, & que leurs plus zèlés ſectateurs entreprennent à leur exemple, peint ſi bien les emportemens de leur ſuperſtition, qu'il mérite d'être rapporté dans toutes ſes circonſtances, d'après le nouvel hiſtorien du Japon, qui les a recueillis de pluſieurs mémoires, dont il garantit la ſûreté.

Environ deux cent Pélerins s'aſſemblent, tous les ans, dans la ville de Nara, qui eſt à huit lieues de Meaco. Ils ſe mettent en marche au jour marqué. Le voyage qu'ils ont à faire eſt de ſoixante-quinze lieues; & les chemins qu'ils choiſiſſent par les bois & les déſerts ſont ſi difficiles, qu'à peine en peuvent-ils faire une par jour. D'ailleurs ils vont pieds nuds, & chacun porte ſa proviſion de riz pour tout le voyage. A la vérité, ce fardeau n'eſt pas conſidérable, parce qu'on ne mange que le matin & le ſoir, & qu'à chaque fois on ne prend qu'autant de riz grillé qu'il en peut tenir dans le creux de la main, avec trois verres d'eau. Les huit premiers jours, on n'en trouve pas une goutte, & chacun doit porter ſa proviſion pou

ce temps; mais comme elle manque, ou qu'elle s'altère bientôt, plusieurs en tombent malades. Lorsqu'ils ne peuvent plus marcher, on les abandonne sans pitié, & la plupart périssent misérablement.

A huit lieues de Nara, on commence à monter; mais il faut prendre des guides. Certains Bonzes, nommés Genguis, qui se rendent exprès dans une bourgade, nommée Ozino, sont employés à cette fonction. Ils conduisent les Pélerins, l'espace de huit autres lieues, jusqu'au bourg d'Ozaba, où ils les remettent à d'autres Bonzes, connus sous le nom de Goguis, qui sont les Directeurs de ce pélerinage. Ces deux espèces de Bonzes mènent une vie extrêmement pénitente. On ignore dans quels lieux ils se retirent; l'idée qu'on a conçue de ces hommes extraordinaires, leur figure qui a quelque chose d'affreux, leur air & leur regard farouche, leur son de voix, leur démarche, l'agilité avec laquelle ils courent sur le penchant des rochers bordés de précipices, inspirent une véritable horreur, qui fait frémir les plus intrépides. On ajoute que ces conducteurs ont de fréquens entretiens avec les démons. Enfin, tout ce qu'on en raconte les ferait plutôt regarder comme des esprits infernaux, que comme des hommes. Ils passent néanmoins pour les confidens de Xaca, & pour des saints d'un ordre distingué.

Japon.

L'autorité qu'ils prennent sur les Pélerins, ne peut être conçue que par ses effets. Ils commencent par les avertir d'observer exactement le jeûne, le silence, & toutes les règles établies; après quoi, pour la moindre faute, ils prennent le coupable, ils le suspendent par les mains au premier arbre, & l'y laissent exposé au plus affreux désespoir. Dans cette situation, un malheureux, à qui la force manque bientôt pour se soutenir, tombe & roule de précipice en précipice. Les spectateurs n'osent pousser la moindre plainte. Un fils qui pleurerait son père, un père qui donnerait le moindre signe de compassion pour son fils, recevrait le même traitement.

Vers la moitié du chemin, on arrive dans un champ où les Bonzes font asseoir tous les Pélerins, les mains en croix, & la bouche collée sur leurs genoux. C'est la posture des Japonais pendant leurs prières. Il faut demeurer dans cette posture, l'espace de vingt-quatre heures. De grands coups de bâtons puniraient le moindre mouvement. Tout ce temps est destiné à faire l'examen de sa conscience, pour se disposer à la confession de tous les péchés où l'on est tombé depuis le dernier pélerinage. Après cette préparation toute la troupe se remet en marche : en approchant avec de nouvelles peines, on découvre un cercle de hautes montagnes, assez proches les unes des

Japon.

autres, au milieu desquelles s'élève un rocher escarpé, qui semble se perdre dans les nues. Au sommet de ce rocher, qui est le terme du pélerinage, les Goguis ont dressé une machine, par laquelle ils font sortir une longue barre de fer, qui soutient une balance fort large. Ils placent les Pélerins l'un après l'autre dans un des plats de la balance, en mettant dans l'autre un contrepoids pour l'équilibre. Ils poussent ensuite la barre en dehors, & le Pélerin se trouve suspendu au-dessus d'un profond abîme. Tous les autres sont assis sur la croupe des montagnes d'alentour, d'où ils peuvent voir ce malheureux pénitent, qui doit déclarer à haute voix tous ses péchés. Si les Bonzes croient s'appercevoir qu'il ne s'explique pas nettement, ou qu'il cherche à déguiser ses fautes, ils secouent la barre, & ce mouvement le fait tomber dans un précipice, dont la seule vue est capable de troubler sa vue & sa raison. Aussitôt que l'un a fini, un autre prend sa place : lorsqu'ils ont tous passé par une si dangereuse épreuve, ils sont conduits dans un Temple de Xaca, où la statue de ce Dieu est en or massif & d'une grandeur extraordinaire, environnée de plusieurs petites Idoles, dont le nombre augmente chaque année. Ils y rendent leurs adorations à Xaca; ensuite ils employent vingt-cinq jours à faire diverses stations autour des montagnes. Delà

Japon.

prenant congé de leurs Directeurs, auxquels chacun donne la valeur de quatre écus, ils se rendent ensemble dans un autre Temple, qui est le terme de leurs dévotions. Ils n'en sortent que pour faire éclater leur joie par une fête commune, & chacun prend alors le chemin qui lui convient pour se retirer.

Dans le cours de la seconde lune, on célèbre une fête plus sanglante que religieuse. Des cavaliers bien montés & bien armés se rendent sur une espèce d'esplanade; chacun porte sur son dos la figure du Dieu dont il suit la secte. En arrivant, ils forment divers escadrons : c'est le prélude d'un combat qui commence à coups de pierres, mais dans lequel on emploie bientôt les flèches, les lances & le sabre. On se traite alors avec toute la fureur de la haine. Aussi n'est-ce que le rendez-vous de tous ceux qui ont quelque querelle à vuider. Chacun se venge sous le masque de la religion, & sous les auspices des Dieux. Le champ de bataille demeure couvert de morts & de blessés, sans que la justice ait droit de rechercher les motifs de cette violence.

Kempfer ne nous apprend point en quoi consistent les engagemens du mariage, & quelles en sont les cérémonies; mais il paraît que les inclinations n'y sont guères consultées. On se marie au Japon sans s'être connu. Ce sont les parens des

deux côtés qui forment le nœud. A la vérité, cet aveugle contrat n'eſt pas gênant, puiſque la liberté de ſe ſéparer eſt égale pour les deux ſexes, & que les hommes peuvent avoir autant de concubines qu'il leur plaît. Cependant l'adultère eſt puni de mort dans les femmes, & quelquefois une ſimple liberté leur coûte la vie. Les Japonais ſont peut-être les ſeuls hommes du monde qui ayent trouvé l'art de gagner & de ſe conſerver le cœur de leurs femmes par cette rigueur ; car on vante leur attachement & leur fidélité. Les hiſtoires du Japon en offrent de continuels exemples. On y voit des femmes qui ſe laiſſent mourir de faim, dans le chagrin de ne pouvoir trouver d'autre voie pour ſuivre leurs maris au tombeau. Il eſt difficile d'accorder ce fond de tendreſſe, avec l'uſage qui permet aux pères & aux mères d'expoſer les enfans qu'ils ne ſont point en état d'élever. Peut-être croyent-ils faire une acte d'humanité, en délivrant ces innocentes créatures, d'une vie qui leur deviendrait à charge. Les perſonnes riches qui n'ont pas d'enfans, adoptent ceux de leurs parens & de leurs amis qui en ont un trop grand nombre.

Japon.

Lorſque les aînés des familles ſont parvenus à l'âge viril, les pères prennent le parti de ſe retirer, & leur abandonnent la conduite de leurs biens ; ils ne s'en réſervent que ce qui eſt néceſ-

Japon.

faire à leur subsistance, & à l'entretien de leurs autres enfans. Le partage des cadets est modique. Les filles ne portent à leurs maris que ce qu'elles ont sur elles.

Dans les conditions communes, on observe des dégrés & des proportions, comme dans la noblesse. Les marchands composent le premier ordre; les artisans, le second; & les laboureurs, le troisième.

Les funérailles du Japon sont plus uniformes qu'on ne doit se l'imaginer de cette multitude de sectes & de la variété de leurs opinions. Les Ministres des Temples vont prendre le corps, & le portent en chantant dans leur cloître, où ils l'enterrent sans autre rétribution que ce qui leur est offert à titre d'aumône; mais avant la mort du malade, ils ont employé tous leurs soins à se procurer une partie de son bien.

Le deuil dure deux ans, pendant lesquels on doit se priver de toute sorte de plaisirs. Les Japonais, qui ne regardent pas la mort comme un mal, commencent par se réjouir du bonheur de la personne qui vient de mourir, & ensuite ils pleurent sa perte.



CHAPITRE III.

Histoire naturelle.

Japon.

Climats.

Les Japonais vantent beaucoup leur climat. Il doit être effectivement fort sain, puisqu'on y vit très-long-temps, que les femmes y sont très-fécondes, & qu'on y est sujet à peu de maladies. Le temps néanmoins y est fort inconstant. En hiver, l'air y est chargé de neige, & produit de fortes gelées. En été, sur-tout dans les jours caniculaires, il est d'une chaleur insupportable. Les pluies sont fréquentes pendant toute l'année; mais les plus grandes tombent aux mois de Juin & de Juillet, que cette raison a fait nommer Satsuki, ou les mois d'eau. Cependant la saison des pluies n'a pas, au Japon, cette régularité qu'on observe dans les contrées plus chaudes des Indes orientales. Le tonnerre & les éclairs y sont fort fréquens.

L'agitation continuelle de la mer qui environne ces isles, jointe au grand nombre d'écueils dont elle est parsemée, en rendent la navigation fort dangereuse. On ne voit nulle part tant de ces trombes ou de ces colonnes d'eau, dont on a donné plus d'une fois la description dans ce recueil. Les Japonais les prennent pour des dragons d'eau

Japon.

qui ont une longue queue ; aussi les nomment-ils, dans leur langue, *Tatsmaki*, c'est-à-dire, dragons jaillissans. Les côtes du Japon ont deux fameux tournans qui en augmentent le danger. Ces terribles écueils sont un fonds inépuisable d'allusions pour les Poëtes & les Prédicateurs Japonais.

En général, le terroir du Japon est montagneux, rempli de pierres & naturellement peu fertile ; mais l'industrie & le travail infatigable des habitans leur font tirer des rochers mêmes & des lieux les plus secs, tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. D'ailleurs la mer leur fournit abondamment du poisson & toutes sortes de coquillages. L'eau douce ne leur manque pas. Ils ont de toutes parts des lacs, des fontaines & des rivières, quelques-unes si rapides, qu'on ne les passe point sans danger, & qu'il n'est pas possible d'y construire des ponts. Aussi la plupart ont-elles leur source sur des montagnes d'où elles descendent avec d'autant plus d'impétuosité, qu'elles sont grossies par les grandes pluies des mois de Juin & de Juillet. On distingue entre les plus célèbres, 1°. celle d'Usin, qui est large d'un quart de lieue d'Allemagne. Elle tombe du sommet d'une montagne, avec tant de rapidité, que pour la passer à gué, dans les temps même où l'eau monte à peine aux genoux, un voyageur est obligé de faire conduire son cheval par cinq hom-

Japon.

es robuſtes, qui connaiſſent parfaitement le anal. Les accidens y ſont néanmoins aſſez rares, arce que, ſuivant la loi du pays, les guides ſont eſponſables de la ſûreté des paſſans. 2°. La rivière l'Omi, qui tire ſon nom de la province où elle rend ſa ſource, & qui ſe forma dans l'eſpace l'une nuit, deux cent quatre-vingt-cinq ans avant l'Ère chrétienne. 3°. Celle d'Aska remarquable ar le changement continuel de ſon lit. Kempfer e nomme aucune rivière du Japon, qui paraiſſe l'un long cours & ſoit navigable.

On connaît peu de pays auſſi ſujets aux tremblemens de terre. Ils y ſont ſi fréquens, que les abitans s'en alarment peu, quoiqu'ils ſoient uelquefois aſſez violens pour renverſer des villes ntières. Le peuple attribue ces violentes ſecouſſes une groſſe baleine qui ſe remue ſous terre. On ait un récit effrayant des déſordres qu'elles causèent en 1586, depuis la province de Sacaja juſqu'à Meaco. La ville de Jedo, réſidence des Empereurs Cuboſamas, fut preſque entièrement abîmée en 1703; & plus de deux cent mille Japonais furent enſevelis ſous ces ruines. En 1730, n publia dans toutes les nouvelles de l'Europe, que Meaco, ancienne capitale de l'Empire, & ſéjour ordinaire des Dairis, avait été renverſée dans toute ſon étendue, avec perte d'un million d'habitans. Kempfer nomme quelques parties du

Japon.

Japon, telles que les isles de Gotto & la petit isle de Suikbusima, qui n'ont jamais senti la moin dre secousse : le fait est reconnu. C'est d'ailleurs un chose étonnante que le grand nombre de volcan qu'on voit au Japon. Une petite isle, voisine d Firando, a brûlé pendant plusieurs siècles ; un autre vis-à-vis de Satsuma, jette continuellemen du feu. Dans la province de Fingo, sur la cim d'une haute montagne, on voit une large ouver ture, qui était autrefois la bouche d'un volcan quoiqu'il n'en sorte plus rien depuis quelque années. Dans la province de Chicugen, près d'u lieu nommé Kuja-nossa, une mine de charbon qui s'est enflammée par la négligence des ouvriers n'a pas cessé de brûler depuis. La montagne d Fesi dans le voisinage de Surunga, fameuse par s hauteur, par sa forme, qui représente celle d'u chapeau, & par la neige dont elle est toujou couverte, exhalait autrefois des flammes. Elle ont disparu depuis que le feu a fait une ouvertur au côté de la montagne ; mais on voit encor sortir une fumée noire, accompagnée d'une puan teur insupportable. La terre y est chaude, & mêm brûlante en divers endroits. Il en sort plusieur sources d'eau chaude. Le Japon a quantité d'autre volcans, & diverses sortes d'eaux médicinale Caron parle de plusieurs sources qui passent pa des mines de cuivre, de salpêtre, de soufre, d

sel, de fer & d'étain. Il en vit une qui vient d'une mine d'étain, & qui ſort d'une grotte dont l'entrée a dix pieds d'ouverture. Autant que la vue peut s'étendre dans l'obſcurité, on découvre autour de cette grotte des pierres taillées en pointe, comme des dents d'éléphant. L'eau eſt d'une chaleur tempérée. Il vit une autre fontaine qui ne coule ordinairement que deux fois le jour; l'eſpace d'une heure à chaque fois; mais lorſque le vent ſouffle de l'eſt & qu'il eſt violent, elle coule à trois ou quatre repriſes dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Enfin le même voyageur décrit une autre ſource qui a quelque choſe encore de plus ſingulier. Elle ſort d'une eſpèce de puits dont les côtés ſont garnis de pierres fort groſſes & fort peſantes. Elle ne coule qu'à certaines heures; mais elle coule avec tant d'abondance & avec un vent ſi fort, que les pierres en ſont ébranlées. La première eau ſort à la hauteur de trois ou quatre braſſes. Sa chaleur ſurpaſſe le dégré auquel on peut échauffer l'eau commune, & ſe conſerve auſſi beaucoup plus long-temps.

Japon.

Cette multitude de volcans & de bains chauds prouve aſſez que la terre du Japon renferme beaucoup de ſoufre; mais on en a beaucoup d'autres preuves. Kempfer connaiſſait peu de pays où ce minéral, qui eſt la ſource de tous les métaux, fût en plus grande abondance. On en tire ſouvent une

Japon.

ſi prodigieuſe quantité d'une iſle de la provinc de Satſuma, qu'elle en a pris ſon nom. Il n'y pas plus d'un ſiècle qu'on a la hardieſſe d'y abor der : elle paſſait auparavant pour inacceſſible, cauſe d'une fumée noire & épaiſſe qui en ſor continuellement, & qui préſentait des monſtre horribles à l'imagination des peuples voiſins. Per ſonne ne doutait que l'iſle ne fût habitée par de eſprits infernaux. Un particulier moins timid demanda la permiſſion d'y entrer. Il choiſit cin-quante hommes de la même réſolution, avec leſ-quels il oſa deſcendre au rivage. Après avoir tra-verſé quelques bois, il trouva un terrein fort uni & ſi couvert de ſoufre, que de quelque côté qu'il marchât, il voyait ſortir une épaiſſe fumée ſous ſes pieds. L'iſle fut nommée Ivogaſima, c'eſt-à-dire, l'iſle de ſoufre; & depuis cette découverte, elle rapporte chaque année au Prince de Satſuma environ vingt caiſſes d'argent, outre le produit des arbres qui n'y croiſſent que ſur les côtes; en général, le ſoufre eſt une des principales richeſſes du Japon.

Minéraux.

Il ſe trouve de l'or dans pluſieurs provinces de l'Empire. C'eſt une partie conſidérable du revenu impérial, parce qu'on ne peut ouvrir aucune mine ſans la permiſſion de la Cour, qui ſe réſerve les deux tiers du produit. L'or du Japon ſe tire ordinairement par la fonte; mais on en

Japon.

trouve aussi dans le sable, en le lavant, & le cuivre du pays en contient toujours un peu. Les plus abondantes mines de ce précieux métal, & celles dont l'or passait pour le plus pur, ont été long-temps les mines de Sado, une des provinces septentrionales du Nipon. On y recueille encore quantité de poudre d'or, sur laquelle il ne se lève aucun droit pour l'Empereur. Les mines de Surunga sont aussi très-estimées; mais les unes & les autres commencent à s'épuiser. On en a découvert de nouvelles auxquelles il est rigoureusement défendu de travailler, dans la vue apparemment de les réserver pour des nécessités pressantes. Le premier essai a fait reconnaître qu'elles rendent six pour seize. Une montagne située sur le golfe d'Okus, dans le district d'Omura, s'étant écroulée dans la mer à la fin du siècle passé, on trouva que le sable du lieu qu'elle avait occupé, était mêlé d'or pur. Malheureusement on ne put tirer beaucoup d'avantage d'une si riche découverte. Un grand tremblement de terre, suivi de marées extraordinaires, couvrit la mine de boue & d'argile, à la hauteur de plusieurs brasses, & le travail fut abandonné. Dans la province de Chicungo, une autre mine qui donnait beaucoup d'or, s'est tellement remplie d'eau, qu'il est devenu impossible d'y travailler. On est persuadé néanmoins qu'en faisant une ouverture dans le

Japon.

rocher qui est à l'entrée, l'eau pourrait s'écouler, & cette entreprise avait été formée ; mais un orage survenu dans le moment qu'on allait commencer le travail, fit juger que la Divinité du lieu ne voulait pas qu'on déchirât le sein d'une terre qui était sous sa protection. De même un torrent sorti tout d'un coup d'une montagne où l'on allait ouvrir une mine d'or, dans l'isle d'Amakusa, répandit l'épouvante parmi les habitans & fit prendre la fuite aux ouvriers.

La province de Bungo a des mines d'argent. Kattami, lieu situé au Nord du Japon, en a de plus riches encore. L'argent du Japon passe pour le meilleur du monde ; autrefois même on l'échangeoit à la Chine, poids pour poids, pour de l'or. Les Japonais ont encore un métal précieux, mais composé, qu'ils nomment *Sowa*, ou *Saouas*, dont la couleur tire sur le noir, & qui est un mélange de cuivre & d'or. Il n'est pas particulier au Japon, mais on l'y travaille avec un art, dont on n'approche point dans les autres contrées de l'Asie; & lorsqu'il est employé, il ne cède rien à l'or par l'éclat & la couleur.

Mais le cuivre est le plus commun des métaux de ces isles, & suffirait seul pour les enrichir. On le tire principalement des provinces de Surunga, d'Alsango, & de Kijnokuni. Le plus fin & le plus malléable est celui de Kijnokuni. Celui d'Alsango

Japon.

ſango eſt ſi groſſier, que pour l'employer facilement, il y faut mêler, ſur ſoixante-dix catis, trente du précédent. Celui de Surunga eſt non-ſeulement très-fin & ſans défauts, mais il eſt chargé de beaucoup d'or; & les Japonais ſéparent mieux ces métaux qu'ils ne faiſaient autrefois; les raffineurs de la côte de Coromandel y trouvent moins leur compte. L'airain eſt aſſez rare au Japon, & beaucoup plus cher que le cuivre, parce qu'il ne s'y trouve pas de calamine, & qu'il faut en faire venir du Tunquin, en gâteaux plats, qui ſe vendent fort cher. La province de Bungo produit un peu d'étain ſi blanc & ſi fin, qu'il n'eſt guères inférieur à l'argent; mais les Japonais n'en font preſque aucun uſage.

On ne trouve du fer que ſur les confins des trois provinces de Nincaſaka, de Bitsju, & de Biſen; mais on l'y trouve en grande abondance. Il eſt affiné dans les mêmes lieux, & ſe vend preſque auſſi cher que le cuivre. La plupart des outils de fer ſont à plus haut prix au Japon, que ceux qui ne ſont que de cuivre, ou même d'airain. Ces deux métaux ne ſervent que pour les uſtenſiles, les crochets, les crampons, & d'autres pièces qui entrent dans la conſtruction des navires & des édifices. Pour la cuiſine, les pots ſont d'une compoſition de fer, & de fort peu d'épaiſſeur. Les plus vieux ſont les plus eſtimés,

Japon.

parce qu'il y entre un alliage, dont on a perdu le secret. Le charbon de terre ne manque point au Japon. Il sort en abondance de la province de Tsikusen, des environs de Kuganissu, & des provinces septentrionales.

Le sel commun se fait avec l'eau de la mer. On creuse un grand espace de terre, qu'on remplit de sable fin, sur lequel on jette de l'eau de mer qu'on laisse sécher. On recommence la même opération jusqu'à ce que le sable paraisse assez imbibé de sel : alors on le ramasse; on le met dans une cuve, dont le fond est percé en trois endroits; on y jette encore de l'eau de mer, qu'on laisse filtrer au travers du sable; on reçoit cette eau dans de grands vases, pour la faire bouillir jusqu'à certaine consistance; & le sel qui en sort, est calciné dans de petits pots de terre, jusqu'à ce qu'il devienne blanc.

Le Japon n'a pas d'antimoine ni de sel ammoniac. On n'y connaît pas même leurs qualités ni leurs usages. Le vif-argent & le borax y viennent de la Chine. Kempfer y trouva néanmoins deux sortes de borax, qui croissent naturellement, mais si mêlées de parties hétérogènes, que les Japonais ne veulent pas se donner la peine de les séparer. Le mercure sublimé est rare & d'un prix excessif dans leurs isles. Ils en font le principal ingrédient d'une eau mercuriale, qu'ils croient

Japon.

ſouveraine pour la guériſon des ulcères, des cancers & d'autres maux. Le cinabre naturel ſe prend intérieurement dans pluſieurs maladies; & l'artificiel s'emploie dans les couleurs; l'un & l'autre vient de la Chine. Le commerce de cette marchandiſe eſt entre les mains de quelques particuliers qui jouiſſent d'un privilège excluſif. Kempfer ne dit rien du plomb; mais Caron aſſure que le Japon en produit beaucoup.

On trouve dans les montagnes de Tſengaar, ſituées à l'une des extrémités ſeptentrionales du Japon, différentes eſpèces d'agathes, dont quelques-unes ſont d'une rare beauté, bleuâtres, & approchant fort du ſaphir. On en tire auſſi des cornalines & du jaſpe. Les côtes de Saikokf ſont couvertes d'huîtres & d'autres coquillages qui renferment des perles. Les plus groſſes & les plus belles ſe trouvent dans une huître nommée Akoja, qui reſſemble aſſez aux coquilles de Perſe. Elle eſt à peu près de la largeur de la main, mince, frèle, unie, & luiſante au-dehors, un peu raboteuſe & inégale en dedans, d'une couleur blanchâtre, auſſi éclatante que le noir ordinaire, & difficile à ouvrir. On ne voit de ces coquilles qu'aux environs de Satſuma, & dans le golfe d'Omura. Le profit qui en revient aux Princes de Satſuma, les a portés à défendre qu'elles ſoient vendues au marché. Elles ſont rares.

Japon.

Kempfer s'en procura quelques-unes. On leur attribue, dit-il, une propriété fort extraordinaire; si l'on en met quelques-unes dans une boëte, avec un certain fard du Japon, fait d'une autre sorte de coquille, qui se nomme Takaraga, on voit naître, à côté de chacune, une ou deux petites perles qui se détachent d'elles-mêmes, au bout de trois ans, temps auquel on les suppose parvenues à leur maturité. Marc Paul, & d'autres Voyageurs, assurent qu'on trouve au Japon des perles rouges, de figure ronde. Kempfer décrit cette coquille, que les Japonais nomment Awabi: elle est d'une seule pièce presque ovale, assez profonde, ouverte d'un côté, par lequel elle s'attache aux rochers & au fond de la mer, ornée d'un rang de trous qui deviennent plus grands, à mesure qu'ils s'approchent de sa plus grande largeur. Sa surface extérieure est rude & gluante. Il s'y attache souvent des coraux, des plantes de mer, & d'autres coquilles. Elle renferme une excellente nacre, d'où il s'élève quelquefois des excrescences de perles blanchâtres, comme dans les coquilles ordinaires de Perse. Cependant une grosse masse de chair, qui remplit sa cavité, est le principal attrait qui la fasse rechercher des pêcheurs. Ils ont des instrumens faits exprès pour la détacher des rochers. Le même Voyageur décrit d'autres coquilles moins précieuses.

Japon.

Productions.

Dans une rivière de la province de Jetsingo, on trouve du naphte de couleur rougeâtre, que les Japonais nomment Tsutsono-abra, ou terre rouge. Il se tire de quelques endroits où l'eau est presque dormante, & l'on s'en sert dans les lampes, au lieu d'huile. Les côtes de Satsuma & des isles de Kiuku offrent souvent de l'ambre gris; mais il s'en trouve encore plus sur celles de Khumano & des provinces de Kijnokuni & d'Isju. Kempfer raconte qu'on le tire principalement des intestins d'une baleine assez commune dans la mer du Japon, & nommé Fiaksiro par les habitans, c'est-à-dire, poisson à cent brasses, parce qu'ils supposent que ses intestins ont cette longueur. Il y est mêlé avec les excrémens de l'animal, qui sont comme de la chaux, & presque aussi durs qu'une pierre. C'est par leur dureté qu'on juge s'il s'y trouvera de l'ambre gris. Aussi le nomme-t-on Kusaranofu, nom qui signifie excrément de baleine; mais ce n'est pas de-là qu'il tire son origine. De quelque manière qu'il croisse au fond de la mer, ou sur les côtes, il paraît qu'il sert de nourriture à ces baleines, & qu'il ne fait que se perfectionner dans leurs entrailles: avant qu'elles l'aient avalé, ce n'est qu'une substance assez difforme, plate, gluante, semblable à la bouze de vache, & d'une odeur très-désagréable. Ceux qui le trouvent dans cet état, flot-

Japon.

tânt sur l'eau, ou jeté sur le rivage, le divisent en petits morceaux, qu'ils pressent pour lui donner la forme de boule : à mesure qu'il durcit, il devient plus solide & plus pesant. D'autres le mêlent & le pétrissent avec de la farine de cosses de riz, qui en augmente la quantité & relève sa couleur. Il y a d'autres manières de le falsifier ; mais si l'on en fait brûler un morceau, le mélange se découvre aussitôt par la couleur, l'odeur & les autres qualités de la fumée. Les Chinois, pour le mettre à l'épreuve, en raclent un peu dans de l'eau de thé bouillante ; s'il est véritable, il se dissout & se répand avec agilité. Les Japonais n'ont appris que des Chinois & des Hollandais la valeur de l'ambre gris. A l'exemple de la plupart des Nations orientales de l'Asie, ils lui préféraient l'ambre jaune.

Les mers du Japon produisent une quantité surprenante de plantes marines, d'arbrisseaux, de coraux, de pierres singulières, d'éponges & de toutes sortes de coquillages, qui égalent en beauté ceux d'Amboine & des isles Moluques. Mais les Japonais en font peu d'estime ; ou si le hazard en fait tomber dans le filet d'un pêcheur, il les porte au Temple le plus voisin, pour les offrir à Jebis, qui est le Neptune du Japon, comme un tribut de l'élément auquel cette Divinité préside.

Un Voyageur, qui avait fait un long ſéjour à la Chine, a prétendu qu'il ne ſe faiſait point de porcelaine au Japon, & que celle qui ſe vend parmi nous à ce titre, ſe faiſait à la Chine pour les Japonais qui l'y venaient acheter. Il eſt vrai qu'ils y en achètent beaucoup; mais il ne l'eſt pas moins que celle qui porte le nom du Japon, ſe fabrique dans le Figen, la plus grande des neuf provinces de Saikokf ou du Ximo. La matière eſt une argille blanchâtre, qui ſe tire en abondance des montagnes voiſines d'Uriſijno & de Suwota, & de quelques autres endroits de la même province. Quoique cette argille ſoit naturellement fort nette, elle demande encore d'être pétrie & bien lavée, pour devenir tranſparente; & ce travail eſt ſi pénible, qu'il fait dire, comme en proverbe, que les os humains ſont un des ingrédiens dont la porcelaine eſt compoſée. On n'a pas d'autres lumières ſur la fabrique de cette précieuſe vaiſſelle. Perſonne n'ignore que l'ancienne porcelaine du Japon eſt plus eſtimée que celle de la Chine, & qu'elle paraît mériter cette préférence, ſur-tout par le blanc de lait qui la diſtingue. Celle d'aujourd'hui n'eſt pas de la même beauté, ce qui fait juger que le ſecret de la préparation s'eſt perdu. Celle de Saxe approche beaucoup plus de l'ancienne, & celle de Chantilly encore plus. L'une & l'autre la ſurpaſſent

Japon.

même par le dessin & par la finesse des traits.

Japon.

Végétaux.

Parmi les végétaux qui sont le plus en usage au Japon, Kempfer donne le premier rang au mûrier. Quoique son fruit, noir ou blanc, soit insipide dans ces isles, ce défaut est bien compensé par l'avantage qu'on y tire de ses feuilles pour la nourriture des vers à soie. Il croît dans la plus grande partie du Japon, sur-tout dans les provinces septentrionales, où quantité de villes & de villages tirent presque uniquement leur subsistance des manufactures d'étoffes de soie. Le *kadsi*, ou l'arbre dont on tire le papier, est une espèce de mûrier. Quoiqu'il croisse sans culture, on prend soin de le transplanter; il s'élève avec une vîtesse surprenante, & ses branches s'étendent fort loin. De son écorce, on fait non-seulement du papier, mais des cordes, de la mèche, du drap, diverses sortes d'étoffes, & d'autres commodités.

L'*urusi*, ou l'arbre du vernis, n'est pas moins admirable par son utilité; il produit un jus blanchâtre, dont les Japonais se servent pour vernir tous leurs meubles, leurs plats & leurs assiettes. A la table même de l'Empereur, la vaisselle & les ustensiles vernissés obtiennent la préférence sur les plus précieux métaux. On distingue une autre espèce d'arbre au vernis, qui a les feuilles

Japon.

plus étroites, & qui ſe nomme *faaſi*. Il croît ſur les collines & les montagnes; mais ſon jus n'a pas la bonté de l'autre, & ne fournit pas la même quantité. Le véritable uruſi eſt une eſpèce particulière au Japon. Celui de Jamatto eſt le plus eſtimé. Kempfer obſerve que l'arbre du vernis qu'on trouve aux Indes, eſt tout-à-fait différent de l'uruſi des Japonais.

Le Japon a pluſieurs eſpèces de lauriers. Celui qui porte des baies rouges, eſt le *cannelifera-ſpuria;* ou plutôt à cauſe de ſa viſcoſité, le *caſſia-lignea.* Il reſſemble parfaitement à l'arbre de canelle, non-ſeulement par ſa grandeur, mais encore par ſa figure & la ſubſtance des feuilles.

Le *kus*, ou l'arbre du camphre, eſt une autre eſpèce de laurier. Les payſans de la province de Satſuma & des iſles de Gotto font le camphre par une ſimple décoction des racines & du bois de cet arbre, coupés en petits morceaux. Il eſt à très-vil prix. On peut avoir depuis quatre-vingt juſqu'à cent cattis de camphre bouilli du Japon, pour un ſeul catti de véritable camphre de Borneo.

Le *tſianoki*, ou l'arbriſſeau du thé, eſt une des plantes les plus utiles qui croiſſent au Japon, quoiqu'elle y ſoit reléguée ſur les bords des champs de riz, & dans d'autres lieux, où elle ne peut recevoir de culture. La boiſſon commune des

Japon.

Japonais est une infusion des plus grandes feuilles d'arbrisseau. On fait sécher les plus jeunes & les plus tendres; on les met en poudre, qu'on jette dans une tasse d'eau chaude.

L'arbre qu'on nomme *sansio*, est d'une moyenne grandeur, & muni de pointes ou de piquans. Les Japonais se servent de son écorce & de ses cosses, au lieu de poivre & de gingembre; ils mangent ses feuilles, comme celles du *richès*, autre arbre aromatique qui croît dans leurs isles.

Les figuiers & les châtaigniers sont fort communs dans cet Empire.

Le noyer croît principalement dans les provinces du Nord. Elles produisent aussi une espèce d'if fort haut, que les Japonais nomment *kaja*, & qui porte des noix, renfermées dans une véritable poulpe. Leur grosseur & leur forme sont celles de la noix d'arrack. Elles n'ont pas un goût fort agréable, lorsqu'elles sont fraîches; mais elles deviennent meilleures en séchant. Leur huile a des qualités purgatives, qui la rendent fort saine; & le goût d'ailleurs en est presque le même que celui des amandes douces. Elle sert aussi pour apprêter les viandes. La fumée des noyaux est le principal ingrédient dont on compose la meilleure encre du Japon.

Deux espèces de chênes, les seules qui croissent au Japon, sont fort différentes des nôtres. Les

Japon.

glands de la première, qui est aussi la plus grande, se mangent bouillis. Le fruit du *naatsme*, autre arbre du pays, est d'une bonté singulière, & beaucoup plus gros qu'ailleurs. On ne voit de limoniers au Japon, que dans les jardins des curieux; mais les oranges & les citrons y croissent en abondance.

Les Japonais plantent peu de vignes, parce qu'ils ont reconnu que leur raisin mûrit difficilement. Leurs mûres & leurs framboises ont un goût désagréable. L'insipidité de leurs fraises ne leur permet guères d'y toucher. Ils ont abondamment des pêches, des abricots & des prunes. Les prunes sont de deux sortes, toutes deux différentes des nôtres; les unes blanches, les autres couleur de pourpre: elles ont de petits grains, comme les mûres. On ne cultive au Japon les cerisiers & quelques autres arbres, que pour les fleurs; mais par cette culture, elles deviennent aussi grandes que les roses, & sont charmantes au printemps.

Le sapin & le cyprès sont les arbres les plus communs dans les bois & les forêts de toutes ces isles. On en construit les maisons & les vaisseaux; on en fait des cabinets, des coffres, des boëtes & des cuves. Les branches servent de bois de chauffage. D'ailleurs, comme tous les chemins sont bordés de ces arbres, & qu'on en plante dans les lieux sablonneux dont on n'a pas d'autres

Japon.

avantages à tirer, le peuple en ramaſſe ſoigneuſement les feuilles, avec la double utilité de tenir les chemins fort nets, & d'avoir abondamment de quoi ſe chauffer. Il n'eſt permis à perſonne de couper un ſapin ni un cyprès, ſans la participation du Magiſtrat ; & ceux même à qui cette grace eſt accordée, doivent toujours en replanter de jeunes à la place.

Le bambou eſt très-commun au Japon, & d'un auſſi grand uſage que dans toutes les Indes.

Le *finoki* & le *ſuggi* ſont deux ſortes de cyprès, dont le bois, quoique léger & blanchâtre, eſt d'une ſi bonne ſubſtance, qu'il ne prend jamais l'eau. La Cour a quelquefois défendu d'en couper ; mais cet ordre eſt mal obſervé dans les provinces éloignées. Le *kſamaki*, c'eſt-à-dire, le *maki* puant, le *ſſinoki*, eſpèce de chêne, & le *juſnoki*, ou l'arbre de fer, qui tire ce nom de la dureté extraordinaire de ſon bois, ſont des arbres très-communs, dont la plupart des maiſons ſont bâties. Le *fatznoki*, autre arbre qui croît aux environs de la ville de Jeſeri, & la racine de camphrier, fourniſſent le meilleur bois & le plus rare pour les cabinets, les bureaux, & d'autres ouvrages de cette nature. Leurs veines ſont d'une rare beauté.

Il n'y a point de pays qui l'emporte ſur le Japon, pour l'agrément & la variété des fleurs, qui ornent ſes champs, ſes collines & ſes forêts.

Les plus belles ſe tranſplantent dans les jardins, où l'art & la culture achèvent de leur donner une perfection admirable. Japon.

Entre les principales, on nomme le *tſubaki*, eſpèce d'arbriſſeau, dont les fleurs reſſemblent aux plus belles roſes. Il croît dans les bois & les haies. On en diſtingue tant d'eſpèces différentes, que, s'il faut en croire les Japonais, leur langue a neuf cent mots pour les exprimer. Le *ſatſuki* eſt un autre arbriſſeau qui porte des fleurs de lys, & dont les jardins offrent plus de cent différentes eſpèces; mais parmi celles qui viennent ſans culture, on en admire deux, l'une violette, & l'autre incarnate, dont Kempfer aſſure que la beauté ne peut s'exprimer. Le *ſakanadſio* eſt encore un arbriſſeau qui porte des fleurs de lys, mais beaucoup plus grandes que celles qu'on vient de nommer: il eſt plus rare, & l'on en compte trois ſortes. Le *momidſi* eſt une eſpèce d'érable qui prend ſon nom de la couleur violette de ſes feuilles: on en diſtingue deux ſortes, dont la différence conſiſte dans la couleur de leurs feuilles; les unes ſont violettes en été, & les autres ne le deviennent qu'en automne; mais elles ſont d'une égale beauté. Les feuilles du *faſi* changent auſſi de couleur, & deviennent violettes en automne.

Il eſt impoſſible de repréſenter la variété des matricaires & des lys du Japon. Les premiers,

Japon.

dont une heureuſe culture rend les fleurs auſ grandes que les roſes, font le principal ornemen des maiſons & des jardins. Les autres font u jardin naturel des lieux les plus incultes. On n' voit pas moins de narciſſes & de giroflées; mai Kempfer obſerve que toutes ces fleurs n'on l'odeur ni ſi agréable ni ſi vive que celles de l même eſpèce qui croiſſent dans les autres pays & qu'elles ne les ſurpaſſent que par l'éclat de leur couleurs. Il en eſt de même de la plupart de fruits du Japon. Leur goût n'eſt pas auſſi délicieux auſſi aromatique que celui des fruits de la Chin & des autres contrées de l'Orient.

Les Japonais cultivent autant de chanvre & de coton qu'ils peuvent ménager de terrein pou ces plantes. Le *ſijto*, ou le chanvre ſauvage, croî abondamment dans la plupart des lieux inculte On en fait toutes ſortes d'étoffes fines & groſ ſières. La ſemence de pluſieurs plantes produi une huile qui a divers uſages dans la médecine, & pour les beſoins domeſtiques. Telle eſt celle d *kiri*, grand arbre, dont les feuilles reſſemblent à celles de la bardane. Sa ſemence eſt ſemblable à celle de la guimauve. Le Dairi porte dans ſe armes la feuille de cet arbre, avec trois bouton épanouis.

Kempfer doute qu'il y ait quelque pays a monde où l'on entende mieux l'agriculture; c

qu'il attribue d'un côté à la multitude des habitans, & de l'autre, au défaut de commerce & de communication avec les étrangers, qui les met dans la nécessité de pourvoir à leurs besoins par leur propre travail. Il n'y a pas un pouce de terre en friche au Japon. Non-seulement le plat-pays, qu'on n'emploie jamais en pâturage, mais les montagnes les plus hautes, produisent du bled, du riz, des légumes & une infinité d'herbes nourrissantes ou médicinales. Les terres basses & unies sont labourées avec des bœufs. Les hommes réservent leurs bras pour la culture des lieux d'un accès difficile. Tout est fumé & disposé avec un art infini. Il ne manque à ces Insulaires, après avoir bien conçu la nécessité de l'art, & l'avoir porté à sa perfection, que de l'avoir ennobli comme à la Chine.

Japon.

Les Japonais ont une méthode assez singulière pour donner de la fertilité à leurs terres. Ils ont toujours de grands amas de fiente & de toutes sortes d'immondices; ils brûlent de vieilles nippes qu'ils y joignent; ils y emploient même des coquilles d'huîtres. Ce mélange produit un excellent engrais. On a déjà remarqué qu'avant d'ensemencer une terre, ils la mesurent, & que cette opération se renouvelle à l'approche de la moisson; ensuite ils supputent ce que la récolte doit leur rapporter. Ces conjectures sont ordinairement

Japon.

d'une juſteſſe ſurprenante, & garantiſſent les ſeigneurs des tromperies de leurs fermiers. Les proprietaires ont ſix dixièmes de tous les fruits de leurs terres, & les quatre autres ſont pour ceux qui les cultivent. Les fermiers du domaine impérial ne donnent que quatre dixièmes aux Intendans de l'Empereur; les deux autres leur appartiennent. Si quelqu'un défriche une terre qui n'eſt point à lui, il jouit de toute la récolte pendant les deux ou trois premières années; mais dans les baux, on a toujours égard à la bonne ou la mauvaiſe qualité du terroir; & la loi porte que ſi quelqu'un laiſſe paſſer une année ſans cultiver ſa terre, il en perd la propriété.

On cultive particulièrement au Japon ce qui ſe nomme *gokof*, ou les cinq fruits de la terre. C'était anciennement la ſeule nourriture d'un pays où la religion défend l'uſage de la viande; mais ſoit diſpenſe ou relâchement, cette règle eſt aujourd'hui fort mal obſervée. Les cinq fruits ſont le riz, l'orge & le froment, & deux ſortes de fèves. Le riz du Japon, ſur-tout une eſpèce, qui eſt la plus commune dans les provinces ſeptentrionales, l'emporte beaucoup ſur celui des Indes. Il eſt d'une blancheur de neige, & ſi nourriſſant, que les étrangers qui n'y ſont pas faits, en doivent uſer avec modération. On le mange cuit à l'eau. Ce qui reſte au-delà des proviſions annuelles,

eſt

est employé à faire une bierre qui se nomme *saki*. Le riz se sème dans la saison des pluies ; & ce travail est le partage des femmes. On le sème dans toutes les terres qui paraissent propres à le recevoir, & dont on n'est pas forcé à faire un autre usage. Les plus convenables à cette semence sont les terres basses & plates, qui peuvent être percées de canaux pour les arroser. La province de Figen est une des plus fertiles en riz, & produit aussi le plus excellent. Aussi les campagnes y sont-elles coupées de toutes parts par des canaux tirés des rivières, & quantité d'écluses donnent la facilité de les inonder entièrement.

Japon.

Quoique l'orge soit principalement destiné à la nourriture des chevaux & du bétail, on ne laisse pas de l'employer quelquefois à l'apprêt des viandes, & d'en faire des gâteaux; les pauvres en font même du pain. Il en croît au Japon une espèce, dont les épis prennent la couleur de pourpre en mûrissant. Le froment est à vil prix, & ne s'emploie qu'à faire des gâteaux.

Les raves croissent facilement au Japon, & sont d'une grosseur extraordinaire. De toutes les productions, c'est peut-être celle qui fournit le plus à la nourriture des habitans; mais comme ils fument la terre avec les excrémens humains,

Japon.

elles ont une odeur si forte, que les Européens ont peine à les souffrir.

On voit croître sans culture une infinité d'autres plantes dans les champs, sur les montagnes, dans les bois, dans les marais, dans les lieux les plus stériles, & sur les côtes mêmes de la mer. Il y en a très-peu dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits ne servent de nourriture aux habitans. Cette facilité à manger tout ce que la nature prend soin de leur offrir, les expose quelquefois à de fâcheuses méprises ; mais ils ont l'art de faire perdre à plusieurs plantes leurs qualités venimeuses. Ainsi du *konjokf*, qui est une dangereuse espèce de *dracunculus*, ils font une bouillie assez douce & de fort bon goût. En faisant infuser les racines de la fougère, qu'ils nomment *warabi* ou *ren*, ou de la fève d'Egypte, que quelques-uns nomment fleur de *tarate*, & d'une autre racine qu'ils appellent *kasne*, ils en tirent une farine qui s'emploie dans l'apprêt des viandes, & qu'on mange aussi seule, après l'avoir fait dissoudre dans l'eau. De toutes les plantes molles qui croissent au fond de la mer, il n'y en a presque pas une que les Japonais ne mangent. Ce sont les femmes des pêcheurs qui les préparent & qui les vendent. Leur adresse est extrême à les tirer du fond de la mer, en plongeant jusqu'à trente & quarante brasses de profondeur.

On peut voir dans Kempfer & dans l'ouvrage latin qui a pour titre, *Amœnitates exoticæ*, un détail fort étendu de toutes les plantes du Japon; mais le plan de cet abrégé ne nous permet pas de faire, sur chaque pays, une botanique complette. Japon.

Les espèces domestiques doivent multiplier beaucoup dans un pays où la métempsicose, que l'on croit presque par-tout, fait respecter leur vie. Les animaux domestiques quadrupèdes sont le cheval, le taureau, le chien & le chat. On ne voit au Japon ni ânes, ni mulets, ni chameaux, ni éléphans. Les Portugais y avaient porté des moutons & des chèvres, qui avaient assez multiplié; mais les Japonais ne trouvant aucune utilité à les nourrir, parce qu'ils n'osent en manger la chair, & qu'ils ne savent pas en travailler le poil & la laine, les ont laissé devenir sauvages. Animaux.

Les chevaux Japonais sont petits; mais il s'en trouve qui ne le cèdent ni en beauté, ni en vîtesse à ceux de Perse. Les meilleurs viennent des provinces de Satsuma & d'Oxu. Celle de Ray en produit une race qui est fort estimée. Les taureaux & les vaches servent uniquement pour l'agriculture & le charrois. On ne connaît au Japon ni le beurre, ni l'usage du lait. On y trouve deux sortes de taureaux. Les premiers diffèrent peu des nôtres; les seconds sont des buffles

Japon.

d'énorme grosseur, qui ont une bosse sur le dos, comme les chameaux, & qui ne servent que pour le transport des marchandises. On nourrit quelques porcs dans la province de Figen; mais uniquement pour les vendre aux Chinois qui les y ont portés. Quoique la transmigration des ames soit reçue à la Chine comme au Japon, les Chinois en observent moins scrupuleusement les maximes, & mangent volontiers de la chair de porc.

Depuis le règne de l'Empereur *Tsinajos*, qui occupait le trône des *Cubosamas*, du temps de Kempfer, il y avait plus de chiens au Japon qu'on n'en avait jamais vu dans cet Empire, & peut-être plus que dans aucun pays du monde. Quoiqu'ils eussent chacun leur maître, ils se tenaient dans les rues, où ils étaient fort incommodes aux passans. Chaque rue était obligée, par un ordre particulier de l'Empereur, d'entretenir un certain nombre de ces animaux & de les nourrir. On y avait bâti de petites loges, pour leur servir de retraite, lorsqu'ils étaient malades, & pour les y servir avec beaucoup de soin. Ceux qui venaient à mourir devaient être portés sur le sommet des montagnes, lieu fixé pour leur sépulture; il était défendu, sous de grosses peines, de les insulter, ou de les maltraiter. C'était un crime capital de leur ôter la vie, quelque désordre qu'ils pussent causer. Les plaintes devaient être portées

Japon.

à leurs maîtres, qui avaient droit seuls de les punir. Cette étrange attention à les conserver, venait d'une idée superstitieuse de l'Empereur, qui était né sous un des douze signes célestes, auquel les Japonais donnent le nom de chien. Voici à ce sujet un conte Japonais assez agréable. « Le maître d'un chien mort le portait au sommet » d'une montagne, pour l'enterrer. Fatigué du » poids, il se mit à maudire le jour de la naissance de l'Empereur, & le ridicule ordre qui » causait tant d'embarras à toute la Nation. Son » compagnon lui conseilla de se taire, quoiqu'il » ne condamnât point son impatience & ses plaintes; mais dans la nécessité d'obéir à la loi, il » lui dit qu'au lieu de se livrer aux imprécations, » il devait remercier les Dieux de ce que cet » Empereur n'était pas né sous le signe du cheval, parce que son fardeau eût été bien plus » pesant ».

Les Japonais n'ont point de levriers, ni d'épagneuls, ni d'autres races de chiens pour la chasse: cet exercice n'étant pas fort en usage dans un pays si rempli d'hommes, & si mal pourvu de gibier; ceux qui en ont le goût, n'y emploient que des chiens ordinaires. Ils ont une espèce particulière de chats dont ont vante beaucoup la beauté. Leur couleur est blanchâtre, avec de grandes taches noires & jaunes, & leur queue fort courte. Ils ne font

Japon.

pas la guerre aux ſouris; leur unique uſage eſt d ſervir à l'amuſement des femmes, qui ſe plaiſen à les careſſer.

Les quadrupèdes ſauvages du Japon, ſont le lièvres, les daims, les ſangliers, dont quelque ſectes permettent de manger en certains temp de l'année; les ſinges, les ours, les *tanukis*, le chiens ſauvages, les *itu.z*, les *tins*, les renards les rats & les ſouris.

L'iſle de Mijoſima eſt célèbre par une eſpèc particulière de daims qui ſont fort doux, & natu rellement apprivoiſés. Les loix du pays défenden de les tuer, & font un devoir aux habitans d'en terrer ceux qui meurent près de leurs maiſons Un Japonais qui manquerait à cette obligation ſerait condamné à quelques jours de travail pou les temples ou pour le public.

Les ſinges du Japon ſont extrêmement dociles mais le nombre n'en eſt pas grand. Leur couleu eſt d'un brun obſcur; ils ont la queue courte, l viſage & le dos rouges & ſans poil. Kempfer e vit un auquel on donnait cent ſix ans: c'eſt beau coup. Les provinces du Nord ont quelques ours mais fort petits. On y voit auſſi des chiens ſau vages, qui ont le muſeau grand & ouvert. L tanuki eſt un animal d'une eſpèce très-ſingulière ſa couleur eſt d'un brun obſcur, & ſon muſea reſſemble à celui d'un renard. Il n'eſt pas fo

gros. Kempfer le prend pour une eſpèce de loup. L'itutz & le tin ſont deux animaux de couleur rouſsâtre, qui ne ſeraient pas différens, ſi le tin n'était plus gros que l'autre. Ils vivent ſi familièrement ſous le toit des maiſons, qu'on peut les mettre au rang des animaux domeſtiques. Ils ſont la guerre à la volaille & au poiſſon. Toutes ces iſles ſont remplies de rats & de ſouris. Les habitans apprivoiſent de gros rats, & leur apprennent à faire divers tours d'adreſſe, ſur-tout à Oſacka, qui eſt comme le rendez-vous de tous les charlatans de l'Empire. Les renards ne ſont guères moins communs. Le peuple les croit animés par le diable ; ce qui n'empêche pas les chaſſeurs de les tuer, parce qu'on fait de leur poil d'excellens pinceaux pour écrire & pour peindre. On ne voit dans aucune iſle du Japon ni tigres, ni lions, ni panthères, ni d'autres eſpèces d'animaux féroces.

Japon.

Entre les inſectes reptiles, celui qu'on nomme *fourmi* blanche paſſe pour le plus nuiſible. C'eſt un petit ver délié & blanc comme la neige, à l'exception de la tête & de la gorge, qui ſont d'un brun obſcur. Les Japonais le nomment *do-toos*, c'eſt-à-dire, perceur, nom qui lui convient parfaitement, car il perce tout ce qu'il rencontre ; & s'il peut entrer dans un magaſin, il détruit en peu de temps les meilleures marchandiſes. Le ſeul

Japon.

préservatif qu'on ait découvert jusqu'ici contre ces dangereux insectes, est de répandre du sel sur tout ce qu'on veut dérober à leurs morsures. Ils sont en guerre continuelle avec les autres fourmis; & lorsqu'une des deux espèces s'est emparée de quelques lieux, il ne faut pas craindre que l'autre puisse s'y loger. Les fourmis blanches ne peuvent supporter l'air, & pour se transporter d'un endroit dans un autre, elles se bâtissent, le long des chemins, des voûtes & des arcades qui tiennent à la terre : elles marchent avec une vîtesse incroyable, & souvent tout est ravagé avant qu'on ait pu s'appercevoir de leur arrivée. Quelques-uns attribuent des effets si prompts à l'acrimonie de leurs excrémens ; mais Kempfer assure que quatre pincettes, recourbées & tranchantes, dont leur museau est armé, suffisent pour causer tous les désordres dont on les accuse. Il rapporte que s'étant une fois couché assez tard, il apperçut le lendemain sur sa table des traces de leurs routes, & qu'en y jetant les yeux de plus près, il découvrit un trou de la grosseur du petit doigt, qu'elles avaient fait dans l'espace de quelques heures, à l'un des pieds montans de la table ; un autre en travers de la table même, & un troisième au milieu de l'autre pied en descendant, par lequel elles rentraient dans le plancher. On ne peut supposer que leurs excrémens aient assez

d'âcreté pour un effet si prompt; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est la matière dont ces petits animaux compassent leurs voûtes. Japon.

Les lézards du pays ne diffèrent pas des nôtres. On y voit peu de serpens. Le *fitakuts* ou *fibakari*, qui est un des plus remarquables, a la tête plate & les dents aiguës. Sa couleur est verte; il a pris son nom de la longueur du jour ou de l'espace de temps que le soleil demeure sur l'horison, parce que ceux qui en sont mordus meurent avant le coucher de cet astre. Les soldats en mangent la chair, dans l'opinion qu'elle a la vertu d'échauffer leur courage.

Dans les jours consacrés à la mémoire d'une personne morte, il n'est pas permis à ses parens ni à ses amis de tuer un oiseau, ni le moindre animal. Pendant l'année du deuil de l'Empereur, il est défendu dans tout l'Empire de tuer ou de porter au marché aucune créature vivante.

Les oiseaux sauvages sont devenus si familiers dans les isles du Japon, qu'on en pourrait mettre plusieurs espèces au rang des animaux domestiques. Le principal est le *tsuri*, ou la grue, qu'une loi particulière réserve pour le divertissement ou l'usage de l'Empereur. Cet oiseau & la tortue passent pour des animaux d'heureux augure; opinion fondée sur la longue vie qu'on leur attribue & sur mille récits fabuleux. Les appartemens de

Japon.

l'Empereur & les murailles des temples sont ornés de leurs figures. Jamais le peuple ne nomme une grue sans y joindre le titre de *d'o-tsurisama*, qui signifie Monseigneur. On en distingue de deux sortes, l'une aussi blanche que l'albâtre, l'autre grise, ou couleur de cendre.

On distingue deux sortes d'oies sauvages, qui ne se mêlent jamais ; les unes blanches comme la neige, avec les extrêmités des aîles fort noires ; les autres d'un gris cendré ; toutes si communes & si familières, qu'elles se laissent facilement approcher. Quoiqu'elles fassent beaucoup de dégât dans les campagnes, il est défendu de les tuer, sous peine de mort, pour assurer le privilège de ceux qui achètent ce droit. Les paysans sont obligés d'entourer leurs champs de filets, pour les défendre de leur ravage. Entre plusieurs espèces de canards, le plus commun, qui se nomme *kinmodsui*, est d'une beauté si rare, que les étrangers qui ne l'ont vu qu'en peinture, ne peuvent s'imaginer qu'il existe réellement. Son plumage forme des nuances admirables ; mais le rouge domine autour du cou & de la gorge. Il a la tête couronnée d'une magnifique aigrette.

Les faisans du Japon sont d'une extrême beauté, sur-tout une espèce particulière, qui se distingue par l'éclatante variété de ses couleurs & par une

admirable queue qui n'a pas moins de deux ou trois pieds de longueur. Les becaſſines ſont ici fort communes. Quelques ſectes en mangent, & ſe permettent auſſi les faiſans, les oies & les canards. On ne connaît qu'une eſpèce de pigeons ſauvages, qui ont le plumage noir & bleu, ſans aucune beauté, & qu'on éloigne ſoigneuſement des maiſons, parce que l'expérience a fait connaître que leur fiente prend aiſément le feu. On voit des cigognes au Japon pendant toute l'année. Les meilleurs faiſans viennent des provinces ſeptentrionales; mais on les nourrit moins pour le vol, que par curioſité pour leur grandeur. Les éperviers ne ſont pas ici moins communs que dans toutes les Indes orientales. Japon.

Le *fotetenis* eſt un oiſeau nocturne d'un goût exquis, & qu'on ne ſert même aux tables des grands que dans des occaſions extraordinaires.

Les Japonais ont des abeilles qui font de la cire & du miel, mais en petite quantité.

Entre les papillons, on en diſtingue un fort grand, nommé *jamma-tſio*, ou papillon de montagne, qui eſt ou tout-à-fait noir, ou d'une agréable variété de couleurs. Le *komuri* eſt une groſſe mouche de nuit, très-belle, tachetée de diverſes couleurs, & tout-à-fait velue.

De pluſieurs eſcarbots d'une rare beauté, on en admire un fort gros, qui reſſemble beaucoup

Japon.

à la mouche de fumier. Il eſt luiſant, noir ; il a deux cornes recourbées & larges, dont la plus grande eſt placée ſur le nez, comme celle du rhinocéros, & la plus petite ſort de l'épaule. Cet animal marche avec peine & vit ſous terre. On appelle *ſebi*, & quelquefois *ſemi*, une autre eſpèce d'eſcarbot de couleur brune, qui fournit aux Naturaliſtes la matière de pluſieurs obſervations. On en compte trois ſortes : le plus gros, nommé *kuma-ſebi*, a la figure & la groſſeur de ces mouches qui ne volent que le ſoir en Europe ; mais il eſt ſans aîles. Au printemps, il ſort la nuit de deſſous terre, où il ſe tient pendant tout l'hiver. Ses jambes déliées lui ſervent à s'attacher aux branches des arbres, aux feuilles & à tout ce qu'il peut ſaiſir ; bientôt il crève, & ſon dos ſe fend dans ſa longueur, pour faire place à une autre mouche qui s'y trouvait renfermée, & qui reſſemble auſſi à un eſcarbot, mais qui paraît d'abord plus grande que ſa priſon : quelques heures après cette mouche s'envole en bourdonnant. Lorſqu'elle rompt l'étui qui l'enfermait, & qu'en même temps elle déploie ſes aîles, elle fait un bruit aigu & perçant que les Japonais croient entendre à la diſtance d'un mille. Kempfer aſſure du moins que les bois & les montagnes retentiſſent du bruit de ces petits animaux. Ils diſparaiſſent dans les jours caniculaires. On prétend

qu'ils rentrent dans la terre pour y ſubir une nouvelle métamorphoſe, & reparaître l'année d'après. C'eſt ce que le même Voyageur n'eut pas occaſion de vérifier ; mais il parle avec certitude de leur chant, qui commence lentement & d'un ton bas, & qui, augmentant enſuite par dégrés, en vîteſſe & en force, baiſſe encore en finiſſant. Ce bruit lui parut reſſembler à celui du fuſeau d'un boutonnier. Il commence au lever du ſoleil, & finit à midi.

Japon.

Parmi les mouches de nuit, on en voit une très-rare, à peu-près de la longueur du doigt, déliée, ronde, avec quatre aîles, dont deux ſont tranſparentes & cachées ſous les deux autres, qui ſont luiſantes, comme ſi elles avaient été polies & embellies d'un charmant mélange de taches & de lignes bleues & dorées. Cet inſecte eſt d'une beauté ſi ſingulière, qu'on ſe fait un plaiſir d'en conſerver entre les bijoux les plus curieux. Elle a fait naître aux Poëtes Japonais l'idée d'une fable, qui explique l'ardeur inconſidérée avec laquelle on voit les mouches ſe brûler à la chandelle. Ils racontent que toutes les autres mouches de nuit ſont devenues amoureuſes de cet inſecte ; & que, pour ſe délivrer de leurs importunités, il leur ordonne malicieuſement, ſous prétexte de mettre leur conſtance à l'épreuve, de lui aller querir du feu. Les mouches ne conſultant que

Japon.

leur paſſion, lui obéiſſent aveuglément, & courant contre le premier feu qu'elles rencontrent, elles ne manquent pas de s'y brûler.

Les côtes de chaque iſle abondent en toutes ſortes de plantes marines, de poiſſons, d'écreviſſes & de coquillages. Il n'y en a preſque point qui ne ſerve de nourriture aux habitans, & quelques-uns ſont d'une bonté qui ferait honneur aux meilleures tables. On comprend ſous le nom général de wokais, les poiſſons, les écreviſſes & les coquillages.

Le plus utile de tous les poiſſons de ces mers eſt le *kudſuri*, ou la baleine. On en pêche ſur toutes les côtes de l'Empire, particulièrement ſur celles de Khumano & de toute la partie méridionale de la grande iſle de Nipon, autour des iſles de Tſuſſima & de Gotho, & ſur les côtes d'Omura & de Nomo. Elles ſe prennent ordinairement avec le harpon, comme en Groenlande; mais les bateaux des Japonais ſemblent plus propres à cette pêche que les nôtres; ils ſont petits, étroits; un des bouts ſe termine en pointe fort aiguë, & chacun porte dix rameurs, qui les font voguer avec une vîteſſe incroyable. La pêche commence au mois de Décembre. Dans une ſeule année, on a pris juſqu'à deux cent ſoixante-quatorze baleines aux iſles de Firando & de Gotho.

Les Japonais en connaiſſent pluſieurs ſortes,

Japon.

qui ne diffèrent pas moins de nom que de figure & de grosseur. Celle qui se nomme *sebio* est la plus grosse : on en tire beaucoup plus d'huile que les autres. Sa chair d'ailleurs est si bonne & si saine, que les pêcheurs attribuent la force de leur santé, malgré la rigueur du froid & les fatigues de leur profession, à l'usage qu'ils en font continuellement. L'*awo-sangi*, ou la *kokadsura*, est une petite baleine de couleur grise & cendrée, dont la figure est un peu différente de celle du sebio. La *nangass* a communément depuis vingt jusqu'à trente brasses de long : elle peut demeurer deux ou trois heures sous l'eau ; avantage qu'elle a sur les autres baleines, qui sont obligées de s'élever à tout moment sur la surface de flots pour respirer. La *sotrokadsura*, c'est-à-dire, la baleine des aveugles, a reçu ce nom, parce qu'on lui voit sur le dos la figure d'un *byvu*, espèce de luth, qui est l'instrument favori des aveugles du Japon. Sa longueur est rarement de plus de dix brasses.

Dans tous ces monstrueux animaux, il n'y a rien qui ne soit de quelque utilité, à l'exception de l'os de l'épaule. La peau, que la plupart ont noire, la chair, qui est rouge & semblable à celle du bœuf, les intestins, que leur longueur fait nommer *fiacksiro*, c'est-à-dire, longs de cent brasses, & toutes les parties internes, se mangent

Japon.

différemment apprêtées. De la graisse, on tire de l'huile, en la faisant bouillir. On mange même le sédiment qui reste, après l'avoir fait bouillir une seconde fois. A l'égard des os, on fait bouillir dans leur fraîcheur, ceux qui sont d'une substance cartilagineuse, pour les manger aussi. Des parties nerveuses & tendineuses, blanches & jaunes, on fait des cordes, qui sont principalement d'usage dans les manufactures de coton, & pour les instrumens de musique. Enfin, des os de la mâchoire, des nageoires & des autres os d'une substance plus solide, on fait diverses sortes de petits ouvrages, particulièrement de belles balances, qui servent à peser l'or & l'argent.

Le *furube* est un poisson venimeux; & les Japonais qui sont las de vivre, choisissent souvent ce poisson, plutôt qu'une corde ou un poignard. Il cause d'abord l'évanouissement, ensuite des convulsions, qui finissent par un violent crachement de sang, après lequel on expire.

Le cheval marin, ou le chien marin des mers du Japon, est un poisson très-singulier, à peu près de la longueur d'un enfant de dix ans, sans écailles & sans nageoires; la tête, la bouche & la gorge grandes; le ventre large & plat comme un sac, & qui peut contenir une grande quantité d'eau; il a les dents minces & aiguës comme celles d'un serpent, & les parties internes si petites, qu'à peine

peine ſont-elles viſibles. On lui voit, ſous le ventre, deux pieds plats & cartilagineux, avec des doigts qui reſſemblent beaucoup aux mains d'un enfant, & dont il ſe ſert apparemment pour marcher au fond de la mer. Toutes ſes parties ſe mangent, ſans exception. Il ſe pêche ſouvent dans le golfe de Jedo, entre la ville de ce nom & Kamakura.

Japon.

Le *tai*, que les Hollandais des Indes nomment *ſteen-braeſſem*, eſt regardé des Japonais comme le Roi des poiſſons, & paſſe parmi eux comme un animal d'heureux augure, parce qu'il eſt conſacré à Jebis, Dieu de la mer. Rien n'approche de l'éclat de ſes couleurs, tandis qu'il eſt dans l'eau. C'eſt un mélange de rouge & de blanc. Sa femelle n'a qu'un petit nombre de taches rouges. Il a la forme de la carpe; mais il eſt ſi rare, qu'il ne ſe vend pas moins de mille cobangs.

Fin du neuvième Volume.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE SIXIEME.

LIVRE SEPTIEME.

Fin de la Table.

